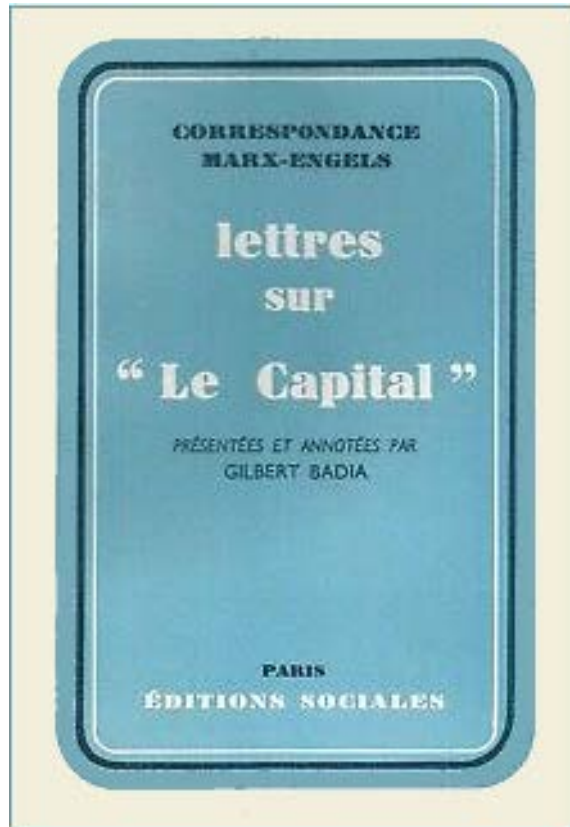


CORRESPONDANCE MARX-ENGELS



LETTRES
SUR
“ LE CAPITAL ”

Présentées et annotées par
GILBERT BADIA

Traductions de l'allemand par
GILBERT BADIA et JEAN CHABBERT

Traductions de l'anglais par
PAUL MEIER

ÉDITIONS SOCIALES
146, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE
PARIS (X^e)
Service de vente : 24, rue Racine, Paris (VI^e)

AVANT-PROPOS

Le recueil qu'on va lire contient 234 lettres ou extraits de lettres de Marx et d'Engels, qui ont été groupés autour d'un thème central : les problèmes économiques. La première lettre (d'Engels) date de janvier 1845 (Marx, qui réside alors à Paris, n'a pas 27 ans), la dernière, du 28 juin 1895 (Engels a 75 ans, il mourra un mois plus tard). Cette correspondance embrasse donc la plus grande partie de la vie des deux hommes.

★

Ces lettres nous renseignent d'abord, au jour le jour, sur la genèse, l'élaboration, les plans successifs de l'œuvre économique de Marx. Nous voyons littéralement naître l'idée de l'œuvre, puis comment celle-ci grandit, prolifère, débordant chaque fois le plan initial et n'apparaissant que bien plus tard à la surface, je veux dire sous forme de livre. Nous sommes ainsi renseignés sur les conditions exactes de la création et de la publication du Capital, sur les problèmes que soulève sa traduction dans les différentes langues, sur l'accueil que lui réservent les économistes et le public en général, dans les divers pays.

Depuis le moment où, dans la première Gazette rhénane, en 1842, Marx a été amené à s'intéresser aux problèmes de la liberté de la presse, à celui des vols de bois et à la situation des paysans mosellans¹, son goût pour les questions économiques n'a cessé de croître. Dès 1845, il songe à publier une « critique de la politique et de l'économie politique » et le 1^{er} août 1846, il annonce même à Leske (lettre 2) que le premier volume sera prêt « fin novembre » et que le deuxième tome « pourra suivre rapidement »².

Puis Marx, après sa polémique avec Proudhon, va reprendre son idée, approfondir ses études (en particulier celles sur la rente foncière, sur la circulation monétaire). En avril 1851, il pense en avoir fini « en cinq semaines » et envisage même — notation curieuse et rare chez lui — de se consacrer à une autre science que l'économie politique : « Ça commence à m'ennuyer », écrit-il (lettre 9).

1. Cf. Témoignage d'Engels. Lettre 232. (Toutes nos références à des lettres numérotées renvoient au présent recueil.)

2. Il s'agit alors de l'ouvrage non publié du vivant de Marx et connu aujourd'hui sous la dénomination : *Manuscrits de 1844*. Nous renvoyons à ce sujet à la substantielle introduction d'E. Bottigelli : *Manuscrits de 1844. Economie politique et philosophie*. Editions sociales, 1962.

Bien entendu, ces prévisions quant à la parution de l'ouvrage étaient, comme tant de fois chez Marx, bien trop optimistes. Il faudra attendre 1857 pour qu'il puisse enfin s'attaquer, cette fois effectivement, à la rédaction définitive de son ouvrage. Mais à vrai dire, la Contribution à la critique de l'économie politique, qui paraîtra en 1859, n'est qu'une petite partie de son plan initial, qu'il expose en détail à Lassalle (lettre 29), puis à Engels (lettre 34 du 2 avril 1858), enfin à Weydemeyer (lettre 40 du 1^{er} février 1859).

Ce plan lui-même se trouvera encore modifié à la suite de nouvelles études économiques. Le 28 décembre 1862, Marx annonce à Kugelmann que le chapitre consacré au « Capital en général » va constituer un volume particulier et que ce sera (avec la première partie, [c'est-à-dire la Contribution à la critique]) « la quintessence » à partir de laquelle il sera facile de poursuivre le développement « mis à part le rapport entre les diverses formes d'État et les structures économiques ». Le 31 juillet 1865, Marx assure Engels qu'il ne lui reste plus « que trois chapitres à écrire » pour en finir avec « la partie théorique, (les trois premiers livres) ». Mais dès cette époque-là, Marx expose l'économie de l'ouvrage, tel que nous le connaissons aujourd'hui (lettre à Kugelmann du 13 octobre 1866, lettre à Becker du 17 avril 1867, où le titre actuel est devenu celui de tout l'ouvrage). Le premier volume parait enfin en Allemagne en 1867, à Hambourg, chez Otto Meissner.

Puis viennent les lettres où il est question des traductions du Capital dans les différentes langues (le lecteur français sera particulièrement intéressé par tout ce qui concerne l'édition française¹) et notamment par la lettre à Danielson du 28 mai 1872 : « Bien que l'édition française... soit l'œuvre d'un grand connaisseur des deux langues, il a pourtant traduit souvent trop littéralement. C'est pourquoi je suis obligé de réécrire des passages entiers en français. » Et à Sorge, trois semaines plus tard, Marx déclare : « L'édition française (sous le titre de laquelle est écrit — et ce n'est absolument pas une clause de style — : « entièrement révisée par l'auteur »)... m'a donné un travail du diable » (lettre 140). Cette traduction suscitait par ailleurs les critiques d'Engels, qui trouve que le français affadit la pensée de Marx et qui s'opposera à ce qu'on prenne la version française pour base d'une éventuelle traduction anglaise (lettre 144), comme Marx l'avait envisagé primitivement.

On connaît toutefois l'importance de cette traduction française pour l'étude de la pensée de Marx. Lui-même, à propos de la traduction russe, n'écrit-il pas : « Je désire que les divisions en chapitres (et les subdivisions) soient faites conformément à l'édition française ; que le traducteur compare toujours soigneusement la deuxième édition allemande avec l'édition française, puisque celle-ci

1. En ce qui concerne cette édition, on lira en particulier les lettres 54, 59, 138, 139, 140, 144, 145.

contient d'importantes et nombreuses modifications et additions (bien qu'à vrai dire j'ai également été obligé quelquefois, surtout dans le premier chapitre, d'« aplatis » la matière dans cette version française) » (lettre 156, à Danielson).

Dix fois annoncée pour un avenir proche, la parution du deuxième livre n'aura lieu qu'après la mort de Marx, en 1885, et celle du troisième en 1894. Engels s'est, dans ses préfaces, expliqué en détail sur l'état des manuscrits¹. Mais plusieurs lettres nous fournissent également des précisions à ce sujet (lettre 175 à Bebel, lettre 189 à Danielson). Engels s'attaque au déchiffrement, au lent et long travail de mise en forme. Et bientôt vient le moment où cette édition du Capital devient la tâche essentielle. Il est émouvant de noter les témoignages de la piété d'Engels, de l'impatience qu'il éprouve à mener à bien l'édition qu'il a entreprise.

« Ce qu'il m'importe avant tout, c'est que le livre paraisse aussitôt que possible et puis et surtout, que ce soit bien une œuvre de Marx que je publie », écrit-il à Lavrov, en français, le 28 janvier 1884. Et dans une seconde lettre au même correspondant, une semaine plus tard : « Le II^e volume — ah ! si vous saviez, mon vieil ami, combien cela me presse ! Mais voilà six mois de perdus faute de ma sacrée maladie » (lettre 178 du 5 février 1884). Et deux ans plus tard, deux ans avant sa mort : « Il faut que je fasse un effort, un suprême effort pour finir le volume III cet hiver et ce printemps. Afin d'y parvenir, je dois m'interdire tout travail supplémentaire et même toute correspondance qui ne serait pas absolument nécessaire... » (lettre 222). Et déjà en mars 1891 : « Le travail sur le Livre III reprendra dès que les maudits petits travaux intermédiaires et ma correspondance sans fin avec tous les pays du monde me laisseront du temps. Mais alors je fais ma révolution, je ferme boutique et ne me laisse plus déranger. J'espère en avoir fini cette année, j'en sens des fourmis au bout des doigts et il faut que j'en finisse... » (lettre 207)². Et quand il voit qu'il ne pourra décidément pas éditer le Livre IV (Les théories sur la plus-value), il « initie » Kautsky et Bernstein à la lecture des « hiéroglyphes » de l'auteur du Capital.

Cette correspondance nous renseigne, d'autre part, sur la genèse des théories marxistes. Certaines lettres à Engels sont très exactement une première version, un condensé parfois, de chapitres du Livre II ou III du Capital, que Marx soumet d'abord à son ami. Dans la lettre du 2 août 1862, Marx expose sa théorie de la valeur, dans celle du 6 juin 1863 les idées sur la reproduction capitaliste, qui seront développées dans le Livre II. La longue lettre du

1. *Le Capital*, Éditions sociales, t. IV, pp. 9-13 ; t. VI, pp. 7-13.

2. On trouvera d'autres témoignages de cette volonté impatiente d'Engels de faire connaître les travaux de Marx, dans la *Correspondance Engels-Lafargue*, Éditions sociales, t. I, pp. 273-274 et t. III, p. 361.

30 avril 1868 analyse dans le détail les rapports entre taux de plus-value et taux de profit, tels qu'ils sont exposés au Livre III. De la lettre à Kugelmann du 11 juillet 1868, Lénine a pu dire : « Sous la forme de remarques polémiques contre les économistes vulgaires, Marx expose de façon extrêmement expressive, sa propre conception de la théorie de la valeur du travail... On souhaiterait que quelque se lance dans l'étude de Marx et la lecture du Capital, lise et relise cette lettre, en même temps qu'il entreprend l'étude des premiers chapitres du Capital, les plus difficiles. »

Mais ces lettres nous révèlent aussi quelle importance, quelle portée Marx lui-même attribuait à ses travaux.

On connaît le texte fameux où il explique à Weydemeyer que « ne lui revient pas le mérite d'avoir découvert ni l'existence ni la lutte des classes » (lettre 13). Dans sa lettre à Engels, du 24 août 1867, il écrit : « Ce qu'il y a de meilleur dans mon livre, c'est : 1. ... le double caractère du travail qui est souligné dès le premier chapitre... 2. l'analyse de la plus-value indépendamment de ses formes particulières : profit, intérêt, rente foncière. »

Marx n'est pas un savant de cabinet. Si son œuvre n'a pas progressé plus vite, c'est que, surtout après la fondation de l'Internationale, il était accaparé par sa participation aux luttes du prolétariat. Mais, en écrivant *Le Capital*, il a bien conscience qu'il a travaillé pour la classe ouvrière. (Dans sa lettre, souvent citée, à l'éditeur français Lachâtre, il indique que « publié en livraisons périodiques, l'ouvrage sera plus accessible à la classe ouvrière et pour moi, ajoute-t-il, cette considération l'emporte sur toute autre). Il voit dans *Le Capital* une arme contre la domination bourgeoise : en publiant *Le Capital*, « il espère porter à la bourgeoisie, sur le plan de la théorie, un coup dont elle ne se relèvera jamais » (lettre 61 du 4 octobre 1864), et après la parution de l'ouvrage (à Becker, lettre 70) : « C'est certainement le plus terrible missile qui ait encore jamais été lancé à la tête des bourgeois (propriétaires fonciers compris). »

★

Mais à côté de ces renseignements historiques, ces pages nous fournissent bien d'autres indications. En particulier, sur les méthodes de travail de Marx, sur l'évolution de sa pensée.

Ses premiers écrits économiques sont presque des analyses a priori, en ce sens que Marx étudie en philosophe les catégories, les concepts. Et puis, peu à peu, il se plonge dans cette réalité économique qu'il continue d'étudier dans les livres, mais aussi dans la vie. Il met à la place du « conflit des dogmes, le conflit des faits, les contradictions réelles » (lettre 117). Il n'est que de voir l'intérêt passionné qu'il porte à la crise de 1857 (lettres 21 à 29) et de lire toutes les questions précises qu'il pose à Engels, mêlé par

son métier à la pratique commerciale, sur la marche d'une usine le renouvellement de l'outillage, le capital circulant, etc.

A la fin d'une lettre où il raille durement la suffisance de Lassalle, il écrit : « [Sinon il devra s'apercevoir] qu'il est un âne, qui, à l'aide de quelques formules abstraites, telles que « unité abstraite » ou autres expressions du même genre, a la prétention de porter un jugement sur des choses empiriques, qu'il faut étudier et longtemps into the bargain [par-dessus le marché] pour pouvoir en parler » (lettre du 25 février 1859). Et six mois plus tôt, il expliquait à Lassalle lui-même que son ouvrage [la Contribution] était « le résultat de quinze années de recherches. »

Il eût été inconcevable que cette étude approfondie des phénomènes économiques, l'analyse des faits, dont certains constituent des aspects nouveaux de la société de son temps, n'aient pas eu de conséquences sur son plan initial. Effectivement, nous l'avons vu, le plan s'est modifié au fur et à mesure des études de Marx. Aussi est-ce fixer, et donc trahir la pensée de Marx que de vouloir considérer telle ou telle étape (les Manuscrits de 1844 ou l'Introduction à la critique de l'économie politique d'août 1857¹), dont personne ne songe à méconnaître l'intérêt, comme une étape privilégiée dont l'œuvre finale (*Le Capital*) ne serait qu'une version incomplète, voire adultérée². S'il est un sentiment que la lecture de ces lettres confirme, c'est celui du développement continu de la pensée de Marx.

Pour Marx, l'œuvre n'est jamais achevée. D'où le fait qu'à chaque édition nouvelle, il ajoute, modifie, complète, pour tenir compte des derniers développements de la réalité économique et sociale qui l'entoure. N'écrit-il pas, parlant du deuxième volume, en octobre 1868, à Danielson : « La parution [en] sera retardée d'environ six mois peut-être. Je ne peux l'achever avant qu'aient été terminées ou publiées certaines enquêtes officielles ouvertes au cours de l'année passée (et en 1866) en France, aux United States et en Angleterre » (lettre 116) ; et, douze ans plus tard, à Domela Nieuwenhuis : « Ce retard [dans la publication du deuxième livre] est pour moi le bienvenu dans la mesure où, précisément en ce moment, certains phénomènes économiques parviennent à un nouveau stade de leur évolution et requièrent donc qu'on retravaille les questions correspondantes... » (lettre 159) ? En 1871, il écrivait encore à Danielson : « J'ai estimé nécessaire une refonte complète du manuscrit. En outre, des documents indispensables me faisaient défaut jusqu'à maintenant, qui vont me parvenir des États-Unis » (lettre 136). Il est certain, en particulier, que s'il en

1. Ce texte figure dans l'édition française de *Contribution à la critique de l'économie politique*, Édit. soc., pp. 147-175.

2. M. Rubel parle du « caractère définitif » (MARX, La Pléiade, p. LIV) de cette Introduction générale, que Marx avait renoncé à publier de son vivant.

avait eu le loisir, il aurait encore modifié le Livre III (les chapitres sur la rente foncière, notamment) pour tenir compte de la documentation reçue des États-Unis et de Russie. Engels trouvera dans les archives de son ami « plus de deux mètres cubes de livres concernant ce seul pays ». (Voir aussi lettre 133 à Kugelmann)¹. Il serait donc contraire à l'esprit de Marx de considérer Le Capital comme un dogme. Non que son auteur songeât à remettre en cause les résultats obtenus, mais il était trop attentif aux aspects nouveaux de la réalité économique pour ne pas en tenir compte au fur et à mesure de l'élaboration de l'œuvre.

Cette volonté d'être au fait des dernières publications, des dernières découvertes de la science, Marx la poussait jusqu'au scrupule : un livre sur la circulation monétaire vient de paraître ; il n'est pas encore en bibliothèque et Marx n'a pas d'argent pour l'acheter. Il en demande à Engels et conclut : « Il est vraisemblable qu'il n'y a rien de neuf dans cet ouvrage... mais ma conscience théorique ne me permet pas de continuer sans l'avoir lu » (31 mai 1858)². A quoi Engels, qui connaît bien ce trait de caractère de son ami, répond : « Sois donc enfin un peu moins consciencieux au sujet de tes propres travaux... ce qui est essentiel, c'est que l'ouvrage soit écrit et paraisse » (lettre 45, du 31 janvier 1860).

Dans ces lettres, tout naturellement, par une simple incidente parfois, nous découvrons comment Marx vivait et quels étaient sa puissance de travail et son acharnement à mener son œuvre à bonne fin : « J'abais un travail gigantesque — le plus souvent jusqu'à quatre heures du matin » (18 décembre 1857). « Par ailleurs, je donne maintenant un grand coup de collier » (18 juin 1862). « Bien que j'écrive toute la journée, ça ne va pas aussi rapidement que je le souhaite » (15 août 1863). « Je travaille à présent comme un cheval de labour... Entre temps, comme on ne peut pas toujours écrire, j'étudie le calcul différentiel » (20 mai 1865).

Plusieurs lettres témoignent de la curiosité et de la culture encyclopédique de Marx. Il étudie l'agronomie, suit des cours de technologie, veut connaître les dernières théories en matière d'agochimie. Ailleurs, il rêve d'élaborer une expression purement mathématique des crises économiques.

A plus de cinquante ans, il se lance dans l'étude du russe pour pouvoir lire dans le texte la documentation qu'il reçoit. Et un an plus tard, il lit couramment cette langue³.

1. De nombreuses lettres sont consacrées à la situation de l'agriculture russe, à ses particularités, etc. (lettres de Marx à V. Zassoulich du 8 mars 1861, lettres d'Engels à Danielson 209, 215, 217, 219).

2. Cf. également le témoignage d'Engels : « Ces études de détail l'ont absorbé pendant des années. Comme toujours, tout devait être complet, et à jour. » (Lettre 174.).

3. Marx et Engels savent en outre le latin, le français, l'anglais...

Pour vivre, plus exactement pour survivre et ne pas laisser mourir sa famille de faim, il se livre à des travaux journalistiques, des travaux alimentaires, même si « tartiner sans cesse pour ces journaux ['] ennue » (15 septembre 1853). Aux terribles soucis d'argent, que la générosité d'Engels contribue à alléger, vient s'ajouter la maladie : maladie de foie qui l'empêche de travailler plus de quelques heures par jour, douloureux accès de furonculose qui feront dire à Engels que plusieurs chapitres en « portent la marque ». A certains moments de sa vie, il dispute littéralement chaque minute à la souffrance pour poursuivre son œuvre. Qui pourrait ne pas être sensible à la noblesse des lignes que voici : « ... Alors pourquoi ne pas vous avoir répondu ? C'est que, durant toute cette période, j'avais déjà un pied dans la tombe. Il me fallait par conséquent mettre à profit CHAQUE instant où je pouvais travailler pour terminer mon œuvre, à laquelle j'ai sacrifié santé, bonheur et famille. J'espère que je n'ai besoin de rien ajouter à cette explication. Je me ris des gens soi-disant « pratiques » et de leur sagesse. Si l'on voulait se conduire comme une bête, on pourrait évidemment tourner le dos aux tourments des hommes et ne s'occuper que de sa peau. Mais je me serais vraiment considéré comme pas pratique si j'avais crevé sans achever mon livre, à tout le moins le manuscrit. » (Lettre 71, du 30 avril 1867).

★

A parcourir cette correspondance, on mesure mieux aussi les conditions singulières de l'amitié de Marx et Engels. Amitié active, collaboration permanente. On touche du doigt l'absurdité des commentateurs qui voudraient faire d'Engels un « interprète de Marx parmi tant d'autres¹ ». Engels n'est pas seulement l'ami qui a matériellement, par son aide financière jamais démentie, permis à Marx de survivre. Quand celui-ci écrit, parlant du Livre premier du Capital : « Donc, ce volume est terminé. C'est à toi, à toi seul, que je dois d'avoir pu le faire » (16 août 1867, deux heures du matin), il ne pense pas seulement à cette aide-là. Durant les quarante-cinq ans que dura leur amitié, Marx n'a rien écrit d'important sans consulter Engels, sans faire sur lui l'épreuve de ses idées. Et Engels n'est pas l'ami qui se borne à approuver ou à désapprouver. Il participe activement à l'élaboration de l'œuvre.

D'abord, parce qu'il est le « marchand », qu'il a la pratique des affaires et de l'industrie. « Ci-joint deux tableaux concernant l'outillage, qui te feront comprendre clairement toute l'affaire », répond Engels, le 27 août 1867, à Marx qui l'avait consulté sur l'usure des machines. Le 14 novembre, Marx lui écrit encore :

1. Le Capital (La Pléiade, I, p. LIV) : l'expression est de M. Rubel.

« La pratique valant plus que toute théorie, je te prie de me décrire très exactement (à l'aide d'exemples) la méthode que vous utilisez, quant aux questions de banque, pour mener votre business¹ », etc.

Ensuite, parce qu'Engels juge sans complaisance. Les preuves d'admiration sont certes nombreuses, mais les critiques aussi : « Le placard n° 2 porte un peu trop la marque de tes furoncles... ; il conviendrait que tu prouves historiquement les résultats que tu établis dialectiquement... Tu as commis la grande faute de ne pas éclairer le raisonnement par de nombreux sous-titres et subdivisions » (16 juin 1867). « ... Mais comment as-tu pu laisser la division de ton livre, sous sa forme actuelle ? Le quatrième chapitre a près de 200 pages !... Le raisonnement est sans cesse interrompu par les exemples qui l'illustrent et le point qu'il s'agit d'illustrer n'est jamais résumé à la fin de l'exemple » (23 août 1867).

Une fois le livre paru, Engels consacrera une partie de son temps à le faire connaître. C'est lui qui écrit les comptes rendus, les articles pour les revues anglaises et allemandes. C'est lui qui propose à Marx cette ruse de guerre qui consiste à attaquer le livre dans quelque revue, du point de vue bourgeois. On pense à Brecht et aux Cinq difficultés pour écrire la vérité.

Mais Marx, qui a utilisé les travaux antérieurs d'Engels (il cite souvent La Situation de la classe laborieuse en Angleterre et l'Esquisse d'une critique de l'économie politique² parus en 1844-1845), consulte aussi son ami sur des points théoriques : « Je t'envoierai dans un ou deux jours le Proudhon [Idée générale de la révolution au dix-neuvième siècle, Paris, 1851]... Tu me feras connaître ton opinion plus en détail que d'habitude » (14 août 1851). Deux mois plus tard, rappel de Marx : « Il faut que tu me communicates enfin tes vues sur Proudhon » (13 octobre 1851). Au début de la même année, le 7 janvier, Marx interroge son ami sur la rente foncière : « Je t'écris aujourd'hui pour te soumettre une *questiuncula theoretica*, naturellement *naturæ politico-economicæ*. » Parfois, les problèmes à débattre sont si complexes que c'est difficile par lettre : « Ne peux-tu pas venir ici pour quelques jours ? Dans ma Critique, j'ai été amené à bousculer tant d'idées anciennes, qu'auparavant je voudrais te consulter sur quelques points » (20 août 1862).

Qu'il s'agisse de l'économiste américain Carey (lettre 125), de l'Irlande (lettre 127), l'échange d'idées n'est jamais à sens unique :

1. Nous ne voulons pas multiplier les citations de ce genre. En voici une troisième en date du 25 janvier 1858 : « Je suis arrivé dans mes travaux à un point, où je souhaiterais que tu me fournisses quelques renseignements pratiques, étant donné qu'on ne trouve rien à ce sujet dans les écrits théoriques. Il s'agit de la circulation du capital... »

2. Article publié dans les *Annales franco-allemandes*.

Engels attire l'attention de son ami sur tel ou tel aspect, que celui-ci n'aurait peut-être pas vu immédiatement.

Bebel a demandé à Engels, après la mort de Marx, pourquoi celui-ci avait caché l'état d'avancement de ses travaux. « C'est très simple : si je l'avais connu, je ne l'aurais laissé en repos ni de jour ni de nuit, jusqu'à ce que l'ouvrage fût terminé. Et cela M[arx] le savait mieux que quiconque ; il savait aussi, qu'au pire, qui s'est produit à présent, le manuscrit pourrait être publié par mes soins dans son esprit ; c'est ce qu'il a dit à Tussy¹... » (30 août 1883).

★

Ces remarques prouvent que le lecteur ne doit pas se laisser arrêter par le titre de ce recueil. En le lisant, il ne s'instruira pas seulement sur les conceptions économiques de Marx. Derrière l'économiste et le révolutionnaire, il verra, dans ces lettres d'un style dru et direct qui n'étaient pas écrites pour être publiées, se profiler l'homme de chair et de sang que fut Marx. Il verra vivre et discuter deux amis, qu'aucun problème d'actualité ne laisse indifférents et dont les préoccupations se révèlent parfois singulièrement proches des nôtres.

Lorsqu'on lit en effet : « C'est une vraie absurdité que de faire des machines une catégorie économique à côté de la division du travail, de la concurrence, du crédit, etc.

« La machine n'est pas plus une catégorie économique que le bœuf qui traîne la charrue. L'application actuelle des machines est une des relations de notre régime actuel, mais le mode d'exploiter les machines est tout à fait distinct des machines elles-mêmes. La poudre reste la même que vous vous en serviez pour blesser un homme, ou pour panser les plaies du blessé », lorsqu'on lit ces phrases, mise à part cette utilisation thérapeutique insolite de la poudre, ne croirait-on pas trouver réponse à des spéculations très actuelles sur la « société industrielle » ? Or cette citation est extraite d'une longue lettre à Annenkov, écrite par Marx, en français, le 28 décembre 1846.

De même, on notera au passage les jugements qui éclairent l'opinion de Marx sur Hegel : « J'aurais grande envie, en deux ou trois placards d'imprimerie, de rendre accessible aux hommes de bon sens le fond rationnel de la méthode, qu'H[egel] a découverte, mais en même temps mystifiée » (lettre 27 de janvier 1858). Marx et Engels reviennent à différentes reprises sur la nécessité de comprendre Hegel, pour comprendre la méthode du Capital, et Marx raille les économistes vulgaires qui s'étonnent que lui, Marx, « prenne au sérieux ce chien crevé de Hegel » (lettre 133). De même, Engels à Schmidt : « Ce qui manque à ces messieurs, c'est la dialectique... pour eux, Hegel n'a pas existé »

1. Fille cadette de Marx.

(lettre 204). Toutefois, Marx prend bien soin de préciser : « Ma méthode de développement n'est pas celle de Hegel, étant donné que je suis matérialiste, Hegel idéaliste. La dialectique hegelienne est la forme fondamentale de toute dialectique, mais seulement après qu'elle a été dépouillée de sa forme mystique, et c'est précisément cela qui différencie ma méthode » (lettre 96 du 6 mars 1868 à Kugelmann).

Où encore, on lira ce que Marx et Engels disent de l'évolution de l'humanité, en ayant soin de préciser que le schéma de la succession des divers types de sociétés : commune primitive, esclavagisme, féodalisme, capitalisme, ne vaut que pour une partie de l'Europe seulement. Marx note l'importance de l'absence de propriété privée en Orient : « C'est la véritable clef, même du ciel asiatique », écrit-il (lettre 15)¹ ; il souligne (lettre à Vera Zassoulitch du 8 mars 1881) que le mouvement qui transforme la propriété privée en propriété privée capitaliste se limite « aux pays de l'Europe occidentale ». De là, sans doute, la raison de l'intérêt que Marx et Engels portaient à l'étude de la propriété commune en Russie et dont on trouve trace dans de nombreuses lettres à Danielson (lettres 209, 215, 217, 219).

Sur un sujet voisin, on ne manquera pas d'être frappé de l'explication que donne Marx d'un passage de Tacite et des conclusions qu'il en tire sur les mœurs des Germains, leurs formes de propriété, etc. (lettres à Engels du 14 et du 25 mars 1868).

Enfin, on retrouvera dans ce recueil un certain nombre de textes fameux et souvent cités. Outre la lettre de Marx à Annenkov (sur Proudhon), celles d'Engels à Starkenburg (lettre 225) où il expose le rôle déterminant, en dernière analyse, des conditions économiques et évoque le rôle des grands hommes en histoire, et à Conrad Schmidt (lettre 204), où il souligne, quatre ans plus tôt, l'autonomie relative du commerce, des mouvements politiques ou des forces idéologiques, qui réagissent à leur tour sur la base économique. Engels montre à la fois la complexité des phénomènes et condamne toute relation mécanique entre la base et la superstructure : « Le commerce des produits devient indépendant de la production proprement dite, il obéit à son propre mouvement que domine certes, en gros, le processus de production, mais qui, dans le détail, et à l'intérieur de cette dépendance générale, n'en obéit pas moins à ses propres lois qui ont leur origine dans la nature de ce facteur nouveau. Il possède ses propres phases et réagit de son côté sur le processus de production... » S'agissant de l'État, Engels poursuit : « La nouvelle puissance politique... aspire à la plus grande indépendance possible et... est douée elle aussi d'un mouvement propre », si bien que « le mouvement économique va subir le contre-coup du mouvement

1. Sur les rapports de propriété et le mode de production en Asie, voir en particulier lettres 15, 16, 17, 97, 99, 120.

du pouvoir d'État d'un côté, de l'autre de l'opposition qui s'est formée en même temps que lui... Et le fait qu'un point de vue idéologique réagit à son tour sur la base économique et peut la modifier, dans certaines limites, me paraît être l'évidence même » (lettre 204). Il y a là toute une série d'exposés désormais classiques du matérialisme historique.

Mais Engels et Marx abordent encore bien d'autres questions dont plusieurs sont d'une actualité frappante : notre globe est-il menacé de surpeuplement ? Quel est l'avenir des colonies ? Quel rôle joue la Bourse ? La formule de Darwin de la « lutte pour la vie » est-elle applicable aux sociétés humaines ?

★

Pour le choix des lettres, nous nous sommes pour l'essentiel conformés à l'édition allemande parue, en 1954, à Dietz Verlag. Un grand nombre de ces lettres (parmi celles de Marx ou d'Engels à des tiers) n'avaient, à cette date, jamais encore été publiées en Allemagne. En France, ces textes étaient inédits jusqu'ici.

Un certain nombre de lettres de Marx ou d'Engels : à Annenkov, à Lavrov, à Plékhanov, etc., sont écrites directement en français ; nous les avons évidemment reproduites sans en modifier les particularités stylistiques. Ces lettres sont signalées par un astérisque à côté du nom du correspondant.

Les lettres marquées de deux astérisques ont été écrites en anglais (il s'agit principalement de lettres à l'économiste russe Danielson) : nous nous sommes bornés à en donner la traduction française.

Marx et Engels avaient l'habitude de truffier littéralement leur correspondance d'expressions anglaises, françaises, latines et même russes. Nous les avons conservées, mais, pour ne pas gêner trop la lecture, nous en donnons entre crochets¹, dans le corps même de la lettre, la traduction française. Pour les titres d'ouvrages cités, nous avons, chaque fois que c'était possible, donné le titre dans la langue originale, en le faisant suivre d'une traduction entre crochets.

Nous espérons non seulement que ce recueil contribuera à éclairer certains aspects de la pensée de Marx et d'Engels, mais aussi qu'il donnera au lecteur un aperçu de la richesse et de l'intérêt d'une correspondance immense, (plus de 3 000 lettres), qu'on ne saurait plus tarder à publier en français dans sa totalité².

Gilbert BADIA.

1. Plus généralement, les crochets signalent toute addition au texte original.

2. Une partie de cette correspondance a certes déjà été publiée en France (lettres échangées entre Marx et Engels, lettres à Sorge, lettres à Kugelmann), mais ces éditions, abstraction faite de la qualité de la traduction qui laisse parfois à désirer et de l'absence de tout appareil critique, sont actuellement à peu près introuvables en librairie.

I. — ENGELS A MARX¹

20 janvier 1845.

... Ce qui me procure un plaisir tout particulier, c'est l'implantation en Allemagne de la littérature communiste, qui est désormais un *fait accompli* *. Il y a un an, elle commençait à s'implanter, hors d'Allemagne, à Paris, ou plutôt elle y prenait naissance ; et la voilà déjà qui pèse sur les épaules de notre brave Michel allemand². Journaux, hebdomadaires, revues mensuelles et trimestrielles et toute une réserve de grosse artillerie qui s'avance déjà ; tout va pour le mieux. Ça a tout de même marché sacrément vite ! Et la propagande sous le manteau n'a pas été non plus sans porter ses fruits ; toutes les fois que je vais à Cologne, toutes les fois que j'entre ici dans un café, nouveaux progrès, nouveaux prosélytes. Le rassemblement de Cologne³ a fait merveille — petit à petit, on découvre des groupes communistes isolés qui ont grandi sans faire de bruit et sans que nous y ayons mis directement la main.

Le *Gemeinnütziges Wochenblatt*, qui naguère paraissait en supplément à la *Rheinische Zeitung*⁴, est maintenant lui aussi, entre nos

1. Marx est alors à Paris. Il va être expulsé.

* Les mots ou expressions imprimés en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans l'original.

2. Symbole de l'Allemand moyen, un peu comme Jacques Bonhomme est le symbole du Français.

3. En 1844-1845, la bourgeoisie libérale allemande avait fondé des « Associations pour le bien des classes laborieuses », dans une série de villes prussiennes, en particulier à Cologne (novembre 1844). Le 10 novembre, des démocrates, d'anciens rédacteurs de la *Gazette rhénane*, réussirent à imposer à l'Association des statuts qui prévoyaient l'organisation des travailleurs et leur défense contre la « puissance du capital ». Devant cette orientation, la bourgeoisie libérale (Camphausen) quitta l'association et s'employa à obtenir des autorités son interdiction.

4. *Rheinische Zeitung für Politik, Handel und Gewerbe* (Gazette rhénane de la politique, du commerce et de l'industrie), journal quotidien fondé par la bourgeoisie rhénane en lutte contre l'absolutisme prussien. Parait du 1^{er} janvier 1842 au 31 mars 1843. De jeunes hégéliens y collaborent ; en avril 1842, Marx devient rédacteur et, en octobre, rédacteur en chef du journal. Celui-ci prend alors un caractère démocratique et révolutionnaire plus marqué. D'où les violentes attaques de la presse réactionnaire et le décret du gouvernement prussien du 19 janvier 1843 qui interdisait le journal à compter du 1^{er} avril et en attendant le soumettait à une censure stricte.

mains ; d'Ester⁵ s'en est chargé et va voir ce qu'on peut faire. Mais ce dont nous avons le plus besoin actuellement, c'est de quelques ouvrages d'une certaine importance afin de fournir un point d'appui solide à tous nos demi-savants, qui sont pleins de bonne volonté mais ne peuvent s'en tirer tout seuls. Arrange-toi pour terminer ton livre d'économie politique⁶ ; peu importe que beaucoup de pages ne te satisfassent pas toi-même : les esprits sont mûrs, et il nous faut battre le fer parce qu'il est chaud. Mes travaux sur l'Angleterre⁷ ne rateront certes pas leur effet non plus, les faits sont vraiment trop frappants ; néanmoins, je voudrais bien avoir les mains plus libres pour traiter pas mal de sujets qui seraient encore plus percutants et plus efficaces dans la situation actuelle, pour la bourgeoisie allemande. Nous autres, Allemands férus de théorie, — c'est ridicule, mais c'est un signe des temps et de la décomposition de cette saleté nationale^{7 bis} — nous ne sommes pas (encore⁸) du tout en état d'aborder le développement de notre théorie, nous n'avons même pas encore pu publier la critique de l'absurde⁹. Mais il en est grand temps ! Débrouille-toi donc pour en terminer d'ici¹⁰ avril ; fais comme moi : fixe-toi une date à laquelle tu veux positivement **en avoir terminé**, et veille à te faire imprimer rapidement. Si tu ne peux pas le faire imprimer là-bas, fais-le éditer à Mannheim, à Darmstadt ou ailleurs. Mais il faut que ça sorte bientôt...

2. — MARX A LESKE¹1^{er} août 1846.

Vous avez reçu une réponse **par retour de courrier** à la lettre dans laquelle vous m'exposiez vos scrupules au sujet de l'édition. En ce qui concerne la question du « caractère scientifique », je vous ai répondu que l'ouvrage² était « scientifique, mais que ce terme ne devait pas être pris au sens que lui donne le gouvernement prussien, etc. » Si vous voulez bien encore vous souvenir de votre première lettre, celle-ci dénotait une grande inquiétude à cause de l'avertissement émanant des autorités prussiennes et de la perquisition policière qui venait d'avoir lieu chez vous. Aussitôt, je vous écrivis que je rechercherais une autre maison d'édition...

Je **reçus** encore une deuxième lettre de vous par laquelle vous m'annonciez, d'une part, que vous renonciez à éditer l'ouvrage, et, d'autre part, que vous consentiez à rembourser l'avance qui vous avait été faite, sous la forme d'un virement au compte du nouvel éditeur...

Quant au retard mis à vous répondre, voici :

Quelques capitalistes, en Allemagne, avaient donné leur accord à l'édition de plusieurs écrits de Engels, Hess³ et moi-même. On m'avait même laissé espérer une édition volumineuse et dans les formes, qu'aucune considération policière ne viendrait gêner. Par un ami⁴ de ces messieurs, on m'avait en outre pratiquement assuré l'édition de ma *Critique de l'Économie*⁵. Cet ami-là a séjourné à Bruxelles jusqu'en mai pour passer en toute sécurité de l'autre côté de la frontière le manuscrit du premier volume de la publication⁶ dont j'assure la rédaction, et à

5. Médecin de Cologne. Membre de la Ligue des Communistes.

6. Il s'agit d'un ouvrage projeté par Marx, dont seuls des fragments nous ont été conservés et qui ont été publiés en français par les soins d'E. Bottigelli : *Manuscrits de 1844*, Éditions sociales, 1962.

7. Allusion à l'ouvrage *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre* qui parut en 1845. Éditions sociales, 1961.

7 bis. Plus tard, Engels appellera cet état de choses : *Die deutsche Misere*.

8. Mot illisible, cet endroit de la lettre est abîmé.

9. Allusion à *La Sainte Famille*. En allemand : *Die heilige Familie, oder Kritik der kritischen Kritik. Gegen Bruno Bauer und Consorten*. L'ouvrage fut publié en février 1845.

10. Sont imprimés en caractères gras les termes et expressions soulignés dans l'original.

1. Éditeur de Darmstadt.

2. Voir lettre précédente, note 6.

3. Moses Hess : cofondateur et collaborateur de la *Gazette rhénane* (1812-1875).

4. Joseph WEYDEMEYER : journaliste, membre de la Ligue des Communistes (1818-1866).

5. Voir note 5, lettre précédente.

6. Il s'agit d'un travail de Marx et Engels : *Die deutsche Ideologie, Kritik der neuesten deutschen Philosophie in ihren Repräsentanten : Feuerbach : B. Bauer und Stirner, und des deutschen Sozialismus in seinen verschiedenen Propheten*. [L'idéologie allemande, critique de la philosophie allemande la plus récente dans ses représentants, Feuerbach, B. Bauer et Stirner et du

laquelle collabore Engels, etc. D'Allemagne, il devait ensuite donner, par lettre, une réponse définitive sur l'acceptation ou le refus de l'*Économie politique*. Nous ne reçûmes aucune nouvelle, ou des nouvelles imprécises ; et après que nous eûmes envoyé en Allemagne la plus grande partie du manuscrit du deuxième volume de cette publication, ces messieurs écrivirent enfin, il y a très peu de temps, que, par suite d'un engagement de leur capital dans une autre affaire, il n'était plus question de toute cette histoire. Voilà comment fut retardée la réponse définitive que je devais vous adresser. Après que tout eut été tranché, je convins avec M. Pirscher, de Darmstadt, qui séjournait ici, qu'il vous transmettrait une lettre de moi.

A cause de cette édition, pour laquelle je m'étais mis d'accord avec ces capitalistes allemands, j'avais momentanément interrompu mon travail à l'*Économie*. Il me semblait en effet très important de publier d'abord un écrit polémique contre la philosophie allemande⁷ et contre le socialisme allemand, qui lui a fait suite, avant d'aborder des développements POSITIFS. Ceci est nécessaire pour préparer le public à comprendre le point de vue de mon économie politique, qui s'oppose diamétralement à la science allemande en honneur jusqu'à aujourd'hui. Du reste, c'est le même écrit polémique dont je vous avais déjà dit, dans une de mes lettres, qu'il devait être terminé avant la publication de l'*Économie*.

Assez dit sur ce sujet...

Comme le manuscrit presque achevé du premier volume de mon ouvrage se trouve ici depuis fort longtemps déjà, je ne le donnerai pas à l'impression sans le revoir encore une fois du point de vue du fond et de la forme. Il est bien compréhensible qu'un écrivain qui progresse dans son travail ne puisse donner à imprimer mot pour mot six mois après, ce qu'il avait écrit six mois auparavant.

A cela s'ajoute que « Les Physiocrates »⁸, en deux volumes in-folio, ont paru seulement à la fin juillet et ne parviendront ici que dans quelques jours, bien que leur parution ait été annoncée déjà lors de mon séjour à Paris. Et il me faut, à présent, tenir compte de cet ouvrage dans sa totalité...

Le premier volume, revu et corrigé, sera prêt pour l'impression

socialisme allemand dans ses différents prophètes] (1845-1846). On sait que, faute d'éditeur, l'ouvrage ne fut publié qu'après la mort de Marx.

7. Dans le manuscrit, la mention « de Bauer et Feuerbach à Stirner » est biffée.

8. Il s'agit de l'édition en 2 volumes de Daire : *Les Physiocrates*, Paris, 1846, qui comporte des études des physiocrates Quesnay, Dupont de Nemours, etc.

fin novembre. Le second volume qui est plus historique pourra suivre rapidement.

Je vous ai déjà écrit, dans une lettre antérieure, que le manuscrit dépassera de plus de 20 le nombre de placards⁹ convenu, et cela, en partie à cause de la documentation, tout récemment publiée en Angleterre qui vient le grossir, en partie par suite des nécessités que la rédaction a fait apparaître...

Si besoin était, je pourrais vous prouver par de nombreuses lettres qui me sont parvenues d'Allemagne et de France, que, dans le public, on attend cet écrit avec grande impatience.

9. Placard (*Bogen*), terme d'imprimerie qui reviendra souvent dans cette correspondance. Il désigne la feuille d'épreuve, envoyée à l'auteur, sur laquelle sont rassemblées un certain nombre de pages de longueur uniforme. Chaque placard représente, en général, 16 pages imprimées.

3. — ENGELS A MARX

18 septembre 1846.

... Dans ma lettre d'affaires, j'ai commis une injustice criante à l'égard de Proudhon — puisque je n'en avais plus la place dans ladite lettre, il faut que je répare ça ici. Je croyais qu'il avait commis un petit non-sens, mais un non-sens qui se tiendrait encore dans les limites du sens commun. Mais hier, la chose a été discutée à nouveau et en détail, et là je me suis aperçu que ce nouveau non-sens est un non-sens qui **dépasse vraiment tout à fait les bornes**. Imagine-toi : des prolétaires doivent **économiser** de petites actions. Avec ces actions (on ne commence évidemment pas au-dessous de 10 ou 20 000 ouvriers), on crée d'abord un ou plusieurs ateliers, dans un ou plusieurs corps de métiers ; on y occupe une partie des actionnaires et : 1^o les produits sont vendus aux actionnaires (qui, de cette manière, n'ont pas à payer de bénéfice), au prix des matières premières augmenté de celui du travail ; 2^o l'excédent éventuel est vendu au prix en vigueur sur le marché mondial. Au fur et à mesure qu'il s'accroît (du fait de nouveaux arrivants ou d'économies nouvelles des actionnaires anciens), le capital de la société est employé à l'installation de nouveaux ateliers et de nouvelles usines, etc., etc., jusqu'à ce que... **tous** les prolétaires soient occupés, que **toutes** les forces productives existant dans le pays soient achetées et que les capitaux se trouvent aux mains des bourgeois aient perdu par ce moyen tout pouvoir de commander le travail et de procurer des bénéfices ! Et voilà comment on supprime le capital « en inventant un organisme où le capital, **c'est-à-dire les intérêts** (rajeunissement¹ du *droit d'aubaine*² d'antan qu'on a en quelque sorte ramené à la lumière du jour), aura pour ainsi dire disparu ». Dans cette proposition, qu'a répétée un nombre incalculable de fois Papa Eisermann³ et

qu'il avait donc apprise par cœur dans Grün⁴, tu peux voir encore distinctement percer les formulations initiales de Proudhon. Ces gens ont l'intention **d'acheter** d'abord **la France tout entière**, et ensuite peut-être également le reste du monde, ni plus ni moins, grâce aux économies du prolétariat et en renonçant aux bénéfices et aux intérêts de leur capital. A-t-on jamais imaginé un plan aussi mirifique ? Et puisqu'on veut réaliser un *tour de force*^{*}, ne serait-il pas beaucoup plus rapide de frapper dans l'argent... du clair de lune des écus de cinq francs ? Et ici, les ouvriers, ces jeunes sots (je veux parler des Allemands), croient à toutes ces idioties ; eux qui ne peuvent même pas garder six sous en poche pour aller chez un *marchand de vin*^{*} le soir de leurs réunions, ils veulent acheter *toute la belle France*^{*} avec leurs économies ! Rothschild et consorts sont de vrais gâte-sauces à côté de ces formidables *accapareurs*^{*}. C'est à en attraper des crises de nerfs. Ce Grün a tellement abruti les gars que pour eux la formule la plus absurde a davantage de sens que le fait le plus simple, utilisé comme argument économique. C'est quand même écœurant d'être encore obligé de s'échiner contre des inepties aussi barbares. Mais il faut de la patience et je ne lâcherai pas mes bonshommes avant d'avoir mis Grün en déroute et ouvert leur cervelle embrumée...

1. Engels joue sur le nom de Grün (*grün* = vert, en allemand, d'où rajeunir, rendre plus vert) (voir note 4).

2. Droit d'aubaine : coutume féodale qui permettait au roi de s'approprier des biens pour lesquels il n'existait pas d'héritier direct.

3. EISERMANN : menuisier allemand, vivant à Paris, adepte du « socialisme vrai ».

4. Karl GRÜN : publiciste allemand, représentant du « socialisme vrai », à qui Marx et Engels s'en prennent dans *L'Idéologie allemande* (1818-1887).

4. — MARX A ANNENKOV*

Bruxelles, 28 décembre ... [1846]

Mon cher M. Annenkov¹,

Vous auriez reçu depuis longtemps ma réponse à votre lettre du 1^{er} novembre, si mon libraire n'avait pas tardé jusqu'à la semaine passée à m'envoyer le livre de M. PROUDHON : *Philosophie de la misère*². Je l'ai parcouru en deux jours, pour pouvoir vous communiquer tout de suite mon opinion. Comme j'ai lu le livre très rapidement, je ne peux pas entrer dans les détails, je ne peux vous parler que de l'impression générale qu'il a produite sur moi. Si vous le demandez, je pourrai entrer en détail dans une seconde lettre.

Je vous avouerai franchement que je trouve le livre en général mauvais et très mauvais. Vous-même plaisantez dans votre lettre « sur le coin de la philosophie allemande » dont M. Proudhon fait parade dans cet œuvre informe et présomptueux, mais vous supposez que le développement économique n'a pas été infecté par le poison philosophique. Aussi suis-je très éloigné d'imputer les fautes du développement économique à la philosophie de M. Proudhon. M. Proudhon ne vous donne pas une fausse critique de l'économie politique parce qu'il est possesseur d'une philosophie ridicule, mais il vous donne une philosophie ridicule parce qu'il n'a pas compris l'état social actuel dans son engrenement, pour user d'un mot que M. Proudhon emprunte à Fourier comme beaucoup d'autres choses.

Pourquoi M. Proudhon parle-t-il de dieu, de la raison universelle, de la raison impersonnelle de l'humanité, qui ne se trompe jamais, qui a été, de tout temps, égale à elle-même, dont il faut avoir seulement la conscience juste, pour se trouver dans le vrai ? Pourquoi fait-il du faible hégélianisme, pour se poser comme esprit fort ?

1. Cette lettre, rédigée tout entière en français, date certainement de 1846. Adressée à Annenkov, journaliste libéral russe, elle a été publiée dans le tome III de l'ouvrage : *M. Stassoulévitch et ses contemporains*, Saint-Pétersbourg, 1912. Elle a été reproduite dans *Le Mouvement socialiste*, n° 249-250, mars-avril 1913. Nous en avons conservé, sans les modifier, les particularités stylistiques dont certaines pourront surprendre le lecteur.

2. P.-J. PROUDHON : *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, Paris, 1846.

Lui-même, il vous donne la clef de l'énigme. M. Proudhon voit dans l'histoire une certaine série de développements sociaux ; il trouve le progrès réalisé dans l'histoire ; il trouve enfin que les hommes, pris comme individus, ne savaient pas ce qu'ils faisaient, qu'ils se trompaient sur leur propre mouvement, c'est-à-dire que leur développement social parait à la première vue chose distincte, séparée, indépendante de leur développement individuel. Il ne sait pas expliquer ces faits et l'hypothèse de la raison universelle, qui se manifeste, est toute trouvée. Rien de plus facile que d'inventer des causes mystiques, c'est-à-dire des phrases, où le sens commun fait défaut.

Mais M. Proudhon, en avouant qu'il ne comprend rien au développement historique de l'humanité — et il l'avoue lorsqu'il se sert des mots sonores de raison universelle, dieu, etc. — n'avoue-t-il pas, implicitement et nécessairement, qu'il est incapable de comprendre des **développements économiques** ?

Qu'est-ce que la société, quelle que soit sa forme ? Le produit de l'action réciproque des hommes. Les hommes sont-ils libres de choisir telle ou telle forme sociale ? Pas du tout. Posez un certain état de développement des facultés productives des hommes, et vous aurez une telle forme de commerce et de consommation. Posez de certains degrés de développement de la production, du commerce, de la consommation, et vous aurez telle forme de constitution sociale, telle organisation de la famille, des ordres ou des classes, en un mot telle société civile. Posez telle société civile, et vous aurez tel état politique, qui n'est que l'expression officielle de la société civile. Voilà ce que M. Proudhon ne comprendra jamais, car il croit faire grande chose, quand il appelle ^{2 bis} de l'État à la société civile, c'est-à-dire du résumé officiel de la société à la société officielle.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les hommes ne sont pas libres arbitres de **leurs forces productives** — qui sont la base de toute leur histoire — car toute force productive est une force acquise, le produit d'une activité antérieure. Ainsi les forces productives sont le résultat de l'énergie pratique des hommes, mais cette énergie elle-même est circonscrite par les conditions dans lesquelles les hommes se trouvent placés, par les forces productives déjà acquises, par la forme sociale qui existe avant eux, qu'ils ne créent pas, qui est le produit de la génération antérieure. Par ce simple fait que toute génération postérieure trouve des forces productives acquises par la génération antérieure, qui servent à elle comme matière première de nouvelle production, il se forme une connexité dans l'histoire des hommes, il se forme une histoire de l'humanité, qui est d'autant plus

2 bis. Lire : quand il fait appel à la société civile contre l'État.

l'histoire de l'humanité que les forces productives des hommes et en conséquence leurs rapports sociaux ont grandi. Conséquence nécessaire : l'histoire sociale des hommes n'est jamais que l'histoire de leur développement individuel, soit qu'ils en aient la conscience, soit qu'ils ne l'aient pas. Leurs rapports matériels forment la base de tous leurs rapports. Ces rapports matériels ne sont que les formes nécessaires dans lesquelles leur activité matérielle et individuelle se réalise.

M. Proudhon confond les idées et les choses. Les hommes ne renoncent jamais à ce qu'ils ont gagné, mais cela ne vient pas à dire qu'ils ne renoncent jamais à la forme sociale dans laquelle ils ont acquis certaines forces productives. Tout au contraire. Pour ne pas être privés du résultat obtenu, pour ne pas perdre les fruits de la civilisation, les hommes sont forcés, du moment où le mode de leur commerce ne correspond plus aux forces productives acquises, de changer toutes leurs formes sociales traditionnelles. — Je prends le mot **commerce** ici dans le sens le plus général, comme nous disons en allemand : *Verkehr*. — Par exemple : le privilège, l'institution des jurandes et des corporations, le régime réglementaire du moyen âge, étaient des relations sociales, qui seules correspondaient aux forces productives acquises et à l'état social préexistant, duquel ces institutions étaient sorties. Sous la protection du régime corporatif et réglementaire, les capitaux s'étaient accumulés, un commerce maritime s'était développé, des colonies avaient été fondées — et les hommes auraient perdu les fruits mêmes, s'ils avaient voulu conserver les formes, sous la protection desquelles ces fruits avaient mûri. Aussi y avait-il deux coups de tonnerre : la Révolution de 1640 et celle de 1688. Toutes les anciennes formes économiques, les relations sociales qui leur correspondaient, l'état politique qui était l'expression officielle de l'ancienne société civile furent brisés en Angleterre. Ainsi les formes économiques, sous lesquelles les hommes produisent, consomment, échangent, sont **transitoires** et **historiques**. Avec de nouvelles facultés productives acquises, les hommes changent leur mode de production, et, avec le mode de production, ils changent tous les rapports économiques, qui n'ont été que les relations nécessaires de ce mode de production déterminé.

C'est ce que M. Proudhon n'a pas compris, encore moins démontré. M. Proudhon, incapable de suivre le mouvement réel de l'histoire, vous donne une phantasmagorie qui a la présomption d'être une phantasmagorie dialectique. Il ne sent pas le besoin de vous parler des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, car son histoire se passe dans le milieu nébuleux de l'imagination et s'élève hautement au-dessus des temps et des lieux. En un mot, c'est vieillerie hégélienne, ce n'est pas une histoire : ce n'est pas

une histoire profane — histoire des hommes — c'est une histoire sacrée — histoire des idées. Dans sa manière de voir, l'homme n'est que l'instrument, dont l'idée ou la raison éternelle fait usage pour se développer. Les **évolutions** dont parle M. Proudhon sont censées être les évolutions telles qu'elles se passent dans le sein mystique de l'idée absolue. Si vous déchirez le rideau de ce langage mystique, ceci vient à dire que M. Proudhon vous donne l'ordre dans lequel les catégories économiques se rangent dans l'intérieur de sa tête. Il ne me faudra beaucoup d'effort de³ vous donner la preuve que cet arrangement est l'arrangement d'une tête très désordonnée.

M. Proudhon a ouvert son livre avec une dissertation sur la *valeur*, qui est son dada. Pour cette fois, je n'entrerai pas dans l'examen de cette dissertation.

La série des évolutions économiques de la raison éternelle commence avec la **division du travail**. Pour M. Proudhon, la division du travail est chose toute simple. Mais le régime des castes n'était-il pas une certaine division du travail ? Et le régime des corporations n'était-il pas une autre division du travail ? Et la division du travail du régime manufacturier qui commence au milieu du XVII^e siècle et finit dans la dernière partie du XVIII^e siècle en Angleterre, n'est-elle pas aussi totalement distincte de la division du travail de la grande industrie, de l'industrie moderne ?

M. Proudhon se trouve si peu dans le vrai qu'il néglige ce que font même les économistes profanes. Pour vous parler de la division du travail, il n'a pas besoin de vous parler du **marché** du monde. Eh bien ! la division du travail dans le XIV^e et XV^e siècle, où il n'y avait pas encore de colonies, où l'Amérique n'existait pas encore pour l'Europe, où l'Asie orientale n'existait que par l'intermédiaire de Constantinople, ne devait-elle pas se distinguer de fond en comble de la division du travail du XVII^e siècle, qui avait des colonies déjà développées ?

Ce n'est pas tout. Toute l'organisation intérieure des peuples, toutes leurs relations internationales, sont-ils⁴ autre chose que l'expression d'une certaine division du travail ? et ne doivent-ils⁴ pas changer avec le changement de la division du travail ?

M. Proudhon a si peu compris la question de la division du travail qu'il ne vous parle pas même de la séparation de la ville et de la campagne, qui, par exemple en Allemagne, s'est effectuée du IX^e au XII^e siècle. Ainsi pour M. Proudhon, cette séparation doit être loi éternelle, parce qu'il ne connaît ni son origine, ni son développement. Il vous parlera dans tout son livre que comme

3. Lire : pas beaucoup d'effort pour.

4. Ici, comme dans toute cette lettre, nous avons conservé le style et l'orthographe du texte original. (Lire : elles.)

si cette création d'un certain mode de production durerait ^{4 bis} jusqu'à la fin des jours. Tout ce que M. Proudhon vous dit de la division du travail n'est qu'un résumé, et de plus, un résumé très superficiel, très incomplet de ce qu'avaient dit avant lui Adam Smith et mille autres.

La deuxième évolution sont les **machines**. La connexité entre la division du travail et les machines est toute mystique chez M. Proudhon. Chacun des modes de la division du travail avait des instruments de production spécifiques. Par exemple, du milieu du XVII^e jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, les hommes ne faisaient pas tout avec la main. Ils possédaient des instruments et des instruments très compliqués, comme les métiers, les navires, les leviers, etc., etc.

Ainsi, rien de plus ridicule que de faire découler les machines comme conséquence de la division du travail en général.

Je vous dirai encore en passant que M. Proudhon, comme il n'a pas compris l'origine historique des machines, a encore moins compris leur développement. Jusqu'à l'an 1825 — époque de la première crise universelle — vous pouvez dire que les besoins de la consommation en général allaient plus vite que la production et que le développement des machines était la conséquence forcée des besoins du marché. Depuis 1825, l'invention et l'application des machines n'est que le résultat de la guerre entre les maîtres et les ouvriers. Encore ceci n'est-il pas vrai ⁵ que pour l'Angleterre. Quant aux nations européennes, elles ont été forcées d'appliquer les machines par la concurrence que les Anglais leur faisaient, tant sur leur propre marché que sur le marché du monde. Enfin, quant à l'Amérique du Nord, l'introduction des machines était amenée et par la concurrence avec les autres peuples et par la rareté des mains, c'est-à-dire par la disproportion entre la population et les besoins industriels de l'Amérique du Nord. De ces faits, vous pouvez conclure quelle sagacité M. Proudhon développe, en conjurant le fantôme de la concurrence comme troisième évolution, comme antithèse des machines !

Enfin, en général, c'est une vraie absurdité que de faire des **machines** une catégorie économique à côté de la division du travail, de la concurrence, du crédit, etc.

La machine n'est plus ⁶ une catégorie économique que le bœuf qui traîne la charrue. **L'application** actuelle des machines est une des relations de notre régime économique actuel, mais le mode d'exploiter les machines est tout à fait distinct des machines elles-mêmes. La poudre reste la même, que vous vous

^{4 bis}. Lire : il vous parle toujours... comme si cette création... devait durer...

5. Lire : n'est-il vrai que.

6. Lire : pas plus.

en serviez pour blesser un homme, ou pour panser les plaies du blessé.

M. Proudhon se surpasse lui-même, lorsqu'il fait grandir dans l'intérieur de sa tête la concurrence, le monopole, l'impôt ou la police, la balance du commerce, le crédit, la propriété, dans l'ordre que je cite. Presque toutes les institutions du crédit étaient développées en Angleterre au commencement du XVIII^e siècle avant l'invention des machines. Le crédit public n'était qu'une nouvelle manière d'élever l'impôt et de suffire aux nouveaux besoins créés par l'avènement de la classe bourgeoise au gouvernement. Enfin, la **propriété** forme la dernière catégorie dans le système de M. Proudhon. Dans le monde réel, au contraire, la division du travail et toutes les autres catégories de M. Proudhon sont des relations sociales, dont l'ensemble forme ce qu'on appelle actuellement la **propriété** ; la propriété bourgeoise n'est rien, en dehors de ces relations, qu'une illusion métaphysique ou juridique. La propriété d'une autre époque, la propriété féodale se développe dans une série de relations sociales entièrement différentes. M. Proudhon, en établissant la propriété comme une relation indépendante, commet plus qu'une faute de méthode : il prouve clairement qu'il n'a pas saisi le lien qui rattache toutes les formes de la production **bourgeoise**, qu'il n'a pas compris le caractère **historique** et **transitoire** des formes de la production dans une époque déterminée. M. Proudhon, qui ne voit pas dans nos institutions sociales de produits historiques, qui ne comprend ni leur origine, ni leur développement, ne peut en faire qu'une critique dogmatique.

Aussi M. Proudhon est-il forcé de recourir à une **fiction** pour vous expliquer le développement. Il s'imagine que la division du travail, le crédit, les machines, etc., que tout a été inventé au service de son idée fixe, de l'idée de l'égalité. Son explication est d'une naïveté sublime. On a inventé ces choses pour l'égalité, mais malheureusement elles se sont tournées contre l'égalité. C'est là tout son raisonnement. C'est-à-dire : il fait une supposition gratuite, et parce que le développement réel et sa fiction se contredisent sur chaque pas, il en conclut qu'il y a contradiction. Il vous dissimule qu'il y a seulement contradiction entre ses idées fixes et le mouvement réel.

Ainsi M. Proudhon, principalement par défaut de connaissances historiques, n'a pas vu : que les hommes, en développant leurs facultés productives, c'est-à-dire en vivant, développent certains rapports entre eux, et que le mode de ces rapports change nécessairement avec la modification et l'accroissement de ces facultés productives. Il n'a pas vu que les **catégories économiques** ne sont que des **abstractions** de ces rapports réels, qu'elles ne sont des vérités que pour autant que ces rapports subsistent. Ainsi il tombe dans l'erreur des économistes

bourgeois qui voient dans ces catégories économiques des lois éternelles et non des lois historiques, qui ne sont des lois que pour un certain développement historique, pour un développement déterminé des forces productives. Ainsi, au lieu de considérer les catégories politico-économiques comme des abstractions faites^{6 bis} des relations sociales réelles, transitoires, historiques, M. Proudhon, par une inversion mystique, ne voit dans les rapports réels que des incorporations⁷ de ces abstractions. Ces abstractions elles-mêmes sont des formules qui ont sommeillé dans le sein de dieu père depuis le commencement du monde.

Mais ici, ce bon M. Proudhon tombe dans de grandes convulsions intellectuelles. Si toutes ces catégories sont des émanations du cœur de dieu, si elles sont la vie cachée et éternelle des hommes, comment se fait-il, premièrement qu'il y ait développement, et deuxièmement que M. Proudhon ne soit pas conservateur ? Il vous explique ces contradictions évidentes par un système entier⁸ de l'antagonisme.

Pour éclaircir ce système d'antagonisme, prenons un exemple.

Le **monopole** est bon, car c'est une catégorie économique, donc une émanation de dieu. La concurrence est bonne, car c'est aussi une catégorie économique. Mais ce qui n'est pas bon, c'est la réalité du monopole et la réalité de la concurrence. Ce qui est encore pire, c'est que le monopole et la concurrence se dévorent mutuellement. Que doit-on y faire ? Parce que ces deux pensées éternelles de dieu se contredisent, il lui parait évident qu'il y a dans le sein de dieu également une synthèse entre ces deux pensées, dans laquelle les maux du monopole sont équilibrés par la concurrence et vice versa. La lutte entre les deux idées aura pour effet de n'en faire ressortir que le beau côté. Il faut arracher à dieu cette pensée secrète, ensuite l'appliquer, et tout sera pour le mieux ; il faut révéler la formule synthétique cachée dans la nuit de la raison impersonnelle de l'humanité. M. Proudhon n'hésite pas un seul moment de se faire révélateur.

Mais jetez un moment votre regard sur la vie réelle. Dans la vie économique actuelle, vous ne trouvez non seulement⁹ la concurrence et le monopole, mais aussi leur synthèse, qui n'est pas une **formule**, mais un **mouvement**. Le monopole produit la concurrence ; la concurrence produit le monopole. Pourtant cette équation, loin de lever les difficultés de la situation actuelle, comme se l'imaginent les économistes bourgeois, a pour résultat

6 bis. Lire : déduites.

7. Lire : incarnations.

8. Lire : tout un système.

9. Lire : pas seulement.

une situation plus difficile et plus embrouillée. Ainsi, en changeant la base sur laquelle se fondent les rapports économiques actuels, en anéantissant le **mode** actuel de production, vous **anéantissez** non seulement la concurrence, le monopole et leur antagonisme, mais aussi leur unité, leur synthèse, le mouvement qui est l'équilibration réelle de la concurrence et du monopole.

Maintenant, je vais vous donner un exemple de la dialectique de M. Proudhon.

La **liberté** et l'**esclavage** forment un antagonisme. Je n'ai pas besoin de parler ni des bons ni des mauvais côtés de la liberté. Quant à l'esclavage, je n'ai pas besoin de parler de ses mauvais côtés. La seule chose qu'il faut expliquer, c'est le beau côté de l'esclavage. Il ne s'agit pas de l'esclavage indirect, de l'esclavage du prolétaire, il s'agit de l'esclavage direct, de l'esclavage des noirs dans le Surinam, dans le Brésil, dans les contrées méridionales de l'Amérique du Nord.

L'esclavage direct est le pivot de notre industrialisme actuel, aussi bien que les machines, le crédit, etc. Sans esclavage, vous n'avez pas de coton ; sans coton, vous n'avez pas d'industrie moderne. C'est l'esclavage qui a donné de la valeur aux colonies, ce sont les colonies qui ont créé le commerce du monde, c'est le commerce du monde qui est la condition nécessaire de la grande industrie machinelle¹⁰. Aussi, avant la traite des nègres, les colonies ne donnaient à l'ancien monde que très peu de produits et ne changeaient pas visiblement la face du monde. Ainsi l'esclavage est une catégorie économique de la plus haute importance. Sans l'esclavage, l'Amérique du Nord, le peuple le plus progressif, se transformerait en un pays patriarcal. Rayez seulement l'Amérique du Nord de la carte des peuples et vous aurez l'anarchie, la décadence complète du commerce et de la civilisation modernes. Mais faire disparaître l'esclavage, ce serait rayer l'Amérique de la carte des peuples. Aussi l'esclavage, parce qu'il est une catégorie économique, se trouve depuis le commencement du monde chez tous les peuples. Les peuples modernes n'ont su que déguiser l'esclavage chez-eux-mêmes et l'importer ouvertement au Nouveau Monde. Comment s'y prendra ce bon M. Proudhon après ces réflexions sur l'esclavage ? Il cherchera la synthèse de la liberté et de l'esclavage, le vrai juste-milieu, autrement dit : l'équilibre de l'esclavage et de la liberté.

M. Proudhon a très bien compris que les hommes font le drap, la toile, les étoffes de soie ; et le grand mérite d'avoir compris si peu de chose ! Ce que M. Proudhon n'a pas compris, c'est que les hommes, selon leurs facultés, produisent aussi **les relations sociales**, dans lesquelles ils produisent le drap et la toile. Encore

10. Lire : mécanique.

moins M. Proudhon a-t-il compris que les hommes, qui produisent les relations sociales conformément à leur productivité matérielle, produisent aussi les **idées**, les **catégories**, c'est-à-dire les expressions abstraites idéelles de ces mêmes relations sociales. Ainsi les catégories sont aussi peu éternelles que les relations qu'elles expriment. Elles sont des produits historiques et transitoires. Pour M. Proudhon, tout au contraire, la cause primitive, ce sont les abstractions, les catégories. Selon lui, ce sont elles et non pas les hommes qui produisent l'histoire. **L'abstraction, la catégorie prise comme telle**, c'est-à-dire séparée des hommes et de leur action matérielle, est naturellement immortelle, inaltérable, impassible ; elle n'est qu'un être de la raison pure, ce qui veut dire seulement que l'abstraction prise comme telle est abstraite. **Tautologie** admirable !

Aussi les relations économiques, vues sous la forme des catégories, sont pour M. Proudhon des formules éternelles, qui n'ont ni origine ni progrès.

Parlons d'une autre manière : M. Proudhon n'affirme pas directement que la **vie bourgeoise** est pour lui une **vérité éternelle** : il le dit indirectement, en divinisant les catégories qui expriment les rapports bourgeois sous la forme de la pensée. Il prend les produits de la société bourgeoise pour des êtres spontanés doués d'une vie propre, éternels, dès qu'ils se présentent à lui sous la forme de catégories, de pensée. Ainsi il ne s'élève pas au-dessus de l'horizon bourgeois. Parce qu'il opère sur les pensées bourgeoises en les supposant éternellement vraies, il cherche la synthèse de ces pensées, leur équilibre et ne voit pas que leur mode actuel de s'équilibrer est le seul mode possible.

Réellement, il fait ce que font tous les bons bourgeois. Tous ils vous disent que la concurrence, le monopole, etc., en principe, c'est-à-dire pris comme pensées abstraites, sont les seuls fondements de la vie, mais qu'ils laissent beaucoup à désirer dans la pratique. Tous ils veulent la concurrence sans les conséquences funestes de la concurrence. Tous ils veulent l'impossible, c'est-à-dire les conditions de la vie bourgeoise sans les conséquences nécessaires de ces conditions. Tous ils ne comprennent pas que la forme bourgeoise de la production est une forme historique et transitoire, tout aussi bien que l'était la forme féodale. Cette erreur vient de ce que, pour eux, l'homme-bourgeois est la seule base possible de toute société, de ce qu'ils ne se figurent pas un état de société dans lequel l'homme aurait cessé d'être bourgeois.

M. Proudhon est donc nécessairement **doctrinaire**. Le mouvement historique qui bouleverse le monde actuel se résout pour lui dans le problème de découvrir le juste équilibre, la synthèse de deux pensées bourgeoises. Ainsi, à force de subtilité, le garçon adroit découvre la pensée cachée de dieu, l'unité des deux pensées isolées qui sont seulement deux pensées isolées,

parce que M. Proudhon les a isolées de la vie pratique, de la production actuelle, qui est la combinaison des réalités qu'elles expriment. A la place du grand mouvement historique, qui naît du conflit entre les forces productives des hommes déjà acquises et leurs rapports sociaux, qui ne correspondent plus à ces forces productives ; à la place des guerres terribles qui se préparent entre les différentes classes d'une nation, entre les différentes nations ; à la place de l'action pratique et violente des masses, qui seule pourra résoudre ces collisions ¹¹ ; à la place de ce mouvement vaste, prolongé et compliqué, M. Proudhon met le mouvement cacadauphin ¹² de sa tête. Ainsi ce sont les savants, les hommes capables de surprendre à dieu sa pensée intime, qui font l'histoire. Le menu peuple n'a qu'à appliquer leurs révélations. Vous comprenez maintenant pourquoi M. Proudhon est ennemi déclaré de tout mouvement politique. La solution des problèmes actuels ne consiste pas pour lui dans l'action publique, mais dans les rotations dialectiques de sa tête. Par ce que pour lui les catégories sont les forces motrices, il ne faut pas changer la vie pratique pour changer les catégories. Tout au contraire : il faut changer les catégories et le changement de la société réelle en sera la conséquence.

Dans son désir de concilier les contradictions, M. Proudhon ne se demande pas si la base même de ces contradictions ne doit être renversée. Il ressemble en tout au doctrinaire politique, qui veut le roi et la Chambre des députés et la Chambre des pairs, comme parties intégrantes de la vie sociale, comme catégories éternelles. Seulement il cherche une nouvelle formule pour équilibrer ces pouvoirs (dont l'équilibre consiste précisément dans le mouvement actuel, où l'un de ces pouvoirs est tantôt le vainqueur, tantôt l'esclave de l'autre). C'est ainsi que dans le XVIII^e siècle, une foule de têtes médiocres étaient occupées de trouver la vraie formule pour équilibrer les ordres sociaux, la noblesse, le roi, les parlements, etc., et le lendemain, il n'y avait plus ni roi, ni parlement, ni noblesse. Le juste équilibre entre cet antagonisme était le bouleversement de toutes les relations sociales, qui servaient de base à ces existences féodales et à l'antagonisme de ces existences féodales.

Parce que M. Proudhon pose, d'un côté, les idées éternelles, les catégories de la raison pure, de l'autre côté, les hommes et leur vie pratique, qui est selon lui l'application de ces catégories, vous trouvez chez lui, dès le commencement, **dualisme** entre la vie et les idées, entre l'âme et le corps — dualisme qui se

11. Lire : conflits.

12. Terme bizarre. Sans doute faut-il entendre « peu intéressant, peu ragoutant ».

répète sous beaucoup de formes. Vous voyez maintenant que cet antagonisme n'est que l'incapacité de M. Proudhon de comprendre l'origine et l'histoire profane des catégories qu'il divinise.

Ma lettre est déjà trop longue pour parler encore du procès ridicule que M. Proudhon fait au communisme. Pour le moment, vous m'accorderez qu'un homme qui n'a pas compris l'état actuel de la société doit encore moins comprendre le mouvement qui tend à le renverser et les expressions littéraires de ce mouvement révolutionnaire.

Le **seul point** dans lequel je suis parfaitement d'accord avec M. Proudhon est son dégoût pour la sensiblerie socialiste. Avant lui, j'ai provoqué beaucoup d'inimitiés par le persiflage du socialisme moutonnier, sentimental, utopiste. Mais M. Proudhon ne se fait-il pas des illusions étranges en opposant sa sentimentalité de petit bourgeois, je veux dire ses déclamations sur le ménage, l'amour conjugal et toutes ces banalités, à la sentimentalité socialiste, qui est, par exemple chez Fourier, beaucoup plus profonde que les platitudes présomptueuses de notre bon Proudhon ? Lui-même, il sent si bien la nullité de ses raisons, son incapacité complète de parler de ces choses-là, qu'il se jette à corps perdu dans les fureurs, les exclamations, les *iræ hominis probi* [colères de l'homme honnête], qu'il écume, qu'il jure, qu'il dénonce, qu'il crie à l'infamie, à la peste, qu'il se frappe la poitrine et se glorifie, devant dieu et les hommes d'être pur des infamies socialistes ! Il ne raille pas en critique les sentimentalités socialistes, ou ce qu'il prend pour sentimentalités. Il excommunie en saint, en pape, les pauvres pêcheurs et chante les gloires de la petite bourgeoisie et des misérables illusions amoureuses, patriarcales du foyer domestique. Et ce n'est rien d'accidentel. M. Proudhon est de la tête aux pieds, philosophe, économiste de la petite bourgeoisie. Le **petit bourgeois**, dans une société avancée et par nécessité de son état ^{12 bis}, se fait d'une part socialiste, de l'autre part économiste, c'est-à-dire il est ébloui de la magnificence de la haute bourgeoisie et sympathise aux douleurs du peuple. Il est en même temps bourgeois et peuple. Il se vante, dans le for intérieur de sa conscience, d'être impartial, d'avoir trouvé le juste équilibre, qui a la prétention de se distinguer du juste-milieu. Un tel petit bourgeois divinise la **contradiction**, car la contradiction est le fond de son être. Il n'est que la contradiction sociale mise en action. Il doit justifier par la théorie ce qu'il est en pratique, et M. Proudhon a le mérite d'être l'interprète scientifique de la petite bourgeoisie française, ce qui est un mérite réel, parce que

12 bis. C'est-à-dire, comme conséquence nécessaire de sa situation sociale.

la petite bourgeoisie sera partie intégrante de toutes les révolutions sociales qui se préparent.

J'aurais voulu pouvoir vous envoyer avec cette lettre mon livre sur l'économie politique, mais jusqu'à présent il m'a été impossible de laisser ¹³ imprimer cet ouvrage et les critiques des philosophes et socialistes allemands, dont je vous ai parlé à Bruxelles ¹⁴. Vous ne croirez jamais quelles difficultés une telle publication rencontre en Allemagne, d'une part de la police, d'autre part des libraires, qui sont eux-mêmes les représentants intéressés de toutes les tendances que j'attaque. Et quant à notre propre parti, il est non seulement pauvre, mais une grande fraction du parti communiste allemand m'en veut parce que je m'oppose à ses utopies et à ses déclamations.

P.-S. — Vous me demanderez pourquoi je vous écris en mauvais français, au lieu de vous écrire en bon allemand : c'est parce que j'ai affaire à un auteur français.

Vous m'obligeriez beaucoup en ne retardant pas trop longtemps votre réponse, afin que je sache si vous m'avez compris sous cette enveloppe d'un français barbare ¹⁵.

13. Germanisme. Il faut lire : faire. Marx a traduit *lassen* par son autre sens : laisser.

14. Allusion probable à la *Critique de la politique et de l'économie politique* (Manuscrits de 1844) d'une part, à *L'Idéologie allemande* d'autre part. Voir lettres précédentes.

15. Cette lettre, qui préfigure la *Misère de la Philosophie*, que Marx écrira en français, est le premier exposé du matérialisme historique.

5. — MARX A ENGELS

7 janvier 1851.

Je t'écris aujourd'hui pour te soumettre une *questiuncula theoretica*¹ [petite question théorique], bien entendu *naturæ politico-economicæ* [d'économie politique].

Commençons *ab ovo* [à l'origine] : tu sais que, d'après la théorie de Ricardo, la rente n'est rien d'autre que la différence entre les frais de production et le prix du produit agricole, ou comme il le dit encore : la différence entre le prix auquel la plus mauvaise terre doit vendre pour couvrir ses frais (en y incluant toujours le profit et les intérêts du fermier), et celui auquel la meilleure terre peut vendre.

Selon lui — c'est ainsi qu'il expose lui-même sa théorie —, l'augmentation de la rente prouve que :

1. On a recours à des sols de moins en moins bons, ou encore, la même quantité de capital utilisée successivement sur la même terre ne fournit pas le même produit. En un mot : le sol se détériore dans la mesure même où la population est contrainte de lui faire rendre davantage. Il devient relativement plus infertile. C'est là qu'ensuite Malthus a trouvé la base réelle de sa théorie de la population et que ses disciples cherchent maintenant leur dernière planche de salut.

2. La rente ne peut augmenter que si le prix du blé monte (du moins **du point de vue de la loi économique**) ; elle baisse obligatoirement quand ce prix diminue.

3. Quand le **rendement de la rente de tout un pays** augmente, il n'y a qu'une explication possible : on a mis en culture une très grande quantité de terres relativement plus mauvaises.

Or, l'histoire contredit partout ces trois *propositions* *.

1. Il ne fait pas de doute qu'avec le progrès de la civilisation, des sols de plus en plus mauvais soient mis en culture. Mais il est tout aussi peu douteux que, par suite du progrès de la science et de l'industrie, ces sols plus mauvais sont relativement bons, en comparaison des sols anciennement réputés bons.

2. Depuis 1815, le prix du blé est tombé de 90 à 50 sh[illings]

1. Tous les termes entre crochets ont été ajoutés par nous.

et même au-dessous avant l'abrogation des lois sur les grains — chute irrégulière, mais constante. La rente a constamment **monté**. Il en est ainsi en Angleterre. Et, *mutatis mutandis*, [en faisant les changements nécessaires] partout sur le continent.

3. Nous constatons que dans tous les pays, Petty l'avait déjà noté, lorsque le prix du blé baisse, la somme des rentes du pays augmente.

L'essentiel dans tout ceci reste d'établir une équation entre la loi de la rente et le progrès de la fertilité agricole en général : seul moyen, d'une part, d'expliquer les faits historiques et, en outre, d'éliminer la théorie malthusienne de la détérioration non seulement de la main-d'œuvre, mais aussi des sols.

Je crois que la chose s'explique simplement de la façon suivante :

Supposons qu'à un certain stade de l'agriculture, le prix du quarter de blé soit de 7 sh. et qu'un acre² de terre de la meilleure qualité, fournissant une rente de 10 sh., produise 20 bushels. Le rendement de l'acre = donc 20×7 ou 140 sh. Le coût de production s'élève en ce cas à 130 sh. Ces 130 sh. représentent donc le prix du produit de la plus mauvaise terre exploitée.

Supposons qu'intervienne maintenant une amélioration générale de l'agriculture. En la supposant, nous admettons en même temps que science, industrie et population progressent aussi. Une fertilité générale accrue par amélioration de l'agriculture suppose ces conditions, contrairement à la fertilité qui résulterait du simple hasard d'une saison favorable.

Supposons que le prix du froment vienne à tomber de 7 à 5 sh. le quarter, et que la meilleure terre, le sol n° 1, qui produisait auparavant 20 bushels, en produise maintenant 30. Elle rapporte donc maintenant, au lieu de 20×7 , soit 140 sh., 30×5 , soit 150 sh. C'est-à-dire une rente de 20 sh. au lieu de 10 précédemment. La plus mauvaise terre qui ne rapporte pas de rente du tout doit produire 26 bushels, car selon notre hypothèse précédente son prix est nécessairement de 130 sh. et $26 \times 5 = 130$. Si l'amélioration — à savoir le progrès général de la science qui va de pair avec le progrès d'ensemble de la société, de la population, etc. — n'est pas si générale, que la plus mauvaise terre devant être mise en exploitation puisse produire 26 bushels, alors le prix du blé ne peut pas tomber à 5 sh. le quarter.

Les 20 sh. de rente continuent d'exprimer la différence entre le coût de production et le prix du blé venu sur la meilleure terre, ou entre le coût de production de la plus mauvaise terre et celui de la meilleure. Relativement, l'un des terrains reste

2. Une livre sterling = 20 shillings. Un acre = environ 4 000 mètres carrés ; le bushel est une mesure de blé qui équivaut à 36,3 litres ; un quarter équivaut d'ordinaire à 8 bushels. Dans cette lettre, quarter paraît synonyme de bushel.

toujours aussi infertile qu'avant par rapport à l'autre. Mais la **fertilité générale** s'est élevée.

On suppose seulement que si le prix du blé tombe de 7 à 5 sh., la consommation — la demande — augmente dans les mêmes proportions, ou que la productivité ne dépasse pas la demande à laquelle on peut s'attendre pour un prix de 5 sh. Autant cette supposition serait fautive si le prix était tombé de 7 à 5 en raison d'une année exceptionnellement abondante, autant elle est nécessaire dans le cas d'un accroissement graduel de la fertilité, provoqué par les producteurs eux-mêmes. Il s'agit en tous cas ici simplement de la possibilité économique de cette hypothèse.

Il s'ensuit que :

1. La rente peut monter, même si le prix du produit du sol baisse, et malgré tout **la loi de R [icardo]³ reste juste.**

2. La loi de la rente, telle que R[icardo] l'établit dans sa thèse la plus simple (compte non tenu de son application pratique), ne suppose pas la fertilité décroissante du sol, mais seulement, **en dépit de l'accroissement général de la fertilité du sol allant de pair avec l'évolution de la société**, des fertilités **différentes** de terrains ou une différence dans le résultat du capital employé successivement sur un même sol.

3. Plus l'amélioration du sol est générale, plus seront nombreuses les sortes de terrains qu'elle englobe, et l'ensemble des rentes du pays tout entier pourra augmenter, bien que le prix du blé en général baisse. Reprenons l'exemple ci-dessus : il s'agit alors de savoir seulement quel est le nombre des propriétés foncières qui produisent plus de 26 bushels à 5 sh., sans pour cela en produire nécessairement 30 ; autrement dit, connaître la plus ou moins grande variété de terrains dont la qualité se situe entre la meilleure et la plus mauvaise. Cela n'intéresse nullement la *ratio* [le taux] de la rente de la meilleure terre. Cela n'intéresse en somme pas directement la *ratio* de la rente.

Tu sais que dans la question de la rente, la principale astuce c'est qu'elle provient de la péréquation du prix résultant de coûts de production différents, mais que cette loi du prix de marché n'est qu'une loi de la concurrence bourgeoise. Cependant, même après l'abolition de la production bourgeoise, il resterait un os : la terre deviendrait relativement plus infertile ; avec le même travail, on produirait d'année en année de moins en moins, bien que le meilleur sol ne fournisse plus un produit aussi cher que le plus mauvais, comme c'est le cas dans le régime bourgeois. Avec ce que j'expose ci-dessus, cette réserve tomberait.

Veux-tu me donner ton avis sur cette affaire...

3. Dans la plupart de leurs lettres, Marx ou Engels n'écrivent que les initiales. Nous avons complété les noms, entre crochets.

6. — ENGELS A MARX

29 janvier 1851.

... En tous cas, ta nouvelle histoire sur la rente foncière est tout à fait juste. Je n'ai jamais pu bien comprendre chez Ricardo cette infertilité du sol augmentant constamment avec la population ; je n'ai jamais pu trouver non plus les justifications à l'appui de son prix du blé en hausse constante, mais avec ma paresse bien connue *en fait de théorie**, je me suis tranquilisé en m'en tenant aux grognements intérieurs de mon meilleur moi et ne suis jamais allé au fond de la question. Il est hors de doute que ta solution est la bonne, et tu t'es ainsi acquis un nouveau titre d'économiste de la rente foncière. S'il y avait encore un droit et une justice sur cette terre, la totalité de la rente foncière devrait te revenir sur un an ; ce serait même la moindre des choses auxquelles tu pourrais prétendre.

Je n'ai jamais pu me mettre dans la tête que Ricardo, dans sa formule simple, présente la rente foncière comme la différence de productivité entre les différentes sortes de sols et que pour l'établir, 1^o il ne connaisse pas d'autre facteur que l'introduction de terrains de plus en plus mauvais ; 2^o qu'il ignore absolument les progrès de l'agriculture ; et 3^o qu'il laisse finalement complètement tomber la mise en culture des plus mauvaises terres, tandis qu'il ne cesse d'utiliser par contre cette affirmation : le capital utilisé plusieurs fois de suite sur un champ donné contribue de moins en moins à l'augmentation du rendement. Autant était évidente pour moi la proposition à démontrer, autant les arguments avancés dans la démonstration avaient peu à voir avec celle-ci ; et tu dois te rappeler sans doute que déjà dans les *Annales franco-allemandes*¹, contre la théorie de l'infertilité croissante, j'invoquais les progrès de l'agriculture scientifique — naturellement de manière très crude [grossière] sans traiter de la question avec les tenants et aboutissants. Voici que tu l'as éclaircie, et c'est une raison de plus pour te hâter

1. Il s'agit de l'article d'Engels : « Éléments pour une critique de l'économie politique », 1844, reproduit notamment dans : Karl MARX-Friedrich ENGELS : *Kleine Ökonomische Schriften*, Dietz, Berlin, 1954.

de terminer et de publier l'*Économie politique*². Si on pouvait faire paraître dans une review [revue] anglaise une traduction d'un article de toi sur la rente foncière, cela ferait une énorme sensation. Réfléchis-y, je me charge de la traduction *...

7. — MARX A ENGELS

3 février 1851.

... Pour le moment, ma nouvelle théorie de la rente ne m'a apporté que la bonne conscience à laquelle aspire nécessairement tout homme de bien. Je suis en tous cas content que tu en sois satisfait. Un rapport inversement proportionnel entre la fertilité de la terre et la fertilité humaine ne pouvait qu'affecter profondément le puissant père de famille que je suis, d'autant plus que *mon mariage est plus productif que mon industrie* *.

Je te sou mets maintenant simplement une illustration à l'appui de la théorie de la Currency [circulation monétaire]¹; l'étude que j'en fais pourrait être définie par des hégéliens comme une étude de « l'hétérogénéité », de l' « autre », bref du « sacré ».

La théorie du sieur Loyd² et tutti frutti à partir de Ricardo consiste en ceci :

Supposons une currency [circulation] purement métallique. Si l'argent en circulation était trop abondant dans ce pays, les prix monteraient, donc l'exportation de marchandises diminuerait. L'importation de marchandises étrangères augmenterait. Les importations dépasseraient les exportations. Donc balance commerciale défavorable. On exporterait des espèces sonnantes et rébuchantes, la currency [circulation monétaire] en serait réduite, les prix des marchandises baisseraient, les importations diminueraient, les exportations augmenteraient, l'argent refluerait de nouveau dans le pays, bref, la situation reviendrait à son ancien équilibre.

Dans le cas contraire, même chose, *mutatis mutandis*.

Moralité : comme il faut que le papier-monnaie imite les fluctuations de la metallic currency [circulation métallique], comme il faut remplacer par une régulation artificielle ce qui dans l'autre cas est loi naturelle, la Bank of England [Banque d'Angleterre] doit augmenter ses émissions de papier-monnaie quand la quantité de bullion [lingots d'or et d'argent] augmente par exemple par l'achat de government securities [valeurs

2. A ce moment-là Marx travaillait déjà à sa *Contribution à la critique de l'économie politique*, qui ne paraîtra qu'en 1859, Éditions sociales, 1957. Les développements de Marx sur la rente foncière figurent dans le Livre III du *Capital*, Éditions sociales, t. VIII.

1. Les questions qu'aborde Marx ici, il les traite notamment dans la V^e section du *Capital*, livre III, ch. XXXIII et suiv. (Éditions sociales, t. VII. Même remarque pour les deux lettres qui suivent).

2. LORD OVERSTONE : banquier et économiste anglais, auteur d'une théorie de la circulation monétaire (1796-1883).

d'État], d'exchequer bills [bons du Trésor], etc., et les réduire quand la quantité de bullion diminue en abaissant son escompte ou en vendant des valeurs d'État. Or, je prétends que la banque doit faire tout le contraire : relever son escompte quand le bullion diminue et lui laisser suivre sa marche normale quand il augmente. Sous peine d'aggraver inutilement la crise commerciale qui se prépare. Enfin, je te parlerai de ça une autre fois*.

Ce que je veux expliquer aujourd'hui concerne les principes fondamentaux de cette affaire. J'affirme en effet : même dans le cas d'une currency purement métallique, sa quantité, son extension, sa contraction n'ont rien à voir avec la sortie et l'afflux des métaux précieux, avec la balance commerciale bonne ou mauvaise, avec les cours du change favorables ou défavorables, à part des cas exceptionnels qui pratiquement ne se présentent jamais, mais qu'on peut définir théoriquement. Tooke pose la même affirmation ; mais je n'ai trouvé aucune preuve dans son *histoire of prices*³ pour 1843-1847.

Tu vois que l'affaire est importante. Premièrement, toute la théorie de la circulation se trouve contestée dans sa base même. Deuxièmement, on démontre comment le déroulement des crises, pour autant que le système de crédit en est une condition, n'a de rapport avec la currency que dans la mesure où de folles interventions de l'État dans sa réglementation peuvent (comme en 1847) aggraver la crise en cours.

Dans l'illustration suivante, noter que l'on admet : l'afflux de bullion va de pair avec des affaires prospères, avec des prix pas encore très élevés, mais en hausse, une surabondance de capital, un excédent des exportations sur les importations. Les sorties d'or vice versa, mutatis mutandis. Or, cette hypothèse est également celle des gens contre qui est dirigée cette polémique. Ils ne peuvent rien dire là-contre. Dans la réalité, il peut se présenter mille et un cas où l'or part à l'étranger, bien que dans le pays qui l'exporte les prix des autres denrées soient beaucoup plus bas que dans les pays où on exporte de l'or. C'est par exemple le cas pour l'Angleterre de 1809 à 1811 et 1812, etc., etc. D'ailleurs, l'hypothèse générale est, premièrement, juste in abstracto [dans l'abstrait], et, deuxièmement, adoptée par les théoriciens de la currency. Par conséquent, pour l'instant, pas de discussion sur ce point.

Supposons donc qu'en Angleterre la currency soit uniquement métallique ; ce n'est toutefois pas supposer que le système de crédit n'est plus en vigueur. La Bank of England se transformerait au contraire en banque de dépôts et de

3. Thomas TOOKE et W. NEWMARCH : *A History of Prices and of the State of the Circulation from 1793 to 1856*, t. IV, Londres, 1848.

prêt. Simplement, ses prêts seraient uniquement consentis en espèces. Si l'on n'admettait pas cette hypothèse, ce qui apparaît ici comme **deposit** [dépôt] de la **Bank of England** apparaîtrait comme les **hoards** [trésors] des particuliers, et ses prêts apparaîtraient comme des prêts de particuliers. **Donc, ce qui est dit ici des deposits de la Bank of England n'est qu'une abréviation pour ne pas présenter le procès de façon dispersée, mais au contraire le grouper autour d'un seul focus** [foyer].

Premier cas. **Rentrée de bullion**. La chose est alors très simple. Beaucoup de capital inactif, donc augmentation des dépôts. Pour les employer, la banque abaisserait son **taux d'intérêt**. Par conséquent, extension des affaires dans le pays. La **circulation n'augmenterait que** si les affaires augmentaient au point de nécessiter pour les réaliser une circulation accrue. Sinon, la currency émise en excédent refluerait sous forme de dépôts, etc., à la banque par suite de la venue à échéance des traites ; etc. La **currency n'est donc pas ici une cause**. Son augmentation n'est finalement que la **conséquence** de la mise en œuvre d'un plus grand capital, et non inversement. (Dans le cas examiné, la première conséquence serait un **accroissement des dépôts**, c'est-à-dire du capital inemployé et non pas de la circulation.)

Deuxième cas. C'est ici que l'affaire commence vraiment. On suppose l'**exportation de bullion**. Début d'une période de **pression** [crise]. Cours des changes défavorable. Ajoute à cela une mauvaise récolte, etc. (ou⁴ encore hausse sur les matières premières de l'industrie), nécessité d'accroître constamment l'importation de marchandises. Admettons, pour le début d'une période de ce genre, le bilan suivant pour la Banque d'Angleterre :

a) Capital	14 500 000 £	Valeurs d'État ..	10 000 000 £
Réserves	3 500 000 £	Lettres de change.	12 000 000 £
Dépôts	12 000 000 £	Lingots d'or ou	
		espèces ⁵	8 000 000 £
	<hr/>		<hr/>
	30 000 000 £		30 000 000 £

Comme on a **supposé** qu'il n'existe pas de **billets de banque**, la banque ne doit que 12 millions de **dépôts**. D'après son principe (qui est commun aux banques de dépôts et de circu-

4. Biffé : « sans cesse fortes importations ».

5. Ces termes figurent en anglais, soit de haut en bas : Government securities, Bills of Exchange, Bullion or coin.

lation) de n'être tenu d'avoir en cash [espèces] que le tiers de ses liabilities [obligations de paiement], son bullion [encaisse métallique] de 8 millions est deux fois trop élevée. Pour réaliser un plus grand bénéfice, elle **baisse le taux d'intérêt** et augmente ses discounts [escomptes], par exemple de 4 millions, qui sont exportés pour l'achat de céréales, etc. Le bilan de la Banque est alors le suivant :

b) Capital	14 500 000 £	Valeurs d'État ..	10 000 000 £
Réserves	3 500 000 £	Lettres de change.	16 000 000 £
Dépôts	12 000 000 £	Lingots d'or ou	
		espèces ⁶	4 000 000 £
	<u>30 000 000 £</u>		<u>30 000 000 £</u>

Conséquence de cette figure [ce tableau] :

Les commerçants agissent d'abord sur la **bullion reserve** [réserve de métaux précieux] de la banque, dès qu'ils sont contraints d'exporter de l'or. Cet or exporté **diminue** sa réserve (celle de la banque), sans agir le moins du monde sur la **currency**. Que les 4 millions soient dans ses caves ou dans un bateau voguant vers Hambourg, c'est la **même chose** pour la currency. Il ressort finalement qu'une importante **drain of bullion** [sortie d'or] (de 4 millions de £ dans le cas envisagé) peut se produire sans affecter le moins du monde ni la currency, ni le commerce du pays en général. Cela est vrai pendant toute la période où la **bullion reserve** [encaisse métallique], qui était trop importante par rapport aux liabilities [obligations de paiement], n'est ramenée qu'à sa **due proportion** [proportion requise] par rapport à ces liabilities.

c) Mais supposons maintenant que persistent les conditions qui ont nécessité le drain [la sortie] des 4 millions : pénurie de céréales, hausse du prix du coton brut, etc. La banque s'inquiète pour sa sécurité. Elle **élève le taux d'intérêt** et limite ses **discounts** [escomptes]. D'où **pression** [difficultés] dans le monde des affaires. Comment se traduisent ces difficultés ? On tire sur les dépôts de la banque, son bullion [encaisse d'or] **baisse** proportionnellement. Si les dépôts tombent à 9 millions, c'est-à-dire diminuent de 3 millions, 3 millions devraient aussi sortir de la bullion reserve de la banque. Celle-ci tomberait donc (4 millions moins 3 millions) à 1 million pour des dépôts de 9 millions, proportion dangereuse pour la banque. Si donc elle veut maintenir sa réserve métallique au tiers des dépôts, elle diminuera ses escomptes de 2 millions.

6. Voir note 5.

Le bilan se présentera alors comme suit :

Capital	14 500 000 £	Valeurs d'État ..	10 000 000 £
Réserves	3 500 000 £	Effets escomptés.	14 000 000 £
Dépôts	9 000 000 £	Lingots d'or et	
		espèces ⁷	3 000 000 £
	<u>27 000 000 £</u>		<u>27 000 000 £</u>

Conséquence : dès que la sortie d'or est si importante que la **bullion reserve** atteint la due proportion par rapport au **montant des dépôts**, la banque élève le taux d'intérêt et diminue **l'escompte**. Mais alors commence à se faire sentir **l'effet sur les dépôts** et par suite de leur diminution, la réserve de bullion **diminue**, mais le discount de bills [l'escompte des traites] **diminue** en plus forte proportion. La currency n'en est pas affectée le moins du monde. Une partie du bullion retiré et des **dépôts comble** le vide créé par la contraction des moyens de compensation de la banque dans la circulation intérieure, l'autre **partie s'en va** à l'étranger.

d) Supposons que l'importation de céréales, etc., se poursuive, que les dépôts tombent à 4 500 000, la banque devrait **alors**, pour maintenir la réserve nécessaire par rapport à ses **liabilities**, réduire encore de 3 millions ses escomptes, et le bilan **serait** le suivant :

Capital	14 500 000 £	Valeurs d'État ..	10 000 000 £
Réserves	3 500 000 £	Effets escomptés.	11 000 000 £
Dépôts	4 500 000 £	Lingots d'or et	
		espèces	1 500 000 £
	<u>22 500 000 £</u>		<u>22 500 000 £</u>

Dans cette hypothèse, la banque aurait réduit ses escomptes de 16 à 11 millions, donc de 5 millions. Les besoins de la **circulation** sont compensés par les dépôts retirés. Mais simultanément **pénurie** de capital, prix élevé des matières premières, diminution **de la demande**, donc des affaires, donc **finalément** de la **circulation**, de la **currency** nécessaire. La partie excédentaire de ce **numéraire** serait envoyée à l'étranger sous forme de bullion en **paiement** des importations. La currency est atteinte **en dernier**, et elle ne **baisserait** au-delà de la quantité indispensable à la **circulation** que lorsque la bullion reserve diminuerait au-dessous de la proportion strictement nécessaire entre elle et les dépôts.

7. Voir tableau précédent. Le deuxième terme est ici : Bills under discount.

A noter encore sur ce qui précède :

1. Au lieu de diminuer ses escomptes, la banque pourrait bazarder ses public securities [valeurs d'État], ce qui, dans la situation envisagée, ne serait pas une bonne affaire. D'où : résultat identique. Au lieu de diminuer sa propre réserve et ses escomptes, elle diminuerait ceux de particuliers qui placent leur argent dans les fonds d'État.

2. J'ai supposé ici une sortie d'argent de la banque de 6 500 000. En 1839, il s'en est produit une de 9 à 10 millions.

3. Le procès supposé dans le cas d'une circulation purement métallique peut, avec du papier-monnaie, aller jusqu'à la fermeture des caisses, comme cela s'est produit deux fois au XVIII^e siècle à Hambourg.

Écris bientôt.

8. — ENGELS A MARX

25 février 1851.

... En tous cas, je te dois depuis assez longtemps une réponse au sujet de ton histoire de currency. A mon avis, la chose elle-même est tout à fait juste et contribuera beaucoup à réduire à des fundamental facts [faits essentiels] et clairs cette théorie insensée de la circulation. Voici les seules remarques que j'ai à faire sur ce que tu exposes dans ta lettre :

1. Supposons, comme tu le dis, qu'au début de la period of pressure [période de crise], les comptes de la Bank of England se soldent par 12 000 000 £ de dépôts et 8 millions de bullion ou de coin [lingots ou espèces]. Pour la débarrasser des 4 millions £ de bullion superflus, tu lui fais baisser le taux d'escompte. Je crois qu'elle n'aurait pas besoin de le faire, et autant que je me souviens, l'abaissement du taux d'escompte au début de la pressure [crise] ne s'est jamais produit jusqu'à présent. A mon avis, la pressure¹ agirait tout de suite sur les dépôts et, très rapidement, non seulement rétablirait l'équilibre entre bullion et dépôts, mais obligerait la banque à élever son taux d'escompte, afin que le bullion ne tombe pas au-dessous du tiers du montant des dépôts. Dans la proportion même où la pressure augmente, la circulation du capital et le mouvement des marchandises se ralentissent. Mais les lettres de change tirées arrivent à échéance et doivent être payées. En conséquence, il faut mettre en mouvement le capital de réserve — les dépôts. Tu comprends, pas qua [en tant que] currency, mais qua capital. Et ainsi le seul drain of bullion [la sortie d'or], jointe à la pressure, suffira à débarrasser la banque de son bullion excédentaire. Il n'est pas nécessaire pour cela que la banque abaisse son taux d'intérêt, dans des conditions qui font simultanément monter le taux général de l'intérêt dans l'ensemble du pays.

2. Dans une période de difficultés économiques croissantes, je crois que la banque devrait (pour ne pas risquer une situation embarrassante) relever le rapport du bullion aux dépôts dans la proportion même où la pressure augmente. Ces quatre millions

1. Dans la suite de la lettre, nous n'avons pas cru indispensable de donner chaque fois la traduction des termes anglais bullion, pressure qui reviennent sans cesse et dont le sens est fort clair.

excédentaires lui seraient un os tout trouvé et elle les lâcherait aussi lentement que possible. Dans l'hypothèse que tu as avancée, en cas de difficultés croissantes, un rapport bullion/dépôts de 2/5 à 1,1/2 à 1 et même 3/5 à 1 ne serait nullement exagéré et d'autant plus aisé à réaliser qu'avec la diminution des dépôts, la bullion reserve [réserve d'or] diminuerait absolument, même si elle augmentait relativement. Le run [la ruée] sur la banque est tout à fait possible dans ce cas, aussi bien qu'avec le papier-monnaie, et peut être provoquée par des conditions commerciales tout à fait normales, sans que le crédit de la banque soit ébranlé.

3. Tu dis : « La currency est atteinte **en dernier**. » Tes propres suppositions, à savoir qu'elle est touchée par la paralysie des affaires et qu'en conséquence, naturellement, une currency moins importante est nécessaire, mènent à la conclusion que la circulation monétaire diminue en même temps que l'activité du commerce, et qu'une partie en devient superflue dans la mesure où la pressure augmente. Cette diminution certes n'est **sensible** qu'à la fin, lorsque la pressure est grande ; mais, au total, ce procès se déroule cependant dès le début de la pressure, même si, effectivement, on ne peut le démontrer dans le détail. Mais dans la mesure où ce superseding [cette expulsion] d'une partie de la circulation est une **conséquence** des autres conditions commerciales, de la pressure indépendante de la currency, et où toutes les autres marchandises et autres éléments de la situation commerciale en sont affectés **avant** elle, et également dans la mesure où cette diminution de la currency est **pratiquement** sensible en dernier, dans cette mesure il est vrai, elle est atteinte en dernier par la crise.

Ces commentaires, comme tu le vois, se limitent strictement à ton *modus illustrandi* [ta façon d'illustrer] ; la chose elle-même est parfaitement correcte.

9. — MARX A ENGELS

2 avril 1851.

... Le pire est que je suis soudainement arrêté dans mes études en bibliothèque. Je suis si avancé que, dans cinq semaines, j'en aurai terminé avec toute cette merde d'économie. *Et cela fait **, c'est chez moi que je rédigerai l'*Économie politique*¹, tandis qu'au Museum² je me lancerai dans une autre science. *Ça commence à m'ennuyer **. *Au fond **, cette science, depuis A. Smith et D. Ricardo, n'a plus fait aucun progrès, malgré toutes les recherches particulières et souvent extrêmement délicates auxquelles on s'est livré.

Réponds-moi à la question que je t'ai posée dans ma dernière lettre...

1. Allusion à la *Contribution à la critique de l'économie politique* que Marx ne publiera qu'en 1859.

2. Le British Museum : la grande bibliothèque londonienne où Marx allait travailler.

10. — ENGELS A MARX

3 avril [1851].

... En ce qui concerne la question que tu poses dans ton avant-dernière lettre, elle n'est pas tout à fait claire. Je pense cependant que ce qui suit te suffira :

Le négociant¹ en tant que firme, personne qui fait du bénéfice et le même négociant en tant que consommateur sont dans le *commerce* * des personnages tout à fait différents, deux ennemis qui s'affrontent. Le négociant en tant que firme porte un nom ; c'est le compte : capital, ou celui des profits et des pertes. Le négociant, mangeur, buveur, locataire et faiseur d'enfants s'appelle : compte des frais domestiques. Le poste capital débite au compte des frais domestiques chaque *centime* * qui passe de la poche commerciale à la poche privée, et comme le compte des frais domestiques n'a qu'un débit et pas de crédit (c'est donc un des plus mauvais débiteurs de la firme), le total des débits du compte des frais domestiques n'est à la fin de l'année qu'une perte pure et simple que l'on soustrait du bénéfice. Dans le bilan et le calcul du pourcentage de bénéfice toutefois, on a l'habitude de considérer la somme dépensée pour l'entretien de la maison comme encore existante et partie intégrante du bénéfice ; par exemple, si, pour un capital de 100 000 thalers, on a gagné 10 000 thalers, mais qu'on en ait joyeusement dépensé 5 000, on compte alors avoir fait 10 % de profit et après que tout a bien été comptabilisé, le compte du capital pour l'année suivante porte un débit de 105 000 thalers. La procédure est en réalité un peu plus compliquée que celle que j'ai exposée ici : en effet, compte capital et compte des dépenses domestiques ne sont que rarement en contact, ou alors seulement dans le bilan de fin d'année et le poste des frais domestiques figure généralement comme débiteur du poste caisse, qui joue le rôle de courtier ; mais finalement, cela revient à ce que j'ai dit.

Dans le cas de plusieurs *associés* *, la chose est très simple. Par exemple : A a 50 000 thalers dans l'affaire et B également

50 000 ; ils font 10 000 thalers de bénéfice et dépensent chacun 2 500 thalers. A la fin de l'année, le bilan est le suivant (en comptabilité simple, sans les comptes fictifs) :

Crédit de A auprès de A et B - Apport de capital.	50 000 thalers
Crédit de A auprès de A et B - Part de bénéfice.	5 000 thalers
	<hr/>
	55 000 thalers
Débit auprès de A et B - Reçu en espèces.....	2 500 thalers
	<hr/>
Crédit de A pour l'année suivante.....	52 500 thalers

De même pour B. Mais l'entreprise n'en calcule pas moins, toujours, qu'elle a fait un bénéfice de 10 %. En un mot : les négociants ignorent, dans le calcul du pourcentage des bénéfices, les frais d'existence des *associés* * ; par contre, ils les font figurer dans le calcul de l'augmentation de capital qui résulte du bénéfice...

Je suis heureux que tu aies enfin terminé l'*Économie politique* : la chose traînait vraiment par trop en longueur, et tant que tu as devant toi un livre jugé important que tu n'as pas lu, tu n'arrives pas à écrire...

1. Par négociant (*Kaufmann*), Engels entend ici entrepreneur en général ; quelqu'un qui investit son capital dans une entreprise quelconque. En effet, dans la lettre de Marx du 31 mars 1851, il n'est pas seulement question de commerçants, mais aussi de fabricants, etc.

II. — MARX A ENGELS

14 août 1851.

Je t'envoierai dans un ou deux jours le Proudhon¹ lui-même, mais renvoie-le moi dès que tu l'auras lu. Je veux en effet — pour raison financière — faire imprimer deux ou trois pages sur ce livre. Tu me communiqueras donc ton avis plus en détail que tu n'as coutume de le faire dans tes billets rapides.

L'astuce proudhonienne — et l'ensemble est avant tout une polémique contre le communisme, malgré tout ce qu'il lui vole et bien que le communisme lui apparaisse sous la version altérée de Cabet et de Blanc — se ramène, à mon avis, au raisonnement suivant :

Le véritable ennemi à combattre, c'est le capital. L'affirmation pure du capital, sur le plan économique, c'est l'intérêt. Ce qu'on appelle le profit n'est qu'une forme particulière du salaire. Nous supprimons l'intérêt en le transformant en une *annuité**, c'est-à-dire un acompte annuel du capital. Et voici la prééminence assurée à tout jamais à la classe ouvrière — lis la classe **industrielle** — et la classe capitaliste proprement dite, condamnée à une disparition progressive. Les différentes formes d'intérêts sont : l'intérêt de l'argent, le loyer, le fermage. Ainsi la société bourgeoise se trouve conservée et on la dépouille seulement de sa *mauvaise tendance**.

*La liquidation sociale** n'est que le moyen permettant d'inaugurer la société bourgeoise « saine ». Vite ou lentement, *peu nous importe**. Je veux d'abord avoir ton avis sur les contradictions, les ambiguïtés, les obscurités de cette *liquidation** elle-même. Mais la panacée vraiment souveraine de cette société qu'on recommence à zéro, c'est l'abolition de l'intérêt, c'est-à-dire la pérennisation de l'intérêt sous forme d'une *annuité**. De ceci, posé non pas comme un moyen, mais comme la *loi économique* de la société bourgeoise réformée, il résulte naturellement deux choses :

1. P.-J. PROUDHON : *Idee générale de la révolution au dix-neuvième siècle*, Paris, 1851. Le contenu de l'ouvrage est exposé en détail dans la lettre de Marx à Engels du 8 août 1851. Cf. également la réponse d'Engels du 11 août 1851.

1° Métamorphose des petits capitalistes non-industriels en capitalistes industriels. 2° Pérennisation de la classe des **gros capitalistes**, car *au fond**, en prenant la moyenne, la société ne paye **en gros** (non compris le profit industriel) jamais autre chose que *l'annuité**. Si le contraire était vrai, le calcul de l'intérêt de l'intérêt du Dr. Price² serait une réalité et le globe terrestre tout entier ne suffirait pas **pour payer les intérêts** du plus petit capital datant de Jésus-Christ. On peut en fait affirmer avec certitude que, par exemple en Angleterre, — le pays le plus bourgeois du monde — le capital investi depuis 50 ou 100 ans, qu'il soit placé en terres ou autrement, n'a encore jamais été amorti au moins quant au prix, ce dont il s'agit ici. Prenons par exemple l'évaluation la plus élevée de la richesse nationale de l'Angleterre, par exemple 5 milliards. L'Angleterre produit 500 millions par an. Toute la richesse de l'Angleterre = donc seulement le travail annuel de l'Angleterre multiplié par dix. Donc non seulement le capital ne s'amortit pas : il ne se **reproduit** même pas, quant à la valeur. Et ceci, en vertu d'une loi simple. La valeur est établie à l'origine par les coûts de production initiaux, d'après le temps de travail primitivement nécessaire pour fabriquer le produit. Mais une fois le produit fabriqué, son prix est déterminé par les coûts nécessaires pour le **reproduire**. Et les frais de reproduction diminuent constamment et d'autant plus vite que l'époque est plus industrialisée. Donc loi de la dépréciation permanente de la valeur-capital elle-même, qui limite la loi de la rente et de l'intérêt, qui sinon aboutirait à l'absurde. C'est là aussi l'explication de la proposition que tu as établie : aucune usine ne couvre ses coûts de production. Proudhon ne peut donc pas rénover la société en introduisant une loi *qu'au fond** elle suit dès maintenant sans ses conseils.

Le moyen par lequel Proudhon obtient tous ces résultats, c'est la banque. *Il y a ici un qui pro quo**. Les opérations bancaires doivent être divisées en deux parties : 1° **Transformation de capital en numéraire**. Ici, je donne simplement de l'argent contre du capital, ce qui peut certes se produire aux frais de production et pas plus : donc à 1/2 ou 1/4 %. 2° **Avance de capital** sous forme d'argent : ici, l'intérêt dépendra de la quantité du capital. La seule chose que puisse faire le crédit est, dans ce cas, de transformer, par concentration, etc., etc., une richesse existante, mais improductive, en capital réel et actif. Proudhon estime le 2° aussi facile que le 1° et, *au bout du compte**, il trouvera qu'en assignant à une quantité illusoire de capital la forme monétaire, il n'a fait dans le meilleur cas que **réduire l'intérêt** du capital, pour élever son **prix** dans les mêmes

2. Richard PRICE : publiciste et économiste anglais (1723-1791).

proportions. Ce qui a pour unique résultat de discréditer son papier.

Je te laisse le plaisir de déguster dans le texte original les rapports de la *douane* * et de l'intérêt. La chose était trop savoureuse pour que je risque de la gâcher en la mutilant. Monsieur P[roudhon] ne s'explique clairement ni sur sa position concernant la participation de la commune aux bâtiments et à la terre — et c'est précisément cela qu'il aurait dû faire vis à vis des communistes — ni sur la manière dont les ouvriers entrent en possession des usines. Il veut en tous cas « *des compagnies ouvrières puissantes* * », mais il a une peur telle de ces « corporations » industrielles qu'il réserve non pas à l'État, il est vrai, mais à la *société* * le droit de les **dissoudre**. En bon Français, il limite l'*association* * à l'usine, parce qu'il ne connaît ni un Moses and Son [et Fils]³, ni a Midlothian farmer [un fermier écossais]⁴. Le paysan français et le cordonnier français, le tailleur, le marchand [marchand], lui apparaissent comme des *données éternelles et qu'il faut accepter* *. Mais, plus je me plonge dans toute cette ordure⁵, plus je me convaincs que la réforme de l'agriculture, donc également de cette merde de propriété qui se fonde sur elle, est l'alpha et l'oméga du bouleversement futur. Sans quoi, le père Malthus⁶ aurait raison.

Par rapport à Louis Blanc, etc., l'ouvrage est précieux, notamment en raison de ses insolentes tirades sur Rousseau, Robespierre, Dieu, la *fraternité* * et autres billevesées.

En ce qui concerne le *New York Tribune*⁷, il faut que tu m'aides, maintenant que j'ai plein les mains de l'*Économie politique*. Écris une série d'articles sur la Germanie, à partir de 1848. Pleins d'astuce et sur un ton très libre. Ces messieurs font preuve d'une grande **hardiesse** quand il s'agit d'affaires étrangères...

3. Moses and Son : grosse banque de Londres.

4. Midlothian est un comté d'Écosse.

5. C'est-à-dire, plus j'avance dans l'étude de l'économie politique.

6. Thomas Robert MALTHUS (1766-1834), dont il sera question à maintes reprises dans cette correspondance, était un clergyman et économiste anglais connu par sa théorie de la surpopulation et qui préconisait la limitation des naissances dans le prolétariat, comme remède à la misère.

7. On sait que Marx a envoyé pendant plusieurs années des correspondances régulières à ce journal américain.

12. — MARX A ENGELS

13 octobre 1851.

... Il faut d'ailleurs que tu me communique enfin tes *vues* * sur Proudhon, si brièvement que ce soit. Elles m'intéressent d'autant plus que je suis en train de rédiger l'*Économie politique*. Ces derniers temps d'ailleurs, j'ai continué à aller à la bibliothèque pour y piocher surtout la technologie et son histoire, ainsi que l'agronomie, pour me faire au moins une espèce d'idée générale de tout ce bastringue.

Qu'est-ce que fait la crise commerciale ? * L'*Economist* est plein des consolations, des assurances et des grands discours qui précèdent régulièrement les crises. On sent malgré tout sa propre peur dans les efforts qu'il fait pour chasser, par ses bavardages, la peur d'autrui. Si le livre : *Johnston : Notes on North America*, 2 vol. 1851¹, te tombe sous la main, tu y trouveras toutes sortes de renseignements intéressants. Ce J[ohnston] est le Liebig² anglais. On pourrait peut-être trouver dans l'une des bibliothèques de prêt de Manchester un atlas de géographie physique de Johnston (à ne pas confondre avec le premier). Il contient un résumé de toutes les recherches modernes et anciennes dans ce domaine. Coûte 10 guinées. Donc pas calculé pour des particuliers. On ne sait rien du dear [cher] Harney³. Il semble être toujours en Écosse.

Les Anglais reconnaissent que les Américains ont remporté la palme à l'exposition industrielle et qu'ils les ont battus sur tous les points. 1° Gutta-percha. Nouvelle matière et nouvelles productions. 2° Armes. Revolvers. 3° Machines. Moissonneuses, semeuses, machines à coudre. 4° Daguerrotypes utilisés en grand pour la première fois. 5° Navigation avec leur yacht. Et enfin, pour montrer qu'ils peuvent fournir également des articles de luxe, ils ont exposé un énorme bloc de minerai d'or californien et à côté un service en or virgine [massif].

1. J. JOHNSON : *Notes on North America Agricultural, Economical and Social* [Remarques économiques, agricoles et sociales sur l'Amérique du Nord], 2 vol., Edimbourg et Londres, 1851.

2. Justus von LIEBIG : chimiste allemand qui a fait progresser en particulier l'emploi des engrais minéraux en agriculture (1803-1873).

3. G. J. HARNEY : chef de l'aile gauche des chartistes, ami de Marx et d'Engels (1817-1897).

13. — MARX A J. WEYDEMEYER¹

5 mars 1852.

... Enfin, si j'étais toi, je ferais remarquer à MM. les démocrates *en général* * qu'ils feraient mieux de se familiariser eux-mêmes avec la littérature bourgeoise avant de se permettre d'aboyer contre ce qui en est le contraire. Ces messieurs devraient par exemple étudier les œuvres de Thierry², Guizot, John Wade³, etc., et acquérir quelques lumières sur « l'histoire des classes » dans le passé. Ils devraient se familiariser avec les rudiments de l'économie politique, avant de prétendre se livrer à la critique de l'économie politique. Il suffit, par exemple, d'ouvrir le grand ouvrage de Ricardo⁴ pour, à la première page, tomber sur les lignes par lesquelles commence l'avant-propos :

« The produce of the earth—all that is derived from its surface by the united application of labour, machinery and capital, is divided among **three classes** of the community; namely, the proprietor of the land, the owner of the stock or capital necessary for its cultivation and the labourers by whose industry it is cultivated. »

[Le produit de la terre, tout le profit que l'on peut tirer de sa surface par l'application conjuguée du travail, des machines et du capital se répartit entre **trois classes** de la société, à savoir : le propriétaire du sol, le possesseur des capitaux qu'exige sa culture et les travailleurs qui, par leur industrie, cultivent ce sol.]

A quel point la société bourgeoise aux États-Unis manque encore de la maturité nécessaire pour rendre la lutte des classes sensible et compréhensible, c'est ce que démontre de la plus éclatante façon C. H. Carey⁵ (de Philadelphie), le seul économiste important de l'Amérique du Nord. Il attaque Ricardo — le

représentant (interprète) classique de la bourgeoisie et l'adversaire le plus stoïque du prolétariat — comme un homme dont les œuvres serviraient d'arsenal aux anarchistes, aux socialistes, et à tous les ennemis de l'ordre bourgeois. Ce n'est pas seulement à lui, mais encore à Malthus, Mill, Say, Torrens, Wakefield, Mac Culloch, Senior, Whately, R. Jones⁶, etc., tous ces chefs de file de la science économique en Europe, qu'il reproche de déchirer la société et de préparer la guerre civile en démontrant que les bases économiques des différentes classes sociales ne peuvent que susciter entre elles un antagonisme nécessaire et sans cesse croissant. Il tente de les réfuter, non certes comme cet imbécile d'Heinzen⁷, en rattachant l'existence des classes à l'existence de privilèges **politiques** et de **monopoles**, mais en voulant exposer que les conditions **économiques** : rente (propriété foncière), **profit** (capital) et salaire (travail salarié), loin d'être des conditions de la lutte et de l'antagonisme, sont bien plutôt des conditions de l'association et de l'harmonie. Naturellement, il réussit seulement à prouver que les rapports « encore incomplètement développés » des États-Unis représentent à ses yeux des « rapports normaux ».

Maintenant, en ce qui me concerne, ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société moderne, pas plus que la lutte qu'elles s'y livrent. Des historiens bourgeois avaient exposé bien avant moi l'évolution historique de cette lutte des classes et des économistes bourgeois en avaient décrit l'anatomie économique. Ce que j'ai apporté de nouveau, c'est : 1^o de démontrer que **l'existence des classes** n'est liée qu'à **des phases historiques déterminées du développement de la production** ; 2^o que la lutte des classes mène nécessairement à **la dictature du prolétariat** ; 3^o que cette dictature elle-même ne représente qu'une transition vers **l'abolition de toutes les classes** et vers une **société sans classes**. Des sots ignorants, comme Heinzen, qui ne nient pas seulement la lutte des classes, mais l'existence même de celles-ci, montrent seulement qu'en dépit de toute leur bave sanglante, de leurs glapissements qui veulent se faire passer pour des déclarations humanistes, ils tiennent les conditions sociales dans lesquelles la bourgeoisie assure sa domination, pour le résultat ultime, pour le nec plus ultra de l'histoire ; ils prouvent qu'ils ne sont que des valets de la bourgeoisie, servitude d'autant plus répugnante que ces crétins comprennent moins la grandeur et la nécessité passagère de ce régime bourgeois lui-même...

6. A part Jean-Baptiste Say (qui est français), économistes et publicistes anglais dont les noms reviennent souvent dans *Le Capital*.

7. Karl HEINZEN fut en 1842-1843 collaborateur de la *Gazette rhénane*. Fixé en Amérique à partir de 1849. Violent adversaire de Marx et d'Engels (1809-1880).

1. Joseph WEYDEMEYER : journaliste, membre de la Ligue des Communistes. Participa à la révolution de 1848 en Allemagne. Dut émigrer et se fixa en Amérique en 1851 (1818-1866).

2. Augustin THIERRY : historien français (1795-1856).

3. John WADE : économiste et publiciste anglais contemporain de Marx (1788-1875),

4. David RICARDO : *On the Principles of Political Economy and Taxation*. [Des principes de l'Économie politique et de l'Impôt.]

5. H. C. CAREY : économiste américain, théoricien de l'harmonie entre les classes, souvent cité et critiqué dans *Le Capital* (1793-1879). Marx a interverti l'ordre des prénoms.

14. — MARX A CLUSS¹

7 décembre 1852.

... Proudhon, en charlatan habile, a, selon son habitude, adopté quelques-unes de mes idées pour en faire ses « plus récentes découvertes », par exemple l'idée qu'il n'y a **pas de science absolue**, qu'il faut tout expliquer par les conditions matérielles, etc., etc. Dans son livre sur Louis Bonaparte², il reconnaît ouvertement ce qu'il m'a fallu à l'époque déduire de sa *Philosophie de la misère*³, à savoir que le *petit bourgeois** est son idéal. La France, dit-il, se compose de trois classes : 1^o bourgeoisie, 2^o classe moyenne (*petit bourgeois**), 3^o prolétariat. Le but de l'histoire, tout spécialement de la révolution, est à présent de fondre les classes 1 et 3, les extrêmes, dans la classe 2, le juste milieu. Et cela se réalisera par les opérations proudhoniennes de crédit, dont le résultat final est la suppression de l'intérêt sous ses diverses formes...

1. Adolph CLUSS : ingénieur de Mayence, membre de la Ligue des Communistes, qui émigra en Amérique en 1849.

2. P.-J. PROUDHON : *La Révolution sociale démontrée par le coup d'État du 2 décembre*, Paris, 1852.

3. P.-J. PROUDHON : *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, Paris, 1846.

15. — MARX A ENGELS

2 juin 1853.

... Au sujet des Hébreux et des Arabes, ta lettre¹ m'a beaucoup intéressé. D'ailleurs : 1^o on peut prouver, dans toutes les tribus orientales, un rapport **général** entre le settlement [l'établissement] d'une partie de celles-ci et la persistance de la vie nomade chez les autres, depuis que l'histoire existe ; 2^o au temps de Mahomet, la route commerciale d'Europe en Asie avait changé considérablement de parcours et les villes d'Arabie qui avaient eu une grande part au trafic avec l'Inde, etc., se trouvaient commercialement en décadence, ce qui a en tout cas provoqué aussi cette évolution ; 3^o en ce qui concerne la religion, la question se ramène à une question générale, à laquelle il est donc facile de répondre : pourquoi l'histoire de l'Orient se présente-t-elle comme une histoire des religions ?...

Bernier² décèle très justement la forme fondamentale de tous les phénomènes de l'Orient — il parle de la Turquie, de la Perse, de l'Hindoustan — dans le fait qu'il n'existait **pas de propriété foncière privée**. Et c'est là la véritable *clef**, même du ciel oriental...

1. Lettre d'Engels qui figure dans l'édition Dietz des *Marx-Engels Werke*, Berlin, 1963, t. 28.

2. François BERNIER : philosophe et écrivain français, souvent cité dans *Le Capital* et fort apprécié de Marx (1625-1688).

16. — ENGELS A MARX

6 juin [1853].

... L'absence de la propriété foncière est en effet la clef de tout l'Orient. C'est là-dessus que repose l'histoire politique et religieuse. Mais d'où vient que les Orientaux n'arrivent pas à la propriété foncière, même pas sous sa forme féodale ? Je crois que cela tient principalement au climat, allié aux conditions du sol, surtout aux grandes étendues désertiques qui vont du Sahara, à travers l'Arabie, la Perse, l'Inde et la Tatarie, jusqu'aux hauts plateaux asiatiques. L'irrigation artificielle est ici la condition première de l'agriculture ; or, celle-ci est l'affaire, ou bien des communes, des provinces, ou bien du gouvernement central. En Orient, le gouvernement n'avait jamais que trois départements ministériels : les finances (pillage du pays), la guerre (pillage du pays et de l'étranger), et les *travaux publics* *, pour veiller à la reproduction¹. Aux Indes, le gouvernement britannique a réglé les numéros 1 et 2 de manière assez philistine et jeté complètement par-dessus bord le numéro 3 — et l'agriculture indienne va à sa perte. La libre concurrence subit là-bas un échec complet. Cette fertilisation artificielle du sol, qui cessa dès que les conduites d'eau se détériorèrent, explique le fait, autrement bien étrange, que de vastes zones soient aujourd'hui désertes et incultes, qui autrefois étaient magnifiquement cultivées (Palmyre, Pétra, les ruines du Yémen, *n* localités en Égypte et en Perse, et dans l'Hindoustan) ; ceci explique également qu'une seule guerre dévastatrice ait pu dépeupler un pays pour des siècles et le dépouiller de toute sa civilisation. C'est dans cet ordre d'idées que se situe également, je crois, l'anéantissement du commerce de l'Arabie méridionale avant Mahomet, que tu considères très justement comme un des éléments capitaux de la révolution mahométane. Je ne connais pas avec assez de précision l'histoire du commerce des six premiers siècles de l'ère chrétienne pour pouvoir juger dans quelle mesure des causes matérielles générales, à l'échelle mondiale, firent préférer la voie commerciale qui, par la Perse, mène à la mer Noire, et par le Golfe Persique à la Syrie et l'Asie

1. La reproduction des bases économiques qui conditionnent l'existence des hommes.

Mineure, à la route qui empruntait la mer Rouge. Il est une chose en tout cas qui ne fut certainement pas sans grande conséquence : c'est la sécurité relative des caravanes dans l'empire persan bien gouverné des Sassanides, alors que le Yémen fut, de 200 à 600, constamment asservi, envahi et pillé par les Abyssins. Les villes de l'Arabie méridionale, encore florissantes sous les Romains, n'étaient plus au VII^e siècle que de véritables déserts de ruines ; en 500 ans, les Bédouins du voisinage s'étaient approprié sur leurs origines des traditions fabuleuses et purement mythiques (voir le Coran et l'historien arabe Novaïri²) ; et l'alphabet avec lequel leurs inscriptions étaient composées était presque totalement inconnu, **bien qu'il n'y en eût pas d'autre**, de sorte que l'écriture était tombée de facto dans l'oubli. Des choses de ce genre supposent, non seulement un superseding [refoulement], provoqué par des conditions commerciales générales, mais une destruction directe et brutale, telle que seule l'invasion éthiopienne peut l'expliquer. L'expulsion des Abyssins eut lieu environ 40 ans avant Mahomet et fut manifestement le premier acte du réveil du sentiment national arabe, qui était en outre exacerbé par des invasions persanes venues du Nord qui s'avançaient presque jusqu'à La Mecque. Je ne vais aborder que ces jours-ci l'histoire de Mahomet lui-même ; mais jusqu'à présent, elle me semble présenter le caractère d'une réaction bédouine contre les fellahs des villes, sédentaires mais en déclin, en pleine décadence religieuse aussi à l'époque, qui mêlaient un culte de la nature abâtardi à un judaïsme et un christianisme également décadents.

2. NOVAÏRI : historien arabe du début du XIV^e siècle.

17. — MARX A ENGELS

14 juin 1853.

... Carey, l'économiste américain, a publié un nouveau livre : *Slavery at home and abroad* [L'esclavage chez nous et à l'étranger]¹. Sont comprises sous le terme de slavery toutes les formes d'esclavage, wages slavery [esclavage salarié], etc. Il m'a envoyé son livre et m'a cité à plusieurs reprises (d'après la *Tribune*) tantôt comme « a recent English writer » [un écrivain anglais contemporain], tantôt comme « Correspondence of the [correspondance du] *New York Tribune* »². Je t'ai déjà dit que dans ses œuvres parues jusqu'à présent, cet homme développait l'idée de l'« Harmonie » des bases économiques de la bourgeoisie et que tout le mischief [mal] venait, selon lui, de l'intervention superflue de l'État. L'État était sa *bête noire* *. Maintenant, il change de refrain. De tout le mal est responsable l'action centralisatrice de la grosse industrie. Mais le coupable de cette centralisation, c'est encore l'Angleterre, qui devient le workshop [l'atelier] du monde entier et rejette tous les autres pays dans une agriculture grossière et coupée de la manufacture. Et le responsable des péchés de l'Angleterre, c'est encore la théorie de Ricardo-Malthus et spécialement la théorie de Ricardo sur la rente foncière. La conséquence nécessaire de la théorie ricardienne comme de la centralisation industrielle serait le communisme. Et pour échapper à tous ces maux, pour opposer à la centralisation la localisation et l'union de l'usine et de l'agriculture, répandues dans tout le pays, notre ultrafreetrader [ultra libre-échangiste] nous recommande finalement... des **tarifs douaniers**. Pour échapper aux effets de l'industrie bourgeoise, dont il rend l'Angleterre responsable, il a recours, en bon Yankee, à l'accélération artificielle de cette évolution en Amérique même. Son opposition à l'Angleterre le précipite d'ailleurs dans des éloges à la **Sismondi**³ du système petit

1. Henry-Charles CAREY : *The Slave Trade, Domestic and Foreign : why it exists and how it may be extinguished* [Le Commerce des esclaves, chez nous et à l'étranger : pourquoi il existe et comment il peut être aboli], Londres, 1853.

2. On sait qu'à cette époque Marx écrivait régulièrement des articles pour le *New York Daily Tribune*.

3. Jean-Charles SIMONDE DE SISMONDI : historien et économiste suisse, contempteur de la société capitaliste.

bourgeois, tel qu'il existe en Suisse, en Allemagne, en Chine, etc. C'est le même gars qui avait naguère l'habitude de tourner en dérision la France pour ses ressemblances avec la Chine. La seule chose positivement intéressante dans ce livre, c'est la comparaison de l'ancien esclavage des noirs de la Jamaïque pratiqué par les Anglais, etc., avec l'esclavage des noirs aux États-Unis. Il montre⁴ que l'essentiel des noirs de la Jamaïque, etc., provenait de l'importation renouvelée de barbarians [barbares] frais, car, sous le régime anglais, non seulement les noirs ne maintenaient pas le chiffre de leur population, mais encore les deux tiers des importations annuelles étaient toujours dévorés, alors que l'actuelle génération de noirs en Amérique est un produit autochtone, plus ou moins yankeesé, parlant anglais, etc., et par conséquent **capable d'émancipation**.

La *Tribune* chante naturellement à pleine gorge les louanges du livre de Carey. C'est qu'en effet tous deux ont ceci de commun que, sous couleur d'anti-industrialisme sismondophilanthropico-socialiste, ils représentent la bourgeoisie protectionniste, c'est-à-dire la bourgeoisie industrielle d'Amérique. C'est également le secret qui explique que la *Tribune* puisse être, malgré tous ses « ismes » et ses phrases socialistes, « leading journal » [leader de la presse] aux États-Unis.

Ton article sur la Suisse⁵ a naturellement été un vrai coup de massue pour les « leaders » de la *Tribune* (contre la centralisation, etc.) et leur Carey. J'ai poursuivi cette guerre secrète dans un premier article sur l'Inde⁶, où la destruction de l'industrie indigène par l'Angleterre est présentée comme **révolutionnaire**. Ils vont trouver cela très shocking [scandaleux]. Au reste, la façon dont les Britanniques ont administré les Indes a toujours été une saloperie et l'est encore aujourd'hui.

Le caractère stationnaire de cette partie de l'Asie, malgré beaucoup de vains mouvements à la surface, s'explique entièrement par deux circonstances qui se renforcent mutuellement : 1^o les public works [travaux publics], qui est l'affaire du gouvernement central ; 2^o à part ça, tout l'Empire, exceptées les deux ou trois grandes villes, décomposé en **villages** qui possédaient une organisation tout à fait discrète et constituaient un petit univers à eux tout seuls. Dans un rapport au Parlement, ces villages sont ainsi décrits :

4. Dans l'original on lit ici le mot *zeigt* pour le mot *weist*. Simple erreur de plume (*nachweisen*).

5. F. ENGELS : « La situation politique de la République suisse », *New York Daily Tribune*, 17 mai 1853. *Marx-Engels Werke*, Dietz, t. 9, pp. 87-94.

6. K. MARX : « La domination britannique aux Indes », *New York Daily Tribune*, 25 juin 1853. *Ibidem*, pp. 127-133.

« A village, geographically considered, is a tract of country comprising some 100 or 1 000 acres of arable and waste lands : politically viewed, it resembles a corporation or township. Every village is, and appears always to have been, in fact, a separate community or republic. Officials : 1. the **Potall**, Goud, Mundil, etc. as he is termed in different languages, is the head inhabitant, who has generally the superintendence of the affairs of the village, settles the disputes of the inhabitants, attends to the police, and performs the duty of collecting the revenue within the village. . . 2. The **Curnum**, Shanboag or Purwaree, ist the register. 3. The **Taliary** or **Sthulwar** and 4. the **Totie**, are severally the watchmen of the village and of the crops. 5. The **Neerguntée** distributes the water of the streams or reservoirs in just proportion to the several fields. 6. The **Joshee**, or astrologer, announces the seedtimes and harvests, and the lucky or unlucky days or hours for all the operation of farming. 7. The **smith**, and 8. the **carpenter**, frame the rude instruments of husbandry, and the ruder dwelling of the farmer. 9. The **potter** fabricates the only utensils of the village. 10. The **washerman** kepps clean the few garments. . . 11. The **barber**, 12. the **silversmith**, qui est même souvent à la fois le **poet** et le **schoolmaster** du village en une seule personne. Puis le **Brahmin** pour worship. Under this simple form of municipal government, the inhabitants of the country have lived from time immemorial. The boundaries of the villages have been but seldom altered ; and although the villages themselves, have been sometimes injured, and even desolated, by war, famine and disease ; the same name, the same limits, the same interests, and even the same families, have continued for ages. The inhabitants give themselves no trouble about the breaking up and division of kingdoms : while the village remains entire, they care not to what power it is transferred, or to what sovereign it devolves ; its internal economy remains unchanged. »

[Un village, considéré géographiquement, est une étendue de pays qui comprend quelque cent ou mille arpents de terres arables ou en friche ; vu sous l'angle politique, il ressemble à une municipalité ou à une commune. Chaque village est et semble avoir toujours été en fait une communauté ou une république distincte. Notables : 1° le **Potall**, Goud, Mundil, etc., comme on le désigne dans les différentes langues, est l'habitant principal, qui a généralement la haute main sur les affaires du village, arbitre les conflits entre les habitants, assure la police et s'acquitte de la tâche de percevoir les impôts à l'intérieur du village... 2° le **Curnum**, Shanboag ou Putwaree, est le teneur de livres. 3° Le **Taliary** ou **Sthulwar** et 4° le **Totie** sont respectivement les gardiens du village et des récoltes. 5° Le **Neer-**

guntée distribue l'eau des rivières ou des réservoirs en quantités équitables aux divers champs. Le **Joshee**, ou astrologue, annonce les époques des semailles et des moissons ainsi que les jours et les heures favorables ou funestes pour tous les travaux agricoles. 7° Le **forgeron** et 8° le **charpentier** façonnent les **grossiers** instruments d'agriculture et la demeure encore plus **grossière** du fermier. 9° Le **potler** fabrique les seuls ustensiles du village. 10° Le **blanchisseur** maintient la propreté des **rare**s vêtements... 11° Le **barbier**. 12° L'**orfèvre** qui est souvent aussi le **poète** et le **maître d'école** du village en une seule personne. Puis le **brahmine** pour le culte. Sous cette forme simple de gouvernement municipal, les habitants du pays vivent depuis un temps immémorial. Les limites des villages n'ont été que rarement modifiées ; et bien que les villages eux-mêmes aient été parfois dévastés et même ravagés par la guerre, la famine et la maladie, le même nom, les mêmes limites, les mêmes intérêts et même les mêmes familles s'y perpétuent depuis des siècles. Les habitants sont indifférents à la dissolution et à la division du royaume ; tant que le village maintient son intégrité, ils ne se soucient pas de savoir à quel pouvoir il est transféré ou à quel souverain il est dévolu ; son économie interne demeure immuable.]

Le Potail est la plupart du temps héréditaire. Dans quelques-unes de ces communautés [communautés] les lands du village sont cultivated in common [les terres sont cultivées en commun] ; dans la majorité des cas each occupant tills its own field [chaque habitant cultive son propre champ]. A l'intérieur de chacune, esclavage et régime de castes. Les waste lands [jachères] servent de common pasture [pâturages communaux]. Le tissage et le filage domestiques par les femmes et les filles. Ces républiques idylliques, qui ne gardent jalousement les **frontières de leur village** que contre le village voisin, subsistent encore, presque parfaitement, dans les northwestern parts of India [régions du Nord-Ouest de l'Inde] qui sont échues récemment aux Anglais. Je crois qu'on ne peut guère imaginer plus solide base pour un despotisme asiatique en stagnation. Et pour autant que les Anglais aient irlandisé ce pays, la destruction de ces formes ancestrales stéréotypées était la condition sine qua non de l'euro-péanisation. Le taxgatherer [collecteur d'impôts] n'était pas homme à pouvoir mener la chose à bien à lui tout seul. Il fallait détruire l'industrie ancestrale, dépouillant ces villages de leur caractère self-supporting [villages vivant sur eux-mêmes].

A Bali, île de la côte orientale de Java, on peut encore découvrir intacts, à côté de la religion hindoue, les traces de cette organisation hindoue, de même d'ailleurs que celles de l'influence hindoue, dans toute l'île de Java. Quant à la **question de la propriété**, elle constitue un **grand sujet de discussion** entre

les Anglais qui écrivent sur l'Inde. Dans les terrains montagneux coupés de vallées au sud de la Crishna⁶ ^{vis}, la propriété du sol semble vraiment avoir existé. Par contre à Java, Sir Stamford Raffles, ancien gouverneur anglais de Java, note dans son *History of Java*⁷, sur toute l'étendue du pays « where rent to any considerable amount was attainable, le sovereign [was] absolute landlord [là où la rente foncière pouvait atteindre un montant assez considérable, le souverain était propriétaire absolu]. En tout cas, il semble que dans toute l'Asie ce soient les Musulmans qui aient établi en principe, les premiers, la « non-propriété de la terre ».

Je remarque encore à propos des villages mentionnés ci-dessus qu'ils figurent déjà chez Menu⁸, et que chez lui toute l'organisation repose là-dessus : 10 dépendent d'un collector [receveur des impôts]⁹ au-dessus d'eux ; puis 100, et puis 1 000.

Écris-moi bientôt.

18. -- MARX A CLUSS

15 septembre 1853.

... Je pense qu'au printemps va commencer le commercial downfall [déclin commercial],—comme en 1847... Je continue d'espérer, que je pourrais auparavant avancer les choses suffisamment pour pouvoir me retirer deux ou trois mois dans la solitude et rédiger mon *Économie politique*. Il semble que quelque chose m'en empêche toujours. Tartiner sans cesse du papier pour le journal m'ennuie¹. Ça me prend beaucoup de temps, me disperse et ça ne donne pourtant rien. On a beau être aussi indépendant que l'on veut, on n'en est pas moins lié au journal et à son public, surtout quand on est payé à la pige comme moi. Des travaux purement scientifiques, c'est tout à fait autre chose, et l'honneur de figurer à côté d'un A. P. C., d'un correspondant chargé de la rubrique féminine et mondaine et d'un Metropolitanus², n'est certainly [certainement] pas enviable.

6 ^{vis}. Probablement fleuve indien du Dekkan qu'on orthographie souvent Khrisna et dont l'embouchure forme un delta très cultivé.

7. T. S. RAFFLES : *The History of Java* [L'Histoire de Java], 2 vol., Londres, 1817.

8. MENU ou MANU : auteur légendaire du Code indien.

9. Aux Indes, fonctionnaire principal d'un district, chargé de percevoir les impôts et investi de pouvoirs judiciaires.

1. Allusion aux articles que Marx écrivait pour le *New York Daily Tribune*.

2. Correspondants du journal. Les initiales A. P. C. désignent Franz Pulszki (1814-1897), archéologue et publiciste hongrois, qui émigra à Londres après l'échec de la révolution de 1848-49.

19. — MARX A ENGELS

10 janvier 1857.

... Proudhon est en train de publier à Paris une « bible économique »¹. *Destruam et aedificabo* [je détruirai et je reconstruirai]. Il en a exposé la première partie, dit-il, dans la *Philosophie de la misère*². Il va maintenant « dévoiler » la deuxième. Ce brouillon paraît en allemand, traduit par Ludwig Simon qui est actuellement à Paris, commis bien appointé chez Königswärter (ou un nom de ce genre : le célèbre banquier du « National »). J'ai ici une récente publication d'un élève de Proudhon : *De la Réforme des banques*, par Alfred DARIMON, 1856³. La vieille astuce. *La démonétisation de l'or et de l'argent** ou *toutes les marchandises transformées en instruments d'échange au même titre que l'or et l'argent**. L'ouvrage est précédé d'une introduction d'Émile Girardin⁴ et écrit par admiration pour Isaac Pereire⁵. On peut donc, dans une certaine mesure, y voir à quels coups d'état* socialistes Bonaparte se croit toujours capable de recourir au dernier moment...

1. 5^e édition du *Manuel du Spéculateur à la Bourse*, Paris, 1857. L'actualité des questions traitées et le caractère populaire de l'exposé contribuèrent au succès du livre. Il parut la même année en allemand sous le titre : *Handbuch der Börsenspekulanten*, Hanovre 1857.

2. PROUDHON : *Système des contradictions économiques, ou Philosophie de la misère*, Paris 1846.

3. Marx s'intéressait énormément à cet ouvrage. Son manuscrit sur l'argent commence par une analyse de ce livre. Cf. *Grundrisse der Kritik der politisch Ökonomie*, Dietz, Berlin, 1953, Publié en annexe à la *Contribution à l'économie politique*, Éditions sociales. 1957.

4. Émile de GIRARDIN : journaliste français, républicain devenu bonapartiste (1806-1881).

5. I. PEREIRE : célèbre banquier français (1806-1880).

20. — MARX A ENGELS

23 avril 1857.

... Je n'en ai pas encore eu le temps, mais il faut absolument que j'examine avec précision les rapports entre le cours des changes et le bullion [lingots d'or et d'argent]. Le rôle que joue l'argent en tant que tel pour l'établissement du taux d'intérêt et du *money-market* [marché financier] *is something striking and quite antagonistic to all laws of political economy* [est quelque chose de formidable et contredit toutes les lois d'économie politique]. Important : les deux nouveaux tomes de l'*History of prices* de Tooke¹ qui viennent de paraître. Dommage que le vieux donne à toutes ses recherches un turn [une orientation] tout à fait unilatérale, suscitée par son opposition directe aux gars du *currency principle* [principe de la circulation monétaire].

1. Tomes V et VI, Londres, 1857. Voir note 3, lettre 7.

21. — ENGELS A MARX

7 décembre 1857.

La crise, avec les éternelles fluctuations des prix et les stocks qui s'accumulent, m'a obligé la semaine dernière à une masse d'écritures ; je n'ai donc pu t'envoyer que les *Guardians*¹ et pas de lettre.

Dans ta dernière lettre il y a un slight mistake [une petite erreur]. Tu écris : « que les prix du blé, du sucre, etc..., se maintiennent encore parce que leurs owners [possesseurs] escomptent les traites qui sont tirées sur eux pour ces marchandises, au lieu de vendre celles-ci. » Eux, **sur qui les traites sont tirées**, ne peuvent pas les escompter ; ils ne peuvent rien faire d'autre de ces traites que les accepter et les payer à l'échéance. Les holders [détenteurs] de marchandises ne peuvent éviter des ventes forcées qu'en prenant des avances sur les marchandises. Ce sera difficile under the circumstances [dans les circonstances actuelles] et en tout cas le montant de ces avances s'amenuise parallèlement à la chute colossale des prix des marchandises (35 % pour le sucre) et à la certitude qu'il suffira de **quelques** ventes forcées malgré tout inévitables, pour faire baisser encore davantage les marchandises. Par conséquent, là où auparavant les holders obtenaient une avance des 2/3 ou des 3/4 de la valeur qui était **plus élevée**, on ne leur donne maintenant qu'au maximum 50% de la valeur **réduite**, donc environ la moitié de l'avance qu'il s'agissait d'obtenir auparavant. Ce fait ne peut que provoquer bientôt l'explosion de toute l'affaire. Mais il est également possible que le Mincing Lane and Mark Lane trade² continue pendant quelque temps encore à baisser lentement ; et qu'après seulement interviennent quelques grandes faillites. Que ces faillites se produisent, ainsi que d'autres faillites à Liverpool et dans d'autres ports, c'est sûr. C'est énorme ce que l'on perd sur le sucre, le café, le coton, la laine, les peaux brutes, les teintures, la soie, etc. La récolte de coton de 1857 est évaluée à 3 millions de balles (elle en atteindra 3 1/4) ; tout ce lot a perdu à présent 15 000 000 de livres sterling de sa valeur depuis septembre. Une maison d'ici a 35 000 sacs de café sur mer, elle perd

1. De Manchester, où il résidait, Engels faisait parvenir à Marx le *Manchester Guardian*, journal anglais très connu.

2. *Mincing Lane* : bourse du thé et du café à Londres, et *Mark Lane* : bourse aux grains.

une livre par sac. Sur le coton indien, la perte est aussi importante : — 33 %. A mesure que les traites tirées pour ces marchandises arrivent à échéance doivent se produire aussi les faillites.

La grosse maison américaine qui a récemment reçu, après deux jours de pourparlers, une avance d'un million de la Banque d'Angleterre, ce qui l'a sauvée, était Mr. Peabody, l'homme du 4th-July-anniversary-dinner [dîner d'anniversaire du 4 juillet]³. On dit que même les inébranlables Suse & Sibeth ont été récemment contraints de supplier la banque de les sauver — eux qui, à part Frühling & Göschen, étaient les seuls dont les traites étaient négociables aux Indes Orientales depuis 1847 sans certificat de chargement de la marchandise comme garantie. Ces S[use] & S[ibeth] sont les plus grands radins de la terre et ils ont si peur qu'ils préféreraient ne pas faire d'affaires, si cela était possible, plutôt que de prendre le moindre risque.

Ici tout semble comme avant. Il y a huit à dix jours, les acheteurs indiens et levantins ont fait brusquement irruption sur le marché, ils ont fait leurs approvisionnements aux prix les plus bas et ont ainsi aidé quelques fabricants très embarrassés de stocks de coton, de filés et de tissus à parer au plus pressé. Depuis mardi (4 novembre ?)⁴ tout est redevenu calme. Les frais continuent à courir pour les fabricants (charbon, huiles de graissage, etc...) et restent les mêmes pour short and full time [qu'on travaille à temps plein ou à temps réduit], seuls les wages [salaires] sont réduits du tiers à la moitié. Et on ne vend rien ; la plupart de nos spinners and manufacturers [filateurs et fabricants] sont à court de floating capital [liquidités] et beaucoup sont complètement à sec. Ces jours-ci huit ou neuf petits fabricants ont déjà fait la culbute, mais ce n'est que le premier symptôme que la crise atteint cette catégorie. Aujourd'hui j'apprends que les Cookes, propriétaires de l'énorme usine d'Oxford Road (Oxford Road Twist Comp.) ont vendu leurs hunters, foxhounds, greyhounds, etc... [chiens de chasse, fox, lévriers] ; que l'un d'eux a congédié ses domestiques et quitté son palais, to be let [pour le louer]. Ils ne sont pas encore fichus, mais ils vont certainement bientôt sauter. Encore quinze jours et la danse ici battra son plein.

La faillite de Sewell et Neck est un coup dur pour la Norvège ; jusqu'à présent elle n'avait pas encore été touchée.

À Hambourg, la situation est formidable. Ullberg et Cramer (des Suédois qui ont fait faillite avec un découvert de 12 000 000 de marks — dont 7 millions de traites tirées sur eux !) avaient un **capital de 300 000 marks seulement** !! Quantité de gars ont été mis dans le bain simplement parce qu'ils ne pouvaient trouver d'argent liquide pour une seule traite arrivée à

3. Anniversaire de l'indépendance américaine.

4. (4 novembre ?) a été ajouté par Marx.

échéance alors qu'ils avaient peut-être dans leurs tiroirs cent fois le montant de cette traite en traites momentanément sans valeur. Il n'y a jamais eu jusqu'à présent de panique aussi complète et classique que celle qui règne à Hambourg actuellement. **Tout est sans valeur**, absolument sans valeur, à part l'argent et l'or. Une très vieille et riche maison : Christ. Matth. Schröder & Cie, a fait également faillite, la semaine dernière. J. H. Schröder & Cie, Londres (son frère), a télégraphié que si deux millions de marks banco suffisaient, il était disposé à envoyer la somme en argent (métal). Réponse : trois millions ou rien du tout. Il ne pouvait pas se passer des trois millions et Christian Matthias a sauté. Nous avons, à Hambourg, des débiteurs dont nous ne savons absolument pas s'ils existent encore ou s'ils sont fichus. A Hambourg, toute l'histoire a pour base la plus fantastique cavalerie de traites qu'on ait jamais vue. Elle a été poussée à son comble entre Hambourg, Londres, Copenhague et Stockholm. Le crash [krach] américain et la baisse des produits ont fait éclater toute l'affaire et, pour l'heure, Hambourg est commercialement ruinée. Et les industriels allemands, surtout à Berlin, en Saxe et en Silésie, sont à nouveau sérieusement touchés par ce krach.

Le coton est maintenant à 6 9/16 d.⁶ pour middling [qualité moyenne] et tombera sans doute bientôt à 6 d. Ici les usines ne pourront toutefois retravailler à plein temps que si l'accroissement de production qui en résulterait ne faisait pas monter tout de suite le prix à plus de 6 d. Mais en ce moment la hausse se produirait immédiatement.

Parmi les philistins d'ici, la crise se traduit par une recrudescence de boisson. Personne ne peut tenir seul à la maison avec sa famille et ses soucis ; les clubs s'animent et la consommation de liquor [spiritueux] augmente considérablement. Plus un homme est dans la débîne, plus il fait d'efforts pour se distraire. Et le lendemain matin il constitue l'exemple le plus frappant qui soit de gueule de bois morale et physique.

Cette semaine je vais me remettre à l'*Encyclopédie*⁶ et mener le plus loin possible les articles C. Je ne peux pas travailler beaucoup ni longtemps de suite maintenant, mais on fera ce qu'on pourra.

Lupus⁷ est également empêtré dans la crise, mais ça va être sa chance. Son Samson a fait faillite, de sorte qu'il va avoir ses matinées libres.

5. d. = denier : penny (pluriel : pence). On sait qu'une livre sterling = 20 shillings et que 1 shilling = 12 pence.

6. Engels avait accepté de collaborer à l'*Encyclopédie* (*New American Cyclopaedia*) dirigée par C. A. Dana, journaliste américain.

7. Wilhelm WOLFF, dit Lupus : ami de Marx et d'Engels, qui avait émigré à Manchester (1809-1864).

22. — ENGELS A MARX

9 décembre 1857.

En hâte quelques détails encore sur la crise. A Hambourg, la vieille et très célèbre banque de virement a follement fait empirer la crise par sa maniaquerie ; voici ce qui s'est passé : Schunck, Souchay & Cie d'ici avaient tiré des traites sur Hambourg. Pour que l'opération soit **tout à fait sûre**, bien que les traites portent sur des marchandises, etc., ils envoient le montant en Bank of England seven days Bills [lettres de change à sept jours sur la Banque d'Angleterre]. Celles-ci furent retournées avec protestation, as so much waste paper [comme autant de papier bon à jeter à la corbeille], et les traites dûment protestées. Seul l'argent-métal aurait, selon eux, encore quelque valeur ! Des traites endossées par Schunck, S[ouchay] & Cie et deux autres maisons aussi solides, à deux mois, n'ont pu être escomptées au-dessous de 12 1/2 %, la semaine dernière.

N. B. Quand je te cite les noms des maisons en question, il va de soi que c'est entre nous. Je pourrais avoir de sacrés embêtements, si on venait à savoir que j'ai abusé de la sorte d'informations confidentielles.

Les maisons de commerce de Liverpool et de Londres vont bientôt culbuter. A Liverpool, la situation est effrayante, les gars sont tout à fait raides et ont tout juste assez d'énergie pour faire faillite. Quelqu'un qui y était lundi m'a raconté qu'à la Bourse de Liverpool les mines sont encore trois fois plus longues qu'ici. D'ailleurs, ici aussi, l'orage s'amoncele de façon de plus en plus menaçante. Les filateurs et les fabricants dépensent l'argent qu'ils encaissent pour leurs marchandises en salaires et en charbon et dès que cet argent sera épuisé, ils sont forcés de sauter. Le marché d'hier était plus déprimé et plus lourd qu'il ne l'a jamais été jusqu'ici.

Quelqu'un m'a dit connaître cinq à six maisons indiennes qui **seraient forcées** d'aller au diable, en raison des cours des produits de ces derniers jours.

Les gars ne remarquent que maintenant que la spéculation monétaire était de loin la moindre des choses dans cette crise et plus ils en prennent conscience, plus les mines s'assombrissent.

Santé bonne. Demain ou après-demain davantage. Ci-joint un paquet de *Guardians*. Regarde bien les petites informations locales, on y trouve de très beaux **facts** [faits].

23. — ENGELS A MARX

11 décembre 1857.

... Je suis toujours very busy [très occupé] avec de méchantes dettes et les baisses de prix.

Dans cette crise, la surproduction a été générale comme jamais, elle n'est pas niable, et même pour les produits coloniaux et également les céréales. C'est ce qu'il y a de fameux ; cela aura sûrement des conséquences fantastiques. Tant que la surproduction se limitait à la seule industrie, ce n'était que la moitié de l'histoire, mais du moment où elle affecte l'agriculture et les tropiques aussi bien que la zone tempérée, l'affaire devient formidable.

La forme sous laquelle la surproduction se dissimule, c'est toujours plus ou moins l'extension du crédit, mais cette fois-ci c'est tout spécialement **la cavalerie des traites**. Le procédé qui consiste à faire de l'argent en tirant des traites sur un banquier ou une maison faisant du « courtage de traites », quitte à couvrir celles-ci avant l'échéance, ou à ne pas le faire, selon l'arrangement pris, est la **règle** sur le continent et chez les firmes continentales d'Angleterre. Ici, les maisons de commission le font toutes. Ce procédé a été poussé jusqu'à un point fantastique à Hambourg où il y avait en circulation plus de 100 millions de marks de traites bancaires. Mais, même ailleurs, on a procédé à une effrayante cavalerie de traites et c'est ce qui a perdu Sieveking & Mann, Hosling & Cie, Draper Pietroni & Cie et d'autres maisons londoniennes. Dans cette ligne [ligne], ces entreprises étaient surtout **celles sur qui étaient tirées** les traites. Ici, dans l'industrie anglaise et dans le home trade [commerce intérieur], on a procédé ainsi :

Les gens au lieu de payer cash in a month [en espèces à un mois] faisaient tirer sur eux à 3 mois, au moment de l'échéance et payaient les intérêts. Dans l'industrie de la soie, le procédé a pris de l'extension à mesure de la hausse du prix de la soie. Bref, tout le monde a travaillé au-dessus de ses forces, overtraded [dépassé les limites de ses possibilités]. Mais l'overtrading n'est pas synonyme de surproduction — bien qu'identique quant à la chose. Une mercantile community [société commerciale] possède un capital de 20 000 000 £ ; ce capital constitue en un certain sens, sa capacité de production, de transport et de consom-

mation. Si, par un jeu de traites, elle fait avec ce capital un volume d'affaires qui suppose un capital de 30 000 000 £, elle augmente la production de 50 % ; la consommation augmente aussi avec la prospérité, mais il s'en faut qu'elle augmente dans les mêmes proportions, *disons* * de 25 %. A la fin d'une période donnée, apparaît nécessairement une accumulation de marchandises de 25 % au-dessus des besoins bona fide, id est [vrais besoins, c'est-à-dire] des besoins moyens **même en période de prospérité**. Ceci seul devrait faire éclater la crise, même si le marché monétaire, boussole du commerce, ne l'annonçait déjà auparavant. Que vienne le crash [krach] et, en plus de ces 25 %, il y a au moins 25 % de plus provenant des stocks de tous les necessities a drug on the market [de tous les objets de nécessité courante qui sont invendables]. Dans la crise actuelle, on peut étudier dans tous les détails comment naît la surproduction par extension du crédit et overtrading [survolage des affaires]. Il n'y a rien de neuf dans la chose elle-même, sinon la forme étrangement claire sous laquelle elle se déroule en ce moment. En 1847 et 1837-42, ce n'était de loin pas aussi clair.

Et voilà la jolie situation de Manchester et de l'industrie cotonnière : les prix sont suffisamment bas pour permettre ce que le philistin appelle a sound business [des affaires saines]. Mais dès que se produira la plus minime augmentation de la production, le coton montera en flèche parce qu'il n'y en a pas à Liverpool. Il faut donc continuer à travailler short time [à temps réduit], même s'il y avait des *ordres* * [commandes]. Il y a bien maintenant des ordres, mais venant **de places qui n'ont pas encore ressenti l'intensité de la crise** ; et les commissionnaires le savent bien, aussi n'achètent-ils pas ; s'ils achetaient, ils se mettraient sur le dos des contestations sans fin et de méchantes dettes.

Aujourd'hui, les cours ont de nouveau baissé. Des filés qui valaient de 14 à 14 1/2 d. sont offerts à 11 1/4 et quiconque en propose 10 3/4 les obtient. Les Indiens sont hors du marché. Les Grecs sont coincés avec le blé, ils travaillent presque tous là-dedans, c'est leur principal frêt de retour (de Galatz et d'Odessa). Pour les raisons ci-dessus, les Allemands ne peuvent pas acheter. Les maisons home trade [de commerce intérieur] ont **interdit** à leurs buyers [acheteurs] d'acheter quoi que ce soit. America out of the question. [L'Amérique est hors de question]. L'Italie souffre de la baisse de toutes ses matières premières. Encore quatre semaines et ça ira très mal ici. De petits filateurs et de petits fabricants font faillite tous les jours.

A Hambourg, les Merck ne se sont maintenus que grâce à l'avance de 15 millions du gouvernement et leur maison d'ici a

renvoyé, un jour au moins, des filateurs dont les factures arrivaient à échéance. Le principal personnage, chez Merck de Hambourg, est l'ex-ministre du Reich, le Dr. Ernst Merck, juriste, mais associé*...

Meilleurs souvenirs à ta femme et à tes enfants. Je n'ai pas le temps d'approfondir aujourd'hui ta lettre sur la France. Il faudrait trop réfléchir*.

24. — ENGELS A MARX

17 décembre 1857.

... La crise me tient *en haleine** de manière infernale. Tous les jours, les prix baissent. De plus, la crise nous serre de plus en plus près. Mon vieux s'est trouvé coincé ces jours-ci ; il nous a fallu lui avancer de l'argent. Je ne pense toutefois pas que cela devienne sérieux, mais tout ça n'a plus maintenant aucune importance.

Manchester s'enfonce toujours davantage dans la crise. La pression constante sur le marché agit de façon fantastique. Personne ne peut vendre. Chaque jour, on entend parler d'offres plus basses ; quiconque a encore quelque sens des convenances n'offre même plus sa marchandise. La situation est effroyable parmi les filateurs et les fabricants. Il n'y a pas de courtier qui vende du fil aux fabricants pour des tissus, sinon contre paiement cash ou de solides garanties. Quelques petits ont déjà fait la culbute, mais ce n'est encore rien.

Les Merck sont complètement coincés, ici et à Hambourg, malgré les deux fortes subventions. On s'attend à ce qu'ils fassent faillite ces jours-ci. Seuls, des hasards extraordinaires pourraient les sauver. Avec un capital de 4 à 5 millions de marks, leur maison de Hambourg aurait pour 22 millions de liabilities [d'obligations de paiement] (13 marks = 1 £). Selon d'autres informations, la crise aurait déjà fait fondre leur capital, qui serait réduit à 600 000 marks.

Quatre autres crises distinctes nous attendent : 1° les produits coloniaux ; 2° le blé ; 3° les filateurs et les fabricants ; 4° home trade [commerce intérieur] ; cette dernière seulement au printemps, au plus tôt. Dans les districts lainiers, cela commence déjà à présent et de fort belle façon.

N'oublie pas de noter les balance-sheets [bilans de liquidation] des faillites — Bennoch, Twentymen, Reed à Derby, Mendes da Costa, Hoare, Buxton and Co. Tous très édifiants.

Ton point de vue sur la France a été, depuis ta dernière lettre, presque littéralement confirmé par les journaux. Là-bas, le crash [krach] est certain et entraînera d'abord les spéculateurs d'Allemagne centrale et septentrionale.

Tu as noté, bien sûr, les pourparlers au sujet de Macdonald, Monteith, Stevens (London and Exchange Bank) ? La London and Exchange Bank avec les borrowed notes [titres empruntés],

qui figurent comme security [garantie], sont la chose la plus formidable que j'aie jamais lue.

L'Allemagne du Nord, Hambourg excepté, n'est encore presque pas entraînée dans la crise. Maintenant, ça commence aussi. A Elberfeld : Heimendahl (fabricant de doublure de soie et négociant) a fait faillite, et à Barmen : Linde & Trappenberg (small ware manufacturer) [fabricants de quincaillerie]. Toutes deux des maisons sérieuses. Jusqu'à présent, les Allemands du Nord n'ont eu presque que des pertes ; chez eux comme ici, la désorganisation momentanée du marché financier n'a pas des conséquences aussi graves que la mévente prolongée des marchandises.

Ce sera bientôt le tour de Vienne.

Lupus file doux à présent ; nous avons eu raison¹.

Dans le prolétariat aussi, on commence à se plaindre. Pour le moment encore, peu de signes révolutionnaires : la longue période de prospérité a terriblement démoralisé. Jusqu'à présent, dans les rues, les chômeurs continuent à mendier et à rôder. Les garotte robberies [vols à main armée] augmentent, mais pas encore terriblement.

Je suis obligé de tellement circuler parmi les gens pour suivre la crise qu'il me reste diablement peu de temps pour travailler pour Dana². Et pourtant, il faut faire ça aussi. Qu'écrit-il ? Et où en est le paiement de ce travail ?...

Cordiaux souvenirs à ta femme et à tes enfants.

Les comptes rendus du marché de Manchester sont toujours dans le *Guardian* du samedi et du mercredi. Je t'en expédie aujourd'hui tout un paquet. Aujourd'hui, il y a même de nouveau une statistique concernant les ouvriers.

Félicitations pour la prédiction au sujet de la loi bancaire³.

25. — MARX A ENGELS

18 décembre 1857.

... J'abats un travail gigantesque — le plus souvent jusqu'à 4 heures du matin. Ce travail est de deux sortes : 1. Élaboration des traits fondamentaux de l'*Économie politique* (il est absolument nécessaire d'aller *au fond** de la chose pour le public, et pour moi individuellement, to get rid of this nightmare [personnellement, de me débarrasser de ce cauchemar].

2. La **crise actuelle**. A ce sujet, en dehors des articles pour la *Tribune*, je note simplement tout au jour le jour, mais cela prend un temps considérable. Je pense que about [vers] le printemps nous pourrions écrire **ensemble** une brochure sur cette histoire — pour **prendre de nouveau contact** avec le public allemand — pour montrer que nous sommes de nouveau et toujours là, always the same [toujours les mêmes]. J'ai ouvert trois gros registres : Angleterre, Germany, France. Pour cette affaire, sur l'Amérique, toute la documentation est dans la *Tribune*. On pourra réunir tout ça plus tard. A propos, j'aimerais beaucoup, dans la mesure du possible, que tu m'envoies le **Guardian tous les jours**. Quand je suis obligé de reprendre, en une fois, toute une semaine ou à peu près, cela double mon travail et cause une certaine perturbation...

1. Voir lettre n° 21, note 7.

2. Voir lettre n° 21, note 6.

3. Marx avait prédit la suspension de la loi sur les banques, qui venait d'être décidée par le gouvernement anglais.

26. — MARX A LASSALLE¹

21 décembre 1857.

... La crise commerciale actuelle m'a incité à me consacrer sérieusement à la rédaction de mes caractères fondamentaux de l'économie politique, en même temps qu'à préparer quelque chose sur la crise présente. Je suis contraint de tuer²... le jour avec des travaux alimentaires. Il ne me reste [donc que] la nuit pour de véritables travaux, et encore des malaises vien[nent souvent] les interrompre...

1. F. LASSALLE : avocat allemand, président de l'Association générale des ouvriers allemands fondée en 1863. Marx critiquera durement ses théories et sa suffisance (1825-1864).

2. Un fragment important de cette lettre est déchiré.

27. — MARX A ENGELS

14 janvier 1858.

... Je suis exceedingly [extraordinairement] content que ta santé aille well [bien]. Moi-même, depuis trois semaines, j'ai de nouveau avalé des médicaments et n'ai arrêté qu'aujourd'hui. J'avais trop exagéré les travaux nocturnes — assaisonnés d'une part il est vrai, de simple limonade, mais de l'autre with an immense deal of tobacco [d'une énorme quantité de tabac]. Je trouve d'ailleurs de jolis développements. Par exemple, j'ai flanqué en l'air toute la théorie du profit telle qu'elle existait jusqu'à présent. Dans la méthode d'élaboration du sujet, quelque chose m'a rendu grand service : by mere accident [par un pur hasard], j'avais refeuilleté la *Logique* de Hegel. (Freiligrath a trouvé quelques tomes de Hegel ayant appartenu à l'origine à Bakounine et me les a envoyés en cadeau.) Si jamais j'ai un jour de nouveau du temps pour ce genre de travail, j'aurais grande envie, en deux ou trois placards d'imprimerie, de rendre accessible aux hommes de bon sens, le fond rationnel de la méthode que H[egel] a découverte, mais en même temps mystifiée.

De tous les récents économistes, le consommé de *fadaises* * le plus concentré se trouve dans les *Harmonies économiques*, de Monsieur Bastiat¹. Seul un *crapaud* * a pu mijoter un *pot-au-feu* * aussi harmonieux ..

1. F. BASTIAT : *Harmonies économiques*, Paris, 1851.

28. — MARX A ENGELS

29 janvier 1858.

... Je viens d'arriver dans mon travail économique à un point où je souhaiterais que tu me donnes quelques explications pratiques, car je n'ai rien pu trouver à ce sujet dans les ouvrages théoriques. Il s'agit de la *circulation* du capital — ses différences dans les différentes affaires ; effet de cette circulation sur le profit et les prix. Si tu veux me donner quelques petites indications là-dessus, elles seraient very [fort] bienvenues...

29. — MARX A LASSALLE

22 février 1858.

... Je vais te dire où en sont mes travaux économiques. J'ai attaqué en fait la rédaction finale depuis quelques mois. Mais elle avance très lentement, parce que des sujets dont on a fait depuis bien des années le centre de ses études, dès qu'on veut en finir avec eux, présentent toujours de nouveaux aspects et sollicitent de nouvelles réflexions. En outre, je ne suis pas maître de mon temps, mais rather [plutôt] son valet. Il ne me reste que la nuit pour m'occuper de mes travaux personnels, et les attaques ou les rechutes très fréquentes d'une maladie de foie troublent encore ces travaux nocturnes. Dans ces conditions, le plus commode serait pour moi de pouvoir publier tout ce travail en livraisons séparées, sans établir de délai de parution. Et cette solution aurait peut-être l'avantage qu'on trouverait un libraire plus facilement, car les fonds à investir dans cette entreprise seraient peu importants. Tu m'obligerais, of course [naturellement], de voir, si on peut à Berlin dénicher un entrepreneur de ce genre. Par « livraisons », j'entends des cahiers assez analogues à ceux où a paru peu à peu l'*Esthétique*¹ de Vischer.

Le travail dont il s'agit tout d'abord, c'est la **critique des catégories économiques**, ou bien if you like [si tu veux], le système de l'économie bourgeoise présenté sous une forme critique. C'est à la fois un tableau du système, et la critique de ce système par l'exposé lui-même. Je ne vois pas du tout combien ça fera de placards d'imprimerie au total. Si j'avais le temps, du calme et les moyens d'élaborer le tout, avant de le livrer au public, je le rendrais beaucoup plus concis, car j'ai toujours aimé la méthode qui consiste à condenser. Mais imprimé de la sorte, en livraisons successives — ce qui facilitera peut-être la compréhension du public, mais nuira sûrement à la forme — l'ouvrage prendra nécessairement un peu d'ampleur. Nota bene : dès que tu sauras nettement si on peut entreprendre **ou non** cette affaire à Berlin, aies la bonté de m'écrire, car si ça ne marche pas là-bas, je ferai une tentative à Hambourg. Voici un autre point : il faut que je sois **payé** par le libraire qui entre-

1. F. TH. VISCHER : *Aesthetik oder Wissenschaft des Schönen*, 3 Teile (Esthétique ou science du beau, 3 parties), Reutlingen, Leipzig, 1846-1857.

prend cette publication — nécessité qui pourrait la faire échouer à Berlin. L'exposé, je veux dire le mode d'exposition, est tout à fait scientifique, donc il ne contrevient pas aux règlements de police au sens habituel. Le tout est divisé en six livres² : 1. Du Capital (contient quelques Vorchapters [chapitres d'introduction]). 2. De la propriété foncière. 3. Du travail salarié. 4. De l'État. 5. Commerce international. 6. Marché mondial. Je ne peux m'empêcher naturellement, de faire de temps en temps des allusions critiques à d'autres économistes, de polémiquer par exemple avec Ricardo, dans la mesure où lui-même, *qua* [parce que] bourgeois, est contraint de commettre des bévues **même d'un point de vue** strictement économique. Mais en gros, la critique et l'histoire de l'économie politique et du socialisme devraient faire l'objet d'un autre travail. Enfin, la brève **esquisse historique** du développement des catégories ou des conditions économiques, l'objet d'un troisième³. After all [après tout], j'ai le pressentiment que maintenant où, après quinze années d'études, j'en suis arrivé à pouvoir me mettre à l'ouvrage, des événements extérieurs orageux vont vraisemblablement interférer [interférer]. Never mind [Ça ne fait rien]. Si j'ai fini trop tard pour attirer encore l'attention du monde sur de tels sujets, ce sera évidemment my own [ma propre] faute...

30. — MARX A ENGELS

2 mars 1858.

... A propos, peux-tu me dire en combien de temps vous renouvez votre outillage, dans votre usine, par exemple ? Babbage prétend qu'à Manchester en moyenne the bulk of machinery is renovated every 5 years [l'essentiel des machines est renouvelé tous les 5 ans]. Cela me paraît un peu startling [surprenant] et pas quite trustworthy [tout à fait plausible]. Le laps de temps après lequel en moyenne les machines sont renouvelées est **un** élément important pour l'explication du cycle de plusieurs années que parcourt le mouvement industriel depuis que la grande industrie s'est imposée...

2. Dans les lettres qui vont suivre, on verra comment Marx a été amené à modifier ce plan. Dans *Le Capital* sont traités les trois premiers points. Les trois derniers seront à peine abordés.

3. Ce qui donnera *Les Théories sur la plus-value*, ou quatrième livre du *Capital*, qui ne fut publié qu'après la mort d'Engels.

31. — ENGELS A MARX

4 mars 1858.

... Pour la question de l'équipement en machines, il est difficile de dire quelque chose de positif, en tous cas Babbage est très wrong [dans l'erreur]. Le critère le plus sûr est le pourcentage [pourcentage] que tout fabricant décompte annuellement pour l'usure et les réparations de ses machines, de sorte qu'au bout d'un certain temps il a complètement amorti son outillage. Ce pourcentage est généralement de 7 1/2 % ; d'après ce chiffre, l'outillage serait amorti en 13 années 1/3 par les sommes décomptées annuellement pour son utilisation, c'est-à-dire qu'on pourrait le renouveler entièrement sans le moindre préjudice. Par exemple : j'ai pour 10 000 £ d'outillage. Au bout de l'an, quand je fais le bilan,

je soustrais de.....	£ 10 000
7 1/2 % d'usure, soit	£ 750
	£ 9 250
je dépense pour des réparations ..	£ 100
l'outillage me coûte	£ 9 350

A la fin de la deuxième année j'amortis 7 1/2 % de £ 10 000, 7 1/2 % de £ 100 .	757.10
	£ 8 593.10
Je paye pour des réparations.....	£ 306.10
Tout l'outillage me coûte maintenant	£ 8 900

etc. Toutefois 13 ans 1/3 est un bien long délai, au cours duquel peuvent se produire beaucoup de banqueroutes et de changements ; on se lance dans d'autres branches d'industrie, on vend l'ancien équipement et on introduit de nouveaux perfectionnements ; mais si ce compte n'était pas exact en gros, la pratique l'aurait modifié depuis longtemps. D'ailleurs, l'outillage ancien qu'on a vendu ne devient pas immédiatement de la ferraille, il trouve acquéreur chez de petits filateurs, etc., qui l'utilisent encore. Nous utilisons des machines qui ont sûrement vingt ans ; et lorsqu'on a l'occasion de jeter un coup d'œil dans le tintamarre de vieilles fabriques d'ici, on aperçoit des machines moyenâgeuses datant d'au moins trente ans. Dans la plupart des machines, il n'y a qu'un petit nombre de pièces qui s'usent

au point de devoir être remplacées au bout de cinq ou six ans ; et même au bout de quinze ans, lorsqu'aucune nouvelle découverte n'a fait périmer le principe fondamental de la machine, les pièces usées peuvent assez facilement être remplacées (je parle spécialement des machines à filer et des machines à dégrossir le fil). De sorte qu'il est difficile de fixer avec précision une limite à la longévité de ces machines. Il faut ajouter que les améliorations apportées ces vingt dernières années aux machines à filer étaient presque toutes de nature à pouvoir être incorporées au cadre existant des machines, la plupart d'entre elles consistent en perfectionnements de détail. (Pour le cardage, il est vrai, l'agrandissement du cylindre de cardage a constitué une amélioration capitale qui, pour les bonnes qualités, a mis au rebut le vieil outillage ; mais pour les qualités courantes, l'ancien outillage est encore bien assez bon).

L'affirmation de Babbage est si absurde que, si elle était vraie, le capital industriel en Angleterre devrait diminuer constamment et qu'il faudrait y gaspiller de l'argent. Un fabricant dont l'ensemble du capital fait cinq rotations en quatre ans et en cinq ans six rotations un quart — devrait donc, en plus du profit moyen de 10 % par an, gagner encore 20 % sur les trois quarts environ de son capital (outillage) pour pouvoir remplacer, sans pertes, les vieilles machines dont il se débarrasse — par conséquent gagner 25 %. Le prix de revient de tous les articles en serait énormément augmenté, presque plus que du fait des salaires : et où serait alors l'avantage de la machine ? Les wages [salaires] payés au cours de l'année représentant peut-être un tiers du prix de l'outillage — dans les simples filatures et tissages certainement moins, — et l'usure représenterait le cinquième de ces sommes — c'est ridicule. En Angleterre, il n'y a certainement pas un seul établissement dans la ligne [catégorie] normale de la grande industrie qui renouvelle son équipement tous les cinq ans. Celui qui serait assez bête pour le faire, sauterait forcément au premier change [changement] ; le vieil équipement, même beaucoup plus mauvais, prendrait l'avantage sur le nouveau ; il pourrait produire pour bien moins cher, car le marché ne s'aligne pas sur ceux qui comptent 15 % d'usure pour chaque livre de twist [filé de coton], mais plutôt sur ceux qui ne majorent son prix que de 6 % (environ quatre cinquièmes de l'usure annuelle de 7 1/2 %) et par conséquent vendent meilleur marché.

Il suffit de dix à douze ans pour donner au bulk [à l'essentiel] de l'équipement mécanique un autre caractère, donc pour le renouveler plus ou moins. La période de 13 ans 1/3 peut naturellement être affectée par des banqueroutes, la rupture de pièces essentielles qui rendrait une réparation trop coûteuse, etc. et autres éventualités de ce genre — de telle sorte qu'on peut la réduire un peu. Mais au-dessous de dix ans, sûrement pas...

32. — MARX A ENGELS

5 mars 1858.

... My best thanks for your [grand merci pour tes] éclaircissements sur l'outillage. Le chiffre de treize ans correspond, dans la mesure où on en a besoin, à la théorie : elle établit une **unité** pour one epoch of industrial reproduction [une époque de reproduction industrielle] qui coïncide *plus ou moins* * avec la période de répétition des grandes crises ; naturellement le cycle de ces crises, en ce qui concerne l'intervalle, est déterminé par de tous autres éléments. Pour moi, l'important est de trouver dans les conditions¹ matérielles immédiates de la grande industrie un élément de détermination de ces cycles. A propos de la reproduction de l'équipement mécanique par opposition au *capital circulant* *, on pense involontairement aux Moleschott² qui tiennent, eux aussi, trop peu compte de la période de reproduction du squelette osseux, rather [et qui plutôt] se contentent, avec les économistes, de la moyenne du temps de rotation d'ensemble du corps humain. Une autre question pour laquelle j'ai besoin simplement d'une illustration, même approximative : savoir par exemple, comment dans votre usine ou entreprise, rather le floating capital [le capital circulant] se répartit entre les matières premières et les wages [salaires], et quelle fraction vous en avez en moyenne chez le banker [banquier] ? En outre, comment **calculez**-vous la rotation dans vos livres ? Ici, les lois théoriques sont très simples et self evident [vont de soi] ; mais c'est tout de même bien d'avoir une idée de la façon dont la chose se présente pratiquement. Le mode de calcul des négociants repose naturellement sur des illusions encore plus grandes, partly [en partie] que celles des économistes ; mais, par ailleurs, il corrige, par des illusions pratiques, leurs illusions théoriques. Tu parles de 10 % de profit. I suppose that you do not take into the account the interest [Je suppose que tu n'y inclus pas l'intérêt] et que celui-ci figure à côté du profit. Dans le *First Report of the Factory Commissioners* [premier rapport des commissaires de fabriques], je trouve comme illustration moyenne le statement [tableau] suivant :

1. *Voraussetzungen*, mis à la place de fondement (*Grund*) qui a été biffé.
2. MOLESCHOTT : médecin et biologiste allemand (1822-1893).

Capital investi dans les constructions et les machines.	£ 10 000
Capital circulant	£ 7 000
£ 500 intérêts pour le capital fixe de 10 000 £.	
£ 350 intérêts pour le capital circulant.	
£ 150 rentes, impôts et taxes.	
£ 650 fonds d'amortissement de 6 1/2 % pour l'usure du capital fixe.	
<hr/>	
£ 1 650	
£ 1 100 dépenses accessoires (?), transports, charbon, huile.	
£ 2 750	
£ 2 600 salaires et traitements.	
£ 5 350	
£ 10 000 pour environ 400 000 livres (en poids) de coton brut à 6 pences.	
<hr/>	
£ 15 350	

16 000 pour 363 000 livres (en poids) de fil retors. Valeur 16 000. **Profit** 650, soit environ 4,2 %. Les salaires des ouvriers sont donc ici d'environ un sixième³.

Le profit total n'est en somme que d'about [d'environ] 10 pour cent, intérêts compris. Mais M. Senior, qui pourtant écrivait dans l'intérêt des fabricants, donne 15 pour cent comme profit moyen (intérêts compris) à Manchester. Il est très regrettable que dans le statement [tableau] ci-dessus le **nombre** des ouvriers ne soit pas indiqué ; ni la proportion de ce qui figure comme **salaries** [traitements] par rapport aux **wages** [salaires] proprement dits.

Le passage suivant de Ricardo, qui m'est tombé par hasard sous la main hier, m'a fait comprendre de façon frappante comment même les meilleurs économistes, such as ipsissimus Ricardo [jusqu'à Ricardo lui-même], sombrent dans un bavardage tout à fait puéril quand ils s'égarent dans le moulin à penser bourgeois. Tu te souviens que A. Smith, qui est encore très vieux jeu, prétend que le commerce étranger comparé au commerce intérieur donne seulement one half of the encouragement to the productive labour of a country [au travail productif d'un pays une impulsion qui est de moitié inférieure], etc. A quoi Ricardo répond par l'exemple suivant :

« L'argument de Smith me semble faux : en effet, même si on emploie deux capitaux, un portugais et un anglais (comme le suppose Smith), un capital employed [employé] dans le commerce extérieur deviendra toujours le double de celui qui serait employé dans le commerce intérieur. Admettons que l'Écosse utilise un capital de £ 1 000 pour la production de toile

3. Tout ce tableau est en anglais dans l'original.

qu'elle échange contre la production d'un capital égal, utilisé dans la fabrication anglaise de la soie. £ 2 000 et une quantité proportionnelle de travail sont utilisées dans les deux pays. Si l'Angleterre s'aperçoit qu'elle peut recevoir d'Allemagne plus de toile en échange de soie (qu'elle exportait avant en Écosse) ; et si l'Écosse s'aperçoit qu'elle peut recevoir de France plus de soie en échange de sa toile qu'elle n'en obtenait précédemment d'Angleterre, l'Angleterre et l'Écosse cessent immédiatement de faire du commerce ensemble et le commerce intérieur de consommation sera abandonné au profit du commerce extérieur. Mais, bien que deux capitaux additionnels soient impliqués dans ce commerce : celui d'Allemagne et celui de France, la même quantité de capital écossais et anglais ne continuera t-elle pas d'être employée et de faire marcher la même quantité d'industrie que précédemment dans le commerce intérieur ? ». L'hypothèse que, dans les conditions données, l'Allemagne vendra sa soie en Angleterre au lieu de la vendre en France et que la France achètera sa toile en Écosse, au lieu de l'acheter en Allemagne, est of a fellow like Ricardo [de la part d'un gars comme Ricardo] tout de même un peu fort de café.

L'ami Thomas Tooke, et avec lui le dernier économiste anglais of any value [de quelque valeur], est mort...

33. — MARX A LASSALLE

11 mars 1858.

... Le premier fascicule devrait en tout cas¹ constituer relativement un tout, et, comme les bases de tout le développement y sont contenues, cette partie pourrait difficilement être rédigée en moins de 5 ou 6 placards². Mais je verrai ça lors de la rédaction définitive. Ce fascicule comporte : 1. Valeur, 2. Argent, 3. Le capital en général (processus de production du capital, processus de circulation du capital, unité des deux ou capital et profit, intérêt). Cela constitue une brochure indépendante. Tu auras certainement trouvé toi-même, au cours de tes études d'économie, que Ricardo, étudiant le profit, entre en contradiction avec sa définition (juste) de la valeur, contradictions qui, dans son école, ont conduit à l'abandon complet de la base de départ ou à l'éclectisme le plus écœurant. Je crois que j'ai tiré la chose au clair. (Les économistes il est vrai, trouveront, en y regardant de plus près, que altogether it is a dirty business [tout cela est une chose difficile]).

En ce qui concerne maintenant le nombre total des placards d'imprimerie, je suis, à vrai dire, dans l'incertitude la plus complète, étant donné que la documentation de l'ouvrage se trouve dans mes cahiers sous la forme de monographies, qui vont souvent fort avant dans les détails, ce qui disparaîtra lors de la mise en forme définitive. De plus, lors de la rédaction, je n'ai absolument pas l'intention non plus d'approfondir également les six livres qui constitueront les six parties de l'ensemble ; mais dans les trois dernières, de me limiter plutôt aux grands

1. Marx avait l'intention, à ce moment-là, d'ajouter à la première livraison du vaste travail projeté, *Contribution à la critique de l'économie politique*, un chapitre sur le capital. Plus tard, il décida d'éditer séparément ce chapitre dans une deuxième brochure. Les raisons de cette décision sont exposées dans la lettre suivante. Ses recherches ultérieures amenèrent Marx à modifier le plan d'ensemble de son œuvre. Il s'est mis à préparer, à la place du deuxième fascicule projeté, le premier livre du *Capital*.

2. Rappelons qu'un placard, en terme d'imprimerie, représente seize pages.

traits, alors que dans les trois premières, qui renferment le développement économique fondamental proprement dit, les explications ne pourront être évitées partout. J'ai peine à croire que l'ensemble puisse être mené à bien en moins de 30 ou 40 placards³.

34. — MARX A ENGELS

2 avril 1858.

... Ce qui suit est un short outline of the first part [une brève ébauche de la première partie]. Toute cette merde doit se diviser en 6 livres : 1. Du capital, 2. Propriété foncière, 3. Travail salarié, 4. État, 5. Commerce international, 6. Marché mondial.

I. *Le Capital* se subdivise en 4 sections : a) *Capital en général* *. (C'est le sujet du premier fascicule.) b) *La concurrence* ou action réciproque de multiples capitaux. c) *Le crédit*, où le capital apparaît comme un élément général face aux capitaux isolés. d) *Le capital par actions*¹, en tant que forme la plus parfaite (débouchant sur le communisme), avec en même temps toutes ses contradictions. Le passage du capital à la propriété foncière est en même temps historique, puisque la forme moderne de la propriété foncière est le produit de l'action du capital sur la propriété foncière féodale, etc. De même, le passage de la propriété foncière au travail salarié n'est pas seulement dialectique, mais aussi historique, puisque le dernier produit de la propriété foncière moderne est l'instauration généralisée du travail salarié, qui, ensuite, apparaît comme la base de toute cette merde. Well (it is difficult for me to-day to write) [Donc (il m'est difficile aujourd'hui d'écrire)], venons-en maintenant au *corpus delicti* [corps du délit].

I. Le Capital. — Première section. Le capital en général. (Dans toute cette section, on prendra comme hypothèse que le salaire du travail est toujours égal à son minimum. Les fluctuations du salaire lui-même, baisse ou hausse au-dessus du minimum, font partie de l'étude du travail salarié. En outre, on pose la propriété foncière = 0, c'est-à-dire que la propriété foncière en tant que rapport économique particulier ne nous intéresse pas encore ici. C'est seulement par cette démarche qu'il est possible de ne pas toujours parler de tout à propos de tous les rapports.)

1. Valeur. Réduite purement et simplement à la quantité de travail. Le temps comme mesure du travail. La valeur d'usage, qu'il s'agisse d'un point de vue subjectif, de l'usefulness

3. On mesure, à lire ces chiffres, l'optimisme de Marx. A mesure qu'il avancera concrètement dans son travail, l'ouvrage ne cessera de prendre de l'ampleur.

1. Les points b, c, d sont étudiés dans l'actuel Livre III (Éditions sociales, t. VI et VII notamment).

[utilité] du produit, ou d'un point de vue objectif, de son utility [possibilité d'utilisation] — la valeur d'usage donc apparaît ici seulement comme la condition matérielle préalable de la valeur, qui provisoirement se situe tout à fait en dehors de la détermination de la forme économique. La valeur en tant que telle n'a pas d'autre « matériau » que le travail lui-même. Cette définition de la valeur, donnée tout d'abord par allusion par Petty, puis nettement dégagée chez Ricardo, n'est que la forme la plus abstraite de la richesse bourgeoise. Elle suppose déjà en elle-même : 1° l'abolition du communisme naturel (Inde, etc.); 2° la suppression de tous les modes de production non évolués et pré-bourgeois, où l'échange ne domine pas encore la production dans toute son ampleur. Bien qu'abstraction, c'est une abstraction historique à laquelle on n'a pu procéder précisément que sur la base d'une évolution économique déterminée de la société. Toutes les objections contre cette définition de la valeur sont empruntées à des rapports de production moins développés, ou bien elles reposent sur la confusion qui consiste à opposer à cette valeur, sous cette forme abstraite et non développée, des déterminations économiques plus concrètes, dont la valeur a été abstraite, et qui, par la suite, peuvent d'autre part être considérées comme le développement ultérieur de celle-ci. Étant donné l'obscurité de Messieurs les Économistes eux-mêmes, sur le point de savoir quels sont les rapports de cette abstraction avec des formes ultérieures plus concrètes de la richesse bourgeoise, ces objections étaient *plus ou moins* * justifiées.

De cette contradiction qui oppose les caractères généraux de la valeur à son existence matérielle dans une marchandise déterminée, etc. — ces caractères généraux étant identiques à ceux qui apparaissent plus tard dans l'argent — résulte la catégorie de l'argent.

2. Argent.

Quelques mots sur les métaux précieux en tant que supports de l'argent dans ses divers rapports.

a) **L'argent en tant qu'étalon.** Quelques commentaires marginaux sur l'étalon idéal chez Steuart, Attwood, Urquhart²; sous une forme plus compréhensible, chez les prédicateurs de la monnaie-travail (Gray, Bray³, etc.; à l'occasion, quelques

2. Économistes anglais. Le premier vivait au XVIII^e siècle, les autres sont contemporains de Marx.

3. Économistes anglais contemporains, socialistes utopiques disciples de R. Owen, dont il est longuement question dans *Misère de la Philosophie*, Édit. soc. 1961, pp. 79-89 et pp. 193-197 et dans *Contribution à la Critique de l'Économie politique*, Édit. soc. 1957, pp. 55-58.

coups de bâton sur les proudhoniens). La valeur de la marchandise, traduite en argent, est son **prix**, qui provisoirement apparaît sous une forme qui ne se différencie de la valeur que de **cette manière purement formelle**. D'après la loi générale de la valeur, une quantité déterminée d'argent ne fait alors qu'exprimer une certaine quantité de travail matérialisé. Pour autant que l'argent est un étalon, il est indifférent que sa valeur propre soit variable.

b) L'argent en tant que moyen d'échange ou la circulation simple.

Il n'y a lieu de considérer ici que la forme simple de cette circulation. Toutes les circonstances qui la déterminent par la suite n'en font pas partie, elles ne seront donc envisagées que plus tard. (Supposons des rapports plus évolués.) Si nous nommons la marchandise M et l'argent A, la circulation simple présente certes les deux mouvements circulaires ou cycles : M-A-A-M et A-M-M-A (ce dernier constitue la transition vers c), mais le point de départ et le point d'arrivée ne coïncident absolument pas ou sinon par pur hasard. L'essentiel des prétendues lois, établies par les théoriciens de l'économie, ne considère pas la circulation de l'argent dans ses limites propres, mais en tant qu'assumée et déterminée par des mouvements supérieurs. Tout cela est à écarter. (Cela constitue pour une part un des éléments de la théorie du crédit ; mais pour une part aussi à considérer à des points où l'argent réapparaît, mais où il a subi d'autres déterminations.) Ici, il s'agit donc de l'argent en tant que moyen de circulation (**monnaie**). Mais aussi en tant que **réalisation** du prix (pas seulement forme évanescence). De la définition simple, suivant laquelle la marchandise, dès qu'on la pose en tant que **prix**, est déjà échangée idéalement contre de l'argent, avant de l'être effectivement, résulte logiquement cette importante loi économique que **la masse des moyens de circulation est déterminée par les prix et non inversement**. (Ici, quelques remarques historiques à propos de la polémique sur ce point.) Il résulte en outre que la vitesse peut remplacer la masse, mais qu'une **masse déterminée** est nécessaire pour les actes d'échange simultanés dans la mesure où ceux-ci ne se comportent pas réciproquement comme + et —, équivalence et restriction qu'on n'a à aborder à ce point du développement que par anticipation. Je n'entre pas ici dans les détails du développement ultérieur de cette section. Remarque seulement que la non-coïncidence de M-A et de A-M est la forme la plus abstraite et la plus superficielle sous laquelle s'exprime la possibilité des crises. Du développement de la loi qui détermine la masse en circulation par les prix, il résulte qu'on fait sur ce point des hypothèses qui ne sont nullement valables pour tous les stades

d'évolution de la société. D'où la stupidité qu'il y a de mettre, par exemple, *tout bonnement* * en parallèle avec les rapports commerciaux modernes, l'afflux à Rome de l'argent provenant d'Asie et sa répercussion sur les prix d'alors. Les définitions les plus abstraites, si on les soumet à un examen plus précis, font apparaître toujours une base déterminée, concrète, historique. (Of course [naturellement] puisqu'elles en sont déduites dans cette détermination.)

c) **L'argent en tant qu'argent.** C'est le développement de la formule : A-M-M-A. L'argent en tant qu'existence autonome de la valeur par rapport à la circulation ; existence matérielle de la richesse abstraite. Se manifeste déjà dans la circulation pour autant qu'il n'apparaît pas seulement en tant que moyen de circulation, mais en tant que réalisant un prix. Dans sa qualité de *c*, dont *a* et *b* n'apparaissent que comme des fonctions, l'argent est la marchandise générale des contrats (ici le caractère variable de sa valeur, valeur déterminée par le temps de travail, prend de l'importance), objet de hoarding [thésaurisation]. (Cette fonction apparaît importante en Asie aujourd'hui encore et generally [d'une façon générale] dans le monde antique et au moyen âge. Elle subsiste à présent dans le système bancaire, mais n'a qu'un rôle subordonné. Dans les périodes de crise, importance de l'argent à nouveau sous cette forme. L'argent considéré sous cette forme avec les delusions [illusions] qu'il engendre dans toute l'histoire mondiale, etc. Propriétés destructrices, etc.) En tant que réalisation de toutes les formes supérieures, sous lesquelles la valeur apparaîtra ; formes définitives : extérieurement, conclusion de tous les rapports de valeur. Mais l'argent cesse d'être un rapport économique quand il est figé sous cette forme qui s'éteint, se dissout, dans son support matériel, argent ou or. D'autre part, dans la mesure où il entre dans la circulation et s'échange à nouveau contre M, le processus final, la consommation de la marchandise, se situe de nouveau en dehors du rapport économique. La circulation simple de l'argent n'implique pas le principe d'auto-reproduction, et renvoie donc à d'autres catégories qui se situent hors d'elle-même. Dans l'argent — comme le montre le développement de ses déterminations — est posée l'exigence de la valeur qui entre dans la circulation, se conserve dans cette circulation et en même temps l'implique : **le capital**. Cette transition est aussi historique. La forme antédiluvienne du capital est le capital de négoce, qui développe toujours de l'argent. En même temps, naissance du capital réel à partir de l'argent ou du capital commercial qui s'empare de la production.

d⁴) Cette circulation simple considérée pour elle-même —

4. L'original porte, par erreur, e).

et elle constitue la surface de la société bourgeoise, où les opérations plus profondes, dont elle est issue, se sont effacées — ne présente aucune différence entre les sujets de l'échange, sinon des différences formelles et éphémères. C'est le **royaume de la liberté, de l'égalité, de la propriété fondée sur le « travail »**. L'accumulation, telle qu'elle apparaît ici sous la forme de hoarding [thésaurisation], n'est qu'une plus grande capacité d'économie, etc. Ineptie d'une part des théoriciens de l'harmonie économique, modernes freetraders [libre-échangistes] (Bastiat, Carey, etc.), d'opposer comme étant leur vérité, à ces rapports de production plus évolués et à leurs antagonismes, cette vue des choses la plus abstraite et la plus superficielle qui soit. Ineptie des proudhoniens et des socialistes de la même trempe, d'opposer les idées d'égalité (etc.) correspondant à cet échange d'équivalents (ou présumés as such [tels]), aux inégalités d'où cet échange est issu et auxquelles il aboutit. En tant que loi de l'appropriation dans cette sphère, l'appropriation par le travail apparaît comme un échange d'équivalents, si bien que l'échange ne fait que reproduire la même valeur sous une autre matérialité. Bref, tout ceci est bel et bon, mais se terminera bientôt dans l'épouvante, et ce, par suite de la loi d'équivalence. Nous en arrivons en effet à présent au :

3. Capital.

Ceci constitue, à proprement parler, la partie importante de ce fascicule, c'est sur ce point que j'ai le plus besoin de ton opinion. Mais aujourd'hui, je ne peux continuer à écrire ; cette saloperie de bile me rend pénible le fait de tenir la plume, et la tête me tourne de la pencher sur le papier. Donc for next time [à la prochaine fois].

35. — ENGELS A MARX

9 avril 1858.

L'étude de ton abstract [résumé] du premier demi-fascicule m'a pris beaucoup de temps, it is very abstract indeed [c'est en vérité un résumé très abstrait], ce qui ne peut être évité dans un exposé si bref ; et je suis souvent obligé de me donner beaucoup de peine pour chercher les transitions dialectiques, car je me suis tout à fait déshabitué de all abstract reasoning [tout raisonnement abstrait]. Cette disposition de l'ensemble en six livres ne saurait être meilleure et me plaît extrêmement, bien que je ne voie pas encore clairement le passage dialectique de la propriété foncière au salaire. Le développement de l'histoire de l'argent est également très subtil ; là non plus je ne vois pas encore clairement tout le détail, car il me faut souvent commencer par retrouver le soubassement historique. Mais je pense que dès que j'aurai la fin du chapitre en général¹, je verrai mieux le drift [l'enchaînement des idées] et je t'écrirai plus en détail ce que j'en pense. Le ton abstrait et dialectique de cet Epitome sommaire disparaîtra évidemment dans la rédaction...

1. Voir lettre précédente. Il s'agit du *Capital en général*.

36. — MARX A ENGELS

31 mai 1858.

... Pendant mon absence, un livre de Maclaren a paru à Londres sur l'ensemble de l'affaire de la Currency [circulation monétaire]¹ ; d'après les extraits parus dans l'*Economist*, il est first rate [de premier ordre]. Ce livre n'est pas encore à la bibliothèque ; en général, les choses n'y arrivent d'ailleurs que des mois après leur parution. Il faut naturellement que je le lise avant d'écrire mon exposé. J'ai donc envoyé ma femme à la City chez le publisher [l'éditeur]. Mais à notre grand effroi, il se trouva que ce livre coûtait 9 sh. 6 d. ; cette somme était supérieure au montant de tout notre trésor de guerre. Je serais donc très heureux si tu pouvais m'envoyer un post office order [mandat poste] de ce montant. Il est vraisemblable que ce livre ne contient pour moi rien de nouveau, mais d'après le cas qu'en fait l'*Economist* et les extraits que j'en ai lus moi-même, ma conscience théorique ne me permet pas de continuer sans en prendre connaissance...

1. James MACLAREN : *A Sketch of the History of the Currency ; Comprising a Brief Review of the Opinions of the Most Eminent Writers on the Subject* [Précis d'histoire des moyens de circulation ; contenant un bref aperçu des opinions des auteurs les plus importants sur le sujet], Londres, 1858.

37. — MARX A LASSALLE

12 novembre 1858.

... En ce qui concerne le retard que j'ai mis à expédier le manuscrit, c'est tout d'abord la maladie qui m'a empêché ; puis il a fallu que je rattrape le retard que j'avais pris dans mes travaux alimentaires. Mais la véritable raison est la suivante : la matière était devant moi, tout n'était plus qu'une question de forme. Dans tout ce que j'écrivais, je sentais que dans mon style transparaisait ma maladie de foie. Et j'ai une double raison pour ne pas tolérer que des motifs médicaux viennent gâcher cet ouvrage :

1. Il est le résultat de quinze années de recherches, donc le fruit de la meilleure période de ma vie.

2. Il présente pour la première fois, **scientifiquement**, un point de vue important des rapports sociaux. Je dois donc à notre parti de ne pas déparer la cause par un style terne et gauche qui est la marque d'un foie malade.

Je n'aspire pas à l'élégance de l'exposé, mais seulement à écrire dans mon style habituel, ce qui, pendant les mois de souffrances, m'a été impossible, au moins sur ce sujet, bien que, pendant cette période, j'aie dû écrire — et que j'aie donc écrit — pour le moins deux volumes d'éditoriaux en anglais de *omnibus rebus et quibusdam aliis* [sur toutes sortes de sujets et quelques autres encore]...

38. — MARX A ENGELS

29 novembre 1858.

... Ma femme est en train de recopier le manuscrit qui ne pourra guère partir avant la fin du mois. Les raisons de ce retard : grandes périodes d'indisposition physique, ce qui a cessé maintenant avec les froids. Trop de troubles [ennuis] domestiques et financiers¹. Enfin : la première partie est devenue plus importante du fait que les deux premiers chapitres n'étaient, le **premier (La marchandise)** pas du tout rédigé dans le projet primitif et que le **deuxième (L'argent, ou la circulation simple)** n'était rédigé qu'en ébauches très brèves et qu'ils ont été traités plus en détail que je n'en avais l'intention primitivement²...

1. Marx vient de traverser une période très difficile. Il est sans le sou. Sa fille Eleanor tombe malade fin juin. Sa femme est épuisée nerveusement. Le 7 août, Freiligrath procurera à Marx un prêt de 40 livres (intérêt 20 %) et Marx enverra aussitôt sa femme faire une cure de repos à Ramsgate.

2. Voir ci-dessus lettre 33.

39. — MARX A ENGELS

[Aux environs du 13 janvier 1859.]

... Le manuscrit est about [d'environ] 12 placards d'imprimerie (3 fascicules) et — ne tombe pas à la renverse — malgré son titre « Le capital en général », ces fascicules ne contiennent encore **rien** sur le capital, mais seulement les deux chapitres : **1. La marchandise, 2. L'argent ou la circulation simple.** Tu vois donc que la partie élaborée en détail (en May [mai] lorsque je suis venu te voir) n'apparaît pas encore. C'est bien, à un double point de vue. Si la chose plaît, le troisième chapitre sur le capital pourra suivre rapidement¹. Deuxièmement : comme dans la partie publiée, d'après la nature même de la chose, les chiens ne pourront réduire leur critique à de simples insultes contre notre tendance et comme l'ensemble a une allure exceedingly [extrêmement] sérieuse et scientifique, j'oblige la *canaille* * à prendre ultérieurement rather seriously [quelque peu au sérieux] mes conceptions sur le capital. Indépendamment de tous ces objectifs pratiques, je pense d'ailleurs que le chapitre sur l'argent sera intéressant pour les spécialistes...

1. En réalité, huit ans s'écouleront avant que soit imprimé le Livre premier du *Capital*.

40. MARX A WEYDEMEYER

1^{er} février 1859.

... *Ma Critique de l'économie politique*¹ paraîtra en fascicules (les premiers cahiers dans 8 à 10 jours à partir d'aujourd'hui) chez Franz Duncker, à Berlin. (Bessersche Verlagsbuchhandlung) [Maison d'édition Besser]. Ce n'est que grâce à son zèle extraordinaire et à son talent de persuasion que Lassalle a réussi à pousser Duncker à faire ce pas. Cependant l'éditeur s'est réservé une porte de sortie. **Le contrat définitif dépend de la vente des premiers cahiers.**

Je divise toute l'économie politique en 6 livres :

Capital ; Propriété foncière ; Travail salarié ; État ; Commerce extérieur ; Marché mondial².

Le livre I sur le capital se divise en 4 parties :

Première partie : Le capital en général se subdivise en 3 chapitres :

1. La marchandise ; 2. L'argent ou la circulation simple ; 3. Le capital. 1. et 2. about [environ] 10 placards d'imprimerie, forment la matière des premiers cahiers à paraître. Tu comprendras les raisons **politiques** qui m'ont poussé à tenir en réserve le 3^e chapitre sur le « capital », jusqu'à ce que j'aie à nouveau pris pied en Allemagne.

La matière des fascicules à paraître est la suivante :

1. Premier chapitre. La marchandise.

A) **Données historiques sur l'analyse de la marchandise.** (William Petty, Anglais de l'époque de Charles II) ; Boisguillebert (Louis XIV) ; B. Franklin (premier écrit de jeunesse en 1719) ; les Physiocrates, Sir James Steuart ; Adam Smith ; Ricardo et Sismondi.)

1. Le titre actuel apparaît enfin ici.
2. On retrouve cette division dans la préface de Marx à la *Contribution à la critique*, Éditions sociales, 1957, p. 4.

Deuxième chapitre. L'argent ou la circulation simple.

1. Étalon des valeurs.

B) **Théories sur l'argent unité de mesure** (fin du xvii^e siècle Locke et Lowndes; évêque Berkeley (1750); Sir James Steuart; Lord Castlereagh; Thomas Attwood; John Gray; les proudhoniens).

2. Moyen de circulation.

- a) **La métamorphose des marchandises.**
- b) **La circulation de l'argent.**
- c) **Numéraire. Signe de valeur.**

3. Argent.

- a) **Thésaurisation.**
- b) **Moyen de paiement.**
- c) **Monnaie universelle (money of the world).**

4. Les métaux précieux.

C) **Théories sur les moyens de circulation et l'argent.** (Système monétaire; Spectator, Montesquieu, David Hume; Sir James Steuart; A. Smith; J.B. Say, Bullion Committee, Ricardo, James Mill; Lord Overstone et son école; Thomas Tooke, James Wilson, John Fullarton.)

Dans ces deux chapitres, je détruis en même temps le socialisme proudhonien, qui est maintenant en France le socialisme fashionable [à la mode], qui veut laisser subsister la production privée, **mais** veut **organiser** l'échange des produits privés, qui veut bien de la **marchandise**, mais ne veut pas de l'**argent**. Le communisme doit avant tout se débarrasser de ce « faux frère ». Abstraction faite de tout but polémique, tu sais que l'analyse des formes simples de l'argent est la partie la plus difficile, parce que la plus abstraite, de l'économie politique.

J'espère obtenir, pour notre parti, une victoire dans le domaine scientifique. Il faut à présent qu'il montre lui-même s'il est assez nombreux pour acheter assez d'exemplaires, afin d'apaiser les « scrupules de conscience » de l'éditeur. De la vente des premiers fascicules dépend la poursuite de notre entreprise. Une fois que j'aurai le contrat définitif, tout sera alors all right [en règle].

41. — MARX A ENGELS

25 février 1859.

... Je suis moralement sûr que Duncker, **après ma lettre à Lassalle**, prendra ma brochure. Sans doute le petit Juif Braun¹ ne m'a-t-il pas écrit, depuis que mon manuscrit lui est parvenu et il y a de cela plus de quatre semaines. D'une part, il était occupé à éditer son propre ouvrage, œuvre immortelle et qui « électrise » le lecteur (still [et pourtant], le petit juif, et même son « Herakleitos »², bien qu'horriblement mal écrit, sont better than anything the democrats could boast of [meilleurs que n'importe quoi dont les démocrates pourraient se vanter]), et par la suite, il lui faudra vraisemblablement se charger de la dernière correction des épreuves de mon bouquin. Deuxièmement, il a reçu indirectement, par l'intermédiaire de mon analyse de l'argent, un effroyable coup sur la tête qui l'a probablement un peu assommé. En effet, il avait fait la remarque suivante à propos d'« Héra-

1. C'est de Ferdinand Lassalle qu'il s'agit. Ailleurs Marx et Engels le surnomment *Itzig* (en allemand, diminutif de Isaac), terme péjoratif souvent appliqué aux Juifs. Est-il besoin de préciser que l'emploi de ce surnom — même s'il choque le lecteur — n'implique en aucune façon chez Marx — Juif lui-même d'ailleurs et auteur de *La Question juive* — le moindre antisémitisme ? Il reste qu'il existait entre Marx et Engels, d'une part, et Lassalle, de l'autre, de profondes divergences politiques. On sait que Lassalle envisagera l'aide de l'État prussien pour promouvoir les associations coopératives dont il rêve et qu'il aura à ce sujet des entretiens secrets avec Bismarck lui-même, qui n'ont été connus que beaucoup plus tard. Marx a ignoré ces contacts : il connaissait par contre les idées de Lassalle (que celui-ci aurait empruntées à Buchez, lettre 124) et il connaissait aussi ses méthodes. A plusieurs reprises, Lassalle n'a pas hésité à plagier Marx et à s'attribuer le mérite de telle ou telle découverte. Dans une lettre à Kugelmann (lettre 69), Marx signale que Lassalle va jusqu'à plagier ses erreurs (Marx citait souvent de mémoire, altérant non l'esprit mais la lettre et Lassalle reprend à son compte la citation inexacte).

Et cependant Marx remercie Lassalle (lettre 44) parce que c'est en partie sur sa recommandation que l'éditeur allemand a accepté la *Contribution*, mais à mesure que les années passent et que les idées et les procédés de Lassalle se révèlent, le ton deviendra plus dur et plus méprisant.

2. Il s'agit de l'ouvrage de F. LASSALLE : *Die Philosophie Herakleitos des Dunklen von Ephesos* [La Philosophie d'Héraclite l'obscur d'Ephèse], Berlin, 1868.

clite », que je te rapporte mot pour mot, malgré sa longueur infinie. (Mais il faut que tu la lises, toi aussi) :

« Quand nous disions plus haut qu'Héraclite, dans ce fragment, a indiqué la vraie nature et la fonction de l'argent sur le plan de l'économie politique (Héraclite dit en effet : *πυρὸς τ'ἀνταμείβεσθαι πάντα καὶ πῦρ ἀπάντων, ὡσπερ χρυσοῦ χρήματα, καὶ χρημάτων χρυσός* [mais tout vient du feu, et le feu vient de tout, de même que l'or vient des biens matériels, et que de l'or viennent les biens matériels], il est bien superflu de remarquer que nous ne voulions pas, par là, en faire un théoricien de l'économie politique et que, par conséquent, nous étions bien³ loin de vouloir affirmer qu'il avait conçu quelques-unes des autres conséquences qui résultent de ce fragment. Mais, bien que cette science n'existât pas et ne pût exister à cette époque-là, et que, par conséquent, elle ne pût être l'objet des réflexions d'Héraclite, il est cependant juste qu'Héraclite, — parce que justement il ne poursuit jamais⁴ l'étude de déterminations réfléchies, mais seulement de concepts spéculatifs — dans ce fragment, a reconnu la nature de l'argent dans sa profondeur réelle, et d'une façon plus exacte que beaucoup de nos théoriciens modernes de l'économie ; et il n'est peut-être pas entièrement dénué d'intérêt — et pas si éloigné de notre sujet, qu'il pourrait sembler de prime abord — de voir comment **les découvertes modernes dans ce domaine résultent logiquement**⁵ de cette idée et en sont une simple conséquence. (Nota bene. L[assalle]⁶ n'a pas la moindre idée de ces découvertes.)

Lorsque Héraclite faisait de l'argent un moyen d'échange par **opposition** à tous les produits réels intervenant dans l'échange, et qu'il le dotait d'une **existence réelle** (je souligne où L[assalle] a souligné) uniquement au contact de ces produits, l'argent en tant que tel n'est pas alors par lui-même un produit affecté d'une valeur autonome, matérielle, il n'est pas une **marchandise** à côté d'autres marchandises, interprétation de la monnaie métallique à laquelle l'école de Say (belle delusion [illusion] continentale, que de croire qu'il existe une école de Say) s'en tient jusqu'à aujourd'hui, avec entêtement ; mais il n'est que le **représentant** idéal des produits réels en circulation, leur **signe de valeur**, qui ne **signifie que ces produits**. Pour une part, ce raisonnement est une déduction faite à partir de ce

3. Dans le texte de Lassalle, il n'y a pas « bien » [weit].

4. Le texte de Lassalle porte le mot « niemals » dont Marx a fait « nie ». Le sens n'en est pas modifié.

5. C'est Marx qui souligne.

6. Comme ailleurs nous avons complété chaque fois les noms dont Marx ou Engels n'écrivent que les initiales.

fragment, pour une part ce n'est que l'idée contenue dans ce fragment, selon Héraclite lui-même.

Mais si **tout** argent n'est que l'unité idéale ou l'expression de la valeur de tous les produits réels en circulation et **s'il n'acquiert d'existence réelle qu'en ces produits** qui constituent en même temps son contraire, alors il s'ensuit par pure conséquence de cette idée (Beau style ! il s'ensuit par « pure conséquence ») que la somme des valeurs ou la richesse d'un pays peut s'accroître seulement par l'augmentation des produits réels, et jamais par l'augmentation de la quantité d'argent, puisque l'argent, loin de constituer ne serait-ce qu'un élément quelconque de la richesse et de la valeur (maintenant nous avons richesse **et** valeur ; auparavant, somme des valeurs **ou** richesse), n'exprime toujours que la valeur sise dans les produits (voilà une belle résidence) et qui n'a de réelle valeur **qu'en eux**, en tant qu'unité abstraite. De là provient l'erreur du système de la balance commerciale⁷ (voilà qui est digne de Ruge⁸). De plus, il s'ensuit que **tout** l'argent est, quant à sa valeur, toujours égal aux produits en circulation, puisqu'il se borne à embrasser ces produits dans l'unité idéale de valeur, et que, par suite, il n'exprime que **leur** valeur ; il s'ensuit, par conséquent, que la valeur de cette masse totale d'argent ne sera jamais modifiée par une augmentation ou une diminution de la somme d'argent existante, et qu'elle restera toujours égale aux produits en circulation ; qu'au sens strict, il ne saurait absolument pas être question d'une **valeur** de l'argent, comparée à la **valeur** de tous les produits en circulation parce que dans une telle comparaison, on pose la valeur des produits et la valeur de l'argent comme **deux** valeurs autonomes, alors qu'il n'existe **qu'une seule** valeur, qui est réalisée concrètement dans des produits palpables, et s'exprime dans l'argent sous la forme d'une mesure de valeur abstraite, ou plutôt, alors que la **valeur** elle-même n'est rien d'autre que la mesure que l'on a abstraite des choses réelles, dans lesquelles elle n'est pas présente **en tant que telle**, mesure à laquelle on donne une expression particulière dans l'argent ; il ne s'ensuit donc pas que la valeur de tout l'argent est simplement égale à la valeur de tous les produits, mais en termes plus justes, que tout l'argent n'**EST** que la valeur de tous les produits en circulation. (Cette double façon de souligner le mot est de l'auteur). Il s'ensuit par conséquent, qu'en cas d'augmentation du nombre des pièces de monnaie, puisque la valeur de la somme reste identique, c'est

7. Ou mercantilisme.

8. Arnold RUGE : a édité avec Marx les *Annales franco-allemandes* en 1844 (1802-1880).

seulement la valeur de chaque pièce prise isolément qui diminuera, et qu'en cas de diminution de ce nombre, la valeur de chacune augmentera à nouveau nécessairement. Autre conséquence : comme l'argent ne représente que l'abstraction irréaliste de la valeur et le contraire des matières et produits réels, l'argent en tant que tel n'a pas besoin d'avoir une réalité propre, c'est-à-dire qu'il n'a pas besoin d'être fait d'une matière ayant réellement de la valeur, mais qu'il peut tout aussi bien être du papier-monnaie, et c'est alors précisément qu'il correspondra le mieux à son essence. Tous ces résultats, et beaucoup d'autres qui ne sont acquis que depuis les investigations de Ricardo et par une toute autre voie — et qui sont loin d'être adoptés universellement — se déduisent simplement de ce concept spéculatif qu'Héraclite avait compris. »

Je n'ai naturellement pas eu le moindre égard pour cette sagesse talmudique : j'ai fortement critiqué Ricardo en raison de sa théorie de l'argent, qui — par parenthèses — n'est pas de lui, mais de Hume et Montesquieu. Aussi se peut-il que Lassalle se sente personnellement concerné. En soi, il n'y avait aucun mal à cela, car, dans l'ouvrage contre Proudhon⁹, j'adoptais moi-même la théorie de Ricardo. Mais notre petit Juif Braun m'avait écrit une lettre fort ridicule, dans laquelle il me disait « qu'il s'intéressait à la prochaine parution de mon œuvre, bien qu'il eût lui-même un grand ouvrage en train sur l'économie politique », et qu'il « se donnait encore deux ans pour l'écrire ». Il disait aussi que, si je lui enlevais « trop d'idées neuves, il renoncerait peut-être complètement à son projet ». Well [fort bien] ! Je lui répondis qu'il n'avait aucune rivalité à craindre, puisque dans cette « nouvelle » science, il y avait place pour lui, pour moi, et pour une douzaine d'autres chercheurs encore. De mon exposé sur l'argent, il doit à présent tirer cette conclusion ou bien que je n'entends rien à cette question, bien que dans cette hypothèse ce soit le péché de toute l'histoire des théories sur l'argent en même temps que le mien, ou bien qu'il est un âne, qui, avec quelques phrases abstraites, comme « unité abstraite » et autres formules de la même veine, a la prétention de porter des jugements sur des choses empiriques qu'il faut étudier, et pendant longtemps into the bargain [par-dessus le marché] pour pouvoir en parler...

9. Il s'agit de l'ouvrage de Karl Marx : *Misère de la philosophie* (1847) dans lequel Marx oppose la théorie de la quantité d'argent de Ricardo à la « théorie » de l'argent chez Proudhon. Cf. K. Marx : *Misère de la philosophie*, Éditions sociales, Paris, 1961.

42. — MARX A LASSALLE

28 mars 1859.

... Tu te rendras compte que la première section ne contient pas encore le chapitre principal, c'est-à-dire le troisième, où il est question du *Capital*. J'ai considéré que c'était mieux ainsi, pour des raisons politiques, car la bataille proprement dite¹ commence avec ce chapitre 3, et il m'a paru prudent de ne pas faire peur « de prime abord »*...

1. Dans sa lettre à Engels du 7 novembre 1859, Marx explique à propos de ce troisième chapitre : « Il constitue en fait le cœur même de toute cette saloperie bourgeoise ».

43. — MARX A ENGELS

22 juillet 1859.

... Tu as oublié de m'indiquer si tu voulais bien écrire une note sur mon ouvrage. Grand enthousiasme chez les gars d'ici¹. Ils croient que l'affaire a échoué **parce qu'ils** ne savent pas que Duncker ne l'a même pas encore annoncée. Au cas où tu écrirais quelque chose, il ne faudrait pas oublier : 1^o que le proudhonisme est anéanti à la racine ; 2^o que le caractère **spécifiquement** social, nullement **absolu**, de la production bourgeoise, y est analysé dès sa forme la plus simple : celle de la **marchandise**. M. Liebknecht² a déclaré à Biskamp³ que « jamais encore un livre ne l'avait autant **déçu** » et Biskamp lui-même m'a dit qu'il ne voyait pas « *à quoi bon* »*...

1. D'ici = de Londres. Marx vient de rentrer à Londres après avoir rendu visite à Engels, à Manchester.

2. Il s'agit de Wilhelm Liebknecht, un des premiers députés socialistes en Allemagne.

3. Journaliste allemand, émigré à Londres.

44. — MARX A LASSALLE

6 novembre 1859.

... Je te remercie pour tes démarches auprès de Duncker. Tu te trompes, du reste, si tu crois que je m'attendais à des éloges, de la part de la presse allemande, ni qu'elle reconnaisse l'intérêt de l'ouvrage : je ne donnerai pas un sou pour qu'elle le fasse. J'attendais des attaques ou des critiques, j'espérais seulement que l'on ne ferait pas un silence total, ce qui, de plus, doit porter un grand préjudice à la diffusion. Les gens avaient pourtant, en de nombreuses occasions, vitupéré si vigoureusement contre mon communisme, qu'on pouvait s'attendre qu'ils étalent leur science contre son fondement théorique. Il existe pourtant, en Allemagne aussi, des journaux spécialisés en économie.

En Amérique, on a rendu compte en détail du premier fascicule dans toute la presse d'expression allemande, de New York à la Nouvelle-Orléans. Je ne crains qu'une chose : son caractère trop théorique pour le public ouvrier de là-bas...

45. — ENGELS A MARX

31 janvier 1860.

... Sur le plan politique, ou sur celui de la polémique, il est absolument impossible de se manifester directement, en Allemagne même, dans le sens de notre parti¹. Alors, que reste-t-il ? La fermer, ou bien faire des *efforts** qui ne seront connus que des émigrés et des Allemands américains, mais nulle part en Allemagne ; ou bien encore continuer à faire ce que tu as fait toi, dans ton premier fascicule, et moi dans « le Pô et le Rhin »². C'est ce que j'estime être l'essentiel pour commencer ; et si nous le faisons, Vogt aura beau crier, nous aurons très rapidement à nouveau suffisamment de footing [d'assise] pour pouvoir faire paraître çà et là dans la presse allemande les déclarations personnelles nécessaires whenever required [chaque fois qu'il le faudra]. En ce sens, la prochaine parution de ton second fascicule est naturellement de loin la chose la plus importante et j'espère que tu ne vas pas te laisser entraver par l'histoire de Vogt³ dans la poursuite de ton travail. Sois enfin pour une fois un peu moins consciencieux en ce qui concerne tes propres travaux ; c'est toujours beaucoup trop bien pour ce public miteux. L'essentiel est que le bouquin soit écrit et paraisse ; les ânes n'y trouveront sûrement pas les faiblesses qui te sautent aux yeux ; et s'il vient une période agitée, à quoi te servira que tout le travail soit interrompu avant que tu aies fini *Le Capital* en général ? Je connais très bien tous les autres dérangements qui viennent à la traverse ; mais je sais aussi que la principale cause de retard réside toujours dans tes propres scrupules. En fin de compte, c'est tout de même mieux que l'ouvrage paraisse plutôt que de ne pas paraître du tout à cause d'hésitations de ce genre...

1. Depuis 1851, la Prusse connaît une période de réaction politique.

2. Brochure d'ENGELS : *Le Pô et le Rhin*, parue à Berlin en 1859, où l'auteur analyse la situation politique, en Italie et en Allemagne notamment.

3. Engels fait allusion à l'ouvrage polémique de Marx : *Monsieur Vogt*, paru à Londres, sous forme de brochure en 1860. Le journaliste allemand Vogt avait attaqué Marx et l'émigration révolutionnaire. Pour des motifs politiques, Marx tint à rédiger avec un soin tout particulier sa réponse polémique.

46. — MARX A LASSALLE

15 septembre 1860.

... Ton éloge de mon livre m'a fait plaisir, car il est le fait d'un juge compétent¹. Je pense que la deuxième partie² pourra sans doute paraître d'ici à Pâques. La forme en sera quelque peu différente, plus accessible au peuple to some degree [jusqu'à un certain point]. Ce n'est absolument pas que je l'aie voulu ainsi, mais d'une part, cette deuxième partie a un objectif directement révolutionnaire, d'autre part, les faits que j'expose sont plus concrets.

En Russie, mon livre a fait une grosse impression et un professeur de Moscou a fait un cours là-dessus³. J'ai aussi reçu à propos de cet ouvrage, de la part de Russes, beaucoup d'appréciations amicales. Également de Français comprenant l'allemand...

1. A ne pas prendre au pied de la lettre, si l'on en croit l'opinion exprimée dans la lettre 41.

2. Il s'agit ici du deuxième cahier, voir note 1 de la lettre 33.

3. Sasonov a rapporté le fait, sans donner le nom du professeur. On suppose qu'il s'agit de I. K. Babst, qui, le 10 janvier 1860, dans la salle de l'Académie pratique des sciences commerciales de Moscou, avait donné un cours public d'économie politique. Dans ce cours, Babst ne fit pas un exposé de la doctrine marxiste, telle que Marx l'a développée dans sa *Contribution à la critique de l'économie politique* ; il n'a fait que reprendre les thèses les plus importantes contenues dans la préface de l'ouvrage.

47. — MARX A ENGELS

6 mars 1862.

... Peux-tu m'envoyer par écrit, concernant votre fabrique, à titre d'exemple, un relevé de toutes les catégories de travailleurs (sans exception, except the warehouse [sauf l'entrepôt]), qui y sont employés, et quelle est la proportion de ces catégories les unes par rapport aux autres ? J'ai besoin, en effet, d'un exemple pour mon livre, afin de montrer que, dans des ateliers mécanisés, **la division du travail**, constituant l'infrastructure d'une manufacture, telle qu'elle est décrite par A. Smith, n'existe pas. Le principe lui-même a déjà été expliqué par Ure¹. Il s'agit d'un exemple quelconque...

1. Andrew URE : chimiste et économiste anglais (1778-1875).

48. — MARX A LASSALLE

16 juin 1862.

... Ta mise en garde à propos de Rodbertus et Roscher¹ m'a rappelé que j'avais encore quelques notes à prendre sur leurs ouvrages et à rédiger quelques remarques à leur propos. Pour ce qui est de Rodbertus, dans la première lettre que je t'ai adressée, je ne lui avais pas assez rendu justice. Il y a vraiment beaucoup de bonnes choses là-dedans. Seule, sa tentative de formuler une nouvelle théorie des rentes est presque puérile, comique. En effet, selon lui, aucune matière première n'intervient dans les bilans en agriculture, parce que... le paysan allemand, Rodbertus l'assure, ne compte pas comme dépenses dans ses bilans les semences, le fourrage, etc..., qu'il ne fait pas entrer en ligne de compte ces frais de production, que, donc, il **calcule faux**. En Angleterre, où le fermier calcule juste depuis plus de 150 ans, il ne devrait à ce compte, **pas** exister de rente foncière du tout. Il ne faudrait donc pas en conclure, comme Rodbertus le fait, que le fermier paye une rente, parce que son taux de profit est plus élevé que dans la manufacture, mais parce que, par suite d'un faux calcul, il se contente d'un taux de profit plus faible. Du reste cet exemple suffit à me montrer comment le caractère partiellement peu avancé du développement des rapports économiques en Allemagne sème nécessairement la confusion dans les esprits. La théorie de Ricardo sur la rente foncière, dans sa formulation actuelle, est absolument fautive ; mais tout ce que l'on a avancé contre elle est un malentendu, ou bien indique au mieux, que certains phénomènes ne concordent pas *prima facie* [au premier coup d'œil] avec la théorie de Ricardo. Cette dernière constatation n'est pas, d'ailleurs, un argument contre une théorie. Les théories positives opposées à celle de Ricardo sont, par contre, mille fois plus fausses. Si puérile que soit la solution positive de Monsieur Rodbertus, il y a cependant en elle une tendance juste, mais dont la caractérisation nous entraînerait ici beaucoup trop loin.

Pour ce qui est de Roscher, je ne pourrai mettre son livre sur ma table et y faire quelques gloses marginales que dans quelques

1. Économistes allemands contemporains avec lesquels Marx et Engels ont très souvent polémique. Rodbertus préconisera un « socialisme d'État ».

semaines. Je me réserve ce type-là pour une **note**. Pour de tels bons élèves, il n'est pas de place dans le texte. Roscher possède sans conteste de vastes connaissances — et souvent fort utiles sur le sujet, bien que j'entrevoie même ici, dans sa prose, l'*alumnus* [l'élève] de Göttingen, qui fouille sans aucune liberté dans les trésors de la littérature, et ne connaît pour ainsi dire que la « littérature officielle »; *respectable* *. Mais laissons cela de côté. De quelle utilité me serait un type qui connaîtrait tout ce qui a paru sur les mathématiques, mais ne comprendrait rien aux mathématiques? Quel chien éclectique, satisfait de lui-même, faisant l'important, et d'une finesse moyenne ! Si un tel bon élève qui, de par sa nature, ne pourra jamais faire autre chose qu'apprendre et enseigner ce qu'il a appris, qui ne viendra jamais à se corriger lui-même, si un Wagner² de ce genre était, au moins, honnête, consciencieux, il pourrait être utile à ses élèves. Si seulement il ne cherchait pas de faux-fuyants et disait franchement : ici, il y a une contradiction. Les uns disent ceci, les autres cela. Quant à moi, les choses étant ce qu'elles sont, je ne formule aucun jugement. Voyez à présent vous-mêmes comment vous en tirer ! Sous cette forme, les élèves auraient d'une part une connaissance du sujet et d'autre part, ils seraient préparés à travailler par eux-mêmes. Mais, il est vrai, je demande ici quelque chose qui contredit la nature même du « bon élève » ; sa caractéristique est *essentiellement* * de ne pas comprendre les **questions** elles-mêmes ; ce n'est que dans la moisson des **réponses** déjà données que son éclectisme va renifler pour trouver sa pâture. Mais même alors, il ne le fait pas honnêtement, mais always with an eye to the prejudices and the interest of his paymasters [louchant toujours d'un œil vers les préjugés et les intérêts de celui qui le paye]. Comparé à une telle canaille, un casseur de cailloux est *respectable* *...

2. Wagner, personnage du *Faust* de Goethe, famulus de Faust, son disciple terne et sans génie.

49. — MARX A ENGELS

18 juin 1862.

... Par ailleurs, je donne maintenant un grand coup de collier et, c'est étrange, malgré toute *la misère* *¹ qui règne autour de moi, mon cerveau fonctionne mieux que toutes les années passées. J'allonge un peu ce tome, étant donné que ces chiens d'Allemands n'apprécient la valeur des livres qu'à leur volume cubique. Par parenthèse, je vois enfin clair dans la question emmerdante de la rente foncière (mais **je n'y fais même pas allusion** dans cette partie de mon ouvrage). Il y a longtemps que j'éprouvais des *misgivings* [de noirs pressentiments] quant à la parfaite exactitude de la théorie de Ricardo] et j'ai enfin découvert la supercherie. Mais également dans d'autres questions qui font partie de ce tome, j'ai fait quelques découvertes intéressantes et surprenantes, depuis notre dernière rencontre.

Le Darwin que j'ai à nouveau parcouru m'amuse quand il prétend appliquer, à la flore et à la faune **également**, la théorie « de Malthus », comme si chez Monsieur Malthus l'astuce ne résidait pas justement dans le fait qu'elle **n'est pas** appliquée aux plantes et aux animaux, mais seulement aux hommes — avec la progression géométrique — à l'opposé de ce qui se passe pour les plantes et les animaux. Il est curieux de voir comment Darwin retrouve chez les bêtes et les végétaux sa société anglaise avec la division du travail, la concurrence, l'ouverture de nouveaux marchés, les « inventions » et la « lutte pour la vie » de Malthus. C'est le *bellum omnium contra omnes* [la guerre de tous contre tous] de Hobbes² et cela fait penser à la Phénoménologie de Hegel, où la société bourgeoise figure sous le nom de « **règne animal** intellectuel », tandis que chez Darwin c'est le **règne animal** qui fait figure de société bourgeoise...

A propos * ! Si cela pouvait se faire à très brève échéance, sans te demander trop de travail, je souhaiterais avoir un **paradigma** [exemple] de comptabilité italienne, avec explication jointe. Ça me serait utile pour éclairer le *Tableau économique* du Dr Quesnay³...

1. La situation financière de Marx est désespérée. La *Wiener Presse* ne lui prend qu'un article sur quatre. La femme de Marx tente de vendre une partie des livres de son mari.

2. Thomas HOBBS : philosophe matérialiste anglais du xvii^e siècle.

3. François QUESNAY : économiste français du xviii^e siècle, fondateur de la doctrine des physiocrates.

50. — MARX A ENGELS

2 août 1862.

... C'est un vrai miracle que, de la façon dont vont les choses, je puisse avancer mes travaux théoriques. J'ai tout de même l'intention à présent d'introduire dans ce tome dès maintenant, sous forme de chapitre annexe, *id est* [c'est-à-dire] à titre d'« illustration » d'une thèse précédemment énoncée, la théorie de la rente¹. Je veux te soumettre en quelques mots **cette question compliquée et fort longue à exposer**, afin que tu **ME COMMUNIQUES TON OPINION**².

Je distingue, tu le sais, deux parties dans le Capital : le capital constant (matières premières, *matières instrumentales*³, outillage, etc.), dont la valeur se **borne à réapparaître** dans la valeur du produit, et deuxièmement le **capital variable**, c'est-à-dire le capital déboursé en salaires, qui contient moins de travail matérialisé que l'ouvrier n'en donne en contrepartie. Par exemple, si le salaire quotidien = 10 heures et si l'ouvrier travaille 12 heures, il remplace le capital variable + 1/5 de ce dernier (2 heures). Cet excédent je l'appelle **plus-value** (surplus value)⁴.

Suppose que le **taux de la plus-value** (par conséquent la durée de la journée de travail et l'excédent du sur-travail par rapport au travail nécessaire à l'ouvrier pour reproduire les salaires works [salaires de l'ouvrier]) soit par exemple de 50 p. c. [pour cent]. Dans ce cas, l'ouvrier pour une journée de travail de 12 heures travaillerait par exemple 8 heures pour lui, 4 heures (8/2) pour l'employer [employeur]. Et suppose cela dans toutes les trades [branches d'industrie] de sorte que les éventuelles différences dans l'average working time [durée moyenne du

1. On sait que la question de la rente foncière sera étudiée seulement dans le Livre III.

2. Souligné deux fois dans l'original.

3. En français dans le texte. Il s'agit probablement de matières auxiliaires qui n'entrent pas directement dans le produit, mais en permettent la fabrication.

4. Le terme apparaît ici pour la première fois. Les développements qu'on va lire se retrouvent au Livre III, Éditions sociales, t. VI, pp. 159 et suivantes.

travail] ne soient qu'une simple compensation pour la plus ou moins grande difficulté du travail, etc.

Dans ces conditions, pour une exploitation **uniforme** de l'ouvrier, dans les **diverses** trades [branches d'industrie], des capitaux différents, employés dans des sphères de production différentes, fourniront pour une **même quantité** de capital des amounts of surplus value [quantités de plus-value] très **différentes**, et par suite des **taux de profit très différents**, since profit is nothing but the proportion of the surplus value to the total capital advanced [étant donné que le profit n'est rien d'autre que le rapport de la plus-value au capital total qui a été avancé]. Ceci dépendra de la **composition organique** du capital, c'est-à-dire de la façon dont il se divise en capital constant et capital variable.

Suppose, comme ci-dessus, que le sur-travail = 50 p. c. Si par exemple 1 £ = 1 journée de travail (peu importe que tu te représentes sous ce vocable une journée qui durerait une semaine, etc.), la journée de travail = 12 heures, le travail, nécessaire (celui qui reproduit le salaire) = 8 heures, le salaire de 30 ouvriers (ou de 30 journées de travail) = alors 20 £ et la valeur de leur travail = 30 £, le capital variable pour un ouvrier (qu'il s'agisse d'un jour ou d'une semaine) = 2/3 £ et la valeur qu'il crée = 1 £. L'amount [montant] de la surplus value [plus-value] qu'un capital de 100 £ produit dans différentes trades [branches d'industrie] sera très différent selon la proportion dont ce capital de 100 se répartit en capital constant et capital variable. Désigne par C le *capital constant* *, par V, le variable. Si, par exemple, dans la cotton industry [l'industrie cotonnière] la composition est de C 80, V 20, la valeur du profit = 110 (pour une plus-value ou un surplus labour [sur-travail] de 50 p. c.). La masse de la plus-value = 10 et le taux du profit = 10 p. c., puisque le profit est égal au rapport de 10 (de la surplus value [plus-value] à 100 (valeur totale of the capital expended [du capital déboursé]). Supposons que dans l'industrie de l'habillement la composition du capital soit la suivante : C 50, V 50 de sorte que le produit = 125, la plus-value (pour un taux de 50 p. c. comme ci-dessus) = 25 et le taux de profit = 25 p. c. Prends une autre industrie où le rapport sera C 70, V 30, de sorte que le produit = 115, le taux de profit = 15 p. c. Enfin une industrie où la composition = C 90, V 10 de sorte que le produit = 105 et le taux de profit = 5 p. c.

Nous avons ici, pour une **exploitation du travail identique**, dans le cas de capitaux de même grandeur investis dans différentes trades [des branches d'industries différentes] de très different amounts of surplus value, and hence very different rates of profit [des quantités de plus-value très différentes et par conséquent des taux de plus-value très différents].

Mais rassemblons les 4 capitaux ci-dessus, cela donne :

	Valeur du produit.		Taux de profit =		Taux de plus-
1. C 80 V 20	110		10 p. c.		Taux de plus-
2. C 50 V 50	125	—	= 25 p. c.		value dans
3. C 70 V 30	115	—	= 15 p. c.		tous les cas
4. C 90 V 10	105	—	= 5 p. c.		= 50 p. c.
Capital	400		Profit = 55 p. c.		

Ce qui pour 100 donne un taux de profit de 13 3/4 p. c. Si l'on considère le **capital total** (400) de la **classe**, le taux de profit = 13 3/4 p. c. Et les capitalistes sont frères. La concurrence (transfer of capital or withdrawal of capital from one trade to the other) [transfert de capital ou retrait de capital d'une branche pour le placer dans une autre] réalise ceci, que des capitaux de **même grandeur** dans des **différentes trades**, despite their different organic compositions, yield the **same average rate of profit** [branches d'industrie **différentes**, obtiennent le **même taux moyen de profit**, en dépit de leur composition organique différente.] En d'autres termes, l'**average profit** [profit moyen] qu'un capital of [de] £ 100 rapporte for instance in a certain trade [par exemple dans une certaine branche], il ne le rapporte pas au titre du capital particulier qu'il est, ni non plus en proportion de la surplus value [plus-value] qu'il produit lui-même, mais en tant que **partie aliquote** de l'ensemble du capital de la classe capitaliste. C'est une share [action] dont le dividende, proportionnel à sa grandeur, est prélevé sur la somme totale de surplus value [plus-value] (ou travail non payé) que produit l'ensemble du capital variable (investi en salaires) de la classe.

Pour que, dans l'exemple ci-dessus, 1, 2, 3, 4, obtiennent le même **average profit** [profit moyen], il faut que chaque catégorie vende ses marchandises £ 113 1/3. 1 et 4 les vendent **au-dessus de leur valeur**, 2 et 3 **au-dessous** de leur valeur.

Le prix, fixé de la sorte = the expenses of capital + the average profit, for instance 10 p. c. [les débours de capital + le profit moyen, par exemple de 10 p. c.], c'est ce que Smith appelle le **natural price**, costprice, etc.⁴. C'est ça l'**average**

4. Chez Smith, et à sa suite chez Ricardo, le profit moyen est inclus dans le prix de revient. Dans cette lettre, Marx emploie leur terminologie. Par la suite, il forgera le terme de prix de production et distinguera très nettement prix de production et prix de revient (*Kostpreis*). Par prix de revient, il entend uniquement ce que le capitaliste débourse pour la production des marchandises.

price [le prix moyen] auquel la concurrence entre les différentes trades [différentes branches d'industrie] ramène les prix dans les different trades — (par transfer of capital or withdrawal of capital [transfert ou retrait de capital]). La concurrence **ne** ramène donc **pas** les marchandises à leur **valeur**, mais à des **prix de revient** qui sont supérieurs, inférieurs ou = à leurs valeurs, selon la composition organique des capitaux.

Ricardo confond **valeurs** et **prix de revient**. Il croit donc, que si une rente absolue⁵ existait (c'est-à-dire une rente **Indépendante** de la fertilité différente des catégories de sols), les agricultural produce, etc. [produits agricoles], seraient constamment vendus au-dessus de leur **valeur**, parce qu'étant vendus **au-dessus** de leur prix de revient (the advanced capital + the average profit [capital avancé + profit moyen]). Ce qui renverserait la loi fondamentale. Il nie donc l'existence de la rente absolue et n'accepte que la rente différentielle.

Mais son assimilation de **values of commodities** à **costprices of commodities** [valeur des marchandises et prix de revient des marchandises] est totalement fautive et elle est reprise traditionnellement de A. Smith.

Voici le fait :

Suppose que l'**average** composition [composition moyenne] de tout le **not agricultural capital** [capital non agricole] soit C 80, V 20, ce qui donne un produit (pour un taux de plus-value de 50 p. c.) = 110 et un taux de profit = 10 p. c.

Suppose en outre que l'**average** composition de l'**agricultural capital** [composition moyenne du capital agricole] soit C 60, V 40 (statistiquement, ces chiffres sont assez justes pour l'Angleterre); la rente procurée par l'élevage du bétail, etc., importe peu dans cette question car elle n'est pas déterminée par elle-même, mais par la cornrent [rente du blé]. Dans ce cas, pour la même exploitation du travail que ci-dessus, le produit = 120 et le taux de profit 20 p. c. Si le farmer vend l'**agricultural produce** [produit agricole] dans ces conditions à **sa valeur**, il le vend à 120 et non pas à **110**, son **prix de revient**. Mais la **propriété foncière** empêche que le farmer n'assimile pour les brother capitalists [frères capitalistes] la **valeur** de son produit au prix de revient. La concurrence des capitaux ne peut arracher ce résultat. Le propriétaire foncier vient s'en mêler et prélève la **différence entre valeur et prix de revient**. Un rapport peu élevé du capital constant au variable exprime de façon générale un faible (ou relativement faible) développement de la productivité du travail dans une sphère de production parti-

5. Les développements qui suivent se retrouvent sous une forme très voisine dans *Le Capital*, t. VIII.

culière. Si donc l'average composition de l'agricultural capital [composition moyenne du capital agricole] est par exemple C 60, V 40, tandis que celle du not agricultural capital [capital non agricole] est de C 80, V 20, cela prouve que l'agriculture n'a pas encore atteint le même niveau de développement que l'industrie. (Ce qui est très explicable, puisque, toutes autres raisons mises à part, la condition préalable de l'industrie c'est une science relativement ancienne, la mécanique, tandis que l'agriculture suppose ces sciences toutes nouvelles que sont la chimie, la géologie et la physiologie.) Si (dans l'hypothèse ci-dessus) le rapport s'établit, dans l'agriculture, à $\frac{C}{V} = \frac{80}{20}$, la **rente absolue** disparaît. Il ne subsiste que la **rente différentielle**, mais que je développe de façon telle que l'hypothèse de Ric[ardo] d'une constante deterioration of agriculture [détérioration de l'agriculture] apparaît most ridiculous and arbitrary [fort ridicule et arbitraire].

Dans la détermination ci-dessus du **cost-price** [prix de revient] différent de la **value** [valeur], il faut ajouter encore qu'à la différence du capital constant et capital variable qui résulte du **procès de production immédiat** du capital, vient s'ajouter la différence entre capital **fixe et circulant** qui provient du **procès de circulation** du capital. Toutefois, si je voulais insérer ça ci-dessus, la formule serait trop compliquée.

Tu as là, roughly [en gros], — car la chose est assez complexe, — la critique de la théorie de Ric[ardo]. Tu avoueras au moins, que le fait de tenir compte de l'**organic composition of capital** [composition organique du capital] fait tomber quantité de contradictions apparentes et de problèmes qui se présentaient jusqu'ici...

Tu verras que dans ma conception de la « rente absolue », la **propriété foncière** indeed (under certain historical circumstances) [en fait, (dans certaines circonstances historiques)] renchérit le prix des produits bruts. Fait, du point de vue communiste, très utilisable.

Si l'on suppose que le point de vue ci-dessus est juste, il n'est **absolument pas nécessaire** qu'une **rente absolue** soit payée en toutes circonstances, ou par toute **catégorie de terrain** (même en partant de la composition de l'agricultural capital [capital agricole] que nous avons supposée). Elle n'est pas payée là où la **propriété foncière** — en fait ou légalement — **n'existe pas**. Dans ce cas, l'agriculture n'offre no peculiar resistance to the application of capital [pas de résistance particulière à l'emploi de capital]. Celui-ci se meut alors dans cet élément avec autant de liberté que dans n'importe quel autre. Le produit agricole est alors vendu, comme c'est toujours le cas pour quantité de produits industriels, au **prix de revient, au-dessous** de sa valeur. En fait, la **propriété foncière** peut

disparaître, même là où le capitaliste et le propriétaire foncier ne constituent qu'une seule et même personne, etc.

Mais il est superflu d'entrer ici dans ces détails.

La **simple rente différentielle** — qui ne résulte pas du fait que capital on land instead of any other field of employment [du capital] est employé [à la campagne au lieu de l'être dans quelque autre secteur] — ne présente aucune difficulté théorique. Ce n'est rien d'autre qu'un surplus profit [sur-profit] qui existe aussi dans chaque sphère de la production industrielle, pour tout capital travaillant dans des conditions meilleures que les average conditions [conditions moyennes]. Simplement, il se fixe dans l'agriculture, parce qu'il y est fondé sur une base aussi solide et (relativement) aussi ferme que les different degrees of natural fertility [différents degrés de fertilité naturelle] des diverses espèces de sols.

51. — MARX A ENGELS

9 août 1862.

... Quant à la **théorie de la rente**, je dois naturellement attendre d'abord ta lettre. Mais pour simplifier les « débats », comme dirait Heinrich Bürgers¹, quelques remarques :

I. Le seul fait que j'aie à démontrer **théoriquement**, c'est la **possibilité** de la rente absolue, sans que soit violée la loi de la valeur. C'est là le point central autour duquel se livre la bataille **théorique** depuis les Physiocrates. Ric[ardo] nie cette possibilité ; moi, je l'affirme. J'affirme en même temps que sa négation repose sur un dogme faux théoriquement et repris d'A. Smith — il s'agit de l'identité supposée entre les **cost-prices** [prix de revient] et les **values of commodities** [valeurs des marchandises] — ensuite que, dans les **exemples** choisis par Ric[ardo], pour illustrer sa thèse, il présuppose toujours des conditions où, soit la production capitaliste, soit (en fait ou légalement) **la propriété foncière, n'existent pas**. Or : il s'agit précisément d'examiner cette loi dans le cas où ces faits existent.

II. En ce qui concerne² **l'existence** de la rente foncière absolue, ce serait une question à résoudre au moyen de statistiques, dans chaque pays. Mais l'importance de la solution purement théorique dans le seul domaine théorique apparaît quand on voit les statisticiens et les praticiens en général affirmer depuis 35 ans l'existence de la rente foncière absolue, tandis que les théoriciens (influencés par Ric[ardo]) cherchent par des abstractions très forcées et théoriquement faibles, à en démontrer l'impossibilité. Jusqu'à présent, j'ai constamment trouvé que dans de telles querelles [querelles], ce sont les théoriciens qui avaient toujours tort.

III. Je prouve que, même si on admet l'existence de la rente foncière absolue, il ne s'ensuit nullement que, under all circumstances [en toutes circonstances], la terre la plus mal cultivée

1. Heinrich BÜRGERS : membre de la Ligue des Communistes et rédacteur de la *Nouvelle Gazette rhénane* (1820-1878).

2. Erreur de plume de Marx. On lit dans l'original *existiert* (existe) au lieu de *betrifft* que le texte implique.

ou la mine la plus pauvre doivent rapporter une rente, mais qu'il est fort possible qu'elles soient obligées de vendre leurs produits à la valeur du marché, mais **au-dessous** de leur valeur **individuelle**. Ric[ardo], pour prouver le contraire, suppose toujours — ce qui est théoriquement faux — que under all conditions of the market [dans toutes les conditions du marché] — c'est la³ marchandise produite dans les conditions les **moins favorables** qui détermine la valeur de marché. Dans les annales franco-allemandes⁴, tu avais déjà fait les objections qu'il fallait à cette thèse.

Voilà pour les compléments au sujet de la rente.

Pour Brockhaus⁵, Lassalle promet de faire tout son possible et je crois qu'il le fera, puisqu'il a déclaré solennellement qu'il ne veut publier ou mettre en train — chez lui, en réalité, les deux expressions sont identiques — **son magnum opus** [grand ouvrage] sur l'économie politique, que lorsque mon travail aura paru...

3. L'original indique ici *das* au lieu de *die* (Ware).

4. Marx fait allusion ici au texte d'Engels : « Esquisse d'une critique de l'économie politique » paru en 1844, dans les *Annales franco-allemandes*.

5. Éditeur de Leipzig que Lassalle devait pressentir.

52. — MARX A ENGELS

20 août 1862.

... Ne pourrais-tu venir ici pour quelques jours ? J'ai renversé tant de vieilles choses dans ma *Critique*, que je désirerais auparavant discuter de quelques points avec toi. Écrire sur ces trucs-là t'ennuie et m'ennuie aussi.

Mais il y a un point sur lequel, par ta pratique, tu dois nécessairement être informé. Supposons que l'ensemble des machines, avec lesquelles on monte une affaire, vaille 12 000 livres. Supposons qu'elles soient usées, on en a en moyenne [en moyenne] en 12 ans. Si donc on ajoute aux produits fabriqués un surcroît de valeur de 1 000 livres par an, les machines sont amorties en 12 ans. A. Smith et ses successeurs sont parvenus à cette conclusion. Mais in fact [en fait], ceci n'est qu'une moyenne de calcul [calcul sur une moyenne]. La situation est la même pour les machines qui ont 12 ans à vivre que pour un cheval qui aurait 10 ans à vivre ou qui serait capable de travailler pendant ce temps. Bien qu'au bout de dix ans on doive le remplacer par un nouveau cheval, il serait faux en réalité de dire que chaque année 1/10 de cheval meurt. Monsieur Nasmyth¹ remarque au contraire, dans une lettre aux factory inspectors² [inspecteurs de fabrique], que les machines — tout au moins certains types de machines, la deuxième année better run than in the first [tournent mieux que la première]. At all events [en tout cas], pendant ces douze ans, on ne doit pas remplacer chaque année in natura [en nature] 1/12 des machines. Que fait-on de ce fonds qui, annuellement, remplace 1/12 de l'outillage ? N'est-ce pas, en fait, un fonds d'accumulation destiné à élargir la production, abstraction faite de toute conversion of revenue into capital [conversion de revenu en capital] ? L'existence de ce fonds n'explique-t-elle pas **en partie le taux très différent** d'accumulation du capital chez les nations où la production capitaliste est développée, où par conséquent existe beaucoup de *capital fixe* * par opposition aux nations où ce n'est pas le cas ?...

1. James NASMYTH : ingénieur et agronome anglais (1808-1890).

2. Lettre reproduite en partie dans *Le Capital*, t. VI, pp. 115-117.

53. — ENGELS A MARX

9 septembre 1862.

... La théorie sur la rente était vraiment trop abstraite pour moi, dans ce tourbillon de coton ; il faut que je réfléchisse à la chose, quand j'aurai davantage de calme. Il en est de même pour ton histoire d'usure des machines, à propos de laquelle toutefois, je crois fermement que tu t'es engagé sur une fausse piste. C'est que la durée d'usure des machines n'est pas la même pour toutes. Cependant, je t'en dirai davantage à ce sujet à mon retour...

54. — MARX A KUGELMANN¹

28 décembre 1862.

... J'ai été très heureux de voir, à la lecture de votre lettre, que vous prenez, vous et vos amis, un intérêt si chaleureux à ma *Critique de l'économie politique*. La deuxième partie en est à présent enfin terminée, c'est-à-dire excepté la mise au net et le dernier polissage en vue de l'impression. Cela fera à peu près trente placards. C'est la suite du fascicule I, mais l'ouvrage paraîtra séparément sous le titre *Le Capital* et « Contribution à la critique de l'économie politique » ne figurera qu'en sous-titre. En fait, l'ouvrage n'englobe que ce qui devait constituer le troisième chapitre de la première partie : « Le Capital en général ». N'y est donc pas incluse la concurrence des capitaux ni le crédit. Ce volume contient ce que les Anglais appellent « the Principles of political Economy »². C'est (avec la première partie) la quintessence et le développement de ce qui va suivre pourrait facilement être réalisé par d'autres, sur la base de ce qui est déjà écrit³ (à l'exception peut-être du rapport entre les diverses formes d'État et les différentes structures économiques)...

Pour ce qui est de la maison d'édition, je ne donnerai à aucune condition ce tome II⁴ à Monsieur Duncker. Il avait reçu le manuscrit du fascicule I en décembre 1858 et ne le fit paraître qu'en juillet ou août 1859. J'ai quelques chances, pas très fortes toutefois, que Brockhaus imprime la chose. *La conspiration de silence*⁵, dont m'honore la racaille littéraire allemande, dès qu'elle constate que des insultes ne règlent pas la question, m'est défavorable sur le plan de l'édition, sans parler de la tendance de mes travaux. Dès que le manuscrit sera prêt (je commencerai la mise au net en janvier 1863), je l'apporterai moi-même en Allemagne, car il est plus facile de venir à bout des libraires au moyen de contacts personnels.

1. Ludwig KUGELMANN : médecin de Hanovre avec lequel Marx entre ici en relation et à qui il rendra visite lors de son prochain voyage en Allemagne. Ses lettres à Kugelmann comptent parmi les plus intéressantes (1830-1902).

2. Les principes de l'économie politique.

3. C'est une des raisons qui expliqueraient que Marx n'ait pas publié les livres II et III de son vivant, laissant ce soin à Engels.

4. Marx considère le Livre I^{er} du *Capital* comme le II^e volume de sa *Critique de l'économie politique*. Cf. lettre 33.

5. Nous avons respecté la formule de l'original.

J'ai toutes chances que, sitôt que l'ouvrage paraîtra en allemand, on en assure à Paris une version française⁶. Moi-même, je n'ai absolument pas le temps de le mettre en français, d'autant moins que je veux, soit écrire la suite en allemand, c'est-à-dire la fin de l'exposé du *Capital* : la concurrence et le crédit, soit rassembler les deux premiers travaux⁷ en un seul ouvrage pour le public anglais. Je ne crois pas qu'il faille s'attendre à quelque effet en Allemagne, tant qu'on n'aura pas reçu un certificat de l'étranger. Dans le premier fascicule, le mode d'exposition était, il est vrai, très peu populaire. Cela tenait en partie à la nature abstraite du sujet, au peu de place qui m'était imparti et au but de ce travail. Cette partie-ci est plus facilement intelligible, parce qu'elle traite de choses plus concrètes. Des essais scientifiques écrits en vue de révolutionner une science ne peuvent être jamais vraiment populaires. Mais une fois la base scientifique posée, il est facile de les rendre accessibles à un public populaire. Si les temps devaient devenir un peu plus agités, on pourrait aussi choisir les couleurs et les encres qu'un exposé populaire de ces sujets-ci imposerait alors. Par contre, je me serais attendu il est vrai à ce que les spécialistes allemands, ne serait-ce que par décence, n'ignorent pas aussi complètement mes travaux. J'ai en outre fait l'expérience, nullement réjouissante, que des amis, des gens de notre parti, qui s'étaient longtemps occupés de cette science et qui, en privé, m'avaient écrit un débordement de louanges exagérées à propos du premier fascicule, n'ont pas fait un geste pour publier un compte rendu ou même simplement annoncer le contenu de l'ouvrage dans des revues où ils avaient leurs entrées. Si c'est là une tactique politique, je confesse que je ne puis en percer le mystère...

6. Mme Marx a séjourné à Paris du 17 au 23 décembre 1862. Elle a vu Élie Reclus qui se déclare disposé à se charger de la traduction française de l'ouvrage. En réalité, ce projet échouera et la version française ne commencera à paraître qu'en 1872.

7. C'est-à-dire *Contribution* et *Le Capital*.

55. — MARX A ENGELS

24 janvier [18]63.

... Pour la section de mon livre sur l'outillage d'une entreprise, j'éprouve un grand scrupule. Je n'ai jamais compris clairement comment les selfactors [machines à filer automatiques]¹ ont modifié l'industrie de la filature, ou plutôt, puisque déjà auparavant on utilisait la vapeur, comment, malgré l'usage de la vapeur, l'ouvrier de filature devait-il faire intervenir sa force motrice propre ?

Je te saurais gré de m'éclairer à ce sujet...

56. — MARX A ENGELS

28 janvier 1863.

... Dans ma dernière lettre, je t'ai interrogé sur les selfactors [machines à filer automatiques]. La question est à vrai dire la suivante : de quelle manière **avant** cette invention intervenait l'ouvrier qu'on appelle le fileur [spinner]. Je comprends ce qu'est le selfactor, mais pas la situation qui l'a précédé.

J'insère certaines choses dans la section sur le machinisme. Il y a quelques questions curieuses que j'ignorais lors de la première élaboration. Pour y voir clair sur ce point, j'ai relu entièrement mes cahiers (d'extraits) sur la technologie¹ ; je suis de même un cours (travaux pratiques et expériences seulement) que le professeur Willis fait pour les ouvriers (dans la Jermynstreet, Institut de Géologie où Huxley² a fait aussi ses conférences). Je réagis à la mécanique comme aux langues. Je comprends les lois mathématiques, mais face à la plus simple réalité technique nécessitant une vision concrète, j'éprouve plus de difficultés que le plus grand des imbéciles.

Tu sais ou tu ne sais peut-être pas, car en soi la chose est sans importance, qu'il existe une grande discussion sur le point de savoir ce qui distingue la **machine** de l'**outil**. Les spécialistes anglais de mécanique (mathématiciens), avec la manière simpliste qui est bien la leur, appellent *tool* a simple machine [outil, une machine simple] et *machine* a complicated tool [machine, un outil complexe]. Cependant, les technologues anglais qui tiennent un peu plus compte de l'économie font la distinction suivante (et à leur suite beaucoup d'autres, presque tous les économistes anglais) : dans un cas, le *power* [la force motrice] provient de l'homme, dans l'autre a *natural force* [d'une force naturelle]. Les ânes allemands qui se distinguent dans ces vétilles ont donc décidé qu'une **charrue**, par exemple, **serait** une machine tandis que la Jenny³ la plus compliquée, etc., du moment qu'elle est mue à la main, ne le serait pas. Or il est incontestable qu'en examinant la machine **dans sa forme élémentaire**, nous constatons que la révolution industrielle ne

1. Cf. lettre 12 du 13 octobre 1851.

2. Thomas Henry HUXLEY : naturaliste anglais, ami de Darwin (1825-1895).

3. Machine à filer inventée en 1764 par l'Anglais Hargreaves.

1. Voir ci-dessous, lettre 65, note 2.

part pas de la **force motrice**, mais de cette partie de la machine que les Anglais appellent la **working machine** [machine de travail], donc elle ne part pas par exemple de l'emploi de l'eau ou de la vapeur se substituant au pied pour actionner le rouet, mais de la transformation du processus immédiat du filage lui-même et de l'éviction de cette partie du travail humain qui n'est pas simple exertion of power [dépense de force] (comme l'action de presser la pédale du rouet), mais le processus de travail affectant immédiatement la matière à transformer. D'autre part, il est tout aussi évident que dès l'instant où il ne s'agit plus de l'évolution historique de la machine, mais de la machine en tant que base du mode de production actuel, l'**Arbeitsmaschine** [machine de travail] (par exemple, dans la machine à coudre) est la seule partie décisive ; étant donné que, dès que ce processus a été mécanisé, tout le monde sait de nos jours qu'on peut l'actionner, selon sa dimension, à la main, au moyen de l'eau ou à la vapeur.

Pour les mathématiciens purs, ces questions sont indifférentes, mais elles prennent beaucoup d'importance dès qu'il s'agit de démontrer la connexité des rapports sociaux humains et de l'évolution de ces modes de production matériels.

La relecture de mes notes sur l'histoire de la technologie m'a amené à penser qu'à part les inventions de la poudre, de la boussole et de l'imprimerie — (conditions indispensables au développement de la bourgeoisie) — du **xvi^e** jusqu'à la moitié du **xviii^e** siècle, de la période où la manufacture se développe à partir de l'artisanat jusqu'à la grande industrie proprement dite, les deux bases matérielles sur lesquelles, dans le cadre de la manufacture, se fonde le travail préparatoire à l'industrie mécanique, sont la **montre** et le **moulin** (d'abord le moulin à grains sous la forme du moulin à eau), tous deux légués par l'antiquité. (Le moulin à eau, originaire d'Asie Mineure, introduit à Rome à l'époque de Jules César.) La montre est le premier automate employé dans un but pratique ; toute la théorie de la **production de mouvements uniformes** s'est développée sur cette base. Étant donné ce qu'est la montre, elle se fonde elle-même sur la synthèse d'un artisanat semi-artistique et de la théorie directe. Cardanus⁴, par exemple, a écrit (et donné des préceptes pratiques) sur la construction des montres. Chez les écrivains allemands du **xvi^e** siècle, l'horlogerie est appelée : « artisanat scientifique » (non soumis aux règles des corporations), et en étudiant l'évolution de la montre, on pourrait démontrer combien le rapport entre l'érudition et la pratique est différent, sur la base de l'artisanat, de celui qui règne par

4. GERONIMO CARDANO (1501-1576) : célèbre mathématicien et philosophe italien du **xvi^e** siècle.

exemple dans la grande industrie. Il n'est pas douteux d'ailleurs qu'au **xviii^e** siècle, la montre a donné l'idée d'utiliser, dans la production, des automates (des automates mus par des ressorts). Les expériences de **Vaucanson**⁵ dans ce domaine ont eu — on peut l'établir historiquement — un effet extraordinaire sur l'imagination des inventeurs anglais.

D'autre part, avec le **moulin**, dès l'apparition du moulin à eau, on a constaté les différences essentielles dans l'organisme d'une machine. La force motrice mécanique. Primo, le moteur qu'elle attend. Le mécanisme de transmission. Finalement, la machine de travail qui s'attaque à la matière. Chacune de ces parties ayant par rapport aux autres une existence autonome. La théorie du **frottement** et partant les recherches sur les formes mathématiques des rouages, des engrenages, etc., ont été faites sur l'exemple du moulin ; c'est ici également qu'est née la théorie de la mesure du degré de la force motrice ; de la meilleure façon de l'appliquer, etc. Presque tous les grands mathématiciens, depuis le milieu du **xvii^e** siècle, dans la mesure où ils s'occupent de mécanique pratique pour en faire la théorie, partent du simple moulin hydraulique à blé. Et c'est pourquoi effectivement le nom de **Mühle** et de **mill**, né dans la période de la manufacture, s'est appliqué à tout mécanisme destiné à des fins pratiques.

Mais dans le moulin, tout comme dans la presse mécanique, les marteaux-pilons, la charrue, etc., de prime abord le travail proprement dit : le martèlement, l'écrasement, le concassage ou la pulvérisation, etc., s'effectue **sans** travail humain, même si la moving force [force motrice] est humaine ou animale. C'est pourquoi cette sorte de machines, du moins dans ses formes primitives, est très ancienne et c'est là qu'on a utilisé naguère à proprement parler une force motrice mécanique. C'est pourquoi aussi, c'est presque le seul type de machines qui apparaisse dans la période manufacturière. La **révolution industrielle** commence dès que les machines sont employées là où de tout temps le résultat final exigeait un travail humain, donc non pas là où, comme dans ces outils-là, la matière à transformer elle-même n'a eu, de tout temps, rien à faire avec la main de l'homme, mais là où l'homme, étant donnée la nature des choses, ne fait pas fonction dès l'abord de simple **power** [force motrice]. Si l'on veut avec les ânes allemands déclarer que l'emploi de la force animale (donc d'un **mouvement tout aussi libre** que celui de l'homme) est du machinisme, alors l'emploi de cette sorte de locomotives est bien plus ancien que l'outil le plus simple...

5. JACQUES DE VAUCANSON : constructeur français d'automates et de poupées animées (1709-1782).

57. — MARX A ENGELS

29 mai 1863.

... Je ne suis pas resté inactif dans l'intervalle, mais je ne pouvais pas travailler¹. Ce que j'ai fait, ce fut, d'une part, de combler mes lacunes (diplomatiques et historiques) dans l'histoire des rapports de la Russie, de la Pologne et de la Prusse²; d'autre part, de lire et de prendre des notes sur toutes sortes d'ouvrages d'histoire concernant la partie de l'économie politique à laquelle je travaille. J'ai fait tout cela au British Museum. A présent que je suis de nouveau relativement en mesure de travailler, je vais me décharger de mon fardeau, et mettre au propre pour l'impression l'*Économie politique* (et la polir une dernière fois)³. S'il m'était possible maintenant de me retirer dans la solitude, l'affaire irait très vite. At all events [en tout cas], j'apporterai la chose moi-même en Allemagne...

58. — MARX A ENGELS

12 juin 1863.

... Isaac¹ m'a envoyé (à toi aussi, peut-être) sa plaidoirie sur les **Impôts Indirects**. Il y a quelques bonnes choses, mais l'ensemble est premièrement écrit dans un style insupportablement prétentieux, verbeux, plein de suffisance et du pédantisme le plus ridicule. En outre, c'est *essentiellement* * le factum d'un « élève » qui a grande hâte de crier par-dessus les toits qu'il est devenu un homme « fort savant » et un chercheur indépendant. Son ouvrage fourmille de blunders [bourdes] historiques et théoriques. Un exemple suffira (pour le cas où tu n'aurais pas encore lu ce truc-là). Il veut — pour en imposer au tribunal et au public — donner une sorte de rétrospective de la polémique contre les impôts indirects, et, remontant à tort et à travers dans le passé, il cite Bodinus en passant par Boisguillebert et Vauban², etc. C'est bien ici qu'apparaît l'archi-élève. Il laisse de côté les **Physiocrates**, ne sachant manifestement pas que tout ce qu'A. Smith a dit sur ce sujet, il l'a emprunté aux Physiocrates et que ceux-ci étaient les héros par excellence de la « question »*. D'une façon aussi parfaitement scolaire, les impôts indirects sont conçus comme « impôts bourgeois », ce qu'ils étaient « au moyen âge », et ce qu'ils ne sont plus aujourd'hui (tout au moins par là où la bourgeoisie est évoluée), comme il peut s'en convaincre amplement auprès de Monsieur R. Gladstone et Co de Liverpool. Cet âne ne semble pas savoir que la polémique contre les impôts « indirects » est un mot d'ordre des amis américains et anglais de « Schulze-Delitzsch^{2 bis} » et Cons[orts], donc, dans tous les cas, que ce n'est pas un mot d'ordre **contre eux**, je veux parler des libre-échangistes³. Tout à fait **scolaire**

1. Surnom de Lassalle. Voir lettre 41, note 1.

2. Juristes et économistes français.

2 bis. Franz SCHULZE de Delitzsch : économiste allemand (1808-1883) ; il préconisait pour résoudre la question ouvrière l'accession à la propriété et le système des coopératives.

3. Cette prise de position polémique de Marx contre les conceptions erronées de Lassalle n'implique nullement que Marx prône, ni approuve les impôts indirects. A telle ou telle époque, il est arrivé, comme ce fut le cas en Angleterre, qu'une fraction de la bourgeoisie réclamât l'abolition ou la diminution de tel ou tel impôt indirect qui la gênait. C'est en ce sens que Marx s'élève contre la formule de Lassalle.

1. Marx, de mars à mai, n'a cessé de souffrir de son foie.

2. Marx projetait d'écrire une brochure sur la Pologne.

3. Il s'agit du manuscrit du *Capital* (Livre I^{er}).

est l'application qu'il fait d'une thèse de Ricardo à l'impôt foncier prussien. (Foncièrement fausse, en effet.) Et il est touchant, lorsqu'il fait part au tribunal de « ses » découvertes puisées au plus profond de la « science de la vérité », pendant de terribles « heures de veille » ; il a découvert

qu'au moyen âge, régnait la « propriété foncière » ; dans les temps modernes, le « capital », et à présent le « travail », « principe du quatrième état, celui des ouvriers »⁴ ;

ou encore le « principe éthique du travail ». Et le jour même où il communiquait sa découverte aux ignorants, l'Oberregierungsrat [conseiller du gouvernement] Engel (sans rien savoir de Lassalle) faisait part de la même découverte à un public plus raffiné, à la Singakademie [Académie de chant]. Engel et lui se congratulèrent « par lettre » sur leurs résultats scientifiques « simultanés ».

L'« état ouvrier » et le « principe éthique » sont, il est vrai, des conquêtes d'Isaac et du conseiller du gouvernement.

Depuis le début de l'année, je n'ai pu me décider à écrire à ce gars-là.

Si je critique son truc, c'est pure perte de temps. En outre, il s'approprie chaque mot comme autant de « découvertes ». Il serait ridicule de lui fourrer le nez dans ses plagiats, puisque je ne veux pas lui reprendre nos idées sous le travestissement qu'il leur a donné. Pas possible non plus de reconnaître quelque valeur à ces vantardises et ces manques de tact. Notre type s'en servirait aussitôt.

Il ne reste donc plus qu'à attendre que sa colère enfin éclate. Alors, j'ai un bon prétexte : il fait toujours remarquer, comme le conseiller de gouvernement Engel, que ce n'est pas du « communisme ». Je lui répondrai alors que ses affirmations solennelles et répétées m'auraient obligé, si je voulais tenir compte de lui :

1^o A montrer au public comment il nous a plagié et où il l'a fait ;

2^o Comment et où nous nous différencions de son bouquin.

C'est donc, pour ne compromettre en rien le « communisme » et pour ne pas le léser, lui, que je l'avais complètement ignoré, lui dirais-je...

4. État est évidemment employé ici au sens qu'il a dans tiers état.

59. — MARX A ENGELS

6 juillet 1863.

... Le *Tableau économique* ci-joint que je substitue à celui de Quesnay¹, regarde-le avec quelque attention, si la canicule te le permet, et fais-moi part de tes éventuelles objections. Il embrasse tout le processus de la reproduction.

Pour A. Smith, comme tu sais, le « *natural* » ou « *necessary price* » [le prix naturel ou nécessaire] se décompose en salaire, profit (intérêt), rente — donc tout entier en *revenue* [revenu]. Ce non-sens est passé chez Ricardo, bien que celui-ci exclue la rente, comme purement accidentelle, de son énumération. Presque tous les économistes ont accepté la thèse de Smith, et ceux qui la combattent tombent dans d'autres erreurs aussi dénuées de sens.

Smith lui-même sent le non-sens qu'il commet en décomposant le *produit social global* en *purs revenus* (qui peuvent être consommés annuellement), tandis que pour *chaque branche particulière* de la production, il décompose le prix en *capital* (matières premières, outillage, etc.) et *revenu* (salaire, profit, rente). Selon lui, la société devrait recommencer chaque année *de novo* [de nouveau] *sans capital*.

En ce qui concerne mon tableau, qui figure sous forme de *résumé de l'ensemble* dans un des derniers chapitres de mon livre, les explications suivantes sont nécessaires à son intelligence :

1. Les chiffres sont indifférents, ils représentent des millions.

2. Par *subsistances*, il faut ici entendre *tout* ce qui entre chaque année dans le *fonds de consommation* (ou qui pourrait y entrer chaque année, sans qu'il y ait *accumulation*, celle-ci étant *exclue* du tableau).

Dans la catégorie I (subsistances), le *produit tout entier* (700) se compose de subsistances qui donc, de par leur nature, n'entrent pas dans la catégorie du *capital constant* (matières brutes, outillage, bâtiments, etc.). De même, dans la catégorie II, le *produit entier* se compose de marchandises qui constituent

1. Tableau que l'on retrouve dans l'ouvrage de François QUESNAY : *Analyse du tableau économique*. Voir Eugène DAIRE : *Les Physiocrates*. Première partie, p. 65, Paris, 1846.

du **capital constant**, *id est* [c'est-à-dire] qui entrent de nouveau sous forme de matières brutes et d'outillage dans le procès de reproduction.

3. Quand la courbe est **ascendante**, il y a un **pointillé** ; quand elle est **descendante**, un **trait plein**.

4. Le **capital constant**, c'est la fraction du capital qui se compose de matières premières et de machines. Le **capital variable**, celui qui s'échange contre du travail.

5. Dans l'agriculture, par exemple, etc., une partie du produit lui-même (par exemple, le blé) constitue des subsistances, tandis qu'une autre partie (le blé, par exemple) entre de nouveau dans la reproduction sous sa forme naturelle (sous forme de **semences**, par exemple) comme matière première. Mais ceci ne change rien à l'affaire. Puisque ces branches de production figurent en vertu d'une de leurs qualités dans la catégorie II, en vertu d'une autre dans la catégorie I.

6. L'astuce de toute l'histoire est donc la suivante :

Catégorie I, subsistances. Les matières de travail et l'outillage (c'est-à-dire la fraction de **celles-ci** qui entre dans le produit annuel sous forme de **déchets** ; la fraction de l'outillage non consommée, etc., ne figurent **pas du tout** dans le tableau) = 400 £., par exemple. Le capital variable échangé contre du travail = 100 se reproduit en donnant 300, dont 100 remplacent, dans le produit, le salaire, 200 représentent la plus-value (**sur-travail non payé**). Le produit = 700, dont 400 représentent la valeur du capital constant, qui est, elle, passée toute entière dans le produit, et doit donc être remplacée.

Dans ce rapport du capital variable à la plus-value, il a été admis que l'ouvrier travaillait pendant 1/3 de la journée de travail pour lui, pendant les 2/3 pour his natural superiors [ses supérieurs naturels].

100 (capital variable) sont donc, comme l'indique la ligne en pointillé, versés en argent sous forme de salaire ; avec ces 100 (indiqués par la courbe descendante), l'ouvrier s'achète le **produit** de cette catégorie, *id est* [c'est-à-dire] des subsistances, pour un prix de 100. L'argent reflue donc à la classe des capitalistes I.

La plus-value de 200 sous sa forme générale = profit, qui se scinde en **profit industriel** (profit **commercial** inclus), puis en **intérêt**, que le capitaliste industriel paie en numéraire, et en rente, qu'il paie également en argent. Cet argent versé pour le profit, l'intérêt et la rente reflue (comme l'indiquent les lignes

descendantes), le produit de la catégorie I étant acheté pour cet argent. L'ensemble de l'argent déboursé par le capitaliste industriel à l'intérieur de la catégorie I lui revient, tandis que 300 sur un produit de 700 sont consommés par les ouvriers, *entrepreneurs**, *monied men and landlords* [financiers et propriétaires fonciers]. Il reste, dans la catégorie I, un **excédent** du produit (sous forme de subsistances) de 400 et un déficit de capital constant de 400.

Catégorie II. Machines et matières premières.

Tout le produit de cette catégorie, non seulement la fraction du produit qui remplace le capital constant, mais aussi celui qui représente l'équivalent du salaire et la plus-value, se composant de **matières premières** et de **machines**, le revenu de cette catégorie ne saurait être consommé sous la forme de son propre produit : il ne peut se réaliser que dans le produit de la catégorie I. Si on laisse de côté l'accumulation, — c'est le cas ici, — la catégorie I ne peut acheter à la catégorie II qu'autant qu'elle a besoin pour remplacer son capital constant, tandis que la catégorie II ne peut déboursier en produit de la catégorie I que la fraction de son produit, qui représente du salaire et de la plus-value (**du revenu**). Les ouvriers de la catégorie II dépensent donc leur argent = 133 1/3 en produit de la catégorie I. Le même phénomène se produit avec la plus-value de la catégorie II qui se scinde comme sub I [pour I] en profit industriel, intérêt et rente. Donc 400 en argent refluent de la catégorie II au capitaliste industriel de la catégorie I ; qui cède contre argent ce qui lui reste de son produit = 400.

A l'aide de ces 400 d'argent, la catégorie I achète ce qui lui est nécessaire pour remplacer son capital constant (= 400) à la catégorie II à qui reflue donc, de cette manière, l'argent dépensé en salaires et biens de consommation (des capitalistes industriels eux-mêmes, *monied men and landlords* [banquiers et propriétaires fonciers]). Sur la totalité de son produit, il reste donc, à la catégorie II, 533 1/3, ce qui lui sert à remplacer son propre capital constant usé au cours du travail.

Le mouvement, en partie dans le cadre de la catégorie I, en partie entre I et II, montre du même coup comment l'argent revient aux divers capitalistes industriels des deux catégories, ce qui leur sert à payer à nouveau le salaire, l'intérêt et la rente foncière.

La catégorie III représente l'ensemble de la reproduction. Le produit global de la catégorie II apparaît ici comme capital constant de toute la société et le produit total de la catégorie I

en tant que la partie du produit qui remplace le capital variable (fonds de salaires) et les revenus des classes qui se partagent la plus-value¹.

J'ai dessiné au-dessous le tableau de Quesnay que j'expliquerai dans ma prochaine lettre in some words [en quelques mots].

60. — MARX A ENGELS

15. août 1863.

... Sous un certain angle, mon travail (le manuscrit pour l'impression) avance bien. Lors de la rédaction définitive, à ce qu'il me semble, les choses prennent une forme **populaire** supportable, abstraction faite de quelques A-M et M-A. Mais, bien que j'écrive toute la journée, ça ne va pas aussi rapidement que le souhaite mon impatience mise depuis longtemps à l'épreuve. De toutes façons, il sera à 100 % plus facilement compréhensible que le n° 1. Du reste, lorsque je considère maintenant cette construction, et que je vois combien j'ai dû tout bouleverser, et que j'ai dû faire même la partie **historique** à partir d'une documentation partiellement inconnue, alors Isaac¹ m'a l'air bien comique, lui qui a déjà « son » économie politique en chantier, alors que tout ce qu'il a jusqu'à présent recraché révèle son élève de sixième qui claironne par le monde, avec la faconde la plus répugnante et la plus immodeste, des formules — présentées comme ses plus récentes découvertes — et qui ne sont que la petite monnaie que, voilà vingt ans déjà, nous répandions bien mieux que lui parmi nos *partisans* *. En outre, ce même Isaac ramasse aussi dans sa manure-Fabrik (fabrique d'engrais) les excréments rejetés par notre parti, il y a vingt ans, et qui doivent servir à fumer le sol de l'histoire universelle...

1. Dans cette lettre, Marx résume une partie du développement que l'on retrouvera au Livre II du *Capital*, Éditions sociales, t. VI, pp. 15-117.

1. Surnom de Lassalle.

61. — MARX A KLINGS¹

4 octobre 1864.

... J'ai été malade pendant toute l'année dernière (atteint d'anthrax et de furoncles). — Sans cela, mon livre, *Le Capital*, économie politique, serait déjà sorti. J'espère à présent l'achever enfin en quelques mois et asséner, sur le plan théorique, à la bourgeoisie un coup dont elle ne se relèvera jamais.

Portez-vous bien, soyez sûr que la classe ouvrière trouvera toujours en moi un fidèle champion.

1. Karl Klings : ouvrier de Solingen, dirigeant de l'Association générale des travailleurs, fondée par Lassalle en 1863.

62. — MARX A ENGELS

20 mai 1865

... Je travaille à présent comme un cheval de labour : il me faut utiliser tout le temps où je suis capable de travailler car les carbuncles [anthrax] sont toujours là ; toutefois, ils ne me gênent à présent que localement, sans me troubler la cervelle.

Dans les intervalles, puisqu'on ne peut écrire sans interruption, je fais des differential calcules [calculs différentiels]

$\frac{dx}{dy}$ Je n'ai pas la patience à part ça de lire quoi que ce soit. Toute autre lecture me ramène toujours à ma table de travail.

Ce soir, séance extraordinaire de l'« Internationale ». Un bon vieux type, old [ancien] partisan d'Owen, Weston (carpenter [charpentier de son état]), a émis les deux propositions qu'il défend constamment dans le *Beehive* [La Ruche] :

1. Qu'a general rise in the rate of wages [qu'une hausse générale des salaires] ne servirait de rien aux ouvriers :

2. Que, pour cette raison entre autres, les Trades-Unions [syndicats] ont une action **néfaste**.

Si ces deux thèses, auxquelles il est seul à croire dans notre society [société], étaient adoptées, nous serions dans de beaux draps, tant à cause des Trades-Unions d'ici que de l'infection of strikes [épidémie de grèves] qui sévit à présent sur le continent.

A cette occasion, il sera soutenu — cette séance étant également ouverte aux non-membres — par un Anglais de naissance qui a écrit une brochure dans le même esprit. On s'attend naturellement à une réfutation de ma part. J'aurais donc dû préparer sérieusement ma réplique pour ce soir, mais j'ai estimé qu'il était plus important de continuer à travailler mon livre et il faudra m'en remettre à l'improvisation¹. Bien entendu, je connais d'avance les deux points essentiels :

1. Que le **salario** détermine la valeur des marchandises ;

2. Que si les capitalistes paient aujourd'hui 5 sh. au lieu de 4, ils vendront demain (enabled [mis en mesure de le faire]

1. L'exposé que Marx fit pour réfuter les thèses de Weston aux séances du Conseil général de l'Internationale des 20 et 27 juin 1865 a été publié sous le titre *Salario, prix et profit*, aux Editions sociales (1963).

en raison de l'accroissement de la demande) leurs marchandises pour 5 sh. au lieu de 4.

Ceci a beau être banal et ne toucher qu'à l'aspect le plus superficiel du phénomène, il n'en reste pas moins qu'il n'est guère facile d'exposer à des ignorants toutes les questions économiques qui agissent concurremment dans ce cas. You can't compress a course of political economy into 1 hour. But we shall do our best. [On ne peut condenser tout un cours d'économie politique en une heure. Mais nous ferons de notre mieux...]

63. — MARX A ENGELS

24 juin 1865.

... Au Central Council [Conseil central], j'ai lu un paper [exposé] (ce qui ferait peut-être deux placards une fois imprimé) sur la question qui avait été soulevée par M. Weston : à savoir quels seraient les effets d'a general rise of wages [une hausse générale des salaires]. La première partie de cette intervention est une réponse à l'insanité de Weston ; la deuxième une discussion theoretical [théorique], dans la mesure où l'occasion la permettait.

Et voici qu'on veut maintenant faire imprimer cette intervention. D'une part, cette publication me serait peut-être utile, car ces gens sont en rapport avec J. St. Mill, le professeur Beesly, Harrison¹, etc. Mais, d'autre part, j'ai des scrupules.

1. Car avoir pour adversaire « Mr. Weston » n'est pas très flatteur.

2. Cette intervention, dans sa deuxième partie, contient sous une forme extrêmement concise but relatively popular [mais relativement accessible au grand public], beaucoup de nouveautés qui sont une anticipation de mon livre², mais d'un autre côté, j'ai dû passer nécessairement très vite sur toutes sortes de choses. Je me demande s'il est opportun d'anticiper de cette manière sur le sujet³. Je pense que sur ce point tu es mieux placé que moi pour décider, parce que tu considères la situation de loin, avec plus de sérénité...

1. John Stuart MILL : économiste anglais (1806-1873). — Edward Spencer BEESLY : professeur d'histoire de l'antiquité, président du Congrès de fondation de l'Internationale (1831-1915). — Frederick HARRISON : juriste et publiciste anglais (1831-1923).

2. Il s'agit du premier volume du *Capital* que Marx préparait à ce moment-là pour l'impression.

3. Marx ne voulut finalement pas publier son intervention, dans laquelle il décrivait le processus de formation de la plus-value sous forme générale, avant la publication du Livre I^{er} du *Capital*. Cette intervention ne fut éditée qu'après la mort de Marx et d'Engels, en 1898, sous le titre : *Salaires, prix et profit*.

64. — MARX A ENGELS

31 juillet 1865.

... En ce qui concerne mon travail, je vais te dire clairement ce qu'il en est. Il reste trois chapitres à écrire, pour terminer la partie théorique (les trois premiers livres). Puis il y aura le 4^e livre¹, consacré à l'histoire et aux sources, qui sera pour moi, relativement, la partie la plus facile, puisque toutes les questions sont résolues dans les trois premiers livres ; ce dernier sera donc davantage une répétition, sous forme historique. Mais je ne peux me résoudre à expédier quoi que ce soit avant d'avoir l'ensemble sous les yeux. Whatever short-comings they may have [quelques défauts qu'ils puissent avoir], c'est l'avantage de mes écrits, qu'ils constituent un tout artistique et je ne puis parvenir à ce résultat qu'avec ma façon de ne jamais les faire imprimer, tant que je ne les ai pas **tout entiers** devant moi. Avec la méthode de Jakob Grimm², c'est impossible et elle s'applique de façon générale mieux à des ouvrages qui ne constituent pas un ensemble ordonné dialectiquement...

1. Nous avons ici la division actuelle du *Capital*. On sait qu'après la mort d'Engels, Kautsky édita les *Théories sur la plus-value*, mais sans les présenter comme la suite des trois volumes du *Capital*.

2. Marx parle ici de la méthode historique comparative dont se servit le germaniste Jakob Grimm dans ses travaux linguistiques.

65. — MARX A ENGELS

20 novembre 1865.

... N'oublie pas de me procurer (et **le plus tôt possible**) par Knowles¹ toutes les indications qui me sont nécessaires. **Average weekly wages** [le salaire hebdomadaire moyen], qu'il s'agisse d'un fileur travaillant sur une mule ou d'une fileuse travaillant sur une throstle²; **quelle quantité** de fil et de **coton** sont filées **hebdomadairement** par ouvrier (les déchets qui sont perdus pendant le filage, **compris**) on average d'**average number** [quantité moyenne pour un numéro de fil moyen], (ou même, à la rigueur, d'un numéro quelconque). A cela, ajoute naturellement un **prix** quelconque de coton (mais correspondant au salaire) et le **prix du fil**. Je ne peux pas recopier le 2^e chapitre³ tant que je ne possède pas ces détails...

1. KNOWLES : négociant de Manchester, ami d'Engels.

2. La première machine à filer de Hargreaves, appelée Jenny, fut perfectionnée en 1769-1771 par Richard Arkwright, qui mit au point une machine appelée *throstle*. En 1779, Samuel Crompton inventa la *mule* qui comportait de nombreuses broches et devint automatique après 1825, sous le nom de *self-acting-mule* ou *self-actor*.

3. Erreur de plume de Marx. Dans la première édition du *Capital*, ces questions sont traitées au 3^e chapitre, qui deviendra la 3^e section dans la 2^e édition.

66. — MARX A ENGELS

10 février 1866.

... Ce que j'ai eu le plus en horreur, c'était l'interruption de mon travail, qui, depuis le 1st January [1^{er} janvier], date de la fin de ma crise de foie, avançait fort bien. Il n'était naturellement pas question de « rester assis ». En ce moment encore, cela me gêne. Mais, en position couchée, bien que pendant de courts moments dans la journée, j'ai continué à bûcher. J'étais incapable de faire progresser la partie proprement théorique. Mon cerveau était trop faible pour ça. C'est pourquoi j'ai donné plus d'ampleur sur le plan historique à la section consacrée à « la journée de travail », ce qui n'était pas prévu dans mon plan primitif. Toutes ces « insertions » constituent un complément (sous forme d'esquisse) à ton livre¹ jusqu'en 1865 (ce que je dis d'ailleurs en note) et la justification complète de la différence entre ton appréciation de l'avenir et sa réalité². Dès la parution de mon livre, la deuxième édition du tien est nécessaire, et en même temps facile. Je te fournis ce qui t'est indispensable théoriquement. Pour ce qui est du complément historique, que tu dois ajouter comme appendice à ton livre, **tous les documents** ne sont que du vent, et scientifiquement inutilisables, sauf les *Factory Reports* [rapports de fabrique], les *Children's Employment Commission Reports* [comptes rendus de la Commission d'enquête sur le travail des enfants], et les *Board of Health Reports* [comptes rendus de la Commission de la Santé publique]. Ta force de travail n'étant pas amoindrie par les furoncles, tu viendras facilement à bout, en trois mois, de l'étude de cette documentation...

1. F. ENGELS : *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Leipzig, 1845.

2. Engels, en 1845, prédisait une prochaine révolution qui ne s'est pas produite. Cf. *La Situation...*, Editions sociales, 1961, pp. 358 et 391.

67. — MARX A ENGELS

13 février 1866.

... Dis ou écris à Gumpert¹ qu'il me fasse parvenir l'ordonnance avec le mode d'emploi. Comme je place toute ma confiance en lui, il se doit, pour le plus grand profit de l'*Économie politique*, de passer par dessus l'étiquette professionnelle et de me soigner de Manchester.

Hier, j'ai à nouveau chômé, car un chien de furoncle s'est percé à gauche, au creux des reins. Si j'avais assez d'argent pour ma famille, c'est-à-dire plus que >—0, et si mon livre était fini, il me serait totalement égal d'être jeté à la voirie, autrement dit de crever, aujourd'hui ou demain. Dans les circonstances que je t'ai dites, ce n'est pas encore possible².

Quant à ce sacré livre, voici où j'en suis. Fin décembre, il était **achevé**. L'exposé sur la rente foncière, l'avant-dernier chapitre, constitue presque, dans sa rédaction actuelle, un livre à lui seul. J'allais au Museum le jour et je rédigeais la nuit. Il m'a fallu bûcher à fond la nouvelle chimie agricole allemande, tout particulièrement Liebig et Schönbein qui sont plus importants pour cette question que tous les économistes réunis et, d'autre part, j'ai dû piocher la masse énorme de documents que les Français ont fournie là-dessus depuis la dernière fois que je me suis occupé de ce point. J'ai terminé mes études théoriques sur la rente foncière il y a deux ans. Et précisément dans l'intervalle, on a produit beaucoup, ce qui, du reste, confirme pleinement mes théories. L'ouverture du Japon [à l'industrie moderne] a été importante dans cet ordre d'idées (je ne lis d'ordinaire pour ainsi dire jamais de récits de voyage, si je n'y suis pas contraint professionnellement); c'est pourquoi je me suis appliqué à moi-même le « shifting system » [travail par poste] que ces chiens de patrons de fabrique anglais appliquèrent de 1848 à 1850 aux **mêmes** personnes.

Bien que terminé, le manuscrit, gigantesque dans sa forme actuelle, ne peut pas être édité pour quelqu'un d'autre que moi, pas même pour toi.

Je commençai la copie et la **retouche du style** le 1^{er} janvier

1. GUMPERT : Médecin allemand installé à Manchester.

2. Dans le courant du mois de février, Engels enverra environ 60 livres à son ami, pour le tirer momentanément d'affaire.

très exactement, et la chose progressait à bonne allure, car j'éprouvais naturellement du plaisir à lécher l'enfant après toutes les douleurs de l'enfantement. Mais alors le furoncle vint s'en mêler, si bien que, jusqu'à maintenant, je n'ai pu continuer à avancer; je n'ai pu, en fait, que compléter ce qui, d'après le plan, était déjà terminé.

Du reste, je suis d'accord avec ta façon de voir : et sitôt qu'il est terminé, j'apporte le 1^{er} volume à Meissner³. Toutefois, pour l'achever, encore faut-il que je puisse au moins m'asseoir...

N'oublie pas d'écrire à ce Watts⁴, car j'en suis arrivé à mon chapitre sur l'outillage d'une entreprise...

68. — MARX A KUGELMANN

23 août 1866.

... Bien que je consacre beaucoup de temps aux travaux préparatoires pour le Congrès de Genève¹, je ne puis ni ne veux m'y rendre, car il m'est impossible d'interrompre mon travail pendant un temps assez long. Par ce travail, j'estime faire quelque chose de bien plus important pour la classe ouvrière que tout ce que je pourrais faire personnellement dans un congrès *quelconque* *...

3. OTTO MEISSNER : éditeur de Hambourg, chez qui parut le premier livre du *Capital*.

4. JOHN WATTS : socialiste anglais, adepte d'Owen (1818-1887).

1. Le Congrès de Genève de l'Internationale eut lieu du 3 au 8 septembre 1866.

69. — MARX A KUGELMANN

13 octobre 1866.

... Les circonstances où je me débats (des interruptions physiques et politiques incessantes) font que le 1^{er} tome devra paraître d'abord et non les deux ensemble comme je l'avais initialement projeté. En outre, l'ouvrage s'étendra maintenant vraisemblablement sur trois tomes.

L'œuvre tout entière se compose en effet des parties suivantes :

Livre I. — Procès de production du capital.

Livre II. — Procès de circulation du capital.

Livre III. — Formes du procès d'ensemble.

Livre IV. — Contribution à l'histoire de la théorie¹.

Le premier tome comprend les deux premiers livres.

Le troisième livre remplira, je pense, le tome II et le quatrième le tome III.

J'ai jugé nécessaire de recommencer *ab ovo* [depuis le début] dans le premier livre, c'est-à-dire de résumer en un seul chapitre sur la marchandise et l'argent, mon premier ouvrage paru chez Duncker². J'ai estimé que c'était nécessaire, non seulement pour être plus complet, mais parce que même de bonnes têtes ne comprennent pas la chose tout à fait exactement ; il devait donc y avoir quelque chose de défectueux dans le premier exposé, particulièrement dans l'**analyse de la marchandise**. Lassalle, par exemple, dans son *Capital et travail*³, où il donne, paraît-il, la « quintessence » de mon développement, commet de grosses bévues, ce qui d'ailleurs lui arrive constamment, avec la façon très sans-gêne qu'il a de s'approprier mes travaux. Il est comique de voir comme il recopie même des « erreurs » sur le plan de la

1. A part le découpage en tomes qui s'est trouvé un peu modifié, nous avons là le plan définitif du *Capital*.

2. KARL MARX : *Contribution à la critique de l'économie politique*, Berlin, 1859 (Éditions sociales, 1957).

3. F. LASSALLE : *Herr Bastiat-Schulze von Delitzsch, der ökonomische Julian, oder : Kapital und Arbeit* (Monsieur Bastiat-Schulze von Delitzsch, le Julien de l'économie, ou Capital et travail), Berlin, 1864.

documentation historique, car je cite parfois de tête sans vérifier. Pour l'instant je me demande encore si, dans l'introduction, je vais laisser tomber quelques mots sur la manie de Lassalle de plagier. L'attitude impudente envers moi des zéloteurs de Lassalle le justifierait en tout cas...

70. — MARX A BECKER¹

17 avril 1867.

C'est mercredi dernier que j'ai quitté Londres, per steamer [par bateau à vapeur], et j'ai atteint Hambourg vendredi après-midi, au milieu de la tempête et de l'orage, pour remettre sur place le manuscrit du 1^{er} volume à M. Meissner. L'impression a commencé dès le début de cette semaine, si bien que le premier volume paraîtra fin mai. L'œuvre complète paraîtra en 3 tomes. Le titre en est : *Le Capital. Critique de l'économie politique*.

Le premier volume comprend le premier livre : « **Le procès de production du capital** ». C'est certainement le plus redoutable missile* qui ait encore jamais été lancé à la tête des bourgeois (y compris les propriétaires fonciers). Il est donc important que dans la presse, c'est-à-dire dans les journaux dont vous disposez², vous attiriez l'attention sur sa prochaine parution...

1. Johann BECKER : ami de Marx et d'Engels qui organisa en Suisse a section de l'Internationale. Ayant participé aux luttes révolutionnaires en Allemagne, il avait dû émigrer en 1849 (1809-1886).

2. Becker était rédacteur du *Vorbote*, journal de l'Internationale.

71. — MARX A S. MEYER¹

30 avril 1867.

... Alors pourquoi ne pas vous avoir répondu ? C'est que, durant toute cette période j'avais déjà un pied dans la tombe. Il me fallait par conséquent mettre à profit **CHAQUE** instant où je pouvais travailler pour terminer mon œuvre, à laquelle j'ai sacrifié santé, bonheur et famille. J'espère que je n'ai besoin de rien ajouter à cette explication. Je me ris des gens soi-disant « pratiques » et de leur sagesse. Si l'on voulait se comporter comme une bête, on pourrait évidemment tourner le dos aux tourments de l'humanité et ne s'occuper que de sa propre peau. Mais je me serais vraiment considéré comme **pas pratique** si j'avais crevé sans avoir achevé mon livre, à tout le moins le manuscrit².

Le 1^{er} volume de l'ouvrage paraîtra dans quelques semaines chez **Otto Meissner**, à Hambourg. Le titre de ce livre est : « **Le Capital. Critique de l'économie politique** ». Afin d'apporter moi-même le manuscrit, je suis venu en Allemagne où je séjourne quelques jours chez un ami³, à Hanovre, sur le chemin qui me ramène à Londres.

Le volume I embrasse le **Procès de production du capital**. En dehors du développement scientifique général, je décris très en détail, d'après des sources **officielles** non encore utilisées, la situation du prolétariat anglais — agricole et industriel — durant **les vingt dernières années, d'ilo sa situation en Irlande**. Vous comprenez déjà que tout cela ne me sert que d'*argumentum ad hominem*. J'espère que d'ici un an l'ouvrage tout entier sera paru. Le volume II fournit la suite et la conclusion des théories⁴ ; le volume III, l'**histoire de l'économie politique depuis le milieu du XVII^e siècle...**

1. Siegfried MEYER : socialiste allemand, émigré en Amérique, membre de l'Internationale (1840-1872).

2. Cf. ci-dessous la lettre 175.

3. Kugelmann.

4. Primitivement, Marx avait prévu de grouper dans le Livre II la matière des actuels Livres II et III.

72. — MARX A BÜCHNER

1^{er} mai 1867.

Si je prends la liberté de m'adresser à vous personnellement, alors que je vous suis totalement inconnu, pour une affaire personnelle mais aussi de caractère scientifique, ma seule excuse c'est la confiance que je mets en vous, en tant qu'homme de science et qu'homme de parti.

Je suis venu en Allemagne pour remettre à M. Otto Meissner de Hambourg, mon éditeur, le premier volume de mon ouvrage : *Le Capital. Critique de l'économie politique*. Il me faut rester ici encore quelques jours pour voir si l'impression rapide que M. Meissner envisage est possible, *videlicet* [c'est-à-dire] pour voir si les correcteurs ont une formation suffisante pour une telle façon de procéder.

Le motif qui me fait m'adresser à vous est le suivant : je souhaiterais également faire paraître l'ouvrage en français, à Paris, après sa publication en Allemagne. Pour ma part, je ne peux me rendre personnellement là-bas, tout au moins pas sans risque, ayant été expulsé de France une première fois sous Louis-Philippe, une deuxième fois sous Louis Bonaparte (président), et enfin parce que, pendant mon exil à Londres, je n'ai cessé d'attaquer Monsieur Louis. Je sais que votre ouvrage sur *Force et matière*² a paru en français : je suppose donc que vous pourrez, directement ou indirectement, me mettre en rapport avec la personne appropriée. Comme je dois préparer pour l'impression le II^e volume cet été, et l'hiver suivant le volume final³, je ne dispose pas du temps nécessaire pour me charger moi-même de l'adaptation française de l'ouvrage⁴.

Je considère qu'il est de la plus grande importance de débarasser les Français des conceptions fausses sous lesquelles Proudhon, avec son idéalisation de la petite bourgeoisie, les a

1. Ludwig BÜCHNER : physiologue et philosophe allemand (1824-1899) frère de l'écrivain Georg BÜCHNER.

2. Ludwig BÜCHNER : *Kraft und Stoff*, Leipzig, 1862.

3. Éternelles illusions de Marx sur les délais de publication de son œuvre.

4. On sait que Marx sera en réalité obligé de se charger lui-même sinon de la traduction, du moins de la révision. Sur la traduction française du *Capital*, cf. lettres 54, 91, 138, 139, 140, 141, 144. Voir également *Le Capital*, Éditions sociales, t. 1^{er}, pp. 7-10.

ensevelis. Au récent Congrès de Genève, de même que dans les relations qu'en tant que membre du Conseil général de l'Association internationale des travailleurs j'ai avec la section parisienne, on se heurte sans cesse aux conséquences les plus répugnantes du proudhonisme.

Comme je ne sais pas combien de temps durera encore mon séjour ici, vous m'obligeriez en me répondant rapidement. Si je puis, de mon côté, vous être de quelque service à Londres, ce sera avec le plus grand plaisir.

73. — ENGELS A MARX

16 juin 1867.

Depuis huit jours, je suis tellement dérangé par toutes sortes de bisbilles avec *Monsieur* * Gottfried¹ et autres histoires et perturbations analogues que je n'ai eu que rarement assez de tranquillité pour étudier la forme de la valeur. Sans quoi je t'aurais renvoyé les épreuves² depuis longtemps. Le placard³ notamment porte l'empreinte assez marquée d'un anthrax ; mais on ne peut plus rien y changer et je suppose que tu n'y ajouteras rien dans l'appendice³, car le philistin n'est pas habitué à ce genre de pensée abstraite et ne se torturera pas les méninges pour l'amour de la forme de la valeur. Tout au plus serait-il bon de démontrer historiquement un peu plus en détail ce que tu as établi ici dialectiquement, de fournir à l'appui, pour ainsi dire, une preuve tirée de l'histoire, bien que l'essentiel ait déjà été dit à ce sujet ; mais tu as une telle documentation sur ce point que tu peux fort bien en faire un très bon cours qui prouvera au philistin, par le truchement de l'histoire, la nécessité de la formation de l'argent et montrera par quel procès il s'est constitué.

Tu as commis la grande erreur de ne pas rendre plus sensible l'enchaînement de la pensée, dans ces développements abstraits, par un plus grand nombre de petites subdivisions et d'intertitres. Tu aurais dû traiter cette partie dans le genre de l'Encyclopédie hégélienne, avec de brefs paragraphes, chaque transition dialectique soulignée par un titre spécial, et si possible toutes les digressions et simples illustrations imprimées en caractères particuliers. Peut-être l'ouvrage aurait-il eu une apparence un peu pédante, mais sa compréhension en aurait été facilitée dans une très grande mesure pour une très nombreuse catégorie de lecteurs. C'est que le *populus* [peuple], même instruit, n'est plus du tout fait à cette méthode de penser et il faut alors leur⁴ accorder toutes les facilités possibles.

1. Gottfried ERMEN : principal actionnaire de la firme Ermen et Engels, de Manchester, où Engels travaille.

2. Il s'agit des épreuves du *Capital* (Livre I^{er}).

3. Kugelmann avait persuadé Marx d'ajouter un appendice de forme plus didactique, consacré à l'explication de la valeur.

4. Nous avons respecté l'original. On attendrait plutôt « lui », mais Engels ne pense plus au public (sing.), mais aux lecteurs (pl.).

En comparaison de l'exposé précédent (Duncker)⁵, le progrès dans la rigueur du développement dialectique est très important ; dans la présentation même, certaines choses me plaisaient davantage sous leur première forme. Il est bien dommage que juste le deuxième placard, si important, ait souffert de l'anthrax. Mais on ne peut plus rien y faire et quiconque est capable de penser dialectiquement, le comprendra quand même. Les autres placards sont très bons et m'ont procuré une grande joie...

Je te renvoie aujourd'hui cinq placards.

5. *Contribution à la critique de l'économie politique*, parue chez Duncker.

74. — MARX A ENGELS

22 juin 1867.

... Ci-joint tu trouveras quatre nouveaux placards qui me sont parvenus hier...

J'espère que tu seras content de ces quatre placards. La satisfaction que tu m'as témoignée jusqu'ici a pour moi plus de poids que anything [tout] ce que le reste du monde may say of it [peut en dire]. En tout cas, j'espère que la bourgeoisie pensera toute sa vie à mes furoncles. Pour te dire à quel point ils sont salauds, voici encore un nouvel exemple ! Comme tu le sais, la Children's Employment Commission [Commission d'enquête sur le travail des enfants] a fonctionné cinq ans. A la suite de son premier rapport, paru en 1863, on prit aussitôt des « mesures » contre les branches d'industries mises en cause. Le ministère tory avait au commencement de cette session, per [par l'intermédiaire de] Walpole, the weeping willow [le saule pleureur], soumis un bill [projet de loi], en vertu duquel toutes les propositions de la Commission — bien que sous une forme très atténuée — étaient acceptées. Les individus qui devaient être touchés par ces mesures, — parmi eux les grands fabricants métallurgistes, et notamment aussi les vampires du « travail à domicile », — emmerdés qu'ils étaient, — se turent. Et voici qu'ils viennent d'adresser une pétition au Parlement en réclamant — **une nouvelle enquête** ! La première enquête serait partielle !

Ils spéculent sur le fait que le Reform bill¹ absorbe toute l'attention publique, de sorte qu'on ferait passer en fraude, en douce, toute l'affaire, et privately [à huis clos], tandis qu'un vent mauvais souffle en même temps sur les trades-unions. Ce qu'il y a de pire dans les Reports [rapports] ce sont les **témoignages mêmes de ces individus**. Ils savent donc que demander une nouvelle enquête ne signifie qu'une chose, mais précisément : « ce que nous, bourgeois, nous voulons » — un nouveau délai de cinq ans pour l'exploitation ! Heureusement que ma situation dans l'« *International* » [l'Internationale] me permet de déjouer les beaux calculs de ces saligauds. L'affaire est de la plus grande importance. Il s'agit de l'**abolition de la torture** pour un million et demi d'êtres humains, non compris les adult male working men [travailleurs mâles adultes].

Pour ce qui est du développement de la **forme de la valeur**, j'ai suivi ton conseil, et je **ne l'ai pas suivi**, afin d'adopter

1. Loi sur la réforme électorale.

à cet égard aussi, une attitude dialectique, c'est-à-dire que : 1. j'ai écrit une **annexe** où j'expose **la même chose**, aussi simplement que possible et de façon aussi scolaire que possible, et 2. suivant ton conseil, j'ai divisé chaque point du raisonnement qui marquait un pas en avant, en paragraphes, etc., **avec des titres particuliers**². Dans la préface, je dis alors au lecteur « **non-dialectique** » qu'il ferait bien de passer les pages de X à Y et de lire, à leur place, l'annexe. Il ne s'agit pas ici de philistins seulement, mais de la jeunesse avide de savoir, etc. En outre, la chose est trop importante pour le livre entier. Ces Messieurs les économistes ont jusqu'ici négligé cette chose simple, à savoir que l'équation : **20 mètres de toile = un habit** n'est que la base non développée de **20 mètres de toile = deux livres sterling**, que par conséquent **la forme la plus simple de la marchandise**, dans laquelle sa valeur n'est pas encore exprimée en tant que relation avec toutes les autres marchandises, mais seulement comme **ce qui la différencie** de sa propre forme naturelle, contient tout le **secret de la forme-argent**, et par là, *in nuce* [en germe] celui de **toutes les formes bourgeoises du produit du travail**. Dans le premier exposé (Dunker), j'ai esquivé la difficulté du développement, en ne donnant la véritable analyse de l'**expression de la valeur** que lorsque, déjà développée, elle apparaît comme expression monétaire.

Au sujet de Hofmann³, tu as tout à fait raison. Du reste, la fin de mon chapitre III⁴, où est esquissée la métamorphose du **maître artisan en capitaliste** — par suite de changements simplement **quantitatifs** — te montrera que j'y cite, dans le texte, la découverte de Hegel sur la loi de la **transformation brusque du changement uniquement quantitatif en changement qualitatif** comme s'étant vérifiée immédiatement en histoire et dans les sciences de la nature. Dans une **note** (c'était juste le moment où je suivais les cours de Hofmann), je mentionne la **théorie moléculaire**, mais pas Hofm[ann], qui dans cette affaire n'a rien inventé si ce n'est qu'il a souligné la chose, tandis que je cite Laurent, Gerhardt et Wurtz⁵, ce dernier étant le **véritable inventeur**. A la lecture de ta lettre, je me suis obscurément souvenu de tout ça, ce qui m'a incité à relire mon manuscrit pour vérifier...

2. Il s'agit de l'annexe de la 1^{re} édition allemande du Livre I^{er} : « La forme de la valeur ». (Voir 1^{re} édition allemande, pp. 766 et suiv.) Cf. lettre précédente.

3. August HOFMANN : chimiste allemand, auteur d'un traité : *Introduction à la chimie moderne* (1818-1892).

4. 3^e chapitre de la 1^{re} édition, devenue 3^e section dans l'édition suivante. *Le Capital*, Éditions sociales, t. I, chap. VII à XI, pp. 180-308.

5. Trois chimistes français. Les deux premiers de la première moitié du XIX^e siècle, le dernier exactement contemporain de Marx (1817-1884).

75. — ENGELS A MARX

24 juin 1867.

J'ai bien reçu les placards jusqu'au 12 inclus, et je t'en remercie. Je n'ai pas lu cependant au-delà du n° 8. Les chapitres sur la transformation en capital et la naissance de la plus-value forment, quant à l'exposé et quant au fond, la partie la plus brillante jusqu'ici. Hier, je les ai traduits oralement à Moore¹, qui lui aussi, les a bien compris, et qui a été très étonné de cette méthode simple d'arriver à des résultats...

Combien de placards y a-t-il à présent de composés ? Je m'y perds ; c'est bien la moitié du livre qui doit être composée maintenant ? Je me réjouis en pensant à l'embarras de ces Messieurs les économistes, lorsqu'ils arriveront aux deux passages que je viens de mentionner. Le développement de la forme de la valeur est sans doute l'en-soi de tout le truc bourgeois ; mais comme la conséquence révolutionnaire n'y apparaît pas encore nettement, les gens peuvent esquiver plus facilement ces choses abstraites, en faisant des phrases. Mais ici, c'en est fini : tout est clair comme le jour, si clair que je ne vois pas ce qu'ils vont pouvoir dire là contre...

1. Samuel MOORE : juge anglais, traducteur en anglais du *Manifeste communiste* et du Livre I^{er} du *Capital* (1830-1912).

76. — ENGELS A MARX

26 juin 1867.

... Sur les origines de la plus-value, encore quelques mots : le fabricant, et avec lui l'économiste vulgaire t'objecteront aussitôt : si le capitaliste paye à l'ouvrier, pour ses douze heures de travail, le prix de six heures seulement, il ne peut en résulter de plus-value, vu qu'alors chaque heure de travail de l'ouvrier de fabrique ne compte que pour = 1/2 heure de travail — ce pour quoi elle est payée —, et qu'elle n'entre donc dans la valeur du produit du travail que pour cette valeur. Sur quoi suivra comme exemple la formule habituelle de comptabilité : tant pour la matière première, tant pour l'usure, tant pour le salaire (**réellement dépensé** par produit réel d'une heure), etc. Quelle que soit la banalité effroyable de cet argument, et quoi qu'il soit bien évident qu'il identifie valeur d'échange et prix, valeur du travail et salaire, quelque absurde que soit l'hypothèse de base qu'une heure de travail n'entre dans la valeur que pour une demi-heure, quand elle n'est payée que pour une demi-heure, je m'étonne cependant que tu n'en aies pas encore tenu compte, **car IL EST TOUT A FAIT CERTAIN** qu'on te le servira aussitôt, et il vaut mieux le liquider d'avance. Peut-être y reviens tu dans le placard suivant...

77. — MARX A ENGELS

27 juin 1867.

... Si je reçois encore à temps les deuxièmes épreuves des 13^e et 14^e placards, tu les recevras dimanche. Je souhaiterais que tu voies encore avant ton départ mon éreintement de Senior et la façon dont j'introduis l'étude de la **journee de travail**. Au demeurant, le chapitre sur la journée de travail fait 5 placards : l'essentiel étant, tout naturellement, d'ordre documentaire. Afin que tu voies avec quelle précision j'ai suivi ton conseil dans la façon de traiter l'appendice, je te recopie la division, paragraphes, titres, etc... de cet appendice¹.

APPENDICE AU CHAPITRE I, 1

LA FORME DE LA VALEUR

I. FORME SIMPLE DE LA VALEUR.

§ 1. *Les deux pôles de l'expression de la valeur : forme relative de valeur et forme équivalent.*

- a) *Indivisibilité des deux formes.*
- b) *Polarité des deux formes.*
- c) *Valeur relative et valeur équivalent, toutes deux n'étant que des formes de la valeur.*

§ 2. *La forme relative de la valeur.*

- a) *Rapport d'égalité.*
- b) *Rapport de valeur.*
- c) *Contenu qualitatif de la forme relative de la valeur contenue dans le rapport de valeur.*
- d) *Détermination quantitative de la forme relative de la valeur contenue dans le rapport de valeur.*
- e) *Ensemble de la forme relative de la valeur.*

1. Cf. Karl MARX : « La forme de la valeur » dans MARX-ENGELS : *Petits écrits économiques*, Dietz Verlag, Berlin, 1954.

§ 3. *La forme équivalent.*

- a) *La forme de l'échangeabilité immédiate.*
- b) *Détermination quantitative non contenue dans la forme équivalent.*
- c) *Les particularités de la forme équivalent.*
 - α) *Première particularité : La valeur d'usage devient la forme de manifestation de son contraire, la valeur.*
 - β) *Deuxième particularité : le travail concret devient la forme de manifestation de son contraire, le travail humain abstrait.*
 - γ) *Troisième particularité : le travail privé devient la forme de son contraire, le travail sous une forme immédiatement sociale.*
 - δ) *Quatrième particularité : le fétichisme de la forme de la marchandise plus frappant dans la forme équivalent que dans la forme relative de la valeur.*

§ 4. *Forme de valeur, ou manifestation indépendante de la valeur = valeur d'échange.*

§ 5. *La forme simple de valeur de la marchandise = manifestation simple des contradictions qu'elle inclut entre valeur d'usage et valeur.*

§ 6. *La forme simple de valeur de la marchandise = forme marchandise simple d'un objet.*

§ 7. *Rapports entre la forme marchandise et la forme argent.*

§ 8. *Forme simple, relative de la valeur et forme équivalent particulière.*

§ 9. *Passage de la forme simple de la valeur à la forme développée.*

II. — FORME DE VALEUR TOTALE OU DÉVELOPPÉE.

§ 1. *Caractère illimité de la série des expressions relatives de la valeur.*

§ 2. *Définition continue, contenue dans la forme développée de la forme relative de la valeur.*

§ 3. *Lacunes de la forme développée de la forme relative de la valeur.*

§ 4. *Forme relative de valeur développée et forme équivalent particulière.*

§ 5. *Passage à la forme générale de la valeur.*

III. — FORME GÉNÉRALE DE LA VALEUR.

- § 1. *Structure modifiée de la forme relative de la valeur.*
 § 2. *Structure modifiée de la forme équivalent.*
 § 3. *Rapport de développement uniforme de la forme de valeur relative et de la forme équivalent.*
 § 4. *Développement de la polarité de la forme relative de la valeur et de la forme équivalent.*
 § 5. *Passage de la forme générale de la valeur à la forme monétaire.*

IV. — LA FORME MONÉTAIRE.

(Ces remarques sur la forme monétaire seulement pour des raisons d'enchaînement de l'ensemble — peut-être une demi-page à peine.)

- § 1. *Différence entre le passage de la forme générale de la valeur à la forme argent et les passages antérieurs.*
 § 2. *Transformation de la forme relative de la valeur en prix.*
 § 3. *La forme marchandise simple est le secret de la forme argent.*
 Jette du sable là-dessus !...

78. — MARX A ENGELS

27 juin 1867.

... Le dernier placard qui me soit parvenu, c'est le 20. Le tout fera dans les 40, 42 placards. **Deuxièmes épreuves**, pas reçu d'autres après celles que je t'ai envoyées. A ton départ, renvoie-moi celles que tu as en mains.

Pour ce que tu me dis sur l'objection inévitable du philistin et de l'économiste vulgaire (qui, bien sûr, oublient que s'ils comptabilisent le **travail payé** sous le nom de **salaire**, ils comptabilisent le **travail non payé** sous le nom de **profit**, etc.), cela revient, en termes scientifiques, à la question suivante :

Comment la valeur de la marchandise se transforme-t-elle en son prix de production, dans lequel :

1. **Le travail tout entier apparaît comme payé** sous la forme du **salaire** ;

2. Le sur-travail, par contre, ou la plus-value prend la forme d'une **majoration de prix** sous le nom d'intérêt, de profit, etc., qui vient s'**ajouter** au prix de revient (= prix de la fraction de capital constant + salaire).

La réponse à cette question présuppose :

I. **Que la transformation, par exemple, de la valeur journalière de la force de travail en salaire, ou prix de la journée de travail, ait été exposée d'abord.** Cela se fait au chapitre V de ce volume¹.

II. **Que la transformation de la plus-value en profit, celle du profit en profit moyen, etc., ait été exposée.** Cela demande au préalable l'exposé du **procès de circulation du capital**, puisque la rotation du capital, etc., y joue un rôle. Cette affaire ne peut donc être exposée qu'au troisième livre (le volume II contiendra les livres 2 et 3²). Là on verra d'où provient **la manière de penser** des bourgeois et des économistes vulgaires, c'est-à-dire qu'elle provient de ce que, dans leur cerveau,

1. Voir le chapitre VII du *Capital*, Livre I^{er}, Éditions sociales, t. I.

2. Voir préface de la 1^{re} édition allemande. *Le Capital*, Éditions sociales, t. I^{er}, pp. 20 et suiv. Cf. ci-dessus lettre 71, note 4.

ce n'est jamais que la **forme phénoménale** immédiate des rapports qui se reflète, et non les **rapports internes**. D'ailleurs, si ceci était le cas, à quoi servirait encore une science ?

Si donc je voulais **d'emblée couper court** à toutes les critiques de ce genre, je ruinerais toute la méthode de développement dialectique. Inversement. Cette méthode a cela de bon qu'elle **tend** constamment à ces individus des **pièges**, et provoque des manifestations intempestives de leur ânerie.

D'ailleurs, immédiatement après le chapitre 3, le dernier que tu aies eu en main : « **Le taux de la plus-value** », vient le paragraphe : « **La journée de travail** »³ (la lutte pour la durée du temps de travail), au cours duquel il est démontré *ad oculos* [avec une clarté qui saute aux yeux] à quel point Monsieur le bourgeois y **voit clair dans la pratique**, quant à la substance et à la source de son profit. Cela se voit aussi dans le case [cas] Senior, où le bourgeois assure que tout son profit et son intérêt proviennent **de la dernière heure de travail non payé**⁴...

79. — MARX A ENGELS

Deux heures du matin.

16 août 1867.

Je finis à l'instant de corriger le **dernier placard** (le 49^e) du livre. L'annexe — « *La forme de la valeur* » — **Imprimée en petits caractères**, fait un placard et quart.

La préface. Idem. Renvoyée hier, corrigée. Voilà donc ce **volume terminé**. Si cela a été possible, c'est à **TOI** seul que je le dois ! Sans ton dévouement pour moi, il m'aurait été impossible de faire les travaux énormes que demandent les trois volumes¹. I embrace you full of tanks ! [Je t'embrasse, et te dis toute ma reconnaissance !].

Ci-joint deux placards de bonnes feuilles. Reçu les 15 livres sterling. Merci.

Salut, mon cher et précieux ami.

Tu n'auras à me retourner les bonnes feuilles que **lorsque le livre tout entier aura paru**.

3. Voir t. 1^{er}, chap. IX et X du *Capital*.

4. Voir t. I, chap. IX, § 3, pp. 221 et suiv.

1. Ce témoignage montre combien Marx était sensible à l'aide multiple d'Engels. Les dons de son ami lui ont permis littéralement de subsister, mais il ne s'agit pas uniquement d'aide matérielle, mais de conseils, de renseignements, d'articles qu'Engels accepte de faire pour Marx, etc

80. — ENGELS A MARX

23 août 1867.

J'ai jusqu'ici étudié environ 36 placards, et je te félicite d'avoir trouvé une méthode qui te permet, sans rien omettre, d'expliquer de façon simple et presque concrète les problèmes économiques les plus compliqués, par le simple fait de les mettre à leur place et de les situer dans leurs vrais rapports. Je te fais également mes compliments pour l'exposé vraiment excellent par son contenu, du rapport entre le travail et le capital, — présenté ici pour la première fois, avec tous ses tenants et aboutissants et d'une façon complète. Il m'a aussi beaucoup plu de voir à quel point tu t'es familiarisé avec le langage technologique, ce qui certainement a dû te coûter beaucoup d'efforts et que j'avais envisagé avec diverse misgivings [quelque appréhension]. J'ai corrigé en marge, au crayon, quelques slips of the pen [erreurs d'écriture] et je me suis aussi risqué à faire quelques conjectures. Mais comment as-tu pu laisser la division **extérieure** du livre comme elle est ! Le quatrième chapitre a près de deux cents pages, et ne comprend que quatre parties, signalées par des titres en tout petits caractères, que l'on peut à peine retrouver. Avec cela, le raisonnement est tout le temps interrompu par des illustrations, et le point qu'il s'agit d'illustrer n'est **jamais** résumé au terme de l'illustration, de sorte que l'on tombe toujours à pieds joints, et sans transition, de l'illustration d'un point du raisonnement dans l'énoncé d'un autre point. C'est atrocement fatigant, et si l'on ne suit pas avec une attention toujours en éveil, on s'y perd. Des subdivisions plus fréquentes et une mise en relief des parties les plus importantes eussent été sans conteste les bienvenues, et il faut absolument que cela soit fait pour la version anglaise¹. D'ailleurs dans cet exposé (notamment : « Coopération et manufacture »), il y a quelques points qui ne me paraissent pas encore tout à fait clairs et où je ne puis pas démêler à quels faits se rapporte le développement, qui reste très général. Par ailleurs dans sa forme **extérieure**, ce chapitre 4 semble avoir été écrit plus hâtive-

ment et avoir été moins retravaillé que les autres. Mais tout cela importe peu : le principal est que nulle part ces Messieurs les économistes ne trouveront un point faible où ils puissent battre en brèche ton travail. Je suis en fait curieux de savoir ce que diront ces Messieurs, car tu ne donnes pas la moindre prise à leur critique. Des gens à la * Roscher sauront s'en consoler, mais pour les gens d'ici, en Angleterre, qui n'écrivent pas pour des enfants de trois ans, il en va tout de même un peu autrement.

Dès que tu pourras m'envoyer de nouveau quelques placards, tu me feras une grande joie. Je voudrais bien lire l'accumulation, dans son contexte...

1. Marx, en remaniant son livre pour la seconde édition, a suivi ce conseil. Le chapitre IV de la 1^{re} édition correspond à la section IV de l'édition actuelle.

81. — MARX A ENGELS

24 août 1867.

... Ce qu'il y a de meilleur dans mon livre, c'est : 1. (et c'est sur cela que repose toute l'intelligence des faits [faits]) la mise en relief, dès le **premier** chapitre, **du caractère double du travail**, selon qu'il s'exprime en valeur d'usage ou en valeur d'échange ; 2. l'analyse de **la plus-value, indépendamment de ses formes particulières** : profit, intérêt, rente foncière, etc. C'est au second volume surtout que cela apparaîtra. L'analyse de ces formes particulières dans l'économie classique, qui les confond constamment avec la forme générale, est une *olla potrida* [macédoine].

Je te prierais de **transcrire** sur les bonnes feuilles tes desiderata, critiques, queries [questions], etc. C'est très important pour moi, car je compte tôt ou tard sur une seconde édition. Pour ce qui concerne le chapitre [chapitre] IV¹, j'ai sué sang et eau pour trouver les **choses elles-mêmes**, c'est-à-dire **leur enchaînement**. Ensuite, après que cela fut fait, un blue book [livre bleu] après l'autre est venu tomber à la traverse, lors de mon dernier **travail de révision**, et j'étais ravi de voir mes résultats théoriques entièrement confirmés par les faits [faits]. Enfin, le texte a été écrit pendant une poussée de furonculose et alors que j'étais harcelé chaque jour par des créanciers !...

Au moment de terminer le livre II (**procès de circulation**)², dont je suis **en train** d'écrire la conclusion, il me faut à nouveau, comme il y a bien des années, m'adresser à toi sur un point !

Le capital fixe doit d'abord être remplacé *in natura* [en nature], disons par exemple au bout de 10 ans. Dans l'intervalle, sa valeur est restituée en partie *gradatim* [graduellement] à mesure qu'on vend les marchandises produites grâce à ce capital. Ce progressive return [rentrées successives] pour le *capital fixe* est (abstraction faite des repairs [réparations] et autres détails, etc.) nécessaire pour le remplacer seulement à partir du moment où il est mort dans sa forme matérielle, par exemple sous l'aspect de machines. Mais **dans l'intervalle**, le capitaliste

détient ces successives returns [rentrées successives]. Il y a de nombreuses années, je t'avais écrit qu'un **fonds d'accumulation**, me semblait-il³, se constituait, étant donné que le capitaliste **emploie dans l'intervalle** l'argent qui lui fait retour, avant de s'en servir pour **remplacer le capital fixe** *. Tu t'es élevé contre cette conception dans une lettre somewhat superficially [d'une façon un peu superficielle]. J'ai découvert ultérieurement que McCulloch présente ce **sinking fund** [fonds d'amortissement] sous l'aspect d'un **fonds d'accumulation**. Convaincu de l'incapacité de McC[ulloch] à concevoir quoi que ce fût d'exactly, je laissais tomber cette affaire. Son intention apologétique en l'occurrence a déjà été réfutée par les Malthusiens, mais eux aussi **admettent le fact** [fait].

Toi, en tant que fabricant, tu dois bien savoir, ce que vous faites des returns [rentrées] destinées au *capital fixe* * **avant le moment où il faut le remplacer in natura** [en nature]. Et tu dois **me** répondre sur ce point (pas en théorie, sur le **plan purement pratique**).

1. Section IV de l'édition française. Voir lettre précédente, les critiques d'Engels.

2. Livre II qui ne sera publié que bien plus tard, après la mort de Marx.

3. Voir ci-dessus lettres 52 et 53 (août et septembre 1862).

82. — ENGELS A MARX

26 août 1867.

Sur la question du fonds de remplacement [du matériel], je t'écrirai demain en détail, et je joindrai des calculs. Il faut encore que j'interroge quelques fabricants pour savoir si notre façon de procéder est la règle, ou si ce n'est qu'une exception. Il s'agit en effet de savoir si, pour une dépense initiale de 1000 £ pour l'ensemble des machines, dont on amortit 100 £ la première année, il est de règle, la deuxième année, d'amortir 10 % sur 1.000 ou sur 900 £. C'est ce dernier mode de calcul que nous adoptons, et ainsi la chose se poursuit, comme tu le comprends, à l'infini, tout au moins en théorie. Cette façon de procéder entraîne une comptabilité considérable. Sinon, il n'y a pas de doute que le fabricant, au bout de quatre ans et demi en **moyenne**, utilise déjà, ou tout au moins a à sa disposition, le fonds de remplacement du matériel, avant que celui-ci ne soit usé. Cette somme est comptabilisée comme étant, pour ainsi dire une certaine garantie contre l'usure morale, ou bien le fabricant dit : l'hypothèse que l'ensemble des machines est totalement usé en 10 ans, n'est juste qu'approximativement, c'est-à-dire en supposant qu'on me paye dès le début le montant du fonds de remplacement en 10 annuités. De toutes façons, tu vas recevoir les précisions chiffrées. Quant à l'importance économique de la chose, elle ne me paraît pas encore tout à fait claire. Je ne vois pas comment le fabricant pourrait être en mesure à la longue d'escroquer les autres participants à la plus-value ou les derniers consommateurs en donnant une idée fautive de la réalité. Nota bene : la règle est d'amortir 7,5 % par an de l'ensemble des machines, ce qui suppose une période d'usure d'environ 13 ans...

Le chapitre sur l'accumulation est tout à fait fameux.

83. — ENGELS A MARX

27 août 1867.

Ci-joint deux tableaux concernant les machines d'une entreprise qui te rendront la chose tout à fait claire. En règle générale, on amortit chaque année, d'habitude, 7,5 % du montant initial ; cependant, pour la simplification du calcul, j'ai conservé 10 % ce qui, pour force machines, n'est pas exagéré. Donc, à titre d'exemple :

1860. 1 ^{er} janvier. Acquisition	£ 1 000
1861. 1 ^{er} janv. Amortissement 10 %	£ 100
	£ 900
Nouvelles acquisitions	£ 200
	£ 1 100
1862. 1 ^{er} janv. Amortissement 10 % sur £ 1 200 (1 000 + 200)	£ 120
	£ 980
Nouvelles acquisitions	£ 200
	£ 1 180
1863. 1 ^{er} janv. Amortissement 10 % sur £ 1 000 + 200 + 200	£ 140
	£ 1 040

etc...

Dans le relevé N° 1, je suppose que le fabricant place son [argent] destiné à l'amortissement. Le jour où il doit renouveler ses machines, au lieu de £ 1 000, il a £ 1 252,11. Dans le relevé N° 2, on prend comme hypothèse qu'il investit son argent chaque année, immédiatement, en machines neuves. Comme la dernière colonne le prouve, colonne où est reportée la valeur de toutes les acquisitions, telle qu'elle s'établit le dernier jour de cette période de 10 ans, le fabricant n'a pas il est vrai une valeur supérieure à £ 1 000 en machines (et il ne peut pas avoir davantage, puisqu'il n'a précisément investi que la valeur représentant l'usure et que la valeur totale des machines ne saurait augmenter du fait de ce procès), mais, d'année en année, il a agrandi sa fabrique et il a travaillé, pour la moyenne des onze années, avec des machines qui ont coûté un investissement de £ 1 449 et, par conséquent, il a produit et gagné bien davantage qu'avec les £ 1 000 dont il a disposé à l'origine.

Si nous supposons que ce fabricant possède une filature et que chaque livre représente une broche accompagnée d'une machine à filer en gros, il a filé, en moyenne avec 1 449 broches au lieu de 1 000 et après la mise au rebut des 1 000 broches initiales, il entame, au 1^{er} janvier 1866, une nouvelle période, avec 1 357 broches acquises dans l'intervalle, auxquelles viennent s'ajouter, après l'amortissement de 1865, encore 256 broches, soit au total 1 593 broches. Grâce à l'avance pour amortissement, il a été en mesure d'accroître de 60 % l'ensemble de ses machines, à partir de son vieil outillage, et sans investir un farthing [un seul sou] de son profit proprement dit dans les équipements normaux.

Dans les deux tableaux, il n'est pas tenu compte des réparations. Dans le cas d'un amortissement de 10 %, la machine devrait couvrir ses propres frais de réparation, c'est-à-dire qu'ils sont compris dans cette somme. Elles ne modifient en rien la chose, car elles sont comprises dans les 10 %, ou bien rallongent d'autant la durée de la machine, ce qui revient au même.

J'espère que le tableau N° 2 te paraîtra suffisamment clair, sinon écris-moi, j'en ai un double ici.

En toute hâte.

I. Le fabricant place son fonds de renouvellement du matériel à 5 %.

Le 1^{er} janvier de :

1856. Acquisition de machine pour	£ 1 000	
1857. Amortissement 10 % pour usure ..	100	100
1858. Amortissement 10 % pour usure ..	100	100
Intérêts de £ 100.....	5	105
		205
1859. Intérêts de £ 205	10.5	
Amortissement 10 %	100	110.5
		315.5
1860. Intérêts de £ 315.5	15.15	
Amortissement 10 %	100	115.15
		431
1861. Intérêts de £ 431	21.11	
Amortissement 10 %	100	121.11
		552.11
1862. Intérêts de £ 552.11	27.13	
Amortissement 10 %	100	127.13
		680.4
1863. Intérêts de £ 680.4	34	
Amortissement 10 %	100	134
		814.4
1864. Intérêts de £ 814.4	40.14	
Amortissement 10 %	100	140.14
		954.18

	Report.....		954.18
1865. Intérêts de £ 954.18	42.15		
Amortissement 10 %	100		142.15
			1 097.13
1866. Intérêts de £ 1 097.13	54.18		
Amortissement 10 %	100		154.18
			1 252.11
	Résultats à la fin des 10 ans.....		
	ou, au 1 ^{er} janvier 1866, au lieu des		
	£ 1 000 sous forme de machines		
	usées : £ 1 252.11 en argent liquide.		

II. Le fonds de renouvellement des machines est investi chaque année en machines neuves.

	Nouvelles installations	Usure	Valeur le 1 ^{er} janv. 1866
1 ^{er} janvier de :			
1856. Acquisition de machines.	£ 1 000	(%) 100	£ —
1857. Amortissement 10 % investi en machines neuves	100	90	10
1858. Amortissement 10 % ...	1 000 100	100 10	110 80
			22
1859. Amortissement 10 % ...	1 000 210	100 21	121 70
			36
1860. Amortissement 10 % ...	1 000 331	100 33	133 60
			53
1861. Amortissement 10 % ...	1 000 464	100 46	146 50
			73
1862. Amortissement 10 % ...	1 000 610	100 61	161 40
			97
1863. Amortissement 10 % ...	1 000 771	100 77	177 30
			124
1864. Amortissement 10 % ...	1 000 948	100 95	195 20
			156
1865. Amortissement 10 % ...	1 000 1 143	100 114	214 10
			193
1866. Amortissement 10 % ...	1 000 1 357	100 136	236 0
			236
Valeur nominale du nouvel outillage.....			1 593
Valeur réelle des machines neuves			1 000

A 1 livre la broche, il a travaillé en

1856	avec	1 000	broches.	Report	9 486	broches.
1857	—	1 100	—	1863	avec	1 948
1858	—	1 210	—	1864	—	2 143
1859	—	1 331	—	1865	—	2 357
1860	—	1 464	—	En 11 ans	<u>15 934</u>	<u>broches.</u>
1861	—	1 610	—	En moyenne . . .	1 449	broches,
1862	—	1 771	—			
Report		9 486	broches			
Et il commence 1866 avec		1 357				
		236				
		<u>1 593</u>	<u>broches.</u>			

84. -- ENGELS A MARX

1^{er} septembre 1867.

... Bien reçu les huit placards, et merci. La partie théorique est tout à fait excellente, de même que le développement sur l'histoire de l'expropriation. Mais l'ajout sur l'Irlande est rédigé avec la hâte la plus effrayante, et la documentation a été bien trop peu élaborée. A la première lecture, c'est souvent positivement incompréhensible. Écrirai davantage, dès que j'aurai regardé les choses de plus près. Le résumé sur l'expropriation des expropriateurs est très brillant, il fera son effet.

C'est une chance que le livre, pour ainsi dire, « ne se passe » qu'en Angleterre : sinon, le § 100 du code pénal prussien jouerait : « Quiconque... incite les ressortissants de l'État à la haine ou au mépris des autres citoyens, etc... » et entraînerait la saisie. Bismarck semble d'ailleurs avoir besoin d'un petit semblant de campagne contre les travailleurs. A Erfurt et dans les environs, un poète lassalien, l'imprimeur et l'éditeur sont poursuivis pour haute trahison ; et à Elberfeld, même un factum du noble Schweitzer¹ a été confisqué. Une interdiction du livre en Prusse serait donc malgré tout possible, mais de toutes façons sans effet, étant données les circonstances actuelles.

1. Johann von SCHWEITZER (1833-1875) : successeur de Lassalle à la direction de l'Association générale des travailleurs allemands, fondée en 1863.

85. — ENGELS A MARX

11 septembre 1867.

... Les gens de Meissner à Leipzig semblent mettre beaucoup de temps à lancer le livre. Encore aucune annonce nulle part. Qu'en penses-tu ? Dois-je, pour mettre l'affaire en route, attaquer le bouquin d'un point de vue bourgeois ? Meissner ou Siebel¹ s'arrangeraient bien pour publier l'article dans quelque journal. Quant à l'interdiction, je n'y crois pas, mais on ne peut jamais répondre du zèle d'un procureur ; et une fois le procès engagé, tu pourrais compter sur ton ami Lippe²...

86. — MARX A ENGELS

12 septembre 1867.

... Ton projet d'attaquer le livre **du point de vue bourgeois** est la **meilleure ruse de guerre qui soit**. Mais je pense — sitôt que l'histoire sera publiée — qu'il vaut mieux le faire faire par Siebel ou Rittershaus¹ plutôt que par Meissner. Il ne faut pas que même les meilleurs libraires voient trop avant dans notre jeu. D'autre part, il faut que tu écrives quelques instructions à **Kugelmann**, qui est de retour, sur les aspects positifs qu'il lui faut souligner. Sinon, il écrira des **absurdités**, car en l'occurrence, l'enthousiasme ne suffit pas. Moi, bien sûr, je ne peux pas le faire avec autant de liberté que toi...

1. Karl SIEBEL : poète rhénan, parent d'Engels (1836-1868).

2. Léopold, comte de LIPPE-BIELEFELD : d'abord procureur général, puis ministre de la Justice en Prusse, de 1862 à 1867 (1815-1889).

1. Emil RITTERSHAUS : écrivain de Wuppertal (1834-1897).

87. — MARX A KUGELMANN

11 octobre 1867.

... L'achèvement de mon deuxième tome dépend pour une très grande part du succès du premier. Ce succès est nécessaire pour que je puisse trouver un éditeur en Angleterre, et **sans celui-ci** ma situation matérielle est si difficile et si gênante que je ne puis trouver ici ni le temps ni le calme propices à un rapide achèvement. Ce sont là naturellement des faits dont je ne souhaite pas que Monsieur Meissner les connaisse. Il dépend donc maintenant de l'habileté et de l'activité de mes amis politiques en Allemagne, que la parution du II^e volume traîne ou aille vite. Pour une solide critique — qu'elle émane d'amis ou d'adversaires — il faut attendre quelque temps : une œuvre d'une telle ampleur, et partiellement d'une telle difficulté, requiert du temps pour être lue et digérée. Mais le succès immédiat n'est pas conditionné par une critique solide, mais, pour le dire tout à trac, par du battage, par les coups de grosse caisse, qui obligent les ennemis aussi à se prononcer. Pour l'heure, ce qui est important, ce n'est pas tant **ce qu'on dit**, que l'on en dise **quelque chose**. **Surtout ne pas perdre de temps...**

88. — ENGELS A S. MEYER

18 octobre 1867.

... J'espère que vous serez en mesure d'attirer l'attention de la presse américaine d'expression allemande et des travailleurs sur le livre de Marx. Étant donnée l'agitation pour la journée de 8 heures qui se développe chez vous actuellement, ce livre arrive tout juste à point nommé avec son chapitre sur la **journée de travail** et il est, par ailleurs aussi, propre à mettre les choses au clair dans les esprits sur beaucoup de points. Vous vous acquerez un grand mérite pour l'avenir du parti en Amérique par chaque démarche que vous ferez dans ce sens...

89. — ENGELS A KUGELMANN

8 [20] novembre 1867.

... La presse allemande continue de faire le silence sur *Le Capital* et pourtant il est de la plus haute importance que quelque chose soit fait. L'un des articles que je vous ai envoyés¹, je l'ai trouvé dans la *Zukunft*; je regrette de n'avoir pas su qu'il pouvait être destiné à cette feuille : dans une telle publication, on aurait pu se montrer plus hardi. Malgré tout, ce n'est pas là l'important. L'essentiel, c'est qu'on rende compte du livre et qu'on en rende compte encore. Et comme M[arx], dans cette affaire, n'a pas sa liberté de mouvements et qu'il est aussi timide qu'une pucelle, ce sont les autres, c'est nous qui devons le faire. Ayez donc la gentillesse de me faire savoir quels résultats vous avez obtenus jusqu'ici dans ce domaine et quelles feuilles vous pensez pouvoir encore utiliser. En l'occurrence, pour parler comme notre vieil ami Jésus-Christ, nous devons avoir l'innocence de la colombe et la prudence du serpent. Ces braves économistes vulgaires sont assez intelligents pour faire preuve de circonspection devant ce livre et surtout n'en pas parler, à moins qu'il n'y soient obligés. Et c'est à quoi nous devons les **contraindre**. Si on parle du livre simultanément dans 15 ou 20 journaux — peu importe que ce soit en bien ou en mal, sous forme d'articles, de correspondances, ou, dans la partie non rédactionnelle, sous forme de lettres de lecteurs, — simplement comme d'une publication importante, qui mérite l'attention, toute la bande se mettra alors d'elle-même à hurler et les Faucher, Michaelis, Roscher et Max Wirth² seront alors **obligés**. C'est notre responsabilité, une sacrée responsabilité, de faire paraître ces articles, et **autant que possible en même temps**, dans les journaux d'Europe et même dans les feuilles réactionnaires. Dans ces dernières, on pourrait faire remarquer que ces Messieurs les économistes vulgaires ont une grande gueule dans les parlements et les réunions où l'on discute d'économie nationale,

1. Engels écrivit une série de comptes rendus du Livre I^{er} du *Capital*, afin de rompre le silence qui entourait la parution du livre, la presse bourgeoise ne parlant pratiquement pas de l'ouvrage. Un de ces articles parut dans la *Zukunft* (*L'Avenir*).

2. FAUCHER (1820-1878) : hégélien de gauche, économiste allemand partisan du libre-échange. — OTTO MICHAELIS (1826-1890) : économiste libre-échangiste. — MAX WIRTH (1822-1900) : disciple de Carey.

mais qu'ici, où on fait ressortir **les conséquences** de leur propre science, ils la ferment gentiment. Et ainsi de suite. Si vous estimez mon aide souhaitable, faites-moi savoir pour quelle feuille vous souhaitez une contribution ; comme toujours, je suis au service du parti. Dans ma lettre à L[iebknecht], il s'agit de la même affaire, et vous m'obligerez énormément en faisant parvenir la lettre par une voie **sûre**...

Le 20 novembre. Depuis que je vous ai écrit les lignes ci-dessus, Marx m'a communiqué la lettre que vous lui avez adressée et j'y vois que, malheureusement, dans votre région, il est difficile d'escompter d'autres notices de presse. Ne serait-il pas possible, par l'intermédiaire de tierces personnes peut-être, de faire insérer dans des journaux des **attaques** contre le livre, soit d'un point de vue bourgeois, soit d'un point de vue réactionnaire ? Cela me paraît être un moyen d'information : les articles, on les trouverait toujours. Autre chose encore : que peut-on faire du côté des revues scientifiques ou des revues littéraires ou semi-littéraires... ?

30 novembre 1867.

... Il y a un point sur lequel il vous est plus facile qu'à moi ou à Engels d'écrire à Liebknecht, je veux dire qu'il est vraiment de son devoir d'attirer l'attention sur mon livre, dans les **réunions ouvrières**. S'il ne le fait pas, les lassalliens s'empareront de l'affaire et ne feront pas les choses comme il faut.

Contzen (privat-dozent¹ à Leipzig, disciple et partisan de Roscher) m'a fait demander, via [par l'intermédiaire de] Liebknecht, un exemplaire du livre, et a promis en échange d'en faire, de son point de vue, un compte rendu détaillé. Sur quoi, le livre lui a été envoyé par Meissner. Ce serait un bon début...

Voulez-vous désigner à votre femme comme parties qu'on peut lire pour commencer, les sections sur : la « journée de travail », « la coopération, la division du travail et le machinisme », et enfin « l'accumulation primitive ». Pour les termes incompréhensibles, il vous faudrait lui en donner la clef. Si d'autres difficultés se présentent, je suis à votre disposition.

Il y a les plus grandes chances que paraisse en France (Paris) un compte rendu détaillé de mon livre (dans *Le Courrier français*, proudhonien malheureusement)², et même une traduction.

Dès que je me sentirai mieux, j'en écrirai davantage. En attendant, j'espère que vous écrirez souvent. Vos lettres me stimulent toujours.

1. Maître de conférences à l'Université.

2. En septembre, Marx avait envoyé à ce journal une brève note, qui parut le 6, sur la misère des masses en Prusse.

30 novembre 1867.

Dès la réception de ta lettre, j'ai écrit à Meissner qu'il te fasse parvenir pour Reclus² un copy [exemplaire] du livre. R[ecclus] me semble l'homme adéquat pour traduire l'œuvre en français avec la collaboration d'un Allemand ; pour le cas où on la traduirait, j'indiquerais quelques modifications de telle ou telle partie et me réserverais, en même temps, l'ultime révision.

Ce qui devrait être fait en premier lieu — et dès que possible, serait de publier des extraits du livre dans *Le Courrier français*. Je ne vois pas pourquoi Hess³ aurait besoin de faire intervenir pour cela une tierce personne. Il vaut mieux qu'il le fasse seul. Le thème qu'il envisage, — la législation anglaise sur les fabriques, — me semble aussi le plus indiqué pour présenter l'ouvrage. Cependant, même ça, on ne peut le faire sans quelques mots d'introduction sur la **théorie de la valeur**, car Proudhon, sur ce sujet, a complètement brouillé les esprits. Ils croient qu'une marchandise est vendue à sa valeur si elle est vendue à son *prix de revient* * = prix des moyens de production qui sont consommés pour sa fabrication + salaire du travail (ou **prix du travail** ajouté aux moyens de production). Ils ne voient pas que le **travail non payé**, qui figure dans la marchandise, est un élément aussi essentiel pour la formation de la valeur que le travail payé, et que cet élément de la valeur prend à présent la **forme du profit**, etc. Ils ne savent absolument pas ce qu'est le salaire. Les développements sur la journée de travail, etc., bref, sur les lois sur les fabriques, n'ont aucune base sans une connaissance de la nature de la valeur. **Quelques mots** devraient donc être dits, sur ce point, à titre d'introduction...

1. Victor SCHILY : avocat à Trèves et Barmen. Prit part à la révolution de 1848-1849 en Allemagne. Dut ensuite émigrer en Suisse, puis à Paris (1810-1875).

2. Elle Reclus, frère du géographe Elisée Reclus, avait été pressenti d'abord pour traduire *Le Capital*. Le projet n'aboutit pas. (Cf. lettre précédente et lettre 72.)

3. Moses HESS : collaborateur de la *Gazette rhénane*. Se rallia aux idées de Lassalle (1812-1875).

92. — MARX A ENGELS

7 décembre 1867.

... Pour ce qui est du « canard » souabe, ce serait un coup amusant que de duper l'ami de Vogt¹, ce Mayer souabe². Il faudrait simplement mettre la chose sur pied de la façon suivante : *d'abord* *, commencer ainsi : quoi qu'on puisse bien penser de la tendance du livre, il fait honneur à « l'esprit allemand », et ce n'est pas un hasard s'il a été écrit par un Prussien en exil, et non en Prusse. La Prusse a, depuis longtemps, cessé d'être le pays où se manifeste, et même où est possible une initiative scientifique quelconque, tout particulièrement en matière politique, historique ou sociale. La Prusse représente actuellement l'esprit russe et non l'esprit allemand. Quant au livre lui-même, il convient de distinguer deux choses : les développements positifs (« solide » est le deuxième adjectif à employer) que l'auteur propose, et les conclusions tendancieuses qu'il en tire. Les développements constituent un enrichissement direct pour la science, puisque les rapports économiques réels y sont traités d'une façon entièrement nouvelle, suivant une méthode matérialiste (« Mayer » aime beaucoup ce terme à cause de Vogt) — **Exemple** : 1° l'évolution de l'argent ; 2° la façon dont la coopération, la division du travail, le machinisme et les rapports et relations sociaux correspondants se développent « de par leur nature ».

Quant à la **tendance** de l'auteur, ici encore on doit faire une distinction. Quand il démontre que la société actuelle, considérée du point de vue économique, porte en elle les germes d'une forme sociale nouvelle supérieure, il ne fait que montrer sur le plan social le même procès de transformation que Darwin a établi dans les sciences de la nature. La doctrine libérale du « progrès » (*c'est Mayer tout pur* *) inclut cette idée, mais le mérite de l'auteur est de montrer un progrès caché même là où les rapports économiques modernes s'accompagnent de conséquences immédiates effrayantes. L'auteur a du même coup, par cette conception critique qui est la sienne, — peut-être *malgré lui* * ! sonné le glas de tout le socialisme professionnel, c'est-à-dire le glas de tout utopisme.

1. Cf. lettre 45.

2. Karl MAYER : poète et journaliste souabe (1819-1889).

La tendance subjective de l'auteur, par contre — peut-être était-il tenu d'agir ainsi et dans l'obligation de le faire par sa position de parti et son passé — c'est-à-dire la manière de se représenter ou de présenter aux autres le résultat final du mouvement actuel, de l'actuel processus social, n'a aucun rapport avec l'évolution réelle de ce mouvement. Si la place le permettait, en allant au fond des choses, on pourrait peut-être montrer que son « évolution objective » dément ses propres lubies « subjectives »³.

Alors que M. Lassalle injurait les capitalistes et flattait les hobereaux prussiens, M. M[arx] démontre⁴ la « **nécessité** » **historique** de la production capitaliste et fustige le grand propriétaire terrien aristocrate qui ne sait que consommer. Combien il est loin de partager les idées de son disciple renégat Lassalle, sur la vocation de Bismarck à instaurer un millénium⁵ économique, il l'a montré non seulement dans ses protestations antérieures contre le « **socialisme royal prussien** », mais il l'exprime ouvertement à nouveau pp. 762-763⁶, quand il dit que le système qui règne actuellement en Prusse et en France imposera à tout le continent européen le *régime* * du knout russe, si on n'y met pas un frein à temps.

Telle est, à mon avis, la façon de flouer ce Mayer souabe, qui a d'ailleurs imprimé sa préface. Et si petit que soit son petit « canard », il n'en est pas moins l'oracle populaire de tous les fédéralistes d'Allemagne, et il est lu également à l'étranger.

En ce qui concerne Liebknecht, c'est en effet une honte qu'il n'ait pas envoyé *spontanément* *, à toutes les petites feuilles locales dont il dispose, de courts entrefilets, ce qui ne requerrait de sa part aucune étude, ce à quoi par nature il répugne. MM. Schweitzer⁷ et C^{ie} s'y entendent mieux, comme tu peux t'en rendre compte à la lecture du « *Soc[ial]-Dem[okrat]* » que je joins à ma lettre. (C'est Kug[elmann] qui me l'a envoyé.) J'ai expédié hier (que ceci reste **entre nous**) à Guido Weiss⁸, de la *Zukunft*, une page comprenant : d'un côté, les plagiat de

3. C'est dans ce sens qu'Engels écrivit son compte rendu de l'ouvrage. Il parut le 27 décembre 1867 dans le *Beobachter*. Voir K. MARX-FR. ENGELS : *Petits écrits économiques*, Dietz Verlag, Berlin, 1954.4. Erreur de plume dans l'original où Marx a écrit *zeigt... nach* à la place de *weist... nach*.

5. Empire millénaire, âge d'or.

6. Marx indique les pages d'après la 1^{re} édition allemande du 1^{er} volume du *Capital* (complément aux notes du premier livre).7. Von SCHWEITZER : rédacteur du *Social-Demokrat*. Voir ci-dessus lettre 84, note 1.8. Guido WEISS (1822-1899) : journaliste démocrate qui avait participé à la révolution de 1848-1849. *Die Zukunft* paraissait à Königsberg et Berlin.

von Hofstetten⁹, qui se pique de me corriger ; de l'autre, les passages originaux de mon livre. En même temps, je lui ai écrit qu'il fallait publier ça **non pas en mon nom**, mais comme un article du *Zukunft* (ou, en cas d'impossibilité, comme émanant d'un lecteur berlinois du *Zukunft*). Si Weiss accepte (et je le crois), non seulement l'attention des ouvriers berlinois sera attirée sur le livre par la citation de passages qui les intéressent directement, mais une polémique fort utile s'engagera, et Schweitzer, avec sa volonté d'ignorer le livre tout en exploitant son contenu, l'aura dans le cul. Impayable la façon dont ces types croient pouvoir continuer à suivre le plan de **Lassalle** ! Y a-t-il rien de plus naïf que la façon dont von Hofstetten et ce bourgeois de Geib¹⁰ se sont partagé le travail, à l'Assemblée générale de l'« Association générale des travailleurs allemands », pour liquider mon chapitre sur la « journée de travail » ?...

9. Johann HOFSTETTEN : lassallien, rédacteur au *Social-Demokrat* (mort en 1887).

10. August GEIB : social-démocrate lassallien d'abord, eisenachien ensuite. Sera élu député au Reichstag en 1874 (1842-1879).

93. — MARX A ENGELS

3 janvier 1868.

... Je voudrais que Schorlemmer¹ m'indique quel est le meilleur et plus récent livre (en allemand) sur la chimie agricole ? Ensuite, où en est le différend entre les partisans des engrais minéraux et ceux des engrais azotés ? (Depuis la dernière fois que je me suis occupé de cette question, bien des choses ont paru sur ce sujet en Allemagne.) Sait-il quelque chose des auteurs allemands modernes qui ont écrit **contre** la théorie de Liebig sur l'épuisement des sols ? A-t-il entendu parler de la théorie des alluvions de l'agronome munichois Fraas (professeur à l'Université de Munich) ? Pour mon chapitre sur la rente foncière, il faut bien que je me familiarise avec le nouvel aspect de la question au moins to some extent [dans une certaine mesure]. Schorlemmer qui est spécialiste en la matière pourra sans doute me donner les éclaircissements voulus...

1. Karl SCHORLEMMER : communiste allemand, professeur de chimie à Manchester. Ami de Marx et d'Engels (1834-1892).

94. — ENGELS A MARX

7 janvier 1868.

Je te renvoie ci-joint le *Dühring*¹ et le *Beobachter* [l'Observateur]. Le premier est divertissant au plus haut point. Tout l'article respire embarras et funk [panique]. On le voit bien, le brave économiste vulgaire est *frappé au vif** et ne sait dire qu'une chose : qu'on ne pourra juger le 1^{er} tome qu'après la parution du 3^e, que la détermination de la valeur par le temps de travail n'est pas incontestée et qu'il y a des gens qui nourrissent quelques doutes timides quant à la détermination de la valeur du travail par ses frais de production. Tu vois que pour cette genus [engeance] tu n'es pas encore — et de loin — suffisamment érudit et tu n'as pas réfuté le grand Macleod sur le point essentiel ! Et avec cela la peur, à chaque ligne, de s'exposer à être traité *à la** Roscher. Le type a dû être content quand il a eu terminé son truc, mais il l'a sûrement mis à la poste avec appréhension...

1. Il s'agit de l'article d'Eugen Dühring sur le premier livre du *Capital* paru dans les *Ergänzungsblätter zur Kenntnis der Gegenwart* [Compléments pour la connaissance de l'actualité]. DÜHRING : philosophe et économiste allemand, en riposte aux théories duquel Engels écrit son célèbre ouvrage (1833-1921).

95. — MARX A ENGELS

8 janvier 1868.

Ad vocem [en ce qui concerne] Dühring. C'est beaucoup pour lui d'admettre à peu près carrément la section sur l'« **accumulation primitive** ». Il est encore jeune. Partisan de Carey, il est en opposition directe avec les freetraders [libre-échangistes]. En outre, il est **Privatdozent**, [maître de conférences], par conséquent nullement mécontent des coups de pied reçus par le **professeur** Roscher, qui leur barre le chemin à tous. Dans son compte rendu, une chose m'a sauté aux yeux. C'est que, tant que la détermination de la valeur par le temps de travail reste aussi peu « déterminée » que chez Ricardo lui-même, elle ne fait pas **shaky** [trembler] les gens. Par contre, dès qu'elle est mise exactement en corrélation avec la journée de travail et ses variations, ils voient s'allumer un lustre qui leur est fort désagréable. Je crois que c'est surtout par *malice** à l'égard de Roscher que Dühring a rendu compte du livre. On sent très nettement la peur qu'il a de se « roscheriser ». Ce qui est bizarre, c'est que ce type n'ait pas décelé les trois éléments foncièrement nouveaux de l'ouvrage :

1. m'opposant à **toute** l'économie antérieure qui **d'entrée de jeu** traite comme données les fragments particuliers de la plus-value avec leurs formes fixes de rente, profit et intérêt, je traite tout d'abord de la forme générale de la plus-value, où tout cela se trouve encore mêlé, pour ainsi dire en solution.

2. une chose bien simple a échappé à tous les économistes **sans** exception, c'est que si la marchandise a le double caractère de valeur d'usage et de valeur d'échange, il faut bien que le travail représenté dans cette marchandise possède ce double caractère lui aussi ; tandis que la seule analyse du travail *sans phrase**, telle qu'on la rencontre chez Smith, Ricardo, etc., se heurte partout fatalement à des problèmes inexplicables. C'est en fait **tout** le secret de la conception critique.

3. pour la première fois, le salaire est présenté comme la forme **phénoménale** irrationnelle d'un rapport que cette forme dissimule, et cela sous les deux formes du salaire : salaire horaire **et** salaire aux pièces. (Le fait que de telles formules se rencontrent **assez** souvent dans les mathématiques supérieures m'a aidé.)

En ce qui concerne les modestes objections de Monsieur Dühring quant à la détermination de la valeur, il sera surpris de voir, dans le tome II, combien la détermination de la valeur compte peu « de façon immédiate » dans la société bourgeoise. En réalité, **aucune forme** de société ne peut empêcher que one way or another [d'une manière ou d'une autre] le temps de travail disponible de la société règle la production. Mais tant que cette régulation ne s'accomplira pas au moyen d'un contrôle direct et conscient de la société sur son temps de travail — ce qui n'est possible qu'avec la propriété sociale —, mais par le mouvement des prix des marchandises, nous en restons à la situation que tu as décrite de façon si pertinente dans les *Annales franco-allemandes* ¹.

96. — MARX A KUGELMANN

6 mars 1868.

... Je m'explique maintenant le ton singulièrement embarrassé de M. Dühring dans sa critique ¹. C'est d'habitude un garçon cassant, au verbe haut et qui se pose en révolutionnaire en économie politique. Il avait publié deux choses : d'abord (en partant de Carey) des *Fondements critiques de l'économie politique* ², (about [environ] 500 pages, et une nouvelle *Dialectique naturelle* ³ (dirigée contre la dialectique hégélienne). Mon livre l'a coulé des deux côtés : il ne l'a signalé que par haine vis-à-vis de Roscher. D'ailleurs, moitié intentionnellement, moitié par manque de discernement, il commet des malhonnêtetés. Il sait très bien que ma méthode d'exposition **n'est pas** celle de Hegel, puisque je suis matérialiste et Hegel idéaliste. La dialectique de Hegel est la forme fondamentale de toute dialectique, mais seulement **une fois** dépouillée de sa forme mystique et c'est précisément cela qui distingue ma méthode. Quant à * Ricardo, ce qui a vexé M. Dühring, c'est qu'on **ne trouve pas** dans mon exposé les points faibles que Carey, et cent autres avant lui, soulignent contre Ricardo. Aussi essaie-t-il avec *mauvaise foi* * de m'imputer les étroitesse de Ricardo. But never mind [Mais peu importe]. Je dois de la reconnaissance à cet homme, puisqu'il est le premier spécialiste qui ait dit quelque chose.

Dans le deuxième tome (qui ne paratra sans doute jamais si mon état ne s'améliore pas), j'analyse entre autres la propriété foncière et la concurrence ⁴, cette dernière dans la mesure seulement où l'exige l'étude des autres sujets.

Durant mon indisposition (qui cessera bientôt complètement, je l'espère), je n'ai pu écrire, mais j'ai avalé une masse énorme de « matériaux » statistiques et autres qui auraient suffi à rendre sick [malade] des gens dont l'estomac n'est pas habitué

1. Voir lettres précédentes.

2. Marx cite inexactement le titre de l'ouvrage de Dühring : *Kritische Grundlegung der Volkswirtschaftslehre*. Il a écrit à la place de ce dernier terme : *Nationalökonomie*. L'ouvrage a paru à Berlin en 1866.

3. Eugen DÜHRING : *Natürliche Dialektik*, Berlin, 1865.

4. Marx traite de la propriété foncière dans la 6^e section du troisième volume (éd. fr. : t. VIII) et de la concurrence dans la 2^e section de ce même livre (éd. fr. : t. VI).

1. Allusion à l'article d'Engels déjà cité : « Esquisse d'une critique de l'économie politique ».

comme le mien à absorber et à digérer rapidement cette espèce de pâture.

Ma situation est très pénible parce que je n'ai pu me livrer à aucun travail accessoire lucratif et que je suis cependant obligé de sauver un peu les apparences à cause de mes enfants. Si je n'avais à livrer ces deux maudits tomes (et à chercher en outre des éditeurs anglais), ce qui m'oblige à rester à Londres, je me rendrais à Genève où je pourrais fort bien vivre avec les moyens dont je dispose. Ma fille n° 2 se marie à la fin du mois⁵.

97. — MARX A ENGELS

14 mars 1868.

... Au Museum — by the by — [en passant] j'ai bûché les derniers ouvrages d'old [du vieux] Maurer¹ (le vieux conseiller d'État bavarois, qui a déjà joué un rôle comme l'un des Régents de Grèce et qui a été l'un des premiers à dénoncer les Russes, bien avant Urquhart²) sur la constitution des **communes rurales des villages allemands**, etc. Il démontre, avec force détails, que la propriété privée du sol n'est apparue que tardivement, etc. La stupide opinion d'un hobereau westphalien (Möser³, etc.) selon laquelle les Allemands se seraient établis chacun pour soi, en ne constituant que par la suite des villages, des provinces [*Gaue*], etc., se trouve complètement réfutée. Il est intéressant aujourd'hui de noter que le mode **russe** du repartage des terres au bout d'un certain délai (en Allemagne d'abord annuellement) se soit partiellement maintenu en Allemagne jusqu'au XVIII^e siècle et même jusqu'au XIX^e siècle. Voilà une nouvelle preuve à l'appui, de l'idée que j'ai émise (bien que M[aurer] n'en sache rien), que partout les formes de propriété asiatiques ou indiennes ont marqué les origines en Europe. Quant aux Russes, ils voient disparaître la dernière trace d'une pré-*ention of originality* [à l'originalité] même in this line [dans ce domaine]. Ce qui leur reste, c'est d'être de nos jours encore prisonniers de formes que leurs voisins ont dépouillées de longue date. Les livres d'old [du vieux] Maurer (de 1854 à 1856, etc.) sont écrits avec une érudition typiquement allemande, mais en même temps dans un style familier et agréable qui distingue heureusement les Allemands du Sud (Maurer est originaire d'Heidelberg, mais ma remarque vaut encore plus pour les Bavarois et les Tyroliens comme Fallmerayer, Fraas⁵, etc.) des Allemands du Nord. Old [Le vieux] Grimm (antiquités juridiques, etc.) se voit lui aussi çà et là relégué à l'arrière plan,

1. G. L. von MAURER : juriste et historien allemand (1790-1872).

2. David URQUHART : écrivain et homme politique anglais, adversaire de Palmerston, en politique extérieure notamment (1805-1877).

3. Justus MÖSER : historien allemand réactionnaire (1720-1794).

4. Jacob Grimm avait publié en 1828 un ouvrage intitulé : *Deutsche Rechtsaltertümer* [Antiquités juridiques].

5. Le premier est historien et auteur de récits de voyages. Le second est botaniste, professeur à l'Université de Munich.

5. Laura Marx a épousé Paul Lafargue le 2 avril 1868.

c'est-à-dire *re, non verbis* [en fait, sinon en paroles]. En outre, j'ai examiné les ouvrages de Fraas, etc., sur l'agriculture.

By the by [à propos], il faut que tu me renvoies le Dühring et en même temps les placards corrigés de mon livre. Tu as vu dans D[ühring] ce qu'est la grande découverte de Carey : en agriculture, l'humanité passe, d'un sol moins bon à un sol sans cesse meilleur. En partie parce que la culture descend des collines sèches, etc., vers les dépressions humides. Mais surtout parce que Monsieur C[arey] entend par sol très fertile les marécages, etc., que **la main de l'homme doit d'abord transformer** en sol. Enfin parce que la colonisation anglaise en Amérique a débuté par la pouilleuse New-England [Nouvelle-Angleterre] qui est le pays modèle de Carey, singulièrement le Massachusetts.

Thanks [merci] pour le mal que tu te donnes avec ce satané bouquin ⁵...

J'ai appris, dans Maurer, que le revirement dans les conceptions sur l'histoire et l'évolution de la propriété « germanique », etc., est parti des **Danois**, qui d'une façon générale, semble-t-il, s'occupent d'archéologie dans tous les azimuths. Mais bien qu'ils aient donné le branle, il y a toujours chez eux quelque chose qui accroche somewhere or else [ici ou là]. Il leur manque le juste instinct critique et surtout la mesure. Ce qui m'a le plus frappé, c'est que Maurer, qui fait souvent allusion par exemple à l'Afrique, au Mexique, etc., ne sait absolument rien des Celtes, allant jusqu'à mettre l'évolution de la propriété commune en France entièrement au compte des conquérants germaniques. « Comme si », dirait Monsieur Bruno ⁶, « comme si » nous ne possédions pas encore maintenant un code celtique (Pays de Galles) entièrement communiste, datant du XI^e siècle et « comme si » les Français ne venaient pas d'exhumer ces dernières années ici et là des communes primitives à forme celtique ! Comme si ! La chose est bien simple. Old [Le vieux] Maurer n'a étudié, à part la situation en Allemagne et dans l'ancienne Rome, que celle de l'Orient (Grèce et Turquie).

5. Allusion aux comptes rendus écrits par Engels pour faire connaître *Le Capital*.

6. Bruno BAUER : jeune hégélien, journaliste et théologien, attaqué par Engels et Marx dans *La Sainte Famille* (1809-1882).

98. — MARX A KUGELMANN

17 mars 1868.

... La lettre de M[eyer]¹ m'a fait grand plaisir, cependant il a en partie mal compris mon développement. Sinon il aurait vu que je représente la **grande industrie** non seulement comme la mère de l'antagonisme, mais aussi comme la créatrice des conditions matérielles et spirituelles nécessaires à la solution de cet antagonisme, solution qui évidemment ne pourra pas se faire **en douceur**.

Quant à la loi sur les fabriques — comme première condition permettant à la classe ouvrière d'avoir de l'elbowroom [les coudées franches] pour se développer et se mouvoir — je l'exige comme **ordre de l'État**, et la veux **coercitive**, dirigée non seulement contre les fabricants, mais aussi contre les ouvriers mêmes. (Voir p. 542. Note 52² où je fais allusion à la résistance des ouvrières contre la limitation de la journée de travail). D'ailleurs, si monsieur M[eyer] fait preuve de la même énergie qu'Owen, il peut briser cette résistance. Que le **fabricant prie individuellement** ne puisse pas faire grand'chose en l'occurrence (si ce n'est pour autant qu'il essaie d'agir sur la législation), je le dis moi aussi, p. 243. On y lit en effet :

« Il est vrai qu'à prendre les choses dans leur ensemble, cela ne dépend pas non plus de la bonne ou mauvaise volonté du capitaliste individuel, etc. »

(Voir aussi Note 114)³. Que, malgré cela, l'individu puisse exercer une action, des fabricants, comme Fielden, Owen, etc., l'ont amplement prouvé. Leur activité essentielle doit, cela va sans dire, être de nature publique. Pour ce qui est des Dollfus en Alsace, ce sont des humbugs [escrocs], qui ont su par les conditions de leurs contrats créer entre leurs ouvriers et eux un **rapport de servage** paternaliste, qui leur est en même temps très profitable. Ils ont été vertement démasqués dans certains journaux parisiens, et c'est précisément pour cela que l'un de ces Dollfus a dernièrement proposé et carried [fait adopter] au *Corps législatif* *, un des paragraphes les plus infâmes de la loi sur la presse, à savoir que la « *vie privée doit être murée* » *. Avec mon salut le plus cordial à votre chère femme.

1. Gustav MEYER : fabricant à Bielefeld.

2. Page 542, note 52 de la 1^{re} édition allemande (t. II, p. 225, note 3 de l'édition française).

3. Page 243 de la 1^{re} édition allemande et ibid. note 114 (t. I, pp. 264 et suiv. et ibid., note 1 de l'édition française).

99. — MARX A ENGELS

25 mars 1868.

... **Ad vocem** [à propos de] **Maurer** : ses livres sont extrêmement importants. Non seulement la préhistoire, mais aussi toute l'évolution ultérieure des villes libres d'Empire, des propriétaires fonciers possédant le privilège de l'immunité, de la force publique, de la lutte entre paysannerie libre et le servage, tout cela prend avec lui une tout autre forme.

Il en est de l'histoire humaine comme de la paléontologie. Des choses qu'on a sous le nez, même les esprits les plus éminents ne les voient pas, dans leur principe, en vertu d'a certain judicial blindness [une certaine cécité de jugement]. Puis, quand l'aube commence à luire, on s'étonne de constater que ce qu'on n'avait pas vu présente encore en tous lieux des vestiges. La première réaction contre la Révolution française et la pensée des Lumières, qui lui est liée, a été, naturellement, de tout voir sous l'aspect médiéval et romantique, et même des gens de la valeur de Grimm n'en ont pas été exempts. La deuxième réaction — et elle correspond à la tendance socialiste, bien que ces savants ne se doutent nullement qu'ils s'y rattachent — consiste à remonter, par delà le moyen âge, aux origines de chaque peuple. Les voilà alors bien surpris de retrouver, dans ce qu'il y a de plus ancien, les choses les plus neuves, et même des Egalitariens to a degree [égalitaires jusqu'à un certain degré], ce qui ferait frémir Proudhon de peur.

Combien nous sommes tous prisonniers de cette judicial blindness [cécité de jugement] : précisément dans **ma** région d'origine, dans le **Hunsrück**, le système vieil-allemand a persisté jusqu'à ces **dernières** années. Je me rappelle à présent que mon père m'en parlait **en sa qualité d'avocat** ! Une autre preuve : de même que les géologues, même les meilleurs, comme Cuvier, ont interprété certains faits [faits] complètement de travers, de même des philologues de la **force** * d'un Grimm ont mal **traduit** les phrases latines les plus simples, pour avoir subi l'emprise de Möser, etc. (qui, je m'en souviens, était ravi de ce que la « liberté » n'ait jamais existé chez les Allemands, mais au contraire que « l'air qu'on y respire rende serf »). Par exemple le passage bien connu de Tacite : « **arva per annos mutant et superest ager** », ce qui signifie : ils échangent (en tirant au sort, c'est pourquoi il est question plus tard de tirage au sort — sortes — dans toutes les Leges Barbarum [lois des barbares]) les champs (arva), et il reste le terrain communal

(ager par opposition à arva, c'est-à-dire ager publicus) ; Grimm traduit : ils cultivent chaque année de nouveaux champs et il reste toujours pourtant de la terre (non cultivée) !

De même le passage : « **Colunt discreti ac diversi** » [ils vivent isolés et séparés] devait prouver que, de tout temps, les Allemands avaient exploité leurs terres comme des hobereaux westphaliens, dans des fermes isolées. Mais, dans le **même** passage, on lit plus loin : « **Vicos locant non in nostrum morem connexis et coherentibus ædificiis** : suum quisque locum **spatio circumdat** » [ils n'établissent pas leurs villages avec des bâtiments qui, comme chez nous, s'appuient et tiennent les uns aux autres : chacun entoure sa maison d'un espace libre], et de tels villages primitifs germaniques existent encore dans la forme décrite, çà et là, au Danemark. La Scandinavie devait naturellement devenir aussi importante pour la jurisprudence et l'économie allemande qu'elle l'est pour la mythologie. Et c'est seulement en partant de là que nous avons pu déchiffrer notre passé. D'ailleurs, même Grimm, etc., trouve, chez César, que les Allemands s'établissaient toujours par communautés, non individuellement : « **gentibus cognitionibusque, qui uno coireant** » [par familles et tribus, qui s'établissaient en communauté].

Que dirait donc old [le vieil] Hegel, s'il apprenait dans l'autre monde que l'**Allgemeine** [le général] en allemand et en nordique ne signifie rien d'autre que Gemeinland [les biens communaux], et le **Sundro, Besondro** [le particulier], rien d'autre que la parcelle particulière détachée des biens communs ? Ainsi donc, les catégories logiques résultent sacrament de « nos relations humaines ».

L'ouvrage de Fraas (1847) : *Le Climat et la flore dans le temps, leur histoire commune*¹, est très intéressant : il démontre en effet qu'à l'époque **historique** le climat et la flore changent. Il est darwinien avant Darwin et fait naître les espèces elles-mêmes pendant l'époque historique. Mais, en même temps, il est agronome. Il prétend qu'avec la culture du sol et selon son niveau, l'« humidité » si prisée des paysans se perd (ce serait la raison de la migration des végétaux du sud vers le nord) et que se forment finalement des steppes. L'effet premier de la culture serait utile, mais il finirait par être dévastateur, par le déboisement, etc. Cet homme est tout autant un philologue foncierement érudit (il a écrit des livres **en grec**) qu'un chimiste, un agronome, etc. Le bilan c'est que la culture, si elle progresse naturellement, sans être dominée consciemment, (en tant que citoyen, il ne va pas jusque-là naturellement), laisse derrière elle des déserts : la Perse, la Mésopotamie, etc., la Grèce. Et voilà de nouveau, inconsciemment, la tendance socialiste !...

1. *Klima und Pflanzenwelt in der Zeit, eine Geschichte beider.*

100. — MARX A ENGELS

22 avril 1868.

J'ai repris mon travail et ça marche bien. Il me faut seulement limiter mon temps de travail car au bout d'about [environ] trois heures, ma tête se met à bourdonner et j'ai des élancements dans le crâne. Je veux à présent te communiquer une « bagatelle » qui m'est venue à l'esprit rien qu'en jetant un coup d'œil sur la partie de mon manuscrit concernant le taux de profit. Une des questions les plus compliquées s'y trouve résolue fort simplement. Voici : il s'agit de savoir comment il se fait qu'avec la baisse de la valeur du numéraire, ou bien de l'or, le **taux de profit** monte, tandis qu'il baisse quand il y a hausse de la valeur de l'argent.

Mettons que la valeur de l'argent baisse d'1/10. Le prix des marchandises, les autres conditions demeurant identiques, monte d'1/10.

Si par contre la valeur de l'argent augmente d'1/10, le prix des marchandises, toutes autres conditions demeurant identiques, baisse d'1/10. Si, la valeur de l'argent baissant, le prix du travail ne monte pas dans les mêmes proportions, il **baisse** en fait, le taux de la plus-value monterait et c'est pourquoi, all other things remaining the same [toutes autres choses restant identiques], le taux de profit monterait du même coup.

La hausse de ce dernier — tant que persiste la descendant oscillation [le mouvement descendant] dans la valeur de l'argent — est due uniquement à une chute du salaire et celle-ci provient du fait que la variation, en matière de salaires, ne s'adapte que lentement au changement qui s'effectue dans la valeur de l'argent. (C'est ce qui s'est passé à la fin du xvi^e et au xvii^e siècles.) Si, inversement, avec la hausse de la valeur de l'argent, le salaire ne se détériore pas dans les mêmes proportions, le taux de la plus-value baisse et donc aussi, cæteris paribus [toutes autres choses égales], le taux de profit.

Ces deux mouvements, la hausse du taux de profit accompagnant la baisse de la valeur de l'argent, et la baisse du taux de profit, de pair avec la hausse de la valeur de l'argent, sont, **dans ces conditions**, dues l'une et l'autre au fait [fait] que le prix du travail ne s'est pas encore adapté à la nouvelle valeur de l'argent. Ces phénomènes (et leur explication est depuis longtemps connue) cessent dès que s'est établi l'équilibre entre le prix du travail et la valeur de l'argent.

Ici, apparaît la difficulté. Les soi-disant théoriciens disent : dès que le prix du travail correspond à la nouvelle valeur de l'argent, par exemple s'il a monté en même temps que baissait la valeur de l'argent, tous deux : profit et salaire, s'expriment en tant et tant d'argent en plus. **Leur rapport reste donc le même.** Il ne saurait donc y avoir de changement dans le taux de profit. Par contre, les spécialistes qui s'occupent de l'histoire des prix répondent par des faits [faits]. Leurs explications ne sont que de simples façons de parler. Toute la difficulté repose sur la confusion entre le **taux de la plus-value** et le **taux de profit**. Si nous supposons que le taux de la plus-value reste **le même**, par exemple 100 %, en cas de baisse de la valeur de l'argent de 1/10, le salaire de £ 100 (disons pour 100 hommes) montera à 110 et la plus-value à 110 également. La même quantité totale de travail qui s'exprimait auparavant par 200 £ s'exprime à présent par £ 220. Si donc le prix du travail s'équilibre avec la valeur de l'argent, le **taux de la plus-value** ne peut ni s'élever ni baisser par suite d'une quelconque variation de valeur de l'argent. Mais supposons que les éléments ou quelques éléments de la partie **constante** du capital voient leur valeur baisser par suite d'un accroissement de la productivité du travail, dont ils sont les produits. Si la baisse de leur valeur est supérieure à la baisse de la valeur de l'argent, leur prix baissera, malgré la dépréciation de l'argent. Si la baisse de leur valeur correspond simplement à la baisse de la valeur de l'argent, leur prix ne subira pas de modification. Admettons ce dernier cas.

Voici par exemple un capital de 500, dans une branche particulière de l'industrie dont la composition organique est $400c + 100v$ (je pense écrire dans le II^e tome au lieu de $\frac{c}{400}$, etc., $400c$, etc., c'est moins compliqué. *Qu'en penses-tu ?* *), nous aurons donc avec un **taux de plus-value de 100 %** :

$$400c + 100v \parallel + 100pl = \frac{100}{500} = 20 \% \text{ de taux de profit.}$$

Si la valeur de l'argent baisse d'1/10, le salaire s'élèvera donc à 110 et la plus-value de même. Le prix en argent du capital **constant** restant le même, du fait que la valeur de ses éléments a baissé d'1/10, par suite d'une productivité du travail accrue, on aura maintenant : $400c + 110v \parallel + 110pl$ ou $\frac{110}{510} = 21 \frac{29}{50} \%$ comme taux de profit, qui aurait augmenté par conséquent d'about [environ] $1 \frac{1}{2} \%$, tandis que le taux de la plus-value, $\frac{110pl}{110v}$ reste, comme précédemment, de 100 %.

La hausse du taux de profit serait plus forte, si la valeur du capital constant baissait plus rapidement que la valeur de l'argent, plus faible au contraire si cette baisse s'effectuait plus lentement. Mais cela durera aussi longtemps qu'une chute de valeur quelconque du capital constant aura lieu, tant que la même masse de moyens de production ne coûtera donc pas £ 440, au lieu des £ 400, qu'elle coûtait auparavant. Le fait que, spécialement dans l'industrie proprement dite, la productivité du travail reçoive une impulsion en raison de la baisse de la valeur de l'argent, du simple gonflement des prix et de la course générale sur le plan international à cette masse monétaire accrue, est un fait [fait] historique facile à prouver, spécialement entre 1850 et 1860.

On pourrait développer le cas inverse de manière analogue.

Dans quelle mesure la hausse du taux de profit, dans un cas, coïncidant avec la dépréciation de l'argent et, dans l'autre cas, la baisse du taux de profit allant de pair avec la hausse de la valeur de l'argent agit sur le **taux de profit général**, cela dépendra pour une part du **volume relatif** des branches de production particulières, dans lesquelles a lieu ce changement, pour une autre part de la **durée** du changement, car il faut du temps à la hausse et la chute du taux de profit qui se produisent dans des branches particulières de l'industrie pour contaminer les autres branches. Si l'oscillation ne dure qu'un espace de temps relativement court, elle demeure localisée...

101. — ENGELS A MARX

26 avril 1868.

L'histoire du taux de profit et de la valeur de l'argent est très gentille et très claire. Il y a une seule chose qui ne m'est pas intelligible : comment peux-tu admettre comme taux de profit :

$\frac{pl}{c + v}$, puisque pl ne va pas exclusivement dans la poche de l'industriel qui la produit, mais doit être partagée avec le commerçant, etc. ; à moins que tu ne considères ici l'ensemble de la branche industrielle, sans te soucier de la façon dont pl est partagée entre le fabricant, le grossiste, le détaillant, etc. J'attends impatiemment, de façon générale, ton exposé sur ce point...

Écrire $400c + 100v + 100pl$, cela va aussi bien que £ 400 3 s. 4 d. [400 livres, 3 shillings, 4 pence]¹.

1. Engels répond à la question que posait Marx dans la lettre précédente.

102. — MARX A ENGELS

30 avril 1868.

Pour le case [cas] en discussion, il importe peu que pl (la plus-value) soit **quantitativement** plus grande ou plus petite que la plus-value créée dans la valeur de la production elle-même.

Par exemple, si $\frac{100 pl}{400 c + 100 v} = 20\%$ et si, par suite de la

dépréciation monétaire d'1/10, ceci donne : $\frac{110 pl}{400 c + 110 v}$ (étant

admis que la valeur du capital constant baisse), il est indifférent que le producteur capitaliste n'empoche que la moitié de la plus-value qu'il produit lui-même. Car le taux de profit est alors

pour lui de $\frac{55 pl}{400 c + 100 v}$, donc plus élevé qu'avant où il était

de : $\frac{50 pl}{400 c + 100 v}$. On conserve ici pl pour montrer **qualita-**
tivement, dans la formule même, l'origine du profit.

Il est pourtant bon que tu connaisses la méthode de développement du taux de profit. Je t'en indique donc la marche dans ses traits **les plus généraux**. Dans le **livre II**, comme tu le sais, est exposé le **procès de circulation** du capital, sous les prémisses développées au Livre I. Donc : les nouvelles déterminations de formes, qui naissent du procès de circulation, telles que capital fixe et capital circulant, rotation du capital, etc. Enfin au livre I, nous nous contentons d'admettre que, si dans le procès de mise en valeur, 100 livres deviennent 110 livres, celles-ci **trouvent, préexistant** sur le marché, les éléments en quoi elles vont se transformer de nouveau. Mais maintenant nous examinons dans quelles conditions elles les trouvent, en d'autres termes, l'imbrication sociale réciproque des différents capitaux, des éléments de capitaux et de revenue [profits] (= pl), les uns dans les autres.

Dans le livre III, nous arriverons ensuite à la transformation de la plus-value en ses différentes formes et en ses composantes distinctes les unes des autres.

I. **Profit** n'est pour nous d'abord qu'un **autre nom** ou une autre catégorie pour **plus-value**. Comme sous la forme de salaire du travail, le travail entier apparaît comme payé, la partie non payée de ce travail semble nécessairement ne pas émaner du

travail, mais du capital, et non de la partie variable du capital, mais du capital total. C'est par là que la **plus-value** prend la forme du **profit**, sans qu'il y ait de différence **quantitative** entre l'une et l'autre. Celui-ci n'est que la forme phénoménale illusoire de celle-là.

Ensuite, la portion du capital consommée dans la production de la marchandise (le capital avancé pour sa production, capital constant et capital variable, **moins** la partie du capital **fixe** utilisée, mais non consommée) apparaît maintenant comme **prix de revient** de la marchandise, vu que, pour le capitaliste, la partie de la valeur de la marchandise qui **lui** coûte est le **prix de revient de celle-ci**, tandis que, par contre, le travail non payé que contient la marchandise n'entre pas, de son point de vue, dans le **prix de revient de celle-ci**. Plus-value = profit apparaît maintenant comme étant un **excédent de son prix de vente sur son prix de revient**. Si nous nommons donc M la valeur de la marchandise, et pr son prix de revient, alors $M = pr + pl$, donc $M - pl = pr$, donc M est plus grand que pr . Cette nouvelle catégorie, prix de revient, très nécessaire dans le détail du développement ultérieur. Dès l'abord, il ressort que le capitaliste peut vendre avec profit la marchandise **au-dessous de sa valeur** (pourvu qu'il la vende **au-dessus** de son prix de revient), et ceci est la **loi fondamentale** pour l'intelligence de l'action égalisatrice qu'exerce la concurrence.

Si le profit n'est donc différent d'abord de la plus-value **que formellement**, le **taux du profit** par contre diffère tout de suite réellement du **taux de la plus-value**, car, dans un cas, la formule est $\frac{pl}{v}$, dans l'autre $\frac{pl}{c + v}$, d'où il s'ensuit dès l'abord, que

$\frac{pl}{v}$ est plus grand que $\frac{pl}{c + v}$, que le taux du profit est plus petit que le taux de la plus-value, à moins que $c = 0^1$.

En tenant compte de ce qui a été expliqué au livre II, il s'ensuit cependant que nous n'avons pas à calculer les taux de profit d'après n'importe quel produit, par exemple d'après la production hebdomadaire d'une quelconque marchandise, mais que $\frac{pl}{c + v}$ veut dire ici la plus-value produite **pendant l'année, par rapport au capital avancé pendant l'année** (à la différence du capital **en rotation**). $\frac{pl}{c + v}$, c'est donc ici le **taux du profit annuel**.

1. v = capital variable, c = capital constant, pl' = taux de plus-value, p' = taux de profit. Nous avons repris les symboles que Marx utilise dans le Livre III.

Nous recherchons ensuite en premier lieu comment une **rotation** différente du capital (qui dépend en partie du rapport des fractions de capital circulant aux fractions de capital fixe, et en partie du nombre de rotations du capital circulant pendant l'année, etc., etc.) modifie le **taux du profit, le taux de la plus-value restant le même.**

Mais une fois la rotation supposée, et $\frac{pl}{c+v}$ donné comme taux de profit annuel, nous examinons comment celui-ci peut [se] transformer, indépendamment des changements du taux de la plus-value et même de sa masse.

Comme pl , la masse de la plus-value = le **taux de la plus-value multiplié par le capital variable**, si nous appelons pl' le taux de la plus-value, et p' le taux du profit, $p' = \frac{pl' \times v}{c+v}$. Ici,

nous avons quatre grandeurs : p' , pl' , v , c , sur lesquelles nous pouvons travailler indifféremment, par groupes de trois, la quatrième grandeur étant toujours l'inconnue qu'on cherche. Cela fournit tous les cas possibles de variations du taux de profit, pour autant que ces variations diffèrent de celles du taux, et, to a certain extent [jusqu'à un certain point], même de la masse de la plus-value. Cela, naturellement, était resté **inexpliqué** à tous ceux qui m'ont précédé.

Les lois trouvées ainsi, très importantes, par exemple pour comprendre l'influence des prix de la matière première sur le taux du profit, restent justes, **quelle que soit la façon** dont la plus-value est répartie par la suite entre producteur², etc. Cela ne peut changer que la **forme phénoménale**. Elles restent en plus applicables **directement**, si on traite $\frac{pl}{c+v}$ en tant que rapport de la plus-value produite socialement au capital social.

II. Ce qui est traité, au chapitre I, comme **mouvements**, soit du capital dans une branche définie de production, soit du capital social — mouvements par lesquels sa composition, etc., se transforme — est conçu à présent comme **différences des masses de capital placées dans les différentes branches de production.**

On trouve alors que, **le taux de la plus-value**, id est [c'est-à-dire] l'exploitation du travail étant supposée être la **même**, la production de valeur, et par suite la production de plus-value, et par suite **le taux du profit** dans différentes branches de production sont **différents**. Mais à partir de ces différents taux de profit, la concurrence constitue un taux moyen ou taux général de

2. Marx entend par producteur le capitaliste industriel.

profit. Celui-ci, réduit à son expression absolue, ne peut être rien d'autre que la **plus-value** (annuelle) produite par la **classe capitaliste**, par rapport au montant du capital avancé à l'échelle **sociale**. Par exemple si le capital social = $400c + 100v$ et la plus-value qu'il produit annuellement = $100pl$, la composition du capital social = $80c + 20v$ et celle du produit (en %) = $80c + 20v \parallel + 20pl = 20\%$ de taux de profit. C'est là **le taux général de profit.**

Ce que la concurrence entre les masses de capital, investies dans les différentes branches de production et de composition différente, tend à réaliser, c'est le **communisme capitaliste**, c'est-à-dire que **la masse du capital appartenant à chaque sphère de production** chipe une partie aliquote de la plus-value totale, dans la proportion où elle constitue une partie du capital social total.

Or, cela n'est atteint que si dans chaque sphère de production, (en partant de la supposition mentionnée plus haut, à savoir que le capital total = $80c + 20v$ et le taux général de profit = $\frac{20pl}{80c + 20v}$), le produit annuel de marchandises est vendu **au prix de revient + 20% de profit sur la valeur du capital avancé** (peu importe le montant du capital fixe avancé, qui entre ou n'entre pas dans le prix de revient annuel). Mais pour cela il faut que la **détermination du prix** des marchandises s'écarte de leurs valeurs. C'est seulement dans les branches de production où la composition du capital est de $80c + 20v$, que pr , (prix de revient) + 20% sur le capital avancé, coïncide avec leur valeur. Là où la composition organique est plus élevée (par exemple $90c + 10v$), ce prix est **au-dessus** de leur valeur, alors qu'inversement, il est **au-dessous** de celle-ci, si la composition organique est plus basse (par exemple $70c + 30v$).

Cette péréquation du prix qui répartit également la plus-value sociale entre les masses du capital, en proportion de leur grandeur, est le **prix de production** des marchandises, le centre autour duquel gravite l'oscillation des prix du marché.

Les branches de production où il existe un **monopole** naturel sont exemptées de ce procès de péréquation, même quand leur **taux de profit** est supérieur au taux social du profit. Cela, important plus tard pour l'exposé de la **rente foncière**³.

Dans ce chapitre, il y aura alors à développer les différents **motifs de péréquation** entre les différents placements de capi-

3. Marx fait allusion à la seule rente absolue et non à la rente différentielle (cf. Editions sociales, Livre III, t. VIII).

taux qui apparaissent à l'économiste vulgaire comme autant de **motifs de formation** du profit.

Ensuite : **la forme phénoménale modifiée** que prennent maintenant, **après la transformation des valeurs en prix de production**, les lois sur la valeur et la plus-value — lois développées antérieurement et qui conservent leur validité.

III. **Tendance du taux du profit à la baisse au cours du progrès de la société.** Ceci ressort déjà de ce qui a été développé au livre I sur **le changement dans la composition du capital en fonction du développement de la productivité sociale**⁴. C'est là un des plus grands triomphes sur le *pons asini* [pont aux ânes] de toute l'économie jusqu'à nos jours.

IV. Jusqu'ici, il n'a été question que du **capital productif**⁵. A présent intervient une modification par le **capital commercial**.

Selon les hypothèses précédentes, le **capital productif** de la société = 500 (millions ou milliards *n'importe* *) à savoir : $400c + 100v \parallel + 100pl . p'$, le taux général de profit = 20 %. Supposons maintenant que le capital commercial = 100.

Donc les 100 *pl* seront à calculer sur 600, au lieu de 500. Le taux général du profit sera donc réduit de 20 % à 16 2/3 %. **Le prix de production** (pour simplifier les choses, nous admettrons ici que les 400 *c* tout entiers, donc le capital fixe tout entier, entrent dans le **prix de revient** de la masse des marchandises produites annuellement) = maintenant 583 1/3. Le marchand vend à 600, et si nous faisons abstraction de la partie fixe de son capital, il réalise donc sur ses 100, 16 2/3 %, autant que les capitalistes productifs, ou, en d'autres termes, il s'adjudge 1/6 de la plus-value sociale. Les marchandises sont — *en masse* * et à l'échelle sociale — vendues à **leur valeur**. Ses 100 livres sterling (abstraction faite de la composante fixe) ne lui servent que comme capital-argent circulant. Ce que le marchand avale en plus, c'est ou bien simple escroquerie ou une spéculation sur l'oscillation des prix des marchandises, ou, chez le détaillant au sens propre, c'est, sous la forme du profit, la rémunération d'un travail, tout misérable et improductif qu'il soit.

V. Voilà le profit réduit à la forme sous laquelle il apparaît en pratique, c'est-à-dire, d'après ce que nous avons supposé, à 16 2/3 %. **Viennent alors la division de ce profit en profit**

4. Voir t. III, section VII, chap. XXV, § 11, pp. 62 et suiv. de l'édition française.

5. Par capital productif, Marx entend le capital industriel qu'il oppose au capital commercial, au capital-argent ou au capital-marchandise.

d'entreprise et intérêt. Le capital porteur d'intérêts. Le crédit.

VI. **La transformation du sur-profit en rente foncière.**

VII. Nous voici enfin arrivés aux **formes phénoménales**, qui servent de **points de départ** à l'économiste vulgaire : rente provenant de la terre, profit (intérêt) provenant du capital, salaire provenant du travail. Mais au point où nous en sommes, l'affaire apparaît maintenant sous un tout autre jour. Le mouvement apparent s'explique. Ensuite est démolie l'absurdité d'Adam Smith, devenue la **clef de voûte** de toute l'économie jusqu'à nos jours, à savoir que le prix des marchandises se compose de ces trois fameux revenus, c'est-à-dire uniquement de capital variable (salaire du travail), et de plus-value (rente foncière, profit, intérêt). Le mouvement d'ensemble, vu sous cette forme apparente. Enfin, étant donné que ces trois éléments (salaire du travail, rente foncière, profit [intérêt]) sont les sources de revenus des trois classes, à savoir celle des propriétaires fonciers, celle des capitalistes et celle des ouvriers salariés — comme conclusion, **la lutte des classes**, dans laquelle le mouvement se décompose et qui est le dénouement de toute cette merde...⁶.

6. La plupart des questions évoquées ici sont traitées au Livre III, t. VI, de façon plus développée.

4 mai 1868.

Ce matin, j'ai reçu la lettre ci-jointe et une coupure de Schweitzer. Étant donné qu'il s'adresse à moi en sa qualité de représentant des ouvriers d'un des districts les plus industriels, il faut bien que je lui réponde.

Mon opinion c'est que les Allemands peuvent supporter une réduction des droits protecteurs sur la fonte et que, même pour les autres articles, les fabricants exagèrent leurs hurlements. Cette opinion repose sur une comparaison entre les exportations anglaises et allemandes sur des marchés neutres. Ci-joint, à titre d'exemple, une fiche sur les exportations vers la Belgique.

Mais il s'agit en même temps, d'après moi, d'exploiter à présent cette question dans l'intérêt du parti, tout en évitant de procurer aux Anglais tout nouvel allègement de quelque nature que ce soit.

Voici donc ce que je proposerais :

1. **Pas d'abaissement des droits de douane** avant une *enquête* * parlementaire sur l'état de la production des mines de fer et des usines sidérurgiques allemandes. Mais il ne faut pas, comme le veulent Messieurs les bourgeois, limiter cette *enquête* * aux seules Chambres de Commerce et aux « experts », mais l'étendre aussi à la situation des ouvriers dans les branches industrielles citées, d'autant plus que MM. les fabricants « n'exigent » des droits protecteurs qu'en vue d'assurer la « protection » des ouvriers, et que d'autre part ils ont découvert que « la valeur du fer » se compose uniquement « du salaire et du frêt ».

2. **Pas d'abaissement des tarifs douaniers** avant une *enquête* * sur la manière dont les chemins de fer abusent de leur monopole et avant que les tarifs marchandises (et voyageurs) soient fixés par des dispositions légales.

Je voudrais donc avoir ton avis **par retour** ; en même temps, tu me renverrais les feuilles jointes.

C'est très joli de voir ta Chambre de Commerce¹ patriotique pleurer sur la puissance croissante de l'Association Internationale des Travailleurs et sur le danger qu'elle représente.

1. La Chambre de Commerce d'Elberfeld-Barmen d'où Engels est originaire.

6 mai 1868.

... L'histoire du profit est très belle. Mais il faut que j'y réfléchisse plus longuement pour en saisir la portée *, dans toutes les directions.

Ad vocem [à propos de] Schweitzer. Le coquin ne se sert de cette histoire que comme d'une occasion pour nous appâter. Peu importe naturellement que, pour cette fois, tu lui donnes des renseignements, pourtant *principiis obsta* ! [résiste dès le début !]. Veille à ce que le type après t'avoir attrapé le petit doigt, n'essaie pas d'avoir toute la main. Pour en venir au fait, il n'y a pas pour moi l'ombre d'un doute que l'industrie allemande du fer peut se passer de tarifs protecteurs, *a majore* [à plus forte raison] donc, supporter la réduction des droits sur la fonte de 7 1/2 groschen à 5 groschen par quintal (de 15 à 10 sh. par tonne), tout autant que l'autre abaissement. L'exportation de fer augmente chaque année et pas seulement à destination de la Belgique. Seules seraient ruinées quelques fonderies, nées dans la période où la spéculation faisait rage, dans les années 50, situées dans des centres éloignés des houillères ou alors dépendant de mines insuffisantes et sans valeur. Mais celles-là sont déjà pour la plupart **fichues**, et la proximité d'une ligne de chemin de fer ferait bien mieux leur affaire que tous les droits protecteurs, à supposer qu'elles dussent jamais redevenir viables. (A Engelskirchen, il y a une entreprise de ce genre, à 500 pas en aval de l'usine de mes frères — le charbon doit être amené de Siegburg, à 2 1/2 lieues allemandes de là, par chariots — rien d'étonnant qu'elle soit arrêtée ! C'est **cette sorte** d'usine qui réclame à cor et à cri des tarifs protecteurs et qu'on cite comme exemple pour en prouver la nécessité.)

La Chambre de commerce d'Elberfeld-Barmen est l'institut protectionniste le plus effroyable qui soit, et cela de **notoriété publique**. Et avec cela, l'industrie principale de la région travaille pour l'exportation ! Mais il s'y trouve toujours une quantité de firmes en déconfiture, d'où ces jérémiades.

Par ailleurs, ton plan est très juste en ce qui concerne l'*enquête* * et il me plaît beaucoup. Quant aux chemins de fer, les tarifs de transport sont meilleur marché en Allemagne que partout ailleurs et le trafic des marchandises étant **l'essentiel** en Allemagne,

il ne peut en être autrement. Les tarifs pourraient être réduits encore davantage et les gouvernements ont le pouvoir de le faire, mais ce qu'il faudrait c'est une plus grande centralisation et uniformité dans l'administration et les prix du frêt. Ce qui, selon la Constitution, est du ressort du Reichstag. Les hauts cris des types de la sidérurgie concernant les frais de transport élevés sont donc, dans l'ensemble, dénués de fondement...

105. — MARX A ENGELS

7 mai 1868.

... Je voudrais maintenant te demander un autre renseignement. Mais tu peux attendre, au cas où il te faudrait interrompre le travail pour la *Fortnightly*¹, qui est urgent.

C'est que j'aime pour mes exemples du tome II partir de ceux du tome I².

Pour que je puisse utiliser les données de la page 186³ sur votre fabrique — pour illustrer le taux de la plus-value, elles suffisaient amplement — pour le **taux de profit**, il me faudrait :

1. Les chiffres qui manquent sur le capital avancé **dans les bâtiments** de l'usine et le pourcentage du sinking fund [fonds d'amortissement] à cet effet. De même pour le warehouse [l'entrepôt]. Indiquer **la rent** [le loyer] pour les deux, s'il y en a. Également, les frais de bureau et les dépenses pour le personnel du warehouse [de l'entrepôt].

A propos de la **machine à vapeur**, on n'a pas indiqué à combien est calculé le pourcentage d'usure hebdomadaire, on ne voit donc pas non plus clairement quel capital est avancé dans la machine à vapeur.

2. **Voici la question proprement dite.** Comment calculez-vous la **rotation** de la **partie circulante du capital** (*id est* [c'est-à-dire] les matières premières, les matières auxiliaires, le salaire ?) Quelle est par conséquent la grandeur de l'**avance de capital circulant** ? J'aimerais recevoir à ce sujet une réponse **détaillée**, illustrée si possible, sur le calcul de la rotation du capital circulant avancé...

1. Engels préparait un article sur *Le Capital* pour la revue anglaise *Fortnightly Review*.

2. Tome [*Band*] est ici, comme souvent par la suite, synonyme de Livre. Il s'agit bien du Livre II (éd. fr. : t. IV et V.).

3. Édition française, livre I, t. I^{er}, pp. 216-217. Dans les éditions suivantes, Marx a actualisé son texte et remplacé les chiffres de 1860 par ceux de 1871.

106. — ENGELS A MARX

10 mai 1868.

Ces renseignements concernant la fabrique te sont venus naguère directement de Henry Ermen — cette fabrique, c'est la filature de G. Ermen qui ne me regarde en aucune façon et au sujet de laquelle on a particulièrement interdit aux fils E[rmén] de me dire quoi que ce soit. Si tu écris à H[enry] E[rmén], Bridgewater Mill, Pendlebury (**PERSONNEL**), il te communiquera sans doute ce que tu désires. Mais spécifie qu'il t'indique les renseignements valables pour 1860, car depuis lors on a beaucoup agrandi l'entreprise. Je peux t'indiquer en gros qu'un bâtiment d'usine pouvant contenir 10 000 broches coûtera, prix du terrain inclus, de 4 à 5 000 £ (On peut admettre que dans notre cas ce sera un peu moins cher, étant donné que le shed [hangar] n'avait ici qu'un étage et que le terrain là-haut, s'il ne recèle pas de houille, ne coûte presque rien.) Taux d'usure des bâtiments (à déduire 500 à 600 £ pour prix du terrain), 7 1/2 % **y compris les intérêts**. Sur 3 600 £ cela fait donc 18 £ (à 3 %) pour le terrain + (7 1/2 % sur 3 000 =) 225 = 243 £ de loyer du bâtiment.

Cette fabrique n'a pas de warehouse [d'entrepôt], G. E[rmén] ne vendant que par notre intermédiaire ou à nous-mêmes, ou bien à d'autres personnes en passant par un agent. Pour ça, il verse une commission de 2 % sur le chiffre d'affaires. En supposant que celui-ci s'élève à 13 000 £ il faut donc compter 260 £ de frais, à la place de ceux qu'entraînerait un warehouse [entrepôt].

Quant au calcul de la rotation du capital circulant, je ne vois pas bien ce que tu entends par là. Nous ne calculons que la **rotation globale**, c'est-à-dire la somme des ventes annuelles. Si je te comprends bien, tu veux savoir combien de fois s'effectue en une année la rotation du capital circulant, ou en d'autres termes, combien de capital circulant se trouve dans **l'affaire**. Mais cela varie presque d'un cas à l'autre. Un filateur qui fait de bonnes affaires a presque toujours (c'est-à-dire, sauf pendant la période où il s'agrandit, ou tout de suite après) quelque excédent de capital qu'il investit d'une manière ou d'une autre, mais qu'il utilise de temps à autre pour couvrir à bon compte ses besoins en coton, etc. Ou bien il se sert du crédit quand il le peut et quand cela en vaut la peine. On peut admettre qu'un

filateur qui investit 10 000 £ en machines (abstraction faite des **bâtiments** qu'il peut louer, ce qu'il fera le plus souvent), se tire d'affaire avec un capital circulant de 1/5 à 1/4 du capital fixe, par conséquent pour un capital fixe de 10 000 £ qu'il a mis dans ses machines, pour le capital circulant 2 000 à 2 500 £ suffisent. C'est ce qu'on admet ici en **moyenne**.

Dans ces chiffres, je fais abstraction des machines à vapeur. A ce propos, H. E[rmén] t'a écrit manifestement sans réfléchir une histoire parfaitement *absurde* *. Avec une usure hebdomadaire de la machine à vapeur de 20 £ cela ferait annuellement 1 040 £! Au taux de 12 1/2 %, la machine coûterait 8 320 £ *ce qui est absurde* *. Le prix total de la machine ne peut avoir dépassé 1 500 à 2 000 £. C'est évidemment du G. E[rmén] tout pur, de vouloir amortir toute sa machine en deux ans, mais cela n'est pas d'usage dans le commerce. Tu peux également l'interroger à ce sujet. Mais je crains que *Monsieur* * Gottfried n'ait mis en lieu sûr depuis longtemps ces anciens livres de comptes et dans ce cas, H[enry] E[rmén] ne pourra, lui non plus, t'être de quelque secours...

... Enfin une semaine sans séances et autres histoires de ce genre; je pourrai donc me mettre sérieusement à l'œuvre pour la *Fortnightly*. Mais je ne sais toujours pas par quel bout m'y prendre. Je vois bien que je dois commencer par la transformation de l'argent en capital, mais comment, ça je ne le vois pas encore. Qu'en penses-tu ?

16 mai 1868.

... D'ailleurs, l'essentiel pour moi était certes de savoir la grandeur du capital circulant **avancé**, *id est* [c'est-à-dire], avancé en matières premières, etc., et en salaires, à la différence du capital circulant **en rotation**. J'ai suffisamment de statements [données], en partie fournies par des fabricants, en partie par des Commissioners [commissaires]¹, ou des économistes privés. Mais je ne trouve partout que les bilans annuels. Le malheur veut que ce qui est intéressant dans la pratique et ce qui est nécessaire pour la théorie ne coïncide pas du tout en économie politique, si bien qu'on ne trouve même pas, comme dans d'autres sciences, la documentation requise...

1. C'est-à-dire des fonctionnaires ou des personnes faisant partie de commissions d'enquête.

23 mai 1868.

Tu me sembles faire fausse route avec ta peur de présenter au philistin de la *revue* * anglaise des formules aussi simples que A-M-A, etc.¹. C'est juste l'inverse. Si tu avais été obligé, comme moi, de lire les articles économiques de MM. Lalor, Spencer Herbert, Macleod, etc., dans la *Westminster Review*, tu saurais que tous ces gens ont par dessus les oreilles des trivialités économiques — et ils savent qu'il en va de même chez leurs lecteurs — au point qu'ils cherchent à épicer leur barbouillage à l'aide d'un pseudo-philosophical ou pseudo-scientific slang [jargon pseudo-philosophique ou pseudo-scientifique]. Ce pseudo-caractère (dont la valeur intrinsèque = 0) ne rend nullement le sujet facilement intelligible. Au contraire. Toute l'astuce consiste à mystifier le lecteur et à lui donner des cassements de tête, pour qu'il finisse par découvrir à son grand soulagement que ces hard words [mots difficiles] ne sont que des façons de camoufler des *loci communes* [lieux communs]. A cela s'ajoute que les lecteurs de la *Fortnightly*, aussi bien que de la *Westminster Review* se flattent d'être les longest heads of England [les plus grosses têtes d'Angleterre] (et du reste du monde, cela va de soi). D'ailleurs, si tu avais vu ce que Mr. James Hutchinson Stirling ose servir non seulement dans ses livres, mais dans les Reviews [revues], au public comme *The Secret of Hegel* [Le secret de Hegel] — Hegel lui-même ne le comprendrait pas, — tu reconnaitrais, — Monsieur J.H. Stirling passe pour un grand penseur —, que tu te donnes vraiment trop d'embarras. On veut **du neuf**, du neuf dans la forme et le fond.

A mon avis, puisque tu veux commencer par le chapitre II² (mais n'oublie pas n'importe où, au cours de ton exposé, de rappeler au lecteur qu'il trouvera toute la saloperie concernant la valeur et l'argent, exposée sous une **forme nouvelle** au

1. Dans sa lettre du 22 mai, Engels écrivait : « C'est fichtrement dur d'expliquer la méthode dialectique au lecteur de revue anglais et je ne peux tout de même pas m'adresser à ces types-là avec les équations M — A — M. » (M = marchandise, A = argent.)

2. Le chapitre II de la 1^{re} édition allemande correspond au chapitre IV de la 2^e et de l'édition française.

chapitre I), il te faudrait utiliser au début, dans la forme qui te plaira, les choses suivantes.

Th. Tooke souligne dans ses recherches sur la currency [circulation] que l'argent, dans sa fonction de capital, reflue vers son point de départ (reflux of money to its point of issue), mais qu'il ne reflue pas dans sa fonction de simple currency. Cette distinction, établie bien avant Tooke par sir James Steuart entre autres, ne sert au premier que dans sa polémique contre la prétendue influence qu'aurait, selon les prophètes du currency principle³, l'émission de monnaie scripturale (banknotes, etc.) sur les prix des marchandises. Notre auteur, par contre, fait de cette forme particulière de la circulation de l'argent, qui fait fonction de capital (« serve in the function of capital », **A. Smith**), le point de départ de son étude de la nature du capital lui-même et il s'en sert tout d'abord pour répondre à la question : comment l'argent, cette forme autonome de la valeur, se métamorphose-t-il en capital ? (« Conversion into capital » est l'expression officielle.)

Toutes les sortes d'hommes d'affaires, dit Turgot, « ont cela de commun qu'ils achètent pour vendre... leurs achats sont une avance qui leur rentre * »⁴. **Acheter pour vendre**, c'est en réalité la transaction dans laquelle l'argent fonctionne comme capital, et qui conditionne son reflux vers its point of issue [son point de départ], en opposition à la vente opérée en vue de l'achat, où il lui suffit de fonctionner comme currency. La succession différente des actes de selling and buying [vente et d'achat] imprime à l'argent deux mouvements de circulation différents. Ce qui se cache là-dessous est un comportement différent de la valeur elle-même qui se présente sous forme monétaire. Pour rendre cela plus concret, l'auteur donne pour les deux mouvements différents de circulation les figures suivantes, etc., etc.

Je crois qu'en reprenant ces figures tu rendras le problème plus facile pour toi aussi bien que pour le lecteur...

3. Voir ci-dessus la note de la lettre 20.

4. Chez Marx, les mots et expressions : « achètent pour vendre..., achats, avance..., rentre » sont en italiques et en français, comme toute la citation.

109. — MARX A ENGELS

23 juin 1868.

... Un beau passage d'A. Smith¹ m'est tombé hier sous les yeux by accident [par hasard]. Après avoir déclaré que labour [le travail] est le prime cost [le prix de revient] et avoir dit **approximativement** ce qu'il faut dire, bien qu'avec des contradictions constantes, après avoir encore déclaré ceci : « The profits of stock, it may perhaps be thought, are only a different name for the wages of a particular sort of labour, the labour of inspection and direction. They are, however, altogether different, are regulated by quite different principles, and bear no proportion to the quantity, the hardship, or the ingenuity of this supposed labour of inspection and direction » ; [« Les profits du capital, pensera-t-on peut-être, ne sont qu'un nom différent pour le salaire d'une sorte particulière de travail, le travail d'inspection et de direction. Ils sont pourtant complètement différents, régis par des principes tout à fait différents et ne sont nullement proportionnés à la quantité, à la difficulté ou à l'ingéniosité de ce prétendu travail d'inspection et de direction »], après avoir écrit ça, il vire complètement de bord et veut faire des wages, profit, rent [salaires, profit, rente] les « component parts of natural price » [composants du prix naturel] (chez lui = value [valeur]). On trouve, entre autres, le beau passage que voici :

« When the price of any commodity is neither more nor less than what is sufficient to pay the rent of the land, the wages of the labour, and the profits of the stock employed in raising, preparing and bringing it to market, according to their natural rates, the commodity is then sold for what be called its natural price. The commodity is then sold **precisely for what it is worth, or for what it really costs the person who brings it to market**; for though in common language the **prime cost of any commodity does not comprehend the profit of the person who is to sell it again**, yet, if he sells it at a price which does not allow him the **ordinary rate of profit in his neighbourhood**, he is evidently a **loser** by the trade; since, by employing his

1. ADAM SMITH : *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* [Étude sur la nature et les causes de la richesse des nations], Edimbourg, 1814.

stock in some other way, he might have made that profit.» [Quand le prix d'une marchandise n'est plus ni moins que ce qui est suffisant pour payer la rente foncière, les salaires de la main-d'œuvre et les profits du capital employé à la produire, la préparer et l'apporter sur le marché, conformément à leur taux naturel, la marchandise est alors vendue à ce que l'on appelle son prix naturel. La marchandise est alors vendue *exactement pour ce qu'elle vaut ou pour ce qu'elle coûte réellement à la personne* qui l'apporte sur le marché; *car*, bien que dans le langage commun le *prix de revient* de *n'importe quelle marchandise ne comprene pas le profit* de la personne qui doit la revendre, pourtant, s'il la vend à un prix qui ne lui accorde pas le *taux ordinaire de profit de sa région*, il est évidemment *perdant* dans l'affaire; puisque, en employant son capital d'une autre façon, il aurait pu réaliser ce profit.] (L'existence du profit dans le « voisinage » comme raison pour expliquer ce profit !) « His profit, **besides, le his revenue**, the proper fund of his subsistence. As, while he is preparing and bringing the goods to market, he advances to his workmen their wages, or their subsistence; so **he advances to himself**, in the same manner, his own subsistence; which is generally suitable to the **profit** which he may reasonably expect from the sale of his goods. Unless they yield him this profit, therefore, **they do not repay him what they may very properly be said to have cost him.** » [Son profit, *d'autre part, est son revenu*, le fonds de sa propre subsistance. De même que, lorsqu'il prépare et apporte les marchandises au marché, il fait l'avance à ses ouvriers de leur salaire ou de leur subsistance; de même *il se fait l'avance à lui-même* de sa propre subsistance, qui correspond généralement au *profit* qu'il peut raisonnablement attendre de la vente de ses marchandises. Si elles ne lui rapportent pas ce profit, *elles ne lui restituent pas ce qu'on peut justement dire qu'elles lui ont coûté.*] Cette deuxième façon de faire entrer de force le profit dans le *prime cost* [prix de revient] — parce qu'on l'a déjà bouffé d'avance — c'est vraiment joli.

Le même homme, chez qui, sur le plan intellectuel aussi, l'organe qui sert à uriner coïncide avec celui qui sert à procréer, avait dit auparavant :

« As soon as stock has accumulated in the hands of particular persons. . . **the value which the workmen add to the materials. . . resolves itself into two parts**, of which the one pays their wages, the other **the profits of their employer upon the whole stock of materials and wages which he advanced.** » [Dès qu'un capital s'est accumulé entre les mains de certaines personnes... *la valeur que les ouvriers ajoutent aux matériaux... se résout en deux parties*, dont l'une paye leur salaire, l'autre les *profits de leur patron* sur tout le capital de matériaux et de salaires qu'il a avancé.]

110. — ENGELS A MARX

2 juillet 1868.

... J'ai demandé par lettre à Borkheim¹ de se procurer un nouveau livre russe : *Земля и воля* [Terre et liberté]², dans lequel un Russe allemand, propriétaire foncier, prouve que, depuis l'émancipation des serfs, **la propriété communale est cause de la ruine** du paysan russe — et qu'il en est de même pour l'agriculture russe — petite et grande. Le livre renfermerait beaucoup d'informations statistiques. La valeur d'échange a déjà trop profondément pénétré ces communes primitives pour que l'affaire puisse paraître soutenable, une fois le servage aboli...

1. Sigismund Ludwig BORKHEIM : écrivain allemand qui avait pris part en 1849 au soulèvement du Palatinat et vécut ensuite en émigration en Suisse, puis à Londres (1825-1885).

2. Cet ouvrage de P. Lillienfeld paru en 1868 ne sera traduit en allemand qu'en 1870, dans un recueil publié à Leipzig par J. Eckardt, sous le titre : *Russlands ländliche Zustände seit Aufhebung der Leibeigenschaft* [Situation de l'agriculture russe depuis l'abolition du servage].

4 juillet 1868.

... Je suis heureux que vous me fassiez parvenir, de temps à autre, quelques journaux. Mais ce qui serait particulièrement précieux pour moi serait que vous puissiez me dénicher quelques publications antibourgeoises sur la situation de la propriété foncière ou de l'agriculture aux États-Unis. Comme je traite¹, dans mon deuxième volume, le problème de la **rente foncière**, de la documentation contrebattant spécialement les théories de l'harmonie de **H. Carey** serait pour moi la bienvenue.

1. Le problème de la rente foncière est traité dans la 6^e partie du Livre III du *Capital* (t. VIII de l'édition française); à l'origine Marx avait l'intention de faire de ce volume une partie du Livre II.

11 juillet 1868.

... La farce du Mannequinpiss Faucher¹ qui fait de moi un disciple de Bastiat², tu n'en peux saisir tout le sel. C'est que Bastiat dit dans ses *Harmonies* que « si quelqu'un lui expliquait, en partant de la détermination de la valeur par le temps de travail, pourquoi l'air **n'a pas** de valeur alors que le **diamant** en a une si **grande**, il jetterait son livre au feu ». Étant donné que j'ai réalisé ce terrifiant tour de force, Faucher est obligé de démontrer que j'admets en fait les idées de B[astiat] qui explique qu'il « n'y a pas de mesure » de la valeur.

Voici comment Monsieur Bastiat déduit la valeur du diamant ; c'est typiquement une conversation de *commis-voyageur* * :

« Monsieur, cédez-moi votre diamant. — Monsieur, je veux bien ; cédez-moi en échange votre travail de toute une année * . » Au lieu que le partenaire réponde alors : « Mon cher, si j'étais condamné à travailler, vous comprenez bien que j'aurai autre chose à acheter que des diamants * », il dit : « Mais, monsieur, vous n'avez pas sacrifié à votre acquisition une minute. — Eh bien, monsieur, lâchez de rencontrer une minute semblable. — Mais, en bonne justice, nous devrions échanger à travail égal. — Non, en bonne justice, vous appréciez vos services et moi les miens. Je ne vous force pas : pourquoi me forceriez-vous ? Donnez-moi un an tout entier, ou cherchez vous-même un diamant. — Mais cela m'entraînerait à dix ans de pénibles recherches, sans compter une déception probable au bout. Je trouve plus sage, plus profitable d'employer ces dix ans d'une autre manière. — C'est justement pour cela que je crois vous rendre encore SERVICE en ne vous demandant qu'un an. Je vous en épargne neuf, et voilà pourquoi j'allache beaucoup de VALEUR à ce SERVICE³. » *

1. Allusion au compte rendu du *Capital* par Faucher, paru dans la revue *Vierteljahrsschrift für Volkswirtschaft und Kulturgeschichte*, Berlin, 1867, Bd. IV, pp. 206-219.

2. Frédéric BASTIAT : économiste vulgaire français, libre-échangiste, auteur d'une théorie sur l'harmonie d'intérêts entre le travail et le capital (1801-1850).

3. Les mots en capitales : valeur, service, sont soulignés deux fois par Marx. Ceci vaut également pour la citation qui suit. Les deux citations sont en français dans l'original.

N'est-ce pas là le courtier en vins tout craché ?

D'ailleurs — ce qu'ignorent les Bastiat allemands — cette tournure malencontreuse selon laquelle la valeur des marchandises est déterminée, non pas par le travail qu'elles coûtent, mais celui qu'elles **épargnent** à l'acheteur (façon puérole de se raconter des histoires à soi-même sur la corrélation entre l'échange et la division du travail), est aussi peu une invention de Bastiat que l'une quelconque de ses catégories de courtier en vins.

Ce vieil âne de Schmalz, chasseur prussien de démagogues, dit (édition allemande de 1818, française de 1826⁴) : « *Le travail d'autrui en général ne produit jamais pour nous qu'une ÉCONOMIE DE TEMPS, et cette économie de temps est tout ce qui constitue sa VALEUR et son PRIX. Le menuisier, par exemple, qui me fait une table, et le domestique qui porte mes lettres à la poste, qui bat mes habits, ou qui cherche pour moi les choses qui me sont nécessaires, me rendent l'un et l'autre un SERVICE absolument de même nature : l'un et l'autre m'ÉPARGNE et le temps que je serais obligé d'employer moi-même à mes [ces] occupations, et celui qu'il m'aurait fallu consacrer à m'acquérir l'aptitude et les talents qu'elles exigent.* » *

Le vieux Schmalz était un épigone des physiocrates. Il le dit pour polémiquer avec A. Smith et son *travail productif* * et *improductif* * tout en procédant du même principe, selon lequel l'agriculture seule produit réellement de la valeur. Il a trouvé ce truc chez **Garnier** ⁵. D'autre part, il y a des choses analogues chez l'épigone des mercantilistes, **Ganilh** ⁶. De même, dans la polémique contre cette distinction chez A. Smith. Donc, c'est cette polémique d'épigones qui n'ont pas la moindre idée de la valeur que copie Bastiat ! Et voilà la dernière découverte faite en Allemagne ! Dommage qu'il n'existe pas de journal où on puisse dévoiler ces plagiats de B[astiat].

4. T. SCHMALZ : *Économie politique*, ouvrage traduit de l'allemand, 2 vol., Paris, 1826.

5. Germain GARNIER : économiste français. A traduit une des œuvres d'Adam Smith (1754-1821).

6. Charles GANILH : homme politique et économiste français (1758-1836).

113. — MARX A KUGELMANN

11 juillet 1868.

... Je vous remercie beaucoup de vos envois. N'écrivez **surtout pas** à Faucher¹. Sinon, ce Mannequinpiss² ferait bien trop l'important. Tout ce qu'il aura obtenu, c'est que, s'il paraît une seconde édition³, je donnerai à Bastiat, dans le passage en question sur la **grandeur de la valeur**, quelques coups bien mérités. Si cela n'a pas encore été fait, c'est parce que le volume III⁴ doit contenir un chapitre spécial et détaillé sur ces Messieurs de l'« économie vulgaire ». Ils trouveront d'ailleurs naturel que Faucher et consorts fassent découler la « valeur d'échange » de leurs propres gribouillages, non de la **masse de force de travail dépensée**, mais de l'**absence de cette dépense**, c'est-à-dire du « **travail épargné** ». Et cette « découverte », si bien venue pour ces Messieurs, le digne Bastiat ne l'a même pas faite lui-même, il s'est borné à la « copier », comme il en a l'habitude, sur des auteurs beaucoup plus anciens. Naturellement, Faucher et consorts ignorent tout de ses sources.

En ce qui concerne le *Centralblatt*⁵, notre homme fait la plus grande concession possible, en reconnaissant que, si le mot valeur veut dire quelque chose, on doit bien adopter mes conclusions. Le malheureux ne voit pas que même si, dans mon livre, il n'y avait pas le moindre chapitre sur la « valeur », l'analyse des rapports réels, que je donne, contiendrait la preuve et la démonstration du rapport de valeur réel. Le bavardage sur la nécessité de démontrer la notion de valeur ne repose que sur une ignorance totale, non seulement de la question dont il s'agit, mais aussi de la méthode scientifique. N'importe quel enfant sait que toute nation crèverait, qui cesserait le travail, je ne veux pas dire pour un an, mais ne fût-ce que pour quelques semaines. De même cet enfant sait que les masses de produits correspondant aux

1. Voir lettre précédente.

2. Comme dans la lettre précédente nous avons respecté l'orthographe de Marx.

3. Du Livre I^{er} du Capital.

4. Il s'agit des *Théories sur la plus-value* dont Marx voulait faire le tome III de son livre.

5. Marx fait allusion à un compte rendu du *Capital* paru dans le *Literarisches Centralblatt*, n° 28, Leipzig, 1868.

divers besoins exigent des masses différentes et quantitativement déterminées de la totalité du travail social. Il est self-evident [Il va de soi] que cette **nécessité** de la **répartition** du travail social en proportions déterminées n'est nullement supprimée par la **forme déterminée** de la production sociale : c'est la façon dont elle se manifeste qui peut seule être modifiée. Des lois naturelles, par définition, ne peuvent pas être supprimées. Ce qui peut être transformé, dans des situations historiques différentes, c'est uniquement la **forme** sous laquelle ces lois s'imposent. Et la forme sous laquelle cette répartition proportionnelle du travail se réalise, dans un état social où la structure du travail social se manifeste sous la forme d'un **échange privé** de produits individuels du travail, cette forme, c'est précisément la **valeur d'échange** de ces produits.

Il appartient précisément à la science de développer **comment** agit cette loi de la valeur. Si l'on voulait donc débiter en « expliquant » tous les phénomènes qui en apparence contredisent la loi, il faudrait pouvoir fournir la science **avant** la science. C'est justement l'erreur de Ricardo, qui, dans son premier chapitre sur la valeur, suppose **comme données** toutes les catégories possibles, qu'il faut d'abord expliquer, pour montrer ensuite leur conformité à la loi de la valeur.

Il est vrai que l'**histoire de la théorie** prouve d'autre part, comme vous l'avez supposé avec raison, que la conception du rapport de valeur **a toujours été la même**, plus ou moins claire, tantôt estompée d'illusions, tantôt mieux définie scientifiquement. Comme le processus de la pensée émane lui-même des conditions de vie, et est, lui-même, un **procès de la nature**, la pensée, en tant qu'elle appréhende réellement les choses, ne peut qu'être toujours la même, et elle ne peut se différencier que graduellement, selon la maturité atteinte par l'évolution, et donc aussi selon la maturité de l'organe qui sert à penser. Tout le reste n'est que radotage.

L'économiste vulgaire ne soupçonne même pas que les rapports réels de l'échange quotidien et les grandeurs des valeurs ne peuvent être **immédiatement identiques**. L'astuce de la société bourgeoise consiste justement en ceci, qu'à priori il n'y a pas pour la production de réglementation sociale consciente. Ce que la raison exige et ce que la nature rend nécessaire, ne se réalise que sous la forme d'une moyenne agissant aveuglément. Et alors l'économiste vulgaire croit faire une grande découverte, lorsque, se trouvant devant la révélation de la connexité interne des choses, il se targue avec insistance que ces choses, telles qu'elles apparaissent, ont un tout autre aspect. En fait, il tire vanité de son attachement à l'apparence qu'il considère comme la vérité dernière. Alors, à quoi bon encore une science ?

Mais il y a dans cette affaire un second arrière-plan. Une fois

qu'on a vu clair dans ces rapports internes, toute croyance théorique en la nécessité permanente de l'état de choses actuel s'effondre, avant que l'effondrement n'ait lieu dans la pratique. Les classes dominantes ont donc dans ce cas un intérêt absolu à pérenniser cette confusion et ce vide de pensée. Et sinon pourquoi donc paierait-on ces sycophantes bavards, eux qui, dans le domaine scientifique, n'ont d'autre atout en mains que d'affirmer qu'en économie politique on ne doit absolument pas réfléchir ?

Cependant, *salis superque* [c'est assez et plus qu'assez]. En tout cas, ceci prouve à quel point ces calotins de la bourgeoisie sont dégénérés, puisque des ouvriers et même des fabricants et des commerçants ont compris mon livre et y ont vu clair, alors que ces « **docteurs de la loi** » (1) se plaignent de ce que j'augure trop bien de leur intelligence...

114. — ENGELS A MARX

12 août 1868.

Cela vaudrait la peine d'examiner de plus près les motifs de Monsieur Morley¹, ne serait-ce que pour constater qu'ici aussi prospèrent ce genre de coteries mesquines et misérables dont nous n'admettions en général l'existence qu'en Allemagne. Si M[orley] refuse l'affaire en dépit de l'influence de Beesly, il a un motif. Au fond*, ce sont des bourgeois* et M. Morley a toutes les raisons du monde d'empêcher que soient connues du public des choses comme celles que tu développes. Ce ne sont pas des -ismes ; that knocks him on the head, [ça lui assène un coup sur le crâne] ; et c'est ce qui explique le manque de place. Je ne me fais pas de souci pour autant : nous porterons bien le livre à la connaissance du public anglais, mais le chemin le plus simple et le plus facile nous est coupé et nous devons chercher jusqu'à ce que nous en trouvions un autre. Entre temps cependant les articles français feront leur effet et il serait bon de les mettre sous les yeux de ces Messieurs de la *Fortnightly* ; ce serait un beau coup de forcer, malgré tout, Monsieur Morley à prendre l'article...

1. JOHN MORLEY : rédacteur de la revue libérale *Fortnightly Review* qui avait refusé de publier dans son journal un compte rendu du *Capital* écrit par Engels (1838-1923).

115. — ENGELS A MARX

16 septembre 1868.

... Est-ce qu'un exposé populaire et concis du contenu de ton livre, destiné aux ouvriers, ne répondrait pas à un besoin urgent ? Si on ne le fait pas, un Moses¹ quelconque s'en chargera en l'estropiant. Qu'en penses-tu ?...².

1. Moses Hess.

2. Marx répondit le 16 septembre (donc le jour même) : « Ce serait très bien si tu rédigeais toi-même une petite brochure pour populariser le livre. Espérons qu'à présent la chose suscitera de l'intérêt. »

Il se peut que le long exposé d'Engels sur *Le Capital* constitue la réalisation de ce vœu de Marx. Ce texte n'a été publié qu'en 1933. Il figure dans l'édition Dietz des *Œuvres de Marx-Engels* en cours de publication, t. 16, pp. 243-287. Il avait été traduit dans F. ENGELS : *Études sur "Le Capital"*, Ed. soc. 1950, ouvrage épuisé qui va être réédité sous peu.

116. — MARX A DANIELSON¹

7 octobre 1868.

... N'attendez pas le II^e volume², dont la parution sera retardée d'encore six mois peut-être. Je ne peux l'achever avant qu'aient été terminées ou publiées certaines *enquêtes* * officielles ouvertes au cours de l'année passée (et en 1866) en France, aux United States [États-Unis] et en Angleterre. Du reste, le I^{er} volume forme un tout achevé...

117. — MARX A ENGELS

10 octobre 1868.

... La dernière fois que tu étais ici, tu as vu le Livre Bleu sur la situation agraire de l'Irlande 1844/1845. By accident [par hasard], j'ai trouvé chez un petit bouquiniste le report and evidence [rapport et témoignages] sur Irish tenant right [la législation des fermiers irlandais] de 1867 (House of Lords) [(Chambre des Lords)]. Une vraie trouvaille! Tandis que Messieurs les économistes font de la question de savoir si la rente foncière est un paiement pour des différences naturelles du sol, ou un simple intérêt versé pour le capital investi dans le sol, une pure querelle de dogme, nous avons ici, dans la pratique, une lutte à mort entre farmer et landlord [fermier et propriétaire foncier] pour savoir **dans quelle mesure** la rente, **en plus** du paiement pour la différence qualitative des terres, **doit aussi** comprendre les intérêts du capital investi dans le sol, non par le landlord [propriétaire], mais par le fermier. Ce n'est qu'en mettant à la place du conflicting dogmas [conflit dogmatique] le conflicting facts [conflit des faits] et les antagonismes réels qui en constituent l'arrière-plan latent, qu'on peut transformer l'économie politique en une science positive.

1. Nikolai Franzevitch DANIELSON : économiste russe, traducteur du *Capital* (1844-1918).

2. Danielson avait fait part à Marx du désir des éditions Poliakov de traduire et d'imprimer en même temps les deux volumes du *Capital*, et il avait demandé à Marx de lui envoyer séparément les placards du 2^e volume, dès qu'ils seraient tirés. Marx et Engels attribuaient une grande importance à la traduction du *Capital* en russe. C'est la première lettre d'une longue correspondance.

10 octobre 1868.

... Quand je dis que « les choses marchent bien », je pense d'abord à la propagande faite par mon livre et à l'accueil favorable que lui ont réservé les ouvriers allemands, since you wrote me last [depuis la dernière fois que vous m'avez écrit]. Je pense ensuite aux progrès magnifiques accomplis par l'Internationale, particulièrement en Angleterre.

Il y a quelques jours, un éditeur de Saint-Petersbourg m'a annoncé la surprenante nouvelle que *Le Capital*, en traduction russe, était en cours d'impression¹. Il me demandait une photo pour sa vignette de titre, et je ne pouvais vraiment pas refuser cette bagatelle à « mes bons amis » les Russes. C'est une ironie du sort que ce soient les Russes, que j'ai combattu sans interruption depuis vingt-cinq ans, et pas seulement en allemand, mais aussi en français et en anglais, qui aient été mes « protecteurs » de toujours. En 1843-44, c'étaient les aristocrates russes de Paris qui étaient aux petits soins pour moi. Mon ouvrage contre Proudhon (1847), de même que celui paru chez Duncker (1859) ne se sont nulle part mieux vendus qu'en Russie. Et la première nation étrangère qui traduit *Le Capital* est la Russie...

1. Cette information s'appuie sur une lettre de Danielson à Marx en date du 18 septembre 1868. Danielson avait écrit à Marx au nom de Poliakov, éditeur à Saint-Petersbourg, qui entreprenait l'édition en langue russe du 1^{er} tome du *Capital*. Faute d'un traducteur qualifié, le projet ne put aboutir dans l'immédiat. Vers la fin de 1869, Bakounine se vit confier la traduction. Mais après avoir assez longtemps hésité, il déclina l'offre. Au début de 1870, ce fut Lopatine qui reprit la traduction. Il traduisit les chapitres II à V, qui correspondent aux 2^e, 3^e, 4^e, 5^e et 6^e sections de la 2^e édition. Mais, fin 1870, Lopatine interrompit son travail pour rentrer en Russie avec l'intention de faire sortir Tchernychevski de prison. Ce fut Danielson qui dut achever la traduction. Celle-ci, enfin terminée en octobre 1871, parut le 27 mars (8 avril) 1872.

15 octobre 1868.

... J'ai eu une entrevue avec Beesly. Le subeditor [rédacteur adjoint] de Morley¹ (l'editor [le rédacteur] pour le scientific department [section scientifique]) m'a déclaré que l'exposé était irréfutable mais que l'article était trop « dry » [sec] pour a magazine [un magazine]. B[eesly] m'invite à vulgariser le sujet sans sacrifier les scientific points [les points scientifiques]. C'est rather difficult [assez difficile]. Mais je vais le tenter. Avant tout, il veut un assez long chapeau avec des *personalia* sur my past [renseignements personnels sur mon passé] et l'influence de mon livre en Allemagne. Cela, of course, [bien sûr] c'est toi qui dois t'en charger. Mais tu as encore le temps jusqu'à ce que je t'envoie le bulk [corps] de l'article. Toute cette merde doit ensuite paraître dans la *Westminster Review*...

1. Voir ci-dessus lettre 114.

7 novembre 1868.

... Il¹ me traduit les passages essentiels d'un livre russe sur la désagrégation de l'économie agraire²; il m'a également donné un ouvrage en français du Russe Schedo-Ferroti³, sur le même sujet. Ce dernier se fourvoie — c'est au demeurant un type très superficiel — en prétendant que la communauté rurale⁴ russe ne serait apparue qu'à la suite de l'interdiction faite aux paysans de s'éloigner de leur terre. Toute cette question est, **jusque dans les moindres détails**, absolument identique à celle de la communauté **germanique primitive**. Ce qu'il y a de plus chez les Russes (et cela se retrouve aussi **dans une partie de la communauté hindoue**, non dans le Pendjab⁵, mais dans le sud), c'est 1. le caractère **non démocratique**, mais **patriarcal** de la direction de la communauté, et 2. **la responsabilité collective** pour les impôts dus à l'État, etc. Il résulte du deuxième point que, plus un paysan russe est travailleur, plus il est exploité par l'État, non seulement pour les impôts, mais pour les prestations en nature, la fourniture des chevaux, etc. (en raison des incessants passages de troupes), pour les courriers d'État, etc. Toute cette merde est en train de s'écrouler.

Je considère que l'évolution de Dietzgen⁶, dans la mesure où Feuerbach, etc., bref ses sources ne transparaissent pas, a été son œuvre propre. Pour le reste, je suis d'accord avec tout ce que tu dis. Quant à ses répétitions, je lui en toucherai un mot. C'est ennuyeux pour lui qu'il n'ait justement pas étudié Hegel.

1. S. BORKHEIM : écrivain allemand démocrate, qui participa à l'insurrection badoise de 1849 et vivait alors en exil à Londres (1825-1885).

2. Il s'agit de l'ouvrage de P. LILIENFELD, qui paraîtra en version allemande en 1870 seulement, sous le titre : « Land und Freiheit » [Pays et Liberté], dans le recueil de J. ECKHARDT, Leipzig, 1870.

3. Marx fait sans doute allusion au « Patrimoine du peuple », la deuxième étude d'une série de dix articles parus à Berlin de 1857 à 1868 sous le titre : *Études sur l'avenir de la Russie*.

4. Le « mir ».

5. Cet état vassal de l'est de l'Inde était alors gouverné par des princes autochtones.

6. Joseph DIETZGEN (1828-1888) : tanneur allemand, autodidacte, qui, indépendamment de Marx, a découvert les principales lois de la dialectique matérialiste.

14 novembre 1868.

La pratique valant mieux que toute théorie, je te prie de me décrire **très exactement** (avec des exemples) la méthode que vous employez dans votre business [affaire] *quant à banquier*^{*1}.

Donc 1. **la méthode au moment de l'achat (coton, etc.)**. Avec regard **only to the monetary way of doing the things** [En considérant *seulement* la façon dont sont réglées ces choses *sur le seul plan financier*]; **the bills**; time for drawing them, etc. [les traites; le temps qu'elles courent, etc.].

2. Au moment **de la vente**. En ce qui concerne les traites, rapports avec vos acheteurs et votre correspondant [correspondant] londonien.

3. **Rapport** et opérations (current account, etc.) [opérations (compte courant, etc.)] avec votre banker [banquier] à Manchester.

... Le II^e volume^{*} étant pour une très grande part trop théorique, j'utiliserai le chapitre [chapitre] sur le crédit² en vue de *actual denunciation* [démontrer efficacement] les escroqueries et *commercial morals* [la morale commerciale].

1. Marx veut dire « pour tout ce qui intéresse les opérations bancaires ». Nous avons gardé, comme toujours, l'expression de Marx, en français.

2. Ne figurera que dans le Livre III.

11 février 1869.

... Le treasurer [trésorier] local de notre General Council [Conseil général] — Cowell Stepney, homme très riche et distingué, mais tout à fait dévoué, quoique de façon un peu farfelue, à la cause des ouvriers — avait fait demander à un ami de Bonn de lui faire parvenir une bibliographie (allemande) sur la question ouvrière et le socialisme. *En réponse**, celui-ci lui a envoyé un relevé (manuscrit), rédigé par le Dr Held, professeur d'économie politique à Bonn. Les notes marginales de ce dernier révèlent l'immense médiocrité intellectuelle de ces mandarins savants. A mon sujet et au sujet de Engels, il (Held) écrit :

« ENGELS : *La Situation de la classe laborieuse*, etc. : le meilleur produit de la littérature socialiste communiste allemande. En étroite relation avec Engels : Karl Marx, auteur de l'ouvrage le plus scientifique et le plus savant que le socialisme puisse, somme toute, produire, à savoir *Le Capital*, etc. Quoique paru récemment, ce livre est un écho (!) du mouvement d'avant 1848. C'est pourquoi je le mentionne ici en annexe à Engels. L'ouvrage est en même temps (!) du plus grand intérêt pour l'époque présente, parce que (!!) on peut y voir de près d'où Lassalle a tiré ses conceptions fondamentales. » Belle référence en vérité.

Un maître de conférences d'économie politique à une université allemande m'écrit que je l'ai entièrement convaincu, mais que sa situation l'oblige, « ainsi que d'autres collègues », à **taire** ses convictions.

Cette lâcheté des mandarins de la spécialité d'une part, et la conspiration du silence de la presse bourgeoise et réactionnaire, d'autre part, me causent un grand préjudice. Meissner m'écrit que la Foire d'automne s'est soldée par de mauvaises affaires. Il lui manque plus de deux cents talers pour **couvrir** ses frais. Et il ajoute que si, dans quelques grandes villes comme Berlin, etc., on avait fait la moitié de ce que Kugelmann a fait à Hanovre, nous en serions déjà à la deuxième édition...

1^{er} mars 1869.

... Samedi soir, j'ai reçu le Foster¹. Ce livre est certes important pour son époque. D'abord parce que la théorie de Ricardo sur l'argent, le cours des changes, etc..., y est complètement développée, et mieux que chez Ricardo. Ensuite parce qu'on y voit comment ces ânes de la Bank of England [Banque d'Angleterre], du Committee of Inquiry [Comité d'Enquête] et tous ces théoriciens s'éreintaient à résoudre ce problème : England debtor to Ireland [l'Angleterre débitrice de l'Irlande]. Malgré tout, le cours du change est resté constamment défavorable à l'Irlande et on a exporté de l'argent d'Irlande en Angleterre. Foster leur donne le mot de l'énigme : c'est la dépréciation du papier-monnaie irlandais. Il est vrai que Blake² avait parfaitement mis en lumière, deux ans avant lui (1802), cette distinction entre cours du change **nominal** et **réel** — d'ailleurs, Petty avait déjà dit à ce sujet tout ce qu'il faut — mais après sa mort on l'avait oublié...

1. J. FOSTER : *An Essay on the Principles of Commercial Exchanges*, etc. [Essai sur le principe des échanges commerciaux, etc.], Londres, 1804.

2. FRANCIS BLAKE (1738-1818) : écrivain et économiste anglais.

10 avril 1869.

Connaissant les services que vous avez rendus à la classe ouvrière, j'aurais eu grand plaisir à vous envoyer plus tôt mon dernier ouvrage *Le Capital* (volumes II et III non encore publiés), si j'avais su que vous lisiez l'allemand.

Dans votre article sur Lassalle, paru dans la *Fortnightly*, vous dites d'abord que Lassalle a propagé mes principes en Allemagne et vous dites ensuite que je propage les « principes lassalliens » en Angleterre. Ce serait vraiment ce que les Français appellent « un échange de bons procédés * ».

Dans le volume que je vous envoie vous trouverez, exposée dans la préface, page VIII, note 1, la simple vérité, à savoir que « Lassalle a emprunté à mes écrits presque littéralement **tous ses développements théoriques généraux** », mais que je « n'ai absolument rien à voir avec ses **applications pratiques** ». Ses recettes pratiques, comme l'aide gouvernementale aux sociétés coopératives, je les lui attribue par courtoisie. Elles proviennent en fait des ardentés prédications faites à l'époque de Louis-Philippe par Monsieur **Buche**, ex-saint-simonien, auteur de *l'Histoire parlementaire de la Révolution française*, qui glorifie Robespierre et la Sainte Inquisition. Monsieur **Buche** a exposé ses conceptions, par exemple dans le journal *L'Atelier*, en **opposition** aux conceptions radicales du communisme français de l'époque.

Puisque vous citez ma réponse à Proudhon : **Misère de la philosophie**, vous avez certainement lu, dans le dernier chapitre, qu'en 1847, alors que tous les économistes et tous les socialistes s'accordaient sur un seul point : la condamnation des **syndicats**, j'ai démontré la nécessité historique de ceux-ci.

** Toutes les lettres marquées de deux astérisques sont en anglais dans l'original.

1. John Malcolm LUDLOW : un des fondateurs en Angleterre du socialisme chrétien (1821-1911).

19 novembre 1869.

... Et où en est la traduction française de ton livre¹ ? Depuis mon retour, je n'en entends plus parler...

Maintenant, venons-en à **Carey**.

Toute la controverse, me semble-t-il, ne touche pas directement l'économie à proprement parler. Ric[ardo] dit que la rent [rente] est l'excédent du produit de terres plus fertiles par rapport au produit des terres qui sont les moins fertiles. Carey dit exactement la même chose...

Ils sont d'accord sur la nature de la rent [rente]. Leur discussion ne porte que sur la question de savoir comment elle est produite et ce qui la fait naître. Or la description de Ricardo sur la genèse de la rente (Carey, p. 104²) a tout aussi peu à voir avec l'histoire que tous les coups de pouce historiques des économistes et que la grande Robmsonade de Carey sur Adam et Ève (p. 96 et suiv.). Cela est excusable chez les économistes anciens, y compris Ricardo, jusqu'à un certain point ; ils ne veulent rien savoir de l'histoire ; ils ont aussi peu le sens de l'histoire dans toute leur conception que les autres auteurs du siècle des Lumières, chez qui de telles digressions, prétendument historiques, ne sont jamais que des *façons de parler**, permettant de se représenter de façon rationnelle la naissance de telle ou telle chose, et où les hommes primitifs pensent et agissent toujours exactement comme s'ils étaient des rationalistes du XVIII^e siècle. Mais lorsque Carey, voulant développer sa propre théorie historique, nous présente Adam et Ève en squatters yankees, il ne peut prétendre être pris au sérieux, il n'a pas cette excuse.

Toute cette controverse serait sans objet si Ricardo dans sa naïveté n'avait caractérisé le sol plus productif par ce simple mot « fertile ». C'est the most fertile and most favourably situated land [le sol le plus fertile et le mieux situé] qui est d'abord cultivé. C'est tout à fait ce que le bourgeois d'un pays cultivé depuis des siècles peut se représenter. Et voilà que Carey se cramponne au mot « fertile » et, prêtant à Ric[ardo] l'opinion qu'on aurait mis en culture, en premier lieu, les terrains **en sol** les plus productifs, il dit : « Non, au contraire, les plus fertiles (la Vallée de l'Amazone, le delta du Gange, l'Afrique tropicale, Bornéo et la Nouvelle-Guinée, etc.) ne sont même pas encore en culture actuellement, les premiers colons ne mettent généralement

1. Il s'agit du premier livre du *Capital*.

2. H. Ch. CAREY : *Manual of Social Science*, Philadelphie, 1865.

en culture que les zones **qui se drainent elles-mêmes**, donc situées sur des hauteurs ou sur leurs versants, parce qu'ils ne peuvent faire autrement ; or ce sont les sols naturellement **les plus pauvres**. En disant : Fertile **and the most favourably situated** [fertiles et le plus favorablement situées], R[icardo] dit la même chose sans remarquer qu'il s'exprime loosely [d'une façon relâchée] et qu'on peut voir une contradiction dans les deux épithètes reliées par **and** [et]. Mais quand Carey (p. 138) fait un dessin et prétend que R[icardo] établit ses premiers colons dans la vallée, tandis que lui C[arey] les place sur les hauteurs (dans le dessin, sur des arêtes rocheuses et des pentes impraticables de 45 degrés), il ment tout simplement en attribuant cela à R[icardo].

Les exemples historiques de Carey, dans la mesure où ils se rapportent à **l'Amérique**, sont le seul élément utilisable du livre. En tant que Yankee, il a pu faire l'expérience du processus des settlements [établissements de colons] et les suivre dès le début. Il est donc, sur ce chapitre, bien au courant. Pourtant, même là, il y a sûrement beaucoup de choses qu'il faudrait commencer par passer au crible de la critique. Mais, dès qu'il aborde l'Europe, commencent ses élucubrations et il fait des pas de clerc. Et combien C[arey] manque d'impartialité, même sur l'Amérique, c'est ce qu'indique son zèle à montrer l'absence de valeur, disons même la valeur **négative**, du sol non cultivé (si bien que la terre en quelque sorte vaut moins 10 dollars l'acre) et à célébrer l'abnégation des sociétés qui, assurées de sceller leur propre ruine, défrichent des déserts pour l'humanité. Quand on raconte ça au pays des colossales spéculations sur les terrains, on obtient un effet comique. Dans cet ouvrage d'ailleurs, la **prairie** n'est jamais mentionnée et ailleurs aussi elle est passée à peu près sous silence. Toute cette histoire de la valeur négative du sol désertique et toutes ses démonstrations mathématiques, la meilleure réfutation en est d'ailleurs l'Amérique elle-même. Si les choses étaient comme le dit Carey, non seulement l'Amérique serait le pays le plus pauvre, mais elle s'appauvrirait encore chaque année **relativement**, du fait qu'on gaspillerait toujours plus de travail sur ce sol sans valeur.

Quant à sa *définition* * de la rent [rente] : the amount received as rent is interest upon the value of labor expended, **minus** the difference between the productive power (the rent-paying land) and that of the newer soils which can be brought into activity by the application of the same labor that has been there given to the work — (p. 165, 166) — [le montant reçu au titre de rente est l'intérêt de la valeur du travail dépensé, **moins** la différence entre la force productive (de la terre payant la rente) et celle des terrains plus neufs qui peuvent être mis en culture en employant le même travail qui a été mis en œuvre sur les premiers], cette

définition peut parfois et dans certaines limites être juste, notamment en Amérique. Mais dans le meilleur des cas, la rent [rente] est une chose si complexe, à laquelle contribuent tant d'autres facteurs, que, même dans ce cas, elle ne peut être vraie que *ceteris paribus* [toutes choses égales d'ailleurs] et que pour deux bien-fonds **adjacents**. Ricardo savait aussi bien que lui que la rente comprend aussi interest for the value of labor expended [un intérêt pour la valeur du travail dépensé]. Si Carey déclare que la terre elle-même vaut moins que rien, il **faut bien** naturellement que la rente soit interest upon the value of labor expended [l'intérêt de la valeur du travail dépensé] ou, comme il est dit p. 139, qu'elle soit un vol. Il est vrai que C[arey] ne nous dit pas comment on passe du vol à l'intérêt.

La **genèse** de la rente dans différents pays et même dans un même pays ne me semble pas du tout être ce procès simple que se représentent aussi bien Ricardo que C[arey]. Chez Ric[ardo], je l'ai déjà dit, c'est excusable, c'est l'histoire du pêcheur et du chasseur sur le plan de l'agriculture. Ce n'est pas un **dogme** économique, tandis que C[arey] veut, à partir de sa théorie, en construire un et le démontrer au monde comme tel, ce qui assurément exigerait bien d'autres études d'histoire que celles de M. Carey. Il peut même y avoir des endroits où la rente est née de la façon décrite par Ricardo, et d'autres de la manière décrite par Carey, d'autres encore qui ont connu une tout autre genèse. On peut remarquer chez Carey que, là où entre en ligne de compte la fièvre, et de surcroît la fièvre tropicale, l'économie cesse ou c'est tout comme. A moins qu'il n'entende sa théorie de la population ainsi : avec l'augmentation de la population, les habitants excédentaires sont forcés de mettre en culture les régions les plus fertiles, c'est-à-dire les plus malsaines, et ce faisant, ou bien ils réussissent ou ils en crèvent. Il aurait ainsi heureusement établi l'harmonie entre lui et Malthus.

Dans l'Europe septentrionale, la rente n'est née ni à la manière ricardienne, ni careyenne, mais tout simplement elle est issue des charges féodales, qu'ultérieurement la concurrence a ramenées à leur juste niveau économique. En Italie, encore une autre origine, *vide* [voir] Rome. Quant à calculer quelle est la part, dans la rente des pays de vieille civilisation, de la rente primitive proprement dite et celle de l'intérêt du travail investi, c'est impossible, parce que cela diffère dans chaque cas. De plus, c'est indifférent à partir du moment où il est prouvé que la rent [rente] peut croître, même si on n'investit pas de travail dans le sol. Le grand-père de Sir Humphrey de Trafford, à Old Trafford près de Manchester, était criblé de dettes au point de ne plus savoir où donner de la tête. Après avoir réglé toutes ses dettes, son petit-fils a un revenu de 40 000 £ par an. Si nous en déduisons environ 10 000 £ qui proviennent de terrains à

bâti, il reste une valeur annuelle de 30 000 £ pour l'estate [le domaine] en culture, qui, il y a 80 ans, rapportait peut-être 2 000 £. En outre, si on compte 3 000 £ comme intérêt du travail et du capital investi, ce qui est beaucoup, il restera une augmentation de 25 000 £, soit le quintuple de la valeur primitive y compris les améliorations [améliorations]. Et tout cela, non pas parce qu'on y a investi du travail, mais parce qu'on a investi du travail dans autre chose, à côté, parce que cet estate [cette propriété] est attenante à une ville comme Manchester où le lait, le beurre et les produits maraichers se paient bien. On peut généraliser. A partir du moment où l'Angleterre est devenue un pays importateur de blé et de bétail, et même avant, la densité de la population était un facteur qui déterminait ou augmentait la rente indépendamment du travail investi en gros dans le sol, en Angleterre. Ricardo avec ses most favourably situated lands [terres les mieux situées] tient encore compte du rapport avec le marché, Carey l'ignore. Et si au moins il disait : la terre elle-même n'a qu'une valeur négative, mais sa situation a une valeur positive, il aurait reconnu ce qu'il nie, que la terre, justement du fait qu'on peut la monopoliser, a ou peut avoir une valeur indépendante du travail qui y est investi. Mais C[arey], sur ce point, est muet comme une carpe.

Peu importe également que, dans les pays civilisés, le travail investi dans la terre soit payé régulièrement ou non. Il y a plus de 20 ans j'ai émis l'opinion que, dans la société actuelle, il n'existe pas un seul instrument de production capable de durer de 60 à 100 ans, pas une fabrique, pas un bâtiment, etc., qui au terme de son existence ait couvert ses frais de production. Je crois toujours que, l'un dans l'autre, c'est parfaitement exact. Et si C[arey] et moi avons tous deux raison, cela ne prouve rien ni sur le taux de profit, ni sur la genèse de la rente, mais uniquement qu'il y a quelque chose de pourri dans la production bourgeoise, même si on la mesure à son aune.

Mais ces random-gloses [jetées au hasard] sur C[arey] doivent bien te suffire. Elles sont assez embrouillées, faute d'avoir fait des citations. Quant à l'enrobement historico-matérialistico-scientifique, sa valeur = celle des deux arbres, l'arbre de la vie et celui de la connaissance qu'il a plantés dans son œuvre paradisiaque, certes pas pour son Adam et son Eve, qui doivent trimer dans les forêts où ils campent, mais pour leurs descendants. Son ignorance et son manque de sérieux ne peuvent se comparer qu'à l'impudence qui lui permet de nous présenter cette marchandise, pour faire ses débuts.

Tu n'exigeras pas de moi que je lise les autres chapitres. C'est du plus pur délayage, même si les grosses bourdes y sont plus clairsemées. Je t'enverrai le livre dès que j'irai en ville. Il n'y a pas ici de boîte assez grande où je puisse le mettre...

126. — MARX A ENGELS

26 novembre 1869.

Je n'étais guère en forme cette semaine et mon histoire sous le bras me gêne toujours¹. C'est pourquoi je ne t'ai pas remercié plus tôt pour tes remarques sur Carey, dont j'ai reçu hier le volume [livre].

Dans mon écrit contre Proudhon², où j'admettais encore complètement la théorie ric[ard]ienne de la rente, j'ai déjà expliqué ce qu'elle contenait de faux, même de son point de vue (celui de R[icardo]).

« Ricardo, après avoir supposé la production bourgeoise comme nécessaire pour déterminer la rente, l'applique néanmoins à la propriété foncière de toutes les époques et de tous les pays. Ce sont là les errements de tous les économistes, qui représentent les rapports de la production bourgeoise comme des catégories éternelles³. »* Naturellement, Monsieur Proudhon avait aussitôt transformé la théorie de R[icardo] en l'expression morale d'égalité, trouvant par conséquent dans la rente déterminée à la manière de R[icardo] « un immense cadastre, exécuté contradictoirement par les propriétaires et les fermiers... dans un intérêt supérieur, et dont le résultat définitif doit être d'égaliser la possession de la terre, etc.⁴. »*

A ce sujet, je fais entre autres la remarque suivante :

« Pour qu'un cadastre quelconque, formé par la rente, soit d'une valeur pratique, il faut toujours rester dans les conditions de la société actuelle. Or nous avons démontré, que le fermage payé par le fermier au propriétaire, n'exprime un peu exactement la rente que dans les pays les plus avancés dans l'industrie et dans le commerce. Encore ce fermage renferme-t-il souvent l'intérêt payé au propriétaire pour le capital incorporé à la terre. La situation des terrains, le voisinage des villes, et bien d'autres circonstances encore, influent sur le fermage et modifient la rente... D'un autre côté, la rente ne saurait être l'indice constant du degré de fertilité d'un terrain...

1. Depuis le début du mois, Marx souffre de nouveau de furonculose.

2. *Misère de la philosophie*.

3. *Misère de la philosophie*, Éditions sociales, Paris, 1961, p. 166.

4. *Ibidem*, p. 167.

*l'application moderne de la chimie vient à chaque instant changer la nature du terrain, et [que] les connaissances géologiques commencent précisément de nos jours à renverser toute l'ancienne estimation de la fertilité relative... la fertilité n'est pas une qualité aussi naturelle qu'on pourrait bien le croire : elle se rattache intimement aux rapports sociaux actuels⁵. * »*

Quant aux progrès de la culture aux United States [États-Unis] même, Monsieur Carey ignore les faits les plus connus. Par exemple, l'agrochimiste anglais Johnston explique dans ses notes sur les États-Unis⁶ : les émigrants agricoles de la Nouvelle-Angleterre, en s'installant dans l'État de New York, abandonnaient un terrain moins bon pour un terrain meilleur (meilleur, non dans le sens de Carey, d'un terrain qu'il faut d'abord fabriquer, mais au sens chimique et en même temps économique), les émigrants agricoles de l'État de New York qui s'établirent tout d'abord au-delà des grands lacs intérieurs, say [disons] dans le Michigan for instance [par exemple], abandonnèrent un terrain meilleur pour un terrain moins bon, etc. Les colons de Virginie exploitèrent si déplorablement le terrain le plus favorable (tant pour sa situation que pour sa fertilité) à leur culture principale : le tabac, qu'ils durent aller dans l'Ohio où le terrain était plus mauvais pour le même produit (sinon pour le blé, etc.). La nationalité des émigrants joua également dans leur établissement. Les gens originaires de Norvège et de nos montagnes boisées choisirent les rudes forêts du nord du Wisconsin, les Yankees s'en tinrent, dans la même région, aux prairies, etc.

Les prairies aux États-Unis comme en Australie sont in fact [en fait] une épine dans la chair de C[arey]. D'après lui, une terre qui n'est pas absolument recouverte de forêts, par conséquent toutes les régions de prairies naturelles, est par nature infertile.

Le plus beau, c'est que les deux principaux résultats auxquels aboutit Carey (relatifs aux United States [États-Unis]) sont en contradiction directe avec son dogme. **Primo**, du fait de l'influence diabolique de l'Angleterre, les gens, au lieu de cultiver socialement le bon terrain de la Nouvelle-Angleterre, disseminated [s'éparpillèrent] sur les terres occidentales plus mauvaises (!). Donc, passage d'un terrain meilleur au moins bon. (D'ailleurs, by the by [en passant], la dissémination de C[arey], opposée à l'association est plagiée de Wakefield⁷). **Deuxième-**

5. *Misère de la philosophie*, pp. 167-168. Dans toutes ces citations, les mots soulignés par Marx dans sa lettre (imprimés ici en romain), ne l'étaient pas dans *Misère de la philosophie*.

6. Voir note de la lettre 12.

7. Edward GIBBON WAKEFIELD : économiste anglais, spécialiste des questions coloniales (1796-1862).

ment, dans le sud des États-Unis, le malheur veut que les esclavagistes (que Monsieur C[arey] d'habitude défend dans tous ses écrits antérieurs, en tant que partisan de l'harmonie) cultivent trop tôt le meilleur sol en négligeant le plus mauvais ! Donc, ce qui n'aurait pas dû être : on commence par le meilleur terrain ! puisque C[arey] se persuade lui-même par cet exemple que les vrais cultivateurs, ici les esclaves, ne sont mus ni par des raisons économiques, ni par d'autres raisons of their own [qui dépendent d'eux], mais par une **contrainte extérieure**, il lui aurait été facile de constater que cette circonstance se retrouve aussi en d'autres pays.

Selon sa théorie, la culture en Europe aurait dû partir des montagnes de Norvège pour se répandre vers les pays méditerranéens, au lieu de progresser en sens contraire.

Carey cherche à escamoter à l'aide d'une théorie de l'argent extrêmement plate et fantaisiste, cette écœurante circonstance économique qu'au contraire des autres machines perfectionnées, la machine de la terre qui est chez lui **toujours meilleure**, **enchérit** ses produits — au moins à certaines périodes — au lieu d'en **faire baisser les prix** (c'est une des circonstances qui déterminèrent Ricardo : il ne vit pas plus loin que le bout de son nez, c'est-à-dire que l'histoire des prix des céréales d'about [environ] 1780 à 1815 en Angleterre).

Partisan de l'harmonie, Carey a démontré d'abord qu'il n'y a aucun antagonisme [antagonisme] entre capitaliste et ouvrier salarié. Sa deuxième démarche fut de prouver l'harmonie existant entre propriétaire foncier et capitaliste, ce qu'il fait en considérant la propriété foncière comme normale, là où elle ne s'est **encore pas** développée. La grande différence, la différence décisive entre colonie⁸ et pays de vieille civilisation, c'est que dans ce dernier la masse du peuple est exclue de la propriété du sol, qu'il soit fertile ou infertile, cultivé ou en friche, par le système de la **propriété foncière**, tandis que dans la colonie le cultivateur peut relatively speaking [relativement parlant] se l'approprier, mais cette différence, il ne faut surtout pas en parler ! Elle ne doit pas jouer le moindre rôle dans le rapide développement des colonies. L'écœurante « **question de la propriété** », et sous sa forme la plus écœurante, donnerait un croc-en-jambes à l'harmonie.

En ce qui concerne le sophisme délibéré en vertu duquel, du fait que dans un pays à production développée la fertilité naturelle du sol est une circonstance importante pour la production de plus-value (ou comme dit Ricardo, un fait qui affecte le taux de profit), il résulte inversement que, dans les zones les

8. Marx emploie ici le mot dans le sens où Carey l'utilise : pays neuf, terre vierge.

plus naturellement fertiles, devrait avoir lieu aussi la production la plus riche et la plus développée, donc par exemple la production du Mexique devrait être supérieure à celle de la Nouvelle-Angleterre, j'y ai déjà répondu dans *Le Capital* p. 502 et suiv.⁹

Le seul mérite de Carey, c'est de soutenir qu'on passe du terrain le moins bon au meilleur terrain tout aussi unilatéralement que Ricardo soutient le contraire, alors qu'en réalité on cultive toujours simultanément des terrains de qualité différente et c'est pourquoi chez les Germains, les Slaves, les Celtes, compte tenu de ce fait, on procédait à une répartition très minutieuse entre les membres de la communauté de lopins de terre de qualité différente, ce qui rendit si difficile par la suite le morcellement des biens communaux. Quant au progrès de la culture au long de l'histoire, il se fait — une masse de circonstances jouant — dans les deux directions, tantôt c'est l'une, tantôt, pour un temps, c'est l'autre qui domine.

Ce qui fait de l'**Intérêt** du capital incorporé au sol une partie intégrante de la **rente différentielle**, c'est justement le fait que le propriétaire foncier reçoit cet intérêt du capital que le **fermier**, et non **pas lui**, a investi dans la terre. Ce fait [fait], connu dans toute l'Europe, ne doit pas avoir d'existence économique parce que le système du fermage n'est **pas encore** développé aux **United States** [États-Unis]. Pourtant la chose se passe ici sous une autre forme. C'est le spéculateur en terrains et non le fermier qui se fait en fin de compte payer, dans le **prix** du sol, le capital dépensé par ce dernier. L'histoire des pionniers [pionniers] et spéculateurs fonciers aux **United States** [États-Unis] rappelle effectivement bien souvent les pires vilenies qui se passent par exemple en Irlande...

127. — ENGELS A MARX

29 novembre 1869.

C'est très bien que ce Carey soit vaseux, même sur le seul terrain où on **était forcé** de lui supposer quelques connaissances, l'histoire de la colonisation des **United States** [États-Unis]. Après ça, il ne reste *au fond* * rien de ce type...

J'ai trouvé ici à la Free Library [Bibliothèque Libre] et à la Chatham Library (que tu connais) encore une masse de sources très précieuses (en plus de livres contenant second hand information [des informations de seconde main], mais hélas ni Young¹ ni Prendergast², ni l'édition anglaise de Breton Law³, établie par le gouvernement britannique. Par contre, Wakefield est réapparu. Également divers écrits d'Old Petty [du vieux Petty]. La semaine dernière, j'ai bûché à fond les tracts [traités] du vieux Sir John Davies (Attorney general for Ireland [Procureur général pour l'Irlande] sous Jacques I^{er}). Je ne sais si tu les as lus, c'est la source principale ; tu les as sûrement trouvés cent fois sous forme de citations. C'est une véritable honte qu'on ne puisse trouver partout les sources originales ; on y découvre infiniment plus de choses que chez les commentateurs qui s'entendent à rendre confus et compliqué ce qui est simple et clair dans l'original. Il en ressort nettement que la propriété commune du sol **existait** encore **en 1600** en Irlande in full force [dans toute sa vigueur] et, dans ses plaidoyers concernant la confiscation des terres dans l'Ulster, Monsieur Davies cite le fait comme preuve que la terre n'appartenait pas aux possesseurs individuels (les paysans) et par suite qu'elle appartenait soit au seigneur qui venait de perdre ses droits à la posséder, soit dès l'origine, à la couronne. Je n'ai jamais rien lu de plus beau que ce plaidoyer. La répartition des terres avait lieu tous les deux ou trois ans. Dans un autre pamphlet, il décrit d'une façon très précise les revenus, etc. du chef de clan. Je n'ai **jamais** vu ces faits cités et,

1. Arthur YOUNG : écrivain et économiste anglais, connu en France pour sa description de la France à la veille de la Révolution (1741-1820).

2. John PRENDERGAST : historien et homme politique irlandais, contemporain de Marx (1808-1893).

3. Recueil de lois irlandaises anciennes.

9. Voir Éditions sociales, Livre I^{er}, t. III, pp. 206-215.

si tu en as besoin, je te les enverrai avec tous les détails. En lisant ça, j'ai pris *Monsieur* * Goldwin Smith⁴ en flagrant délit. Cet homme, qui n'a jamais lu Davies, émet les assertions les plus absurdes pour enjoliver le rôle des Anglais. Mais j'épinglerai ce type-là un jour...

128. — MARX A KUGELMANN

29 novembre 1869.

... Tu t'expliqueras mon long et, en un sens, criminel silence, quand tu sauras qu'il m'a fallu rattraper une quantité de travaux en retard, intéressant non seulement mes études scientifiques, mais encore *quoad International* [concernant l'Internationale]; en plus, il me faut travailler le **russe** : on m'a en effet envoyé de Pétersbourg un livre¹ sur la situation de la classe ouvrière en Russie (of course, peasants included) [paysans compris, naturellement]; ma santé, enfin, n'est nullement satisfaisante...

4. Goldwin SMITH : historien et homme politique anglais (1823-1910).

1. Il s'agit d'un livre de N. FLÉROVSKI paru à Saint-Pétersbourg en 1869 : *La Situation de la classe laborieuse en Russie*.

24 janvier 1870.

En premier lieu j'écris cette lettre pour vous demander un service personnel. Vous savez probablement qu'une partie de la bourgeoisie anglaise a formé une sorte de « **Land League** » contre la « **Land and Labour League** » des ouvriers. Leur but ostensible est de transformer la propriété foncière anglaise en propriété parcellaire et de créer une paysannerie pour le plus grand bien du peuple. Leur but réel est l'attaque contre l'aristocratie foncière. Ils veulent jeter le sol en libre circulation² pour le transférer ainsi des mains des landlords dans les mains des capitalistes³. A cet effet ils publient une série de traités populaires, sous le titre de **Cobden Treaties**⁴, où la petite propriété est peinte en couleurs de rose. Leur grand cheval de bataille, c'est la **Belgique** (principalement les **Flamands**). Il semble que dans ce pays les paysans se trouvent dans des conditions paradisiaques. Ils se sont mis en relation avec M. Laveleye⁵ qui leur fournit les faits pour leurs déclamations⁷. Maintenant, comme je traite dans le II^e volume du *Capital* la propriété foncière, je le³ crois utile d'y entrer un peu dans les détails de la constitution de la propriété foncière en Belgique et de l'agriculture belge. Voudriez-vous avoir la bonté de m'écrire les **titres des livres principaux que je dois consulter ?...**

* Toute la lettre est écrite en français.

1. César DE PAEPE : médecin et journaliste belge, animateur du mouvement socialiste, membre de l'Internationale (1842-1890).

2. Ligue de la terre et du travail.

3. Nous avons respecté le texte de l'original.

4. *Landlord* = propriétaire foncier ; par capitaliste, Marx entend le fermier capitaliste, celui qui exploite effectivement la terre.

5. Cobden était un fabricant de Manchester, chef des libre-échangistes.

6. Emile DE LAVELEYE : économiste belge, spécialiste des questions agricoles (1822-1892).

7. On attendrait plus tôt *proclamations*.

10 février 1870.

... Du livre de *Flérovski*¹, j'ai lu les 150 premières pages (qui couvrent la Sibérie, la Russie du Nord et Astrakhan). C'est là le premier ouvrage qui dise la vérité sur la situation économique de la Russie. Notre homme est un ennemi juré de ce qu'il nomme « l'optimisme russe ». Je ne m'étais jamais fait une idée très rose de cet Eldorado communiste, mais Fl[érovski] dépasse tout ce qu'on pouvait attendre. C'est un fait étrange — et en tout cas le signe d'une transformation profonde — qu'une telle chose puisse être imprimée à Pétersbourg.

У нас пролетариев мало, но зато масса нашего рабочего класса состоит из работников, которых участь хуже, чем участь всякого пролетария. [« Il y a chez nous peu de prolétaires ; par contre, la masse de notre classe ouvrière consiste en tâcherons dont le sort est pire que celui de n'importe quel prolétaire »².]

La méthode d'exposition est tout à fait originale ; et parfois c'est Monteil³ qu'elle rappelle le plus. On voit que cet homme a voyagé un peu partout et qu'il a observé. Haine farouche du landlord [propriétaire foncier], du capitaliste et du fonctionnaire. Pas de doctrine socialiste, pas de mysticisme de la terre (sinon pour la forme de la propriété communautaire), pas le moindre pathos nihiliste ; ça et là un tiède brouet de bons sentiments, convenant malgré tout au niveau d'évolution des gens auxquels l'ouvrage est destiné. En tout cas, c'est là le livre le plus important qui ait paru depuis ton ouvrage sur *La Situation de la classe laborieuse...*

1. *La Situation de la classe laborieuse en Russie*.

2. Marx cite Flérovski en russe.

3. A. MONTEIL : historien français (1769-1850).

131. — MARX A ENGELS

14 avril 1870.

... Lafargue¹ a fait la connaissance, à Paris, d'une jeune Russe très cultivée (amie de son ami Jaclard², jeune homme excellent). Elle lui fit part de la chose suivante : **Flérovski** — bien que son livre ait passé le barrage de la censure à l'époque du liberal fit [des velléités libérales] — a été banni pour ce livre, en Sibérie, s'il vous plaît. La traduction de mon livre a été saisie et interdite, avant même sa sortie³.

Tu recevras encore, dans le courant de la semaine, ou au début de la semaine prochaine, les *Landlord and Tenant Right in Ireland. Reports by Poor Law Inspectors. 1870.* [Droits des propriétaires fonciers et des fermiers en Irlande. Rapports des inspecteurs de la loi sur les pauvres.] Et aussi le *Agricultural Holdings in Ireland. Returns. 1870.* [Le fermage en Irlande, rapport officiel.]

Les rapports des Poor Law Inspectors [inspecteurs de la loi sur les pauvres] sont intéressants. Ils montrent aussi, entre autres choses, tout comme leurs *Reports on Agricultural Wages* [rapports sur les salaires des ouvriers agricoles], que tu as eus, que, depuis la *famine* *, la lutte ouverte a commencé entre les **laboureurs** on the one hand, **farmers and tenants** [ouvriers agricoles d'une part, et les **paysans et fermiers**] de l'autre. En ce qui concerne les Reports on « **Wages** » [rapports sur les « **salaires** »] — à supposer que les indications de salaires actuels soient justes, et c'est vraisemblable d'après d'autres sources, — ou bien les **barèmes antérieurs de salaire** donnaient des chiffres trop **bas**, ou bien les parliamentary returns [rapports parlementaires] antérieurs sur ces mêmes salaires, que je te rechercherai dans mes parliamentary papers [rapports parlementaires], indiquaient des chiffres **trop élevés**. Dans l'ensemble, se trouve

confirmé le fait que je rapportais dans mon passage sur l'Irlande⁴, que l'augmentation des salaires fut plus que compensée par les hausses de prix des produits alimentaires, et que — la période automnale exceptée, etc. — il s'est vraiment constitué, malgré l'émigration, relatives sur-plus de laboureurs [un excédent relatif de main-d'œuvre agricole]. Dans les *Landlord and Tenant Right Reports* [rapports sur les droits des propriétaires et des fermiers], il est important de souligner le fait [fait] que le progrès de la machinery [l'outillage] a transformé une masse de handloom weavers [tisserands sur métiers à bras] en paupers [indigents]:

Des deux Reports des Poor Law Commissioners [rapports des commissaires de la loi sur les pauvres], il ressort clairement : 1. que, depuis la *famine* *, **comme en Angleterre**, on a entrepris le clearing des estates des logements de laboureurs [liquidation des logements d'ouvriers dans les propriétés agricoles], (à ne pas confondre avec la *suppression* * des 40-sh. freeholders [des franchises des métayers de 40 shillings], après 1829⁵ ; 2. que la Encumbered Estates proceedings [la procédure contre les biens grevés d'hypothèques] a installé à la place des turned out flotten landlords [propriétaires faillis évincés] une foule de **petits usuriers...**

1. Paul LAFARGUE : socialiste français, mari de la seconde fille de Marx, Laura (1842-1911). La correspondance Engels-Lafargue a été publiée par les soins d'Émile Bottigelli, Editions sociales, Paris, 1956-1959.

2. Charles JACLARD : journaliste français, blanquiste, combattant de la Commune de Paris (1843-1903).

3. Cette dernière information est inexacte. Voir ci-dessus la note de la lettre 118 du 10 octobre 1868.

4. Cf. K. MARX : *Le Capital*, Livre I^{er}, t. III, pp. 143-151.

5. Cf. la lettre suivante, d'Engels à Marx.

132. — ENGELS A MARX

15 avril 1870.

... Les conclusions que tu tires des parliamentary reports [rapports parlementaires] concordent avec les résultats auxquels je suis parvenu. Seulement, il ne faut pas oublier que le processus de clearing von 40-sh. freeholders [liquidation des métairies franches de 40 shillings] se recoupe initialement encore avec le processus de clearing of labourers [liquidation des ouvriers agricoles], depuis 1846, et ce parce que, depuis 1829, pour faire des freeholders [possesseurs de métairies franches], il fallait passer des leases for 21 ou 31 years **and a life** [des baux de 21 ou 31 ans et une génération] (quand ce n'était pas à plus long terme); car l'homme ne devenait freeholder que s'il **ne pouvait être mis à la porte** de toute sa vie. Ces leases [baux] n'excluaient presque jamais le subdividing [partage]. En 1846, ces baux étaient partiellement encore en vigueur, ou tout au moins leurs conséquences, c'est-à-dire que les paysans étaient toujours sur l'estate [le domaine]. Idem pour les biens-fonds se trouvant à cette époque-là entre les mains de middlemen [intermédiaires] (qui, la plupart du temps, avaient des baux de 64 ans and three lives [et trois générations], ou même de 99 ans) qui souvent venaient à expiration entre 1846 et 1860. Si bien que ces processus se recoupèrent plus ou moins, ou encore que les propriétaires terriens irlandais ne furent pas — ou ne furent que très rarement — en situation de voir clairement que c'étaient tout spécialement les labourers [ouvriers agricoles] qu'il fallait expulser, plutôt que d'autres petits tenants [fermiers] qu'ils avaient trouvés sur le domaine. Au fond, on tend au même résultat en Irlande et en Angleterre : la terre doit être cultivée par des ouvriers qui sont logés dans d'autres **Poor Law Unions** [Unions pour les pauvres], de sorte que le propriétaire terrien et ses fermiers soient exonérés de l'impôt pour les pauvres. C'est ce qu'exprime Senior ou plutôt son frère Edward, Poor Law Commissioner [inspecteur de l'Assistance publique] en Irlande : *The great instrument which is clearing Ireland, is the Poor Law.* [Le plus grand moyen de dépeupler l'Irlande est la loi sur les pauvres.]

La terre vendue depuis qu'existe l'Encumbered Estate Court [Tribunal pour les biens hypothéqués] représente même, d'après mes notes, 1/5 du total, les acheteurs étant, en fait, dans la

majorité des cas, des usuriers, des spéculateurs, etc., et la **plupart du temps — des catholiques Irlandais**. Pour une part, ce sont aussi des graziers [propriétaires de pâtures], enrichis. Cependant, il n'existe plus en Irlande à l'heure actuelle qu'environ 8 000 à 9 000 **propriétaires terriens...¹**.

1. Les échanges de lettres entre Marx et Engels se font désormais plus rares, Engels étant venu s'établir à Londres en septembre 1870. Les deux amis se rencontrent presque chaque jour.

133. — MARX A KUGELMANN

27 juin 1870.

... J'avais escompté l'année dernière une deuxième édition de mon livre après la foire de Pâques et conséquently [en conséquence] escompté recevoir **les revenus** de la première édition. La lettre de Meissner ci-jointe, arrivée de ce jour, te montrera que tout cela est encore bien lointain. (Retourne-moi la lettre, je te prie.)

Ces derniers temps, Messieurs les Professeurs allemands ont été amenés à me prêter, de ci, de là, quelque attention, quoique de bien sottise façon : A. Wagner, par exemple, dans une brochure sur la propriété foncière. Held (Bonn), dans une brochure sur les caisses de crédit agricole dans la province rhénane.

Monsieur Lange (*Über die Arbeiterfrage*, etc. [sur la *question ouvrière*] 2^e édition)¹, me décerne de grands éloges, mais dans le but de se donner de l'importance. C'est que Monsieur Lange a fait une grande découverte. Toute cette histoire doit être subordonnée à une seule grande loi naturelle. Cette loi de la nature, c'est la **phrase creuse** (l'expression de Darwin ainsi employée devient une simple phrase) « struggle for life », « la lutte pour la vie » et, le contenu de cette phrase, c'est la loi malthusienne de la population ou rather [plutôt] de la surpopulation. Au lieu donc d'analyser le « struggle for life » tel qu'il se manifeste historiquement dans diverses formes sociales déterminées, on ne trouve rien de mieux à faire que de convertir chaque lutte concrète en une formule : « struggle for life » et de remplacer cette formule elle-même par les « élucubrations malthusiennes sur la population ». Il faut avouer que c'est là une méthode très pénétrante... pour l'ignorance et la paresse d'esprit prétentieuse, suffisante et qui se targue de science.

Ce que ce même Lange dit de la méthode hégélienne et de l'emploi que j'en fais est vraiment puéril. D'abord, il ne comprend *rien* * à la méthode hégélienne, et bien moins encore à la façon critique dont je l'applique. En un sens, il me rappelle Moses Men-

delssöhn² ; ce prototype du bavard écrivit un jour à Lessing³ pour lui demander comment il pouvait lui venir à l'idée de prendre **au sérieux** * ce « chien crevé de Spinoza » ! Monsieur Lange s'étonne de même qu'Engels, moi, etc., nous prenions ce chien crevé de Hegel au sérieux, alors que, n'est-ce pas, les Büchner, Lange, le Dr. Dühring, Fechner, etc. — poor deer [pauvres bêtes], — s'accordent à dire qu'ils l'ont depuis longtemps enterré. Lange a la naïveté d'affirmer que je me « meus avec la plus rare liberté » dans la matière empirique. Il ne soupçonne pas que cette « liberté de mouvement dans le sujet » n'est rien d'autre qu'une paraphrase de la **méthode**, la manière de traiter le sujet, c'est-à-dire la **méthode dialectique**...

En ce qui concerne l'insistance de Meissner à propos du deuxième volume, ce n'est pas seulement la maladie qui m'a interrompu pendant tout l'hiver ; il m'a paru nécessaire de **plocher** le russe : quand on veut traiter de la question agraire, il est devenu indispensable d'étudier, d'après les sources originales, les conditions de la propriété foncière en Russie. A cela est venu s'ajouter qu'à propos de la question agraire en Irlande, le gouvernement anglais a publié une série de blue books [livres bleus] (bientôt terminée) sur la situation agraire in all countries [dans tous les pays]. Enfin — *entre nous* * — je souhaiterais auparavant publier une deuxième édition du tome I. Si celle-ci survenait au milieu de l'ultime mise au point du tome II, cela ne pourrait qu'être gênant...

1. F. LANGE : *Die Arbeiterfrage. Ihre Bedeutung für die Gegenwart und Zukunft* [La question ouvrière. Son importance pour le présent et l'avenir], 2^e éd. revue et augmentée, Winterthur, 1870.

2. MOSES MENDELSSOHN : philosophe allemand du siècle des Lumières.
3. GOTTHOLD LESSING : écrivain, critique et dramaturge allemand du XVIII^e siècle.

21 janvier 1871.

... Il paraît à Pétersbourg une publication semi-officielle, en russe, les *Archives de médecine légale*. L'un des médecins qui y collaborent a publié dans le dernier recueil in-quarto un article sur « *L'État sanitaire du prolétariat d'Europe occidentale* », où il puise la plupart de ses citations dans mon livre — mais en indiquant sa source. A la suite de quoi, le malheur que voici est arrivé : le Censeur a reçu un terrible savon de la part du minister of the Interior [ministre de l'Intérieur], l'editor in chief [rédacteur en chef] a été révoqué et le volume lui-même — tous les copies [exemplaires] qu'on a pu encore saisir — a été brûlé !

Je ne sais si je vous ai appris que, depuis le début de 1870, j'ai dû me mettre moi-même à l'étude du russe, que je lis maintenant à peu près couramment. La raison en est qu'on m'avait envoyé de Pétersbourg le livre très important de Flérovski sur *La Situation de la classe laborieuse* (paysans surtout) *en Russie* et que je voulais connaître aussi les (fameux) ouvrages d'économie politique de Tchernychevski (qui lui ont valu d'être condamné depuis sept ans à travailler dans les mines de Sibérie...). Le butin que j'en ramène mérite la peine qu'a un homme de mon âge à s'assimiler une langue tellement à l'écart des branches linguistiques classiques, germaniques et romanes. Le mouvement intellectuel qui se développe actuellement en Russie révèle une fermentation souterraine profonde. Les têtes pensantes sont toujours reliées par d'invisibles fils au body [corps] du peuple...

13 avril 1871.

... Engels te fait dire que son article¹ paru dans les *Annales franco-allemandes* n'a plus qu'une valeur historique, donc qu'il ne convient plus pour la propagande pratique. Tu peux, par contre, publier des extraits assez longs du *Capital*, par exemple du chapitre sur « l'accumulation primitive », etc.

¹ F. ENGELS : « Esquisse d'une critique de l'économie politique », 1844, étude parue dans les *Annales franco-allemandes*.

136. — MARX A DANIELSON

13 juin 1871.

C'est avec plaisir que je vous procurerai le « Premier chapitre »¹; cependant, je ne peux entreprendre cette tâche **avant deux semaines**. Huit semaines de maladie ont accumulé des travaux qu'il faut expédier, avant toutes choses. Par la suite, je vous ferai parvenir une liste de corrections mineures.

Pour ce qui est de la poursuite de mon ouvrage, le rapport of our friend [de notre ami]² repose sur un malentendu³. J'ai estimé nécessaire une refonte complète du manuscrit. En outre, des documents indispensables me faisaient défaut jusqu'à maintenant, qui vont me parvenir enfin des United States [États-Unis]...

1. Par Lopatine, Danielson avait appris que Marx avait l'intention de revoir le 1^{er} chapitre du 1^{er} volume du *Capital* pour la traduction en russe. Marx n'enverra que cinq mois plus tard les corrections et modifications qu'il proposait.

2. H. L. LOPATINE : révolutionnaire russe qui avait entrepris de traduire le *Capital* en russe. Il interrompit son travail en 1870 et Danielson le continua.

3. Danielson avait écrit dans sa lettre à Marx du 11 [23] mai 1871 : « Notre ami commun a raconté dans un cercle d'amis qui s'intéressent à la continuation de votre œuvre, que l'éditeur de votre livre, pour des considérations d'ordre économique, ne veut pas imprimer le 2^e volume dont le manuscrit est déjà achevé tant que le 1^{er} volume ne sera pas épuisé. »

137. — MARX A DANIELSON

9 novembre 1871.

Ci-joint quelques modifications à apporter au texte¹, pour une part de simples fautes d'impression. De quelque importance sont les modifications *ad* [aux] pages 192, 201, 288, note 205 a et page 376, parce qu'il s'agit ici, en partie, de modifications concernant le fond.

Il est sans doute inutile d'**attendre** une révision du premier chapitre, car mon temps, depuis des mois, est si pris (et sur ce point, il y a peu d'espoir d'une amélioration dans un proche avenir) que je n'arrive plus à poursuivre mes travaux théoriques².

Certainly, I shall one fine morning put a stop to all this, but there are circumstances, where you are in duty bound to occupy yourselves with things much less attractive than theoretical study and research... [Il est certain qu'un beau matin je mettrai un terme à tout cela, mais il est des circonstances où l'on est moralement tenu de s'occuper de choses bien moins attrayantes que l'étude et la recherche théoriques...]

1. Il s'agit des corrections à apporter au livre 1^{er} du *Capital*.

2. La Commune de Paris, l'accueil des réfugiés parisiens, les séances de l'*Internationale* où il lit son rapport : « *La guerre civile en France* », occupent toutes les journées de Marx.

18 mars 1872.

J'applaudis à votre idée de publier la traduction de *Das Kapital* en livraisons périodiques. Sous cette forme l'ouvrage sera plus accessible à la classe ouvrière et pour moi cette considération l'emporte sur toute autre.

Voilà le beau côté de votre médaille, mais en voici le revers. La méthode d'analyse que j'ai employée et qui n'avait pas encore été appliquée aux sujets économiques, rend assez ardue la lecture des premiers chapitres, et il est à craindre que le public français, toujours impatient de conclure, avide de connaître le rapport des principes généraux avec les questions immédiates qui le passionnent, ne se rebute parce qu'il n'aura pu tout d'abord passer outre.

C'est un désavantage contre lequel je ne puis rien, si ce n'est toutefois de prévenir et de prémunir les lecteurs soucieux de vérité. Il n'y a pas de route royale pour la science et ceux-là seulement ont chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés.

* Cette lettre, si souvent citée, a été écrite directement en français. Elle fut imprimée, en guise de préface, en tête de la première livraison.

1. Maurice LACHÂTRE (1814-1900) : combattant de la Commune, éditeur de la première édition française du Livre 1^{er} du *Capital*.

28 mai 1872.

Ma réponse vous parvient si tard parce que j'espérais toujours pouvoir vous expédier, avec ma lettre, les premières livraisons de la deuxième édition allemande du *Capital* et de la traduction française (Paris). Mais les éditeurs français et allemands ont tant fait traîner les choses que je ne peux remettre à plus tard.

Tout d'abord, tous mes remerciements pour l'exemplaire¹ joliment relié, la traduction est **magistrale**. Je serais heureux de pouvoir disposer d'un autre exemplaire, non relié, pour le British Museum.

Je regrette qu'un **Impératif absolu** (in the most strictest sense of the word [au sens le plus strict du terme]) m'ait empêché d'entreprendre la révision du texte pour la 2^e édition, avant la fin décembre 1871. Cela aurait été très utile pour l'édition russe.

Bien que l'édition française — (traduite par M. Roy, traducteur de Feuerbach), soit l'œuvre d'un grand connaisseur des deux langues, il a pourtant traduit souvent trop littéralement. C'est pourquoi je suis obligé de réécrire des *passages* * entiers en français, pour qu'ils soient écrits dans un style familier au public français. Il n'en sera que plus facile, par la suite, de traduire l'ouvrage du français en anglais ou dans les langues romanes².

Je suis si overworked, and in fact so much interfered within my theoretical studies, that, after September, I shall **withdraw from the commercial concern**³, which, at this moment, weighs principally upon my own shoulders, and which, as you know, has its ramifications all over the world [surmené et en fait tellement dérangé dans mes études théoriques, que je me retirerai, après le mois de septembre, de l'entreprise commerciale qui, en ce moment, repose principalement sur mes propres épaules et qui, comme vous le savez, a des ramifications dans le monde entier³]. Mais, est * *modus in rebus*, and I can no

1. Il s'agit d'un exemplaire de l'édition russe du Livre 1^{er} du *Capital*.

2. Engels s'opposera à cette suggestion.

3. Marx désigne par là le Conseil général de la I^{re} Internationale. Au début de septembre, il participa au V^e Congrès de l'Internationale qui se tint à La Haye.

longer afford — for some time at least — to combine two sorts of business of so very different a character... [il y a une mesure en toutes choses, et je ne peux plus me permettre — pour quel que temps tout au moins — de concilier deux types d'activités de caractère si différent...].

140. — MARX A SORGE

21 juin 1872.

... Pour ce qui est de mon *Capital*, la parution de la première livraison allemande¹ aura lieu la semaine prochaine. Il en est de même pour la première livraison en français² à Paris. Vous recevrez de moi, pour vous et quelques-uns de vos amis (régulièrement), des exemplaires des deux. On a tiré 10 000 copies [exemplaires] de l'édition française, (sous le titre de laquelle est écrit — et ce n'est absolument pas une clause de style — « entièrement révisée par l'auteur » *, car elle m'a donné un travail du diable), et avant même la parution du premier fascicule : 8 000 sont déjà placés.

En Russie, les livres déjà imprimés, avant d'être mis en vente, doivent être soumis à la censure qui, si elle ne veut pas les laisser passer, doit introduire une plainte en justice.

On m'écrit de Russie à propos de la traduction de mon ouvrage — qui est magistrale — :

« Dans les services de censure, deux censeurs ont examiné l'ouvrage et ont présenté leurs conclusions à la commission. Avant même de lire l'ouvrage, on avait adopté comme principe de ne pas interdire le livre à cause du seul nom de son auteur, mais d'étudier avec précision dans quelle mesure il correspondait réellement à son titre. Ce qui suit est le résumé des conclusions adoptées à l'unanimité par la commission de censure et transmises à l'administration centrale pour entérinement :

« Bien que l'auteur soit, par ses opinions, un socialiste à cent pour cent, et que le livre tout entier présente un caractère socialiste nettement marqué, compte tenu cependant du fait que le contenu ne peut être qualifié d'accessible à tous et qu'il possède d'autre part la forme d'une démonstration scientifique de caractère strictement mathématique, la commission déclare qu'il est impossible de poursuivre cet ouvrage devant les tribunaux. »

En conséquence de quoi, on lui donna son sauf-conduit pour entrer dans le monde. On en a tiré 3 000 exemplaires. Il est sorti en Russie le 27 mars et, dès le 15 mai, 1 000 exemplaires étaient vendus...

1. De la deuxième édition allemande du Livre 1^{er} du *Capital*.

2. De la traduction française du Livre 1^{er} du *Capital*.

12 décembre 1872.

... J'attends avec impatience la critique que l'on m'a promise (en manuscrit) ainsi que tous les articles que vous possédez dans cette ligne [ce sens¹]. Un de mes amis veut en effet écrire un article sur la façon dont mon livre a été accueilli en Russie.

La publication de la traduction française a été interrompue par suite d'accidents [incidents] regrettables, mais elle reprendra dans quelques jours.

On prépare une traduction italienne...

Je souhaiterais vivement pouvoir jeter un coup d'œil sur le livre du professeur Sieber (Kiev) sur les théories de Ricardo sur la valeur et le capital² et qui comporte aussi une critique de mon livre...

Dans le 2^e volume du *Capital*, je m'occuperai en détail, dans la section consacrée à la propriété foncière, de la forme russe de cette propriété³.

Encore un mot. Je souhaite publier quelque chose sur la vie de Tchern[ychovski], sur sa personnalité, pour éveiller la sympathie à son égard en Occident. Mais pour cela j'ai besoin de documentation.

1. Il s'agit de l'article de Jorkovski : « Карл Маркс и его книга о капитале » [Karl Marx et son livre sur le Capital] qui fut publié pour la première fois en 1877, dans la revue « Вестник Европы » [Le Messager européen].

2. Зибер, Н. И. : Теория ценности и капитала Д. Рикардо. (1871) (N. I. SIEBER : *La Théorie de la valeur et du capital de D. Ricardo*, Kiev, 1871). Marx cite cet ouvrage dans la postface à la 2^e édition du Livre I^{er} (Éditions sociales, I, 1, p. 26).

3. Marx avait l'intention d'étudier la situation agricole en Russie, en mettant la dernière main à la section consacrée à la rente, mais la maladie l'en empêcha. Cette partie resta, pour l'essentiel, telle qu'elle avait été rédigée en 1865, alors que Marx ne possédait pas encore la langue russe, et qu'il ne disposait pas de sources russes originales. Cf. ci-dessus la lettre de Marx à S. Meyer, du 21 janvier 1871.

18 janvier 1873.

... Pour ce qui est de Tch[ernychevski], il dépend entièrement de vous que je n'aborde que le côté scientifique de son activité, ou l'autre aspect aussi. Dans le 2^e volume de mon ouvrage, il ne figurera naturellement qu'au titre d'économiste¹. Je connais une grande partie de ses œuvres

1. Marx n'a pu mener à bien ce projet. Cf. note précédente (lettre 141). L'étude sur la rente foncière constitue la fin du Livre III, et non du Livre II, dans la version actuelle du *Capital*.

31 mai 1873.

... J'ai fait part à Moore¹, ici, d'une histoire avec laquelle je me débats depuis longtemps *privatim* [dans mon for intérieur]. Mais il croit que la chose est insoluble, tout au moins, qu'elle l'est *pro tempore* [pour le moment], à cause des nombreux facteurs qu'il faut d'abord, pour la plupart, commencer par découvrir et qui constituent les éléments du problème. Voici ce dont il s'agit : tu connais les tableaux où sont portés les prix, les discount-rate [taux d'escompte], etc., etc., avec les fluctuations qu'ils subissent au cours de l'année, représentées par des courbes en zig-zag qui montent et descendent. J'ai tenté, à différentes reprises, de calculer, — pour analyser les crises, — ces ups and downs [hauts et bas] comme on analyse des courbes irrégulières, et j'ai cru possible (et je crois encore que c'est possible, à l'aide d'une documentation choisie avec assez de soin) de déterminer mathématiquement, à partir de là, les lois essentielles des crises. Moore, comme je l'ai dit, pense que la chose est irréalisable pour l'instant, et j'ai décidé d'y renoncer for the time being [pour le moment]...

1. Samuel MOORE : traducteur du *Manifeste communiste* et du Livre I du *Capital* en anglais.

29 novembre 1873.

... Dans перевод *Капитала* [la traduction du *Capital*], les chapitres 2 à 5 (y compris machinisme et grande industrie¹) sont de lui², ça fait donc un bon morceau. A présent, il traduit des textes anglais pour Поляков [Poliakov]³.

Hier, j'ai lu, en français, le chapitre sur la législation des fabriques. Sauf tout le respect que j'ai pour l'art avec lequel on a transformé ce chapitre en un français élégant, cela me fait mal au cœur pour ce beau chapitre. Sa vigueur, sa sève et sa vie s'en sont allées au diable. On paie la possibilité qu'a l'« écrivain moyen » de s'exprimer avec une certaine élégance, par une castration de la langue. Donner la vie à des idées en français moderne, cette camisole de force, devient de plus en plus impossible. Ne serait-ce que le renversement de la construction des phrases, rendu presque partout nécessaire par cette logique formelle pédante, ôte à l'exposé tout ce qu'il a de frappant et de vivant. Je considérerais comme une grosse faute que de prendre comme base pour la traduction anglaise le vêtement français. En anglais, l'expression vigoureuse du texte original n'a pas besoin d'être affaiblie. Ce que le texte perdra inévitablement dans les passages proprement dialectiques, sera compensé par la plus grande vigueur et concision de l'anglais en bien d'autres points...

1. Il s'agit des chapitres 2 à 5 de la 1^{re} édition, qui correspondent aux sections II à IV (chap. 4 à 20) des éditions ultérieures.

2. Lopatine.

3. Éditeur russe qui a publié *La Situation de la classe laborieuse en Russie* de Flérovski et le Livre I^{er} du *Capital*.

145. — MARX A LAVROV *

11 février 1875.

Je vous envoie aujourd'hui l'édition allemande en un volume (je n'ai plus de « Hefte » [fascicules] disponibles) et les six premiers fascicules de l'édition française. Il y a dans celle-ci beaucoup de changements et d'additions (voyez par exemple **fascicule 6, p. 222** contre J. St Mill — exemple frappant comme quoi les économistes bourgeois, même ceux de la meilleure foi, font par instinct fausse route au moment même où ils semblent sur le point d'attraper la vérité). Les changements les plus importants, contenus dans l'édition française, se trouvent cependant dans les parties pas encore publiées, à savoir les chapitres sur l'accumulation.

Mes meilleurs remerciements pour les publications que vous m'avez envoyées. Ce qui m'a avant tout intéressé, ce sont les articles « Что делается на родине » [Ce qui se passe au pays]¹. Si j'avais le temps, j'en ferais des extraits pour le *Volksstaat*². Les « Не наши » [Pas les nôtres]³ sont des gens excellents. Je soupçonne un peu notre ami Lopatine d'être pour quelque chose dans cet article.

On m'avait envoyé tout un paquet de livres et de publications officielles de St. Pétersbourg mais — il a été volé, probablement par le gouvernement russe. Il y avait entre autres les rapports de la « Комиссия по сельскому хозяйству и сельской производительности в России ». [Commission pour l'agriculture et la productivité agricole en Russie] et « По податному вопросу » [sur la question des impôts] des choses absolument nécessaires pour le chapitre du II^e volume où je traite de la propriété foncière, etc., en Russie.

Ma santé s'est beaucoup améliorée depuis mon séjour à Karlsbad⁴, mais d'un côté je suis encore forcé de limiter beaucoup les heures de travail, et de l'autre j'ai attrapé dès mon arrivée à Londres un cold [refroidissement] qui n'a pas cessé de m'ennuyer. Je viendrai vous voir quand le temps sera plus beau.

* Original écrit en français, dont nous avons, comme toujours, respecté scrupuleusement le style.

1. La rubrique de la revue *Вперед* [En avant] éditée par Lavrov et où avait paru une série d'articles consacrés à la Russie.

2. Journal social-démocrate allemand.

3. Secte qui niait l'État, la famille, la religion, etc., que décrit Lopatine dans un article de la revue *Вперед* intitulé « D'Irkoutsk ».

4. Marx a fait une cure à Karlsbad du 19 août au 21 septembre 1874.

146. — MARX A LAVROV *

18 juin 1875.

... La crise commerciale avance. Tout dépend maintenant des nouvelles qui arriveront des marchés asiatiques, en particulier des marchés de l'Inde Occidentale qui se sont de plus en plus engorgés au cours d'une série d'années. Le krach définitif pourrait être retardé dans certaines conditions dont la présence n'est d'ailleurs pas vraisemblable.

La baisse du chiffre périodique des crises générales est vraiment remarquable. J'ai toujours considéré ce chiffre non comme une grandeur invariable, mais comme une grandeur décroissante ; mais il est particulièrement agréable qu'elle présente des signes aussi évidents de son mouvement descendant ; c'est un mauvais présage pour la longévité du monde capitaliste...

* Toutes les lettres à ce correspondant sont écrites en français, sauf la lettre n° 147.

147. — ENGELS A LAVROV

12 [17] novembre 1875.

Enfin, de retour d'un voyage en Allemagne, j'arrive à votre article¹, que je viens de lire avec beaucoup d'intérêt. Voici mes observations y relatives, rédigées en allemand, ce qui me permettra d'être plus concis*.

1. De la doctrine darwiniste, j'accepte la **théorie de l'évolution**, mais je ne prends la méthode de démonstration de D[arwin] (struggle for life, natural selection [lutte pour la vie, sélection naturelle]) que comme une première expression, une expression provisoire, imparfaite, d'un fait que l'on vient de découvrir. Jusqu'à Darwin, ce sont précisément les gens qui ne voient aujourd'hui partout que la **lutte** pour la vie (Vogt, Büchner, Moleschott, etc.) qui affirmaient l'existence de l'**action coordonnée** de la nature organique ; qui soulignaient comment le règne végétal fournit au règne animal l'oxygène et la nourriture, et comment, en contre-partie, le règne animal fournit aux plantes engrais et acide carbonique, chose qui a été mise en lumière par Liebig notamment. Les deux conceptions se justifient dans une certaine mesure, dans certaines limites. Mais l'une est aussi bornée et unilatérale que l'autre. L'interaction des corps naturels — vivants et morts — implique aussi bien l'harmonie que le conflit, aussi bien la lutte que la coopération. Si, par conséquent, un soi-disant naturaliste se permet de résumer toute la richesse, toute la variété de l'évolution historique en une formule étroite et unilatérale, celle de « lutte pour la vie », formule qui ne peut être admise même dans le domaine de la nature que *cum grano salis* [avec un grain de sel — c'est-à-dire avec quelques réserves], ce procédé contient déjà sa propre condamnation.

2. Des trois убеждения Дарвинисты [darwinistes convaincus] cités, seul Hellwald semble mériter qu'on le mentionne. Seidlitz n'est, dans le meilleur des cas, qu'une faible lumière, et

1. Dans cette lettre, Engels porte — à la demande de Lavrov — un jugement sur l'article : « Le socialisme et la lutte pour la vie », paru dans la revue Вперед [En avant] du 15 (3) septembre 1875.

Robert Byr¹ un faiseur de romans, dont un roman paraît actuellement dans le *Uber Land und Meer* [A travers terres et mers] : *Dreimal* [Trois fois]. Là, toutes ses rodomontades sont bien à leur place.

3. Sans contester les avantages de votre méthode d'attaque, que je pourrais qualifier de psychologique, j'en aurais choisi une autre. Chacun de nous est plus ou moins influencé par le milieu intellectuel dans lequel il évolue de préférence. Pour la Russie, où vous connaissez mieux que moi votre public, et pour un organe de propagande qui s'adresse au *связающий аффект* [sentiment de communauté], au sentiment moral, votre méthode est vraisemblablement la meilleure. Pour l'Allemagne, où une fausse sentimentalité a provoqué et provoque encore aujourd'hui des ravages si inouïs, elle ne conviendrait pas, elle ne serait pas comprise, elle serait interprétée à tort d'une manière sentimentale. Chez nous, la haine est plus nécessaire que l'amour — tout au moins pour l'instant — et avant tout, il est nécessaire de faire table rase des derniers vestiges de l'idéalisme allemand, de rétablir les faits matériels dans leur droit historique. J'attaquerai donc, — et je le ferai peut-être le moment venu — ces darwinistes bourgeois à peu près de la façon suivante :

Toute la doctrine darwiniste de la lutte pour la vie n'est que la transposition pure et simple, du domaine social dans la nature vivante, de la doctrine de Hobbes : *bellum omnium contra omnes* [la guerre de tous contre tous] et de la thèse de la concurrence chère aux économistes bourgeois, associée à la théorie malthusienne de la population. Après avoir réalisé ce tour de passe-passe (dont je conteste la justification absolue, comme je l'ai indiqué *sub* 1. [dans mon § 1] surtout en ce qui concerne la doctrine de Malthus, on retranspose les mêmes théories cette fois de la nature organique dans l'histoire humaine, en prétendant alors que l'on a fait la preuve de leur validité en tant que lois éternelles de la société humaine. Le caractère puéril de cette façon de procéder saute aux yeux, il n'est pas besoin de perdre son temps à en parler. Si je voulais cependant insister là-dessus, je le ferais de la façon suivante : je montrerais qu'en premier lieu ce sont de mauvais **économistes** et, seulement en second lieu, qu'ils sont mauvais naturalistes et mauvais philosophes.

4. La différence essentielle entre sociétés humaines et animales est que les animaux, tout au plus, **rassemblent des objets** alors que les hommes **produisent**. Il suffit de cette seule mais

1. Pseudonyme du romancier allemand Karl Robert von Bayer (1835-1902).

capitale différence pour rendre impossible la transposition pure et simple aux sociétés humaines, de lois valables pour les sociétés animales. Elle rend possible ce que vous remarquez à juste titre : *человек вел борьбу не только за существование, но за наслаждение и за увеличение своих наслаждений... готов был для вышеш онаслаждения отречься от нижних.* [L'homme ne mène pas seulement un combat pour la vie, il lutte aussi pour son plaisir, et pour l'accroissement de ses plaisirs... il est prêt à renoncer aux jouissances les plus basses au bénéfice des plus élevées.] Sans contester les conclusions que vous en tirez par la suite, je concluerai, pour ma part, de la façon suivante à partir de mes prémisses : la production humaine atteint donc, à un certain stade, un tel niveau que non seulement elle satisfait les besoins indispensables à la vie, mais qu'elle produit des produits de luxe, même si, pour commencer, ils sont réservés à une minorité. La lutte pour la vie, si nous voulons accorder, pour un instant, quelque valeur à cette catégorie, — se transforme donc en un combat pour des jouissances, non plus seulement pour des moyens d'existence, mais pour des moyens de **développement**, pour des moyens de développement **produits socialement**. Et à ce stade, les catégories empruntées au règne animal ne sont plus utilisables. Mais si, ce qui arrive actuellement, la production, sous sa forme capitaliste, produit une bien plus grande quantité de moyens d'existence et de développement que la société capitaliste ne peut en consommer, parce qu'elle écarte artificiellement la grande masse des producteurs réels de ces moyens d'existence et de développement ; si cette société, par la loi de son existence même, est obligée d'augmenter continuellement cette production déjà démesurée pour elle, et si par conséquent, périodiquement, tous les dix ans, elle en vient à détruire non seulement une masse de produits, mais aussi de forces productives, — quel sens ont donc alors tous les discours sur la « lutte pour la vie » ? La lutte pour la vie ne peut alors que consister en ceci : la classe productrice enlève la direction de la production et de la répartition à la classe à qui cette charge incombait, et qui est devenue incapable de l'assumer — et cela, c'est précisément la révolution socialiste.

Une remarque au passage : le seul fait d'envisager l'histoire jusqu'à nos jours comme une série de luttes de classes suffit pour faire apparaître tout ce qu'a de superficiel la conception qui veut faire de cette histoire une lutte pour la vie à peine diversifiée. Aussi ne ferai-je pas ce plaisir à ces faux naturalistes.

5. Pour la même raison, j'aurais en conséquence formulé d'une façon différente votre phrase, juste quant au fond : *что идея солидарности для облегченна борьбу могла... вырасти наконец*

до того, чтобы охватить все человечество и противопоставить его, как солидарное общество братьев, остальному миру минералов, растений и животных [l'idée de la solidarité qui rend le combat plus facile, put finalement surgir... s'emparer de l'humanité entière, l'opposant ainsi, en tant que société de frères solidaires au monde des minéraux, des plantes et des animaux].

6. Par contre, je ne peux souscrire à votre idée que *борьба всех против всех [la lutte de tous contre tous] fut la première phase de l'évolution humaine.* A mon avis, l'instinct social fut l'un des moteurs essentiels de l'évolution qui mène à l'homme en partant du singe. Les premiers hommes doivent avoir vécu en bandes, et aussi loin que nous puissions remonter dans le passé, nous trouvons que ce fut le cas.

*17 novembre. J'ai été de nouveau interrompu et je reprends ces lignes aujourd'hui pour vous les remettre. Vous voyez que mes observations se rattachent plutôt à la forme, à la méthode de votre attaque, qu'au fond. J'espère que vous les trouverez assez claires, je les ai écrites à la hâte et, en les relisant, je voudrais changer bien des choses, mais je crains de rendre le manuscrit trop illisible²... **

2. Ce dernier paragraphe, comme le premier, a été écrit directement en français par Engels.

148. — MARX A SORGE

4 avril 1876.

... Puis-je recevoir (**à mes frais, bien entendu**), de New York, les catalogues d'ouvrages américains de 1873 à cette année ? Il s'agit pour moi (pour le 2^e volume du *Capital*) de voir, moi-même, ce qui a pu paraître d'utilisable sur l'agriculture américaine, sur la situation de la propriété foncière, de même que sur le crédit (crise, monnaie, etc., et tout ce qui s'y rapporte).

En lisant les journaux anglais, il n'est pas possible de se faire une opinion claire sur les scandales¹ actuels aux United States [États-Unis]. As-tu mis de côté, là-dessus, des papers [journaux] américains ?

1. Marx fait allusion aux grands scandales (escroqueries et corruption) qui marquèrent en particulier la constitution des sociétés de chemins de fer aux États-Unis.

149. — MARX A ENGELS

5 mars 1877.

Ci-joint Dühringiana [des notes sur Dühring]. Il m'a été impossible de lire ce type sans lui flanquer aussitôt un coup sur la tête, en entrant dans les détails.

A présent que je me suis familiarisé avec lui (la partie que je n'ai pas encore lue, à partir de Ricardo, doit contenir bien des perles savoureuses) — et pour ça il faut de la patience et avoir aussi la trique à la main — je suis capable désormais de jouir de sa lecture en toute quiétude. Une fois qu'on s'est plongé dans les œuvres de ce gars-là, au point de connaître sur le bout du doigt sa méthode, c'est alors un skribler¹ [gribouilleur] relativement drôle. En tout cas, il m'a fait une « occupation » annexe et il m'a rendu de grands services pendant cette période où le catarrhe m'assombrissait l'humeur...

1. Lire : *scribblor*.

150. — ENGELS A MARX

6 mars 1877.

Tous mes remerciements pour le long travail au sujet de « l'histoire critique »¹. C'est plus qu'il ne m'en faut pour estourbir complètement ce type², sur ce terrain également. En effet, Lavrov a raison, dans une certaine mesure, lorsqu'il dit qu'on a traité ce gars, jusqu'à présent, trop correctement encore. Quand je relis son cours d'économie politique, maintenant que je connais ce type-là et son style et que, sans avoir à redouter que tout ce charabia dissimule quelque entourloupette, je vois toutes ces *fadaises* * boursoufflées s'étaler avec impudence, je trouve, il est vrai, qu'un peu plus de mépris encore est de mise...

1. Il s'agit du 10^e chapitre de la 3^e section de l'*Anti-Dühring*, Éditions sociales, Paris 1963 ; il fut rédigé par Marx et porte le titre : « Extrait de l'histoire critique ».

2. Eugen Dühring aux théories duquel Engels a consacré son célèbre ouvrage (1833-1921).

151. — MARX A ENGELS

7 mars 1877.

Comme il se pourrait que je l'oublie par la suite, je rajoute ce qui suit à la dernière épître.

1. Le point le plus important chez Hume¹, dans sa façon de concevoir l'influence qu'une augmentation de la quantité de numéraire peut avoir sur la stimulation de l'industrie, point qui montre aussi avec le maximum de clarté (si un doute [doute] à ce propos avait jamais été possible) que cette augmentation n'apparaît chez lui qu'avec la *dépréciation* * des métaux précieux, le point sur lequel Hume revient à différentes reprises, comme on le voit ne serait-ce que dans l'extrait que je t'ai envoyé, c'est que « **the price of labour** » [le prix du travail] ne s'élève qu'en dernière instance, après le prix de toutes les autres marchandises. De cela, **PAS UN MOT CHEZ M. DÜHRING** ; d'ailleurs d'une façon générale, ce Hume qu'il porte aux nues, il le traite avec aussi peu de sérieux, de façon aussi superficielle que tous les autres. En outre, pour le cas où il aurait remarqué la chose, ce qui est plus que problématique, il aurait été convenable de ne pas prôner pareille théorie devant les ouvriers, mieux valait donc *to burke to whole* [étouffer tout cela].

2. Je n'ai naturellement pas voulu révéler directement au lecteur ma manie personnelle de traiter les physiocrates : les considérer comme les premiers économistes qui entreprirent méthodiquement — (et pas seulement à l'occasion, comme Petty, etc.) d'**expliquer le capital et le mode de production capitaliste**. — Si je le disais in plain words [clairement], mon point de vue pourrait être repris par des cuistres et adultéré, avant que j'aie eu l'occasion de le développer. C'est pourquoi, je ne l'ai pas abordé dans l'*exposé* *² que je t'ai envoyé.

Mais, vis-à-vis de Dühring, il serait peut-être adéquat de renvoyer aux deux passages suivants du *Capital*. Je les cite à partir

1. David HUME : philosophe et économiste anglais, adversaire des mercantilistes (1711-1776).

2. Voir la note 1 de la lettre 150.

de l'édition française, parce que sur ce point ils sont moins allusifs que dans l'original allemand :

En relation avec le Tableau économique * :

« La reproduction annuelle est un procès très facile à saisir tant que l'on ne considère que le fonds de la production annuelle ; mais tous les éléments de celle-ci doivent passer par le marché. Là, les mouvements des capitaux et des revenus se croisent, s'entremêlent et se perdent dans un mouvement général de déplacement — la circulation de la richesse sociale — qui trouble la vue de l'observateur et offre à l'analyse des problèmes très compliqués. C'est le grand mérite des physiocrates d'avoir les premiers essayé de donner dans leur Tableau économique une image de la reproduction annuelle telle qu'elle sort de la circulation. Leur exposition est à beaucoup d'égards plus près de la vérité que celle de leurs successeurs * » (258, 259)².

En relation avec la définition du « travail productif * » :

« Aussi l'économie politique classique a-t-elle toujours, tantôt instinctivement, tantôt consciemment, soutenu que ce qui caractérisait le travail productif, c'était de rendre une plus-value. Ses définitions du travail productif changent à mesure qu'elle pousse plus avant son analyse de la plus-value. Les physiocrates, par exemple, déclarent que le travail agricole seul est productif. Et pourquoi ? Parce que seul il donne une plus-value qui, pour eux, n'existe que sous la forme de la rente foncière *³. »

Bien que les physiocrates n'entrevisent pas le secret de la plus-value, il était pourtant évident, pour eux, qu'elle n'est pas « une richesse indépendante et disponible, qu'il * (son possesseur) n'a point achetée et qu'il vend » * (Turgot) (p. 554 du *Capital*, texte allemand, 2^e édition)⁴ et qu'elle ne pouvait naître de la circulation. (*Capital*, l. c., pp. 141-145.)...

2. *Le Capital*, I, t. 3, p. 31.

3. *Ibidem*, I, 2, p. 184.

4. *Ibidem*, I, 2, p. 205, note 1.

152. — MARX A ENGELS

25 juillet 1877.

... Exemple de la grande « perspicacité » des « socialistes de la chaire »¹.

« Même avec une grande perspicacité, telle que celle dont fait preuve Marx, on ne peut résoudre le problème consistant à réduire « des valeurs d'usage » (cette andouille oubliée qu'il s'agit de « marchandises »), c'est-à-dire des éléments de plaisir, à leur contraire, à des quantités d'efforts, à des sacrifices, etc... (L'andouille croit que je veux, dans mon équation de valeur, « réduire » les valeurs d'usage à de la valeur). C'est une substitution d'éléments de nature différente. La mise en équation de valeurs d'usage de nature différente ne peut s'expliquer que par une réduction de celles-ci à un facteur commun de valeur d'usage. (Pourquoi ne pas les réduire plutôt tout de suite au... poids ?) *Dixit* Monsieur Kries, le génie critique de l'économie politique professorale...

1. On appelle « socialistes de la chaire » (*Kathedersozialisten*) un certain nombre de théoriciens allemands de l'économie politique, des années 1870-1880, antimarxistes et pour la plupart professeurs d'Université.

1^{er} août 1877.

... A propos de « valeur », Kaufmann, dans son premier chapitre¹ (qui contient de nombreuses lacunes et est même rempli de bévues, mais n'est pas dépourvu d'intérêt) de sa « Теория колебания цен » [Théorie des fluctuations de prix], sur la « valeur », après avoir passé en revue toutes les élucubrations de seconde main de tous les scolastiques contemporains allemands, français et anglais, fait la remarque suivante, qui est absolument juste : « En passant en revue les théories sur la valeur... nous avons vu que les théoriciens de l'économie politique ont bien compris l'importance de cette catégorie... Bien que... tous ceux qui s'occupent d'économie politique connaissent bien ce fait : dans les formules utilisées pour parler de la valeur, on grossit à l'extrême son importance, pour l'oublier en réalité aussi rapidement que possible, dès que, dans l'introduction, on lui a consacré quelques belles formules plus ou moins longues ; il est impossible de citer ne serait-ce qu'un seul et unique exemple où il existerait un rapport organique entre ce qui est dit de la valeur, et ce qu'on dit d'autres questions — où ce qui est dit, dans l'introduction, sur la valeur aurait une quelconque influence sur les analyses qui suivent. Je ne considère ici, naturellement, que la catégorie « valeur », distincte du **prix**. »

En effet, c'est la marque distinctive de toute économie vulgaire. A. Smith avait montré le chemin ; les rares applications profondes et surprenantes qu'il a faites de la théorie de la valeur, on les trouve par hasard dans des déclarations qui sont sans aucune influence sur ses développements *ex professo* [ici : fondamentaux]. La grande faute de Ricardo, celle qui l'a rendu à priori indigeste, fut précisément sa tentative de démontrer la justesse de sa théorie de la valeur en prenant l'exemple de faits économiques qui semblent les [la ?²] contredire le plus...

1. Une inexactitude s'est glissée ici : dans l'ouvrage de Kaufmann, les questions de la valeur ne sont pas traitées dans le premier, mais dans le second chapitre. Cf. « Кауфман, И. И. : Теория колебания цен. Исследование. Харьков 1867 (I. I. KAUFMANN : *Théorie des fluctuations de prix, une étude*, Kharkov, 1867).

2. Le texte dit *ihnen*. Il semble que ce soit une erreur de plume pour *ih*.

3 novembre 1877.

Mes plus sincères remerciements pour les envois.

Votre offre de me faire parvenir aussi quelques documents de France, d'Italie ou de Suisse, est la bienvenue, bien qu'il me répugne de vous mettre trop à contribution. Du reste, je peux attendre tranquillement, sans être arrêté dans mon travail d'une façon quelconque, parce que je rédige tour à tour différentes parties de l'ouvrage. En effet, j'ai commencé *Le Capital privatim* [pour moi], en suivant, dans les chapitres, un ordre inverse (en commençant par la troisième partie, la partie historique) de celui qui est présenté au public, avec cette seule restriction que le premier volume — auquel je m'étais attaqué en dernier — a été immédiatement préparé pour l'impression, alors que les deux autres sont restés dans la forme non dégrossie, qui est celle, *originatiter* [à l'origine], de toute recherche...

1. Sigmund Schott : journaliste allemand, démocrate.

155. — ENGELS A BRACKE¹

30 avril 1878.

... Je crois, que, dans votre conception des chemins de fer du Reich et du monopole des tabacs, vous anticipez un peu trop sur l'avenir. Abstraction faite du surcroît énorme de puissance que donnerait au système prussien d'une part une indépendance financière totale, échappant à tout contrôle, et d'autre part la mainmise directe sur deux nouvelles armées, celle des employés de chemins de fer et celle des vendeurs de tabac, avec le pouvoir qui s'y rattache, pouvoir d'attribuer des places et de corrompre, — abstraction faite de tout cela, il ne faut pas oublier que tout transfert de responsabilités commerciales ou industrielles à l'État peut avoir aujourd'hui un double sens et un double effet, suivant les circonstances : il peut avoir un effet réactionnaire, signifier un retour au moyen âge, ou un effet progressiste, un pas en avant vers le communisme. Mais, en Allemagne, nous venons à peine d'émerger du moyen âge, et nous sommes, en cet instant même, en train d'entrer dans la période de la société bourgeoise moderne grâce à la grande industrie et à la crise². Ce qui, chez nous, doit atteindre le plus haut degré de développement possible, c'est précisément le régime économique **bourgeois** qui concentre les capitaux à l'extrême et exaspère les contradictions, notamment dans le Nord-Est. A mon avis, la désagrégation économique des structures féodales à l'est de l'Elbe est, pour nous, le progrès le plus nécessaire. A côté de cela, c'est, dans l'industrie et l'artisanat, la disparition de la petite entreprise dans toute l'Allemagne, et son remplacement par la grande industrie. Et, en fin de compte, le seul bon côté du monopole des tabacs est qu'il transformerait d'un seul coup en une grande industrie l'un des plus infâmes travaux à domicile. Par contre, les ouvriers d'État des tabacs seraient aussitôt placés sous le régime des lois d'exception et privés du droit d'association et du droit de grève, ce qui serait encore pire³. Il n'est pas

nécessaire, chez nous, que les chemins de fer du Reich et le monopole des tabacs soient des industries d'État ; — tout au moins les chemins de fer pas **encore** ; en Angleterre, ils le deviennent seulement à l'heure actuelle. Par contre, postes et télégraphe le **sont**. Et pour tous les inconvénients que ces deux nouveaux monopoles d'État nous apporteraient, nous n'aurions, en guise de dédommagement, qu'une nouvelle formule commode pour notre agitation. Car un monopole d'État qui n'est instauré que dans un but financier et pour accroître un pouvoir, qui ne provient pas d'une nécessité interne, inéluctable, ne nous fournit même pas un argument juste. Et en plus, l'établissement du monopole des tabacs et l'élimination du travail à domicile dans cette branche exigeraient au moins autant de temps que le bismarckisme peut encore durer, en évaluant sa durée possible à son maximum. Vous pouvez également être sûr que l'État prussien ferait empirer tellement la **qualité** du tabac et qu'il augmenterait tant ses prix que les partisans de la libre concurrence montreraient du doigt avec allégresse ce fiasco du communisme d'État, et que le peuple serait bien forcé de leur donner raison. Toute cette histoire n'est qu'une chimère de Bismarck fondée sur son ignorance, bien digne de son plan de 1863, d'annexer la Pologne et de la germaniser en trois ans...

1. Wilhelm BRACKE : social-démocrate allemand, un des dirigeants des Eisenachiens (1842-1880).

2. Allusion d'Engels au krach de 1875 et à ses répercussions.

3. Bismarck avait fait adopter, en 1878, des lois d'exception contre les socialistes qui ne seront abrogées qu'en 1890.

156. — MARX A DANIELSON**

15 novembre 1878.

... En ce qui concerne la deuxième édition du *Capital*, je me permets de vous présenter les remarques suivantes :

1^o Je désire que les **divisions en chapitres** (et cela est valable pour les **subdivisions**) soient faites conformément à l'édition française ;

2^o que le traducteur compare toujours soigneusement la deuxième édition allemande avec l'édition française, puisque celle-ci contient d'importantes et nombreuses modifications et additions (bien qu'à vrai dire, j'ai également été obligé quelquefois, surtout dans le premier chapitre, d'« *aplatir* »* la matière, dans cette version française¹).

3^o Il y a **certaines changements** que je juge utiles et que je **tâcheral de préparer pour vous d'ici une huitaine de jours** en tout cas, de façon à pouvoir les expédier samedi prochain (c'est aujourd'hui vendredi).

Dès que **le second volume** du *Capital* ira sous presse (mais ce ne sera guère avant la fin de 1879), vous recevrez le manuscrit par la voie que vous avez suggérée.

J'ai reçu des publications de Saint-Petersbourg dont je vous remercie vivement. Je n'ai rien vu de la polémique de Tchitchérine² et autres contre moi, sauf ce que vous m'avez envoyé en 1877 (un article de Sieber et l'autre, je crois, de Mikhailov³, tous deux dans les *Annales patriotiques* en réponse à ce bizarre soi-disant encyclopédiste, M. Joukovski⁴). Le professeur Kovalevski⁵, qui est ici, m'a dit qu'il y avait eu des polémiques assez vives à propos du *Capital*.

1. Marx se rend à l'argument développé plus haut par Engels.

2. TCHITCHÉRINE : juriste et historien russe (1828-1904).

3. MIKHAILOVSKI : publiciste russe, théoricien populiste (1842-1904).

4. JOUKOVSKI : économiste libéral russe, auteur d'un article critique sur *Le Capital* (1822-1907).

5. KOVALEVSKI : historien et sociologue russe libéral (1851-1916).

** Les lettres portant cette indication sont traduites de l'anglais ; toute la correspondance de Marx et d'Engels avec Danielson est désormais rédigée en anglais.

La crise anglaise, que j'annonçais p. 354 de l'édition française, note — a enfin éclaté pendant les dernières semaines. Des amis — théoriciens et hommes d'affaires — m'avaient prié de supprimer cette note, parce qu'elle leur parut mal fondée. Tellement ils étaient convaincus que les crises du Nord et au Midi de l'Amérique et celles de l'Allemagne et de l'Autriche devraient pour ainsi dire « escompter » la crise anglaise.*

Le premier pays où les affaires vont suivre la ligne ascendante, ce sont les États-Unis de l'Amérique du Nord.* Mais cette amélioration s'y produira dans des conditions totalement nouvelles... et pires. Le peuple tentera en vain de se débarrasser du pouvoir des monopoles et de l'influence funeste (en ce qui concerne le **bonheur immédiat** des masses) des grandes compagnies qui accaparent l'industrie, le commerce, la propriété foncière, les chemins de fer, la finance, à un rythme sans cesse accéléré depuis le début de la Guerre de Sécession. Les meilleurs auteurs yankees proclament bruyamment ce fait têtue. à savoir que, si la guerre anti-esclavagiste a brisé les chaînes des Noirs, elle a par contre réduit en esclavage les producteurs blancs.

Le terrain le plus intéressant, pour l'économiste, se trouve certainement aujourd'hui aux États-Unis, surtout durant la période qui s'étend de 1873 (à partir du krach de septembre) à 1878, la période de la crise chronique. Des transformations (dont la réalisation a exigé des siècles en Angleterre) se sont effectuées là-bas en quelques années. Mais l'observateur doit considérer, non point les anciens États de la côte atlantique, mais les nouveaux (l'**Ohio** est un exemple frappant) et les plus récents (la **Californie**, par exemple). Les imbéciles qui, en Europe, imaginent que les théoriciens comme moi et d'autres sont à la racine du mal, pourraient apprendre une leçon salutaire en lisant les rapports yankees officiels.

Vous m'obligeriez beaucoup en me fournissant des informations, qu'en tant que banquier vous possédez certainement, sur l'état actuel des finances russes.

157. — MARX A DANIELSON **

10 avril 1879.

... Et tout d'abord je suis obligé de vous dire (*cela est tout à fait confidentiel* *) qu'on m'a informé d'Allemagne que mon deuxième volume **ne pourrait pas être publié tant que le régime actuel se maintiendrait dans sa présente rigueur**. Cette nouvelle, étant donné les conditions d'aujourd'hui, ne m'a pas surpris et, je dois l'avouer, a été loin de m'irriter, pour les raisons suivantes.

Premièrement, je n'aurais en aucun cas publié le second volume avant que la crise industrielle anglaise actuelle ait atteint son paroxysme. Les phénomènes sont cette fois singuliers, à bien des égards différents de ce qu'ils ont été dans le passé, et cela (tout à fait indépendamment d'autres conditions déterminantes) s'explique facilement du fait que jamais auparavant la **crise anglaise n'a été précédée** par cette autre terrible crise qui dure depuis déjà cinq ans aux **États-Unis**, en **Amérique du Sud**, en **Allemagne**, en **Autriche**, etc.

Il est donc nécessaire d'observer le cours actuel des événements jusqu'à ce qu'ils arrivent à maturité avant de pouvoir les « consommer productivement », je veux dire par là « **théoriquement** ».

L'un des aspects singuliers de la situation actuelle est le suivant. Il y a eu, vous le savez, des krachs bancaires en Écosse et dans certains des comtés anglais, en particulier ceux de l'Ouest (Cornouailles et Pays de Galles). Pourtant, le véritable **centre du marché de l'argent** (non seulement du Royaume-Uni, mais du monde), **Londres**, n'a été que peu affecté jusqu'à présent. Au contraire, à quelques exceptions près, les immenses sociétés bancaires par actions, comme la Banque d'Angleterre, ont jusqu'à présent seulement **profité** du marasme général. Et ce que représente ce marasme, vous pouvez en juger par le désespoir infini du philistin commercial et industriel anglais qui craint de ne jamais revoir des temps meilleurs ! Je n'ai jamais rien vu de tel, je n'ai jamais assisté à un effondrement moral semblable, bien que je me sois trouvé à Londres en 1857 et en 1866 !

Il y a une circonstance en particulier qui sans nul doute favorise la place de Londres : c'est la situation de la **Banque de France** qui, depuis le développement récent des relations entre les deux pays, est devenue une **succursale** de la Banque

d'Angleterre. La Banque de France conserve une immense réserve métallique, la convertibilité de ses billets n'étant pas encore rétablie, et au moindre signe de perturbation à la Bourse de Londres, l'argent français afflue pour acheter des valeurs momentanément dépréciées. Si, au cours de l'automne dernier, l'argent français avait été brusquement retiré, la Banque d'Angleterre aurait certainement eu recours à son ultime remède *in extremis*, la **suspension du Bank Act**, et, dans ce cas, ç'aurait été le krach monétaire.

D'autre part, le calme avec lequel la reprise des paiements en espèces s'est effectuée aux États-Unis a supprimé toute pression pouvant venir de ce côté sur les ressources de la Banque d'Angleterre. Mais ce qui a jusqu'à présent principalement contribué à prévenir une explosion sur la place de Londres, c'est le calme apparent des banques du *Lancashire* et des autres régions industrielles (à part les régions minières de l'Ouest), bien qu'il soit sûr et avéré que ces banques ont non seulement investi une grande partie de leurs ressources en escomptant des effets et en faisant des avances sur les transactions peu lucratives des industriels, mais qu'elles ont aussi, comme par exemple à Oldham, englouti une grande partie de leur capital dans la fondation de nouvelles fabriques. En même temps, des stocks, surtout de coton, s'accumulent jour après jour, non seulement en Asie (principalement en Inde), où on les envoie en dépôt, mais à Manchester, etc., etc. Comment cette situation pourrait se dénouer sans un krach général, touchant les industriels et, par voie de conséquence, les banques locales et qui réagirait directement sur la place de Londres, il est difficile de le prévoir.

Pendant ce temps, les grèves et les troubles se généralisent.

Je remarque *en passant* * qu'au cours de l'année dernière (qui a été si mauvaise pour toutes les autres affaires), les **chemins de fer** ont été florissants, mais cela n'a été dû qu'à des circonstances extraordinaires, telles que l'Exposition de Paris, etc. En vérité, les chemins de fer préservent une apparence de prospérité en accumulant les dettes, en accroissant de jour en jour leur **compte capital**.

Quelle que soit l'évolution de cette crise (malgré l'immense intérêt qu'éprouvent à l'observer l'homme qui étudie la production capitaliste et le *théoricien* * professionnel), elle passera comme celles qui l'ont précédée et introduira un nouveau « cycle industriel » avec toutes ses phases diversifiées de prospérité, etc.

Mais sous le couvert de cette société anglaise « apparemment » solide, se dissimule une autre crise, la crise **agricole**, qui suscitera des changements importants et sérieux dans la structure sociale. Je reviendrai sur ce sujet à une autre occasion. Il m'entraînerait aujourd'hui trop loin.

Deuxièmement, la masse de matériaux que je tiens non seulement de **Russie**, mais aussi des **États-Unis**, etc., me fournit un agréable « prétexte » pour continuer mes études, au lieu de leur donner leur conclusion finale pour le public.

Troisièmement, mon conseiller médical m'a prévenu qu'il me faudrait abrégé considérablement ma « journée de travail » si je ne voulais pas me retrouver dans l'état où j'étais en 1874 et au cours des années suivantes, où je souffrais de vertiges et étais incapable de continuer après quelques heures d'application sérieuse.

Au sujet de votre très remarquable lettre, je me bornerai à quelques observations. Les chemins de fer ont surgi comme « *couronnement de l'œuvre* » dans les pays où **l'Industrie moderne était le plus développée**, l'Angleterre, les États-Unis, la Belgique, la France, etc. Si je les appelle le « *couronnement de l'œuvre* », je veux dire qu'ils ont été finalement (en même temps que les bateaux à vapeur pour les relations transocéaniques et que le télégraphe) le **moyen de communication** correspondant aux moyens modernes de production, et aussi qu'ils ont servi de base à d'énormes sociétés par actions, constituant en même temps un nouveau point de départ pour toutes les **autres sortes** de sociétés par actions, à commencer par les sociétés bancaires. Ils ont, en un mot, donné un essor jusqu'alors insoupçonné à la **concentration du capital** et aussi à l'**activité cosmopolite** accélérée et immensément développée du capital **de prêt**, enserrant ainsi le monde entier dans un réseau d'escroquerie financière et d'endettement réciproque, forme capitaliste de la fraternité « internationale ».

D'autre part, l'apparition du système des chemins de fer dans les principaux États capitalistes a permis et même imposé à des États, où le capitalisme était limité à quelques points culminants de la société, de créer et d'agrandir brusquement leur **super-structure** capitaliste dans une mesure absolument disproportionnée à la masse du corps social qui poursuit le grand œuvre de production selon des modes traditionnels. Il n'y a donc pas le moindre doute que, dans ces États, la création des chemins de fer a accéléré la désintégration sociale et politique, tout comme, dans les États avancés, elle a hâté le développement final et, par suite, la transformation finale de la production capitaliste. Dans tous les États à l'exception de l'Angleterre, les gouvernements ont enrichi et patronné les compagnies de chemins de fer aux dépens du trésor public. Aux États-Unis, pour leur plus grand profit, elles ont reçu en cadeau une grande partie des terrains publics, non seulement le terrain nécessaire pour la construction des lignes, mais de nombreux kilomètres de terrain de part et d'autre des lignes, couverts de forêts, etc. Elles sont

ainsi devenues les plus grands propriétaires fonciers, les petits fermiers immigrants préférant naturellement des terres dont la situation assure à leurs produits des moyens de transport tout trouvés.

Le système inauguré en France par Louis-Philippe et qui consistait à livrer les chemins de fer à une petite bande d'aristocrates de la finance, à leur accorder des titres de possession à long terme, à leur garantir les intérêts sur les deniers publics, etc., etc., a été poussé jusqu'à son extrême limite par Louis Bonaparte dont le régime était, en fait, essentiellement basé sur le trafic des concessions ferroviaires auxquelles s'ajoutait, gracieusement parfois, le présent de canaux, etc.

Mais en Autriche et surtout en Italie, les chemins de fer ont été une nouvelle source d'endettement insupportable pour l'État et d'oppression des masses.

En général, les chemins de fer ont naturellement donné une immense impulsion au développement du commerce extérieur, mais ce commerce, dans des pays qui exportent principalement **des matières premières**, a accru la misère des masses. Non seulement, en effet, les nouvelles dettes contractées par les gouvernements du fait des chemins de fer ont accru la masse des **impôts** qui pesait sur les masses, mais à partir du moment où toute la production locale a pu se convertir en or cosmopolite, de nombreux articles **autrefois bon marché**, parce qu'invendables en grande quantité, tels que les fruits, le vin, le poisson, la venaison, etc., sont devenus **chers** et ont été retirés de la consommation populaire ; d'autre part, la production elle-même, je veux dire le **genre particulier du produit** a été modifié selon ses **plus ou moins grandes possibilités d'exportation**, alors que précédemment celui-ci était avant tout adapté à sa consommation *in loco* [sur place]. Ainsi, par exemple, dans le Schleswig-Holstein, la terre arable a été convertie en pâturage, parce que l'exportation du bétail était plus profitable, mais, en même temps, la population agricole a été expulsée. Tous changements fort utiles en vérité au grand propriétaire foncier, à l'usurier, au négociant, aux chemins de fer, aux banquiers et ainsi de suite, mais bien tristes pour le producteur véritable !

Il est impossible, et c'est là-dessus que je terminerai ma lettre (puisque le moment de la mettre à la poste approche de plus en plus), de trouver des analogies réelles entre les États-Unis et la Russie. Aux États-Unis, les dépenses du gouvernement diminuent de jour en jour et sa dette publique se réduit rapidement d'année en année ; en Russie, la banqueroute est une perspective qui paraît de plus en plus inévitable. Ceux-là se sont libérés (sans doute d'une façon particulièrement infâme, au profit des créanciers et aux dépens du « *menu peuple* ») de leur papier-monnaie ; celle-ci ne connaît pas d'industrie plus florissante que

celle du papier-monnaie. Chez ceux-là, la concentration du capital et l'expropriation progressive des masses sont non seulement le véhicule, mais aussi le résultat naturel (bien qu'accélééré artificiellement par la Guerre de Sécession) d'un développement industriel, d'un progrès agricole, etc., d'une rapidité sans précédent ; celle-ci rappelle plutôt l'époque de Louis XIV et de Louis XV, où la superstructure financière, commerciale, industrielle, ou plutôt les « *façades* » de l'édifice social avaient l'air (bien qu'elles eussent une base bien plus solide qu'en Russie) de souligner dérisoirement l'état stagnant de la masse de la production (agricole) et la famine des producteurs. Les États-Unis ont à présent bien rattrapé l'Angleterre pour ce qui est de la rapidité du progrès économique, bien qu'ils soient toujours en retard quant à l'étendue de la richesse acquise, mais en même temps, les masses sont plus mobiles et ont en main des moyens politiques plus importants pour refuser une forme de progrès réalisé à leurs dépens. Je n'ai pas besoin de poursuivre ces antithèses.

A *propos* *, quel est, à votre avis, le meilleur ouvrage russe sur le crédit et la banque ?

M. Kaufmann a eu l'amabilité de m'envoyer son livre sur « la théorie et la pratique de la banque », mais j'ai été assez stupéfait de constater que mon intelligent critique de naguère dans le *Messenger de l'Europe* * de St-Petersbourg s'était transformé en une sorte de Pindare de l'escroquerie boursière moderne. D'autre part, à le considérer simplement (et je n'attends généralement rien autre de livres de ce genre) du point de vue du spécialiste, il est loin d'être original dans ses détails. La meilleure partie en est la polémique contre le papier-monnaie.

On dit que certains banquiers étrangers, auprès desquels certain gouvernement désirait contracter de nouveaux emprunts, ont demandé comme garantie... une constitution. Je suis loin de le croire, parce que leur méthode moderne pour la conclusion de telles affaires, jusqu'à présent tout au moins, et c'est assez naturel, s'est fort peu embarrassée des formes de gouvernement.

158. — MARX A CAFIERO ¹*

29 juillet 1879.

Mes remerciements les plus sincères pour les deux exemplaires de votre travail ! Il y a quelque temps que j'ai reçu deux travaux semblables, l'un écrit en serbe, l'autre en anglais (publié dans les États-Unis) ², mais ils pèchent l'un et l'autre par ceci qu'en voulant donner un résumé succinct et populaire du *Capital*, ils s'attachaient en même temps trop pédantiquement à la *forme* scientifique du développement. De cette manière, ils me semblent manquer plus ou moins leur but principal, celui d'impressionner le public, auquel les résumés sont destinés. Et voilà la grande supériorité de votre travail !

Quant au concept de la *chose* ³, je ne crois pas me tromper en attribuant aux considérations exposées dans votre préface une lacune apparente, savoir la preuve que les **conditions matérielles** nécessaires à l'émancipation du prolétariat sont d'une manière spontanée engendrée par la marche de la production ³...

Du reste, je suis de votre avis — si j'ai bien interprété votre préface — qu'il ne faut pas surcharger l'esprit des gens qu'on se propose d'éduquer. Rien ne vous empêche de revenir en temps opportun à la charge pour faire ressortir davantage cette base matérialiste du *Capital*...

1. Carlo CAFIERO : journaliste italien, membre de l'Internationale, disciple de Bakounine ; il avait publié en 1879 une édition abrégée du *Capital* en italien (1846-1892).

2. Nous avons conservé le style de l'original.

3. Marx a écrit ici, puis biffé : « et la lutte des classes qui aboutit en dernier lieu à la révolution sociale. Ce qui distingue le socialisme critique et révolutionnaire de ses prédécesseurs, c'est à mon avis précisément cette base matérialiste. Elle montre qu'à un certain degré de développement historique l'animal devait se transformer en homme. »

27 juin 1880.

... D'après les articles que j'ai lus, sous votre plume, dans le *Jahrbuch der Sozialwissenschaft* [Annales de science sociale] (première année, deuxième moitié), je n'ai pas le moindre doute que vous soyez tout à fait indiqué pour donner aux Hollandais un résumé du *Capital*. — Je remarque encore *en passant* * que Monsieur Schramm² (K.A.S., p. 61³) commet un **contre-sens sur ma théorie de la valeur**. Il aurait pu se rendre compte en lisant une remarque du *Capital* où il est dit qu'A. Smith et Ricardo se [trompent] **quand ils font coïncider valeur et prix de revient** (pour ne pas parler de **prix de marché**), que le rapport entre « valeur » et « prix de revient », donc aussi entre la « valeur » et les prix de marché qui oscillent autour des « prix de revient », n'ont, en aucun cas, leur place dans la théorie de la valeur elle-même, et qu'on peut encore moins **anticiper** ce problème par quelques phrases générales et scolaires.

La deuxième partie du *Capital* ne peut paraître en Allemagne, dans les conditions actuelles⁴, et ce retard est pour moi le bienvenu, dans la mesure où, précisément en ce moment, certains phénomènes économiques parviennent à un nouveau stade de leur évolution, et requièrent donc qu'on retravaille les questions correspondantes...

1. Un des fondateurs du parti social-démocrate hollandais.

2. K. A. SCHRAMM : *Grundzüge der National-Ökonomie* [Principes d'économie politique], Leipzig, 1876.

3. Chez Marx par erreur : p. 81.

4. En raison des lois antisocialistes en particulier. Cf. ci-dessus, lettre 157.

1^{er} février 1881.

... Comme vous pensez venir ici bientôt, une critique détaillée **par écrit** du livre que vous avez eu l'extrême bienveillance de m'envoyer¹ serait un travail relativement superflu ; j'aurai le plaisir de m'entretenir avec vous de vive voix de ce sujet. Je me limite donc à un petit nombre de points.

1. Ce que vous dites, à la page 66 et suivantes, est caduc du fait qu'entre la plus-value et le profit du capital existent encore d'autres différences, des différences réelles, outre celle du calcul en pourcentage par rapport au capital variable ou au capital total. Dans l'*Anti-Dühring*, p. 182², sont rassemblés les passages principaux du *Capital* sur ce point.

2. Même si les socialistes de la chaire nous invitent, avec opiniâtreté, nous socialistes prolétariens, à résoudre pour eux l'énigme suivante : comment éviter par exemple la menace d'une soudaine surpopulation et le risque d'effondrement du nouvel ordre social qu'elle entraînerait, ce n'est pas pour moi une raison, tant s'en faut, de faire encore ce plaisir à ces gens-là. Je considère que c'est une perte de temps pure et simple que de dissiper chez tous ces gens les scrupules et les doutes que suscite leur propre super-sagesse pleine de confusion, ou simplement, par exemple, de réfuter toutes les horribles salades que Schäffle a empilées à lui tout seul dans tant de gros livres. Il y aurait déjà un livre assez conséquent à faire, si l'on voulait seulement rectifier les **fausses citations**, entre guillemets, que ces Messieurs ont tirées du *Capital*. Ils doivent d'abord apprendre à lire et à recopier avant d'exiger qu'on réponde à leurs questions.

De plus, je considère que cette question n'est absolument pas d'une actualité brûlante, à un moment où la production américaine de masse, qui n'en est qu'à ses débuts et où l'agriculture **réellement** intensive menacent de nous étouffer littéralement sous la surabondance des produits alimentaires qu'elles fournissent ; à la veille d'un bouleversement, qui, entre autres conséquences, doit avoir celle de **commencer par peupler la terre** —

1. K. KAUTSKY : *Der Einfluss der Volksvermehrung auf den Fortschritt der Gesellschaft* [L'influence de l'augmentation de la population sur les progrès de la société], Vienne, 1880.

2. F. ENGELS : *Monsieur Dühring bouleverse la science (Anti-Dühring)*, Éditions sociales, Paris, 1963, pp. 235-243.

ce que vous dites pages 169-170 à ce sujet passe un peu trop facilement sur ce point — et qui **exige nécessairement** en Europe aussi un fort accroissement de la population.

Le calcul de Euler a la même valeur que celui selon lequel un ducat, placé en intérêts composés, l'an 1 de notre ère, double tous les 13 ans, ce qui donne actuellement à peu près $\frac{1 \cdot 2^{144}}{60}$ flo-

rins, soit un lingot d'argent plus gros que le globe terrestre. Lorsque vous dites, p. 169, que les conditions sociales en Amérique ne diffèrent guère de celles que nous connaissons en Europe, il faut préciser que cette affirmation n'est valable que si l'on considère seulement les grandes agglomérations de la côte ou les formes juridiques apparentes. La grande masse de la population américaine vit certainement dans des conditions qui sont extrêmement favorables à un accroissement de population. L'afflux d'immigrants le prouve. Et pourtant, il faut plus de 30 ans pour que la population double. Brandir cet épouvantail n'est pas juste.

Il existe certes cette possibilité abstraite, que le nombre des hommes s'accroisse tant qu'on doit mettre une limite à son accroissement. Mais si, un jour, la société communiste se voyait contrainte à planifier la production des hommes de la même façon qu'elle aura déjà réglé la production des objets, c'est elle, et elle seule, qui le réalisera sans difficultés. Il ne me semble pas tellement difficile, d'atteindre dans une telle société, grâce à un plan, le résultat qui s'est déjà imposé, en vertu des règles de la nature, sans plan, dans la Basse-Autriche et la France d'aujourd'hui. De toutes façons, ce sera l'affaire de ces gens-là que de savoir si, quand, comment ils le feront et quels moyens ils emploieront dans ce but. Je ne me considère pas comme compétent pour leur faire des propositions ou leur donner des conseils là-dessus. Ces gens-là seront bien aussi intelligents que nous.

Du reste, dès 1844 (*Annales franco-allemandes*, p. 109) j'écrivais : « Même si Malthus avait absolument raison, on devrait entreprendre cette réorganisation (socialiste) sur-le-champ, car elle seule, et seule la formation qu'elle permettrait de donner aux masses, rendent possible la limitation morale de l'instinct de procréation que Malthus lui-même présente comme le moyen le plus efficace et le plus facile pour lutter contre la surpopulation. »

Assez sur ce sujet, jusqu'à ce que je puisse m'entretenir avec vous de vive voix sur les autres points. Vous avez bien raison de venir ici. Vous êtes l'un des rares de la jeune génération qui s'efforce vraiment d'apprendre quelque chose, et il vous sera très utile de sortir de cette atmosphère caractérisée par l'absence complète de critique dans laquelle périclite toute la littérature historique ou économique produite actuellement en Allemagne.

161. -- MARX A DANIELSON **

19 février 1881.

... J'ai lu avec le plus grand intérêt votre article¹ qui est, au meilleur sens du terme, « original ». D'où le boycott. Si on rompt la trame de la pensée routinière, on est toujours assuré d'être « boycotté » pour commencer ; c'est la seule arme défensive que, dans leur première perplexité, les *routiniers** sachent manier. On me « boycotte » en Allemagne depuis bien des années et on continue à le faire en Angleterre, avec cette petite variante que, de temps en temps, on me lance quelque chose de tellement absurde et de tellement sot que je rougirais d'y prêter attention publiquement. Mais persévérez ! Ce qu'il convient de faire ensuite, à mon avis, c'est d'aborder l'étude de l'**endettement** croissant des **propriétaires fonciers**, ces représentants de la classe dominante dans l'agriculture, et de leur montrer comment ils se sont « cristallisés » dans l'ambic sous le règne des « nouveaux piliers de la société ».

Je suis très impatient de lire votre polémique avec le *Слово*. Dès que je me retrouverai dans des eaux plus calmes, je me lancerai plus sérieusement dans votre *Esquisse*. Pour le moment, je ne puis manquer de faire une observation. Le sol, étant épuisé et ne recevant pas les éléments (engrais artificiels, végétaux, animaux, etc.) dont il a besoin, continuera à la faveur changeante des saisons et dans des conditions indépendantes de la volonté humaine, à produire des moissons de volume variable, bien que, en considérant une série d'années, par exemple de 1870 à 1880, le caractère stagnant de la production se présente de la façon plus frappante. Dans de telles conditions, les conditions climatiques favorables fraient le chemin à une **année de famine** en consommant et en libérant rapidement les fertilisants minéraux encore latents dans le sol, tandis que *vice versa*, une **année de famine** et, davantage encore, une série de mauvaises années à sa suite, permettent aux minéraux contenus dans le sol de s'ac-

1. Il s'agit de l'article de Danielson intitulé « Esquisse de notre économie nationale après la réforme », paru en octobre 1880, dans la revue *Слово*, [Le Mot] sous le pseudonyme de Nikolai-on. En 1893, cet article, remanié selon une optique populiste, paraîtra en volume séparé.

cumuler à nouveau et d'être efficaces au retour de conditions climatiques favorables. Un tel processus existe naturellement partout, mais **ailleurs** il est modifié par l'intervention de l'agriculteur lui-même. Il devient **le seul régulateur** là où l'homme a cessé d'être une « puissance », faute de moyens.

Ainsi donc, **1870** a été une année d'excellente récolte dans votre pays, mais ce fut une année de pointe et, comme telle, immédiatement suivie d'une année très mauvaise ; l'année **1871**, avec sa très mauvaise récolte, doit être considérée comme le point de départ d'un nouveau petit cycle, jusqu'à ce que nous en arrivions à la nouvelle année de pointe 1874, qui est immédiatement suivie de l'année de famine 1875 ; puis le mouvement ascendant recommence, aboutissant à l'année de famine encore pire, 1880. La récapitulation des années de toute cette période prouve que la production annuelle moyenne est restée la même et que les facteurs naturels sont seuls responsables des changements si on compare les années isolées et les petits cycles d'années.

Je vous ai écrit il y a quelques temps que, si la grande crise industrielle et commerciale qu'a subie l'Angleterre s'est terminée sans krach financier culminant à Londres, ce phénomène **exceptionnel** était uniquement dû à... l'argent français. C'est ce que voient et reconnaissent même les *routiniers* * anglais. C'est ainsi que le *Statist* (29 janvier 1881) écrit : « Le marché de l'argent n'a été aussi calme au cours des dernières années que **grâce à un accident**. La **Banque de France** a, au début de l'automne, laissé baisser son encaisse or de trente millions à vingt-deux millions de livres sterling... **A l'automne dernier, nous l'avons sans nul doute échappé belle.** » (1)

Le **système ferroviaire anglais** roule sur le même plan incliné que le **système européen de la dette publique**. Les grands magnats qui administrent les différents réseaux ferroviaires, non seulement contractent (au fur et à mesure) de nouveaux emprunts **afin d'agrandir leur réseau**, c'est-à-dire le « territoire » sur lequel ils règnent en monarques absolus, mais ils agrandissent aussi leurs réseaux respectifs **pour avoir de nouveaux prétextes à se lancer dans de nouveaux emprunts** qui leur permettent de payer les intérêts dus aux détenteurs d'obligations, d'actions préférentielles, etc., et aussi de temps en temps pour jeter un os aux actionnaires ordinaires pleins d'illusions, sous forme de dividendes légèrement accrus. Cette agréable méthode devra un jour ou l'autre se terminer par une vilaine catastrophe.

Aux **États-Unis**, les rois des chemins de fer sont en butte aux attaques non seulement, des fermiers et des autres « *entrepreneurs* * » de l'Ouest, comme naguère, mais aussi de cette grande représentante du commerce qu'est la **Chambre de Commerce**

le New York. Le roi des chemins de fer, l'escroc financier **Gould**, cette pieuvre, a, de son côté, dit aux magnats commerciaux de New York : « Vous attaquez maintenant les chemins de fer parce que vous les jugez extrêmement vulnérables du fait de leur impopularité actuelle ; mais prenez-y garde : après les chemins de fer, **toutes les sortes de corporations** (ce qui, dans le dialecte yankee, signifie les sociétés par actions) auront leur tour ; et puis, plus tard, **toutes les formes de capital associé**, et finalement **toutes les formes de capital** ; vous frayez ainsi la voie au... **communisme** dont les tendances se répandent déjà de plus en plus parmi le peuple. » M. Gould « *a le flair bon* * ».

En Inde, de graves complications, sinon une explosion générale, attendent le gouvernement britannique. Ce que les Anglais en retirent chaque année sous forme de rente, de dividendes de chemins de fer mutiles aux Hindous, de pensions pour les fonctionnaires civils et militaires, pour la guerre en Afghanistan et les autres guerres, etc., etc. ; ce qu'ils en retirent **sans aucun équivalent et tout à fait indépendamment** de ce qu'ils s'approprient chaque année à l'intérieur de l'Inde, en parlant seulement de la **valeur des marchandises** que les Hindous doivent **gratuitement** envoyer chaque année en Angleterre, **dépasse le montant total du revenu des soixante millions de travailleurs agricoles et industriels de l'Inde** ! C'est une saignée à outrance ! Les années de famine se succèdent, et dans des **proportions** insoupçonnées jusqu'à présent en Europe ! Une véritable conspiration à laquelle participent Hindous et Musulmans se noue actuellement ; le gouvernement britannique sait que quelque chose « *fermente* », mais ces gens superficiels (je veux dire les hommes du gouvernement), abrutis par leurs habitudes parlementaires de parler et de penser, ne désirent même **pas voir clair et prendre conscience de toute l'étendue du danger imminent** ! Tromper les autres et, en les trompant, se tromper soi-même, telle est la **sagesse parlementaire** dans son essence ! **Tant mieux** * !

Pouvez-vous me dire si le « **Chapitre sur la détérioration** » du professeur Lankester² (je l'ai vu cité dans votre article) est traduit en russe ? C'est un de mes amis.

Le mois dernier nous avons eu ici des visiteurs russes, entre autres le professeur Sieber (maintenant installé à Zurich) et

2. E. Ray LANKESTER : *Degeneration. A Chapter in Darwinism* [La Dégénération. Un chapitre du Darwinisme], Londres, 1880. Marx cite le titre un peu inexactement.

M. Kabloukov (Moscou) ³. Ils passaient leurs journées à travailler au British Museum.

Aucune nouvelle de notre ami « commun » ⁴ ?

A propos ⁵, le dernier ouvrage statistique de Janson ⁵, comparant la Russie à l'Europe, a fait sensation. Je serais heureux de le lire...

162. — MARX A VÉRA ZASSOULITCH ¹*

8 mars 1881.

Une maladie de nerfs qui m'attaque périodiquement depuis les derniers dix ans, m'a empêché de répondre plus tôt à votre lettre du 16^e ² février. Je regrette de ne pas pouvoir vous donner un exposé succinct et destiné à la publicité de la question ³ que vous m'avez fait l'honneur de me proposer. Il y a des mois que j'ai déjà promis un travail sur le même sujet au Comité de Saint-Petersbourg. Cependant j'espère que quelques lignes suffiront de ne vous laisser aucun doute sur le malentendu à l'égard de ma soi-disant théorie.

En analysant la genèse de la production capitaliste, je dis : « Au fond du système capitaliste il y a donc la séparation radicale du producteur d'avec les moyens de production... La base de toute cette évolution c'est l'*expropriation des cultivateurs*. Elle ne s'est encore accomplie d'une manière radicale qu'en Angleterre... Mais tous les autres pays de l'Europe occidentale parcourent le même mouvement. » (*Le Capital*, édition française, p. 315.) ⁴

La « fatalité historique » de ce mouvement est donc *expressément* restreinte aux pays de l'Europe occidentale. Le pourquoi de cette restriction est indiqué dans ce passage du chapitre XXXII :

« La propriété privée, fondée sur le travail personnel... va être supplantée par la propriété privée capitaliste, fondée sur l'exploitation du travail d'autrui, sur le salariat » (l. c., p. 340 ⁵).

Dans ce mouvement occidental il s'agit donc de la *transformation d'une forme de propriété privée en une autre forme de propriété*

3. N. A. KABLOUKOV : économiste et statisticien russe, professeur à l'Université de Moscou (1849-1919).

4. Lopatine s'était évadé des prisons russes en 1873, était venu à Londres et était retourné en Russie où il avait été de nouveau arrêté en 1877.

5. Julius Edouard JANSON : économiste et statisticien russe, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg (1835-1892).

1. Vera ZASSOULITCH : membre du groupe « Libération du Travail », rédactrice de l'*Iskra*, a traduit quelques œuvres de Marx en russe. Elle se rallia après 1903 aux menchéviks (1851-1919).

2. Nous avons respecté les particularités stylistiques de l'original.

3. Le 16 février 1881, Vera Zassoulitch avait écrit à Marx : « ... quel grand service vous nous rendriez, si vous nous exposiez votre opinion sur les destins possibles de nos communautés rurales et sur la théorie qui veut que tous les peuples du monde soient contraints, par la nécessité historique, de parcourir toutes les phases de la production capitaliste... »

4. *Le Capital*, Éditions sociales, I, 3, p. 154 et p. 156. Marx souligne dans sa lettre des termes qui ne l'étaient pas dans l'original.

5. *Le Capital*, I, 3, p. 204.

privée. Chez les paysans russes on aurait au contraire à *transformer leur propriété commune en propriété privée.*

L'analyse donnée dans *Le Capital* n'offre donc de raisons ni pour ni contre la vitalité de la commune rurale, mais l'étude spéciale que j'en ai faite, et dont j'ai cherché les matériaux dans les sources originales, m'a convaincu que cette commune est le point d'appui de la régénération sociale en Russie, mais afin qu'elle puisse fonctionner comme tel, il faudrait d'abord éliminer les influences délétères qui l'assaillent de tous les côtés et ensuite lui assurer les conditions normales d'un développement spontané...

163. — ENGELS A BERNSTEIN

12 mars 1881.

... Pour le reste, le journal¹ se comporte très bien; quelques numéros sont très bons, des articles un peu moins doctrinaires que celui sur le socialisme d'État ne pourraient nuire au journal. Comment peut-on mettre dans le même sac Turgot², l'un des premiers économistes du XVIII^e siècle et Necker³, l'homme plein de sens pratique de la *haute finance**, le prédécesseur des Laffitte et Pereire⁴, ou même le misérable Calonne⁵, l'homme des expédients au jour le jour, qui était un parfait aristocrate. *Après nous le déluge** ? Comment les mettre sur le même plan, surtout Turgot et même Necker, que Bismarck, qui veut tout au plus de l'argent à tout prix, *à la Calonne**, et ce Bismarck, à son tour, carrément sur le même plan, que Stoecker⁴ et d'autre part, Schâffle⁵ et Cie, qui incarnent chacun des tendances totalement différentes ? Si les bourgeois mettent tout cela dans le même sac, ce n'est pas une raison pour que nous procédions de façon aussi peu critique. Voilà précisément la racine de tout l'esprit doctrinaire : on accorde foi aux affirmations intéressées et bornées de l'adversaire et on bâtit ensuite sur ces affirmations tout un système qui, naturellement, tient et s'effondre avec elles. Chez Bismarck, il s'agit d'argent, encore d'argent et toujours d'argent, et, les prétextes pour en trouver, il les modifie en fonction de considérations purement extérieures. Donnez-lui une majorité d'une composition différente au Reichstag, il jettera tous ses plans actuels par dessus bord et en bâtera d'autres, tout à l'opposé. C'est pourquoi, il n'est absolument pas possible de déduire un constat de faillite de la société moderne de quoi

1. Il s'agit du quotidien *Der Sozialdemokrat* (1879-1890), organe central de la social-démocratie allemande pendant la période des lois contre les socialistes. A partir de janvier 1881, il fut rédigé par Bernstein. Engels aida le journal par des conseils qu'il donnait à Bernstein, Bebel et à d'autres dans ses lettres.

2. Ministres de Louis XVI,

3. Banquiers français qui firent fortune sous Napoléon III.

4. Adolph STOECKER : chrétien social connu pour son antisémitisme. Député au Reichstag de 1881 à 1893 et de 1898 à 1903.

5. Albert SCHÄFFLE : économiste allemand. Représentant de l'école des « Socialistes de la chaire » (1831-1903). Cf. ci-dessus lettre 160.

que ce soit que puisse faire un animal théoriquement aussi déraisonnable et pratiquement aussi changeant que Bismarck. Pas plus qu'on ne peut le déduire des danses de Saint-Guy intellectuelles d'un fou comme Stoecker ; non plus que du charabia d'« hommes pensants » d la Schaffle *. Ces gens-là ne « pensent » pas (c'est à peu près tout ce qu'ils « pensent ») à établir le constat de faillite de la société. Au contraire, leur raison de vivre, c'est de la rapetasser. Voici, par exemple, le genre d'homme pensant qu'est Schaffle : en substance, ce Souabe imbécile avoue qu'il a médité sur un point (le plus simple) du *Capital* pendant dix ans avant d'en découvrir la clef, et ce qu'il a découvert, est une pure idiotie.

C'est purement et simplement une falsification intéressée des bourgeois de Manchester que d'appeler « socialisme » toute intervention de l'État dans le jeu de la libre concurrence : tarifs protectionnistes, règlement des corporations, monopole des tabacs, nationalisation de certaines branches d'industrie, du commerce maritime, manufacture royale de porcelaine. Nous devons **critiquer** ce point de vue, mais non pas lui **ajouter foi**. Si nous le croyons, si nous fondons là-dessus un développement théorique, celui-ci s'effondrera avec ses prémisses, sitôt que l'on montrera que ce prétendu socialisme n'est rien d'autre, d'une part que réaction féodale et, d'autre part qu'un prétexte à faire marcher la planche à billets, avec, comme intention annexe, le désir de transformer le plus possible de prolétaires en fonctionnaires et retraités dépendant de l'État, c'est-à-dire d'organiser, à côté d'une armée disciplinée de fonctionnaires et de militaires, une armée aussi disciplinée de travailleurs. Remplacer la pression électorale des contremaitres par celle des supérieurs hiérarchiques dépendant de l'État — quel beau socialisme ! — C'est à cela qu'on aboutit, lorsqu'on fait confiance au bourgeois, lorsqu'on croit ce qu'il ne croit pas lui-même ; mais qu'il feint de croire : que l'État, c'est... le socialisme...

164. — MARX A SORGE

20 juin 1881.

... Avant de recevoir ton exemplaire du Henry George ¹, j'en avais déjà reçu deux, un de Swinton, un de Willard Brown ². J'en ai donc donné un à Engels, et un à Lafargue ³. Je dois, pour aujourd'hui, me contenter de formuler un jugement en termes très brefs sur ce livre.

L'homme est, sur le plan théorique, totalement *arriéré* *. Il n'a rien compris à la nature de la **plus-value** et il se complatt, pour cette raison, suivant le modèle anglais, dans des spéculations sur les éléments du profit, devenus autonomes (spéculations qui, sur ce sujet, sont encore en retard sur les Anglais), sur le rapport entre profit, rente, intérêt, etc. Son dogme fondamental est que **tout serait en ordre** si la rente foncière était payée à l'État. (Tu trouveras aussi un tel paiement parmi les **mesures transitoires** contenues dans le *Manifeste communiste* ⁴.) Cette idée appartient, à l'origine, aux économistes bourgeois ; elle fut, pour la première fois, avancée (si on excepte une revendication analogue à la fin du XVIII^e siècle) par les premiers partisans **radicaux** de Ricardo, immédiatement après sa mort. En 1847, je disais à ce propos, dans mon écrit contre Proudhon : « *Nous concevons que des économistes tels que Mill* * (l'aîné, et non son fils John Stuart, qui reprend à nouveau cette idée en la modifiant quelque peu), Cherbuliez, Hilditch et autres ont demandé que la rente soit attribuée à l'État pour servir à l'acquittement des impôts. C'est la franche expression de la haine que le capitaliste industriel voue au propriétaire foncier, qui lui paraît une inutilité, une superfétation, dans l'ensemble de la production bourgeoise * ⁵. »

Nous-mêmes, comme je l'ai déjà mentionné, nous avons repris cette idée de l'appropriation de la rente foncière par l'État entre de nombreuses autres **mesures transitoires**,

1. Henry GEORGE : *The Land Question*, etc., 3^e édition of « The Irish Land Question » [La Question agraire, etc., « La question agraire irlandaise », 3^e édition], Londres.

2. Journalistes américains.

3. Paul Lafargue, gendre de Marx, avait épousé sa fille Laura.

4. Cf. *Manifeste du Parti communiste*, Éditions sociales, p. 45.

5. *Misère de la philosophie*, Éditions sociales, p. 167.

qui sont contradictoires en elles-mêmes et le sont nécessairement, comme nous le remarquons également dans le *Manifeste*.

Mais faire de ce desideratum [vœu] des économistes bourgeois anglais de **tendance radicale** la **panacea** [panacée] **socialiste**, déclarer que cette procédure résoudra les antagonismes qu'implique le mode de production actuel, ce fut d'abord le fait de **Collins**, un ancien officier de hussards de Napoléon, natif de Belgique, qui, dans les derniers temps du gouvernement Guizot, et au début de Napoléon le *Petit* *, a ravi le monde en lui offrant, de Paris, de gros volumes à propos de cette sienne « découverte », de même qu'il fit aussi cette autre découverte que, si Dieu n'existait pas, il existait une âme humaine « **Immortelle** » et que les animaux n'ont « aucune sensibilité ». En effet, s'ils avaient des sentiments, donc une âme, nous serions des cannibales, et jamais ne pourrait être fondé sur la terre le royaume de la justice.

Sa théorie « anti-propriété foncière », au même titre que ses théories de l'âme, etc., est prêchée depuis des années tous les mois dans *La Philosophie de l'avenir* * paraissant à Paris, par quelques partisans qui lui restent, en majorité des Belges. Ils se nomment « **collectivistes rationnels** » * et ont chanté les louanges de Henry George. Après eux et à côté d'eux, parmi d'autres, le banquier prussien et ancien collecteur de loterie de Prusse orientale, Samter, une tête creuse, a déversé ce « socialisme » dans un épais volume.

Depuis Collins, tous ces « socialistes » ont un point commun : ils laissent subsister le **travail salarié** donc, par là-même, la **production capitaliste**, tout en voulant se bercer eux-mêmes ou bercer le monde de l'illusion qu'en transformant la rente foncière en un impôt payé à l'État, toutes les **anomalies** de la production capitaliste disparaîtraient nécessairement d'elles-mêmes. Tout cela n'est qu'une tentative, maquillée en socialisme, **pour sauver la domination capitaliste et la fonder en réalité à nouveau sur une base plus large** que maintenant.

Ce bout de queue, qui est en même temps la queue d'un âne, dépasse — sans qu'on puisse s'y tromper — dans toutes les déclamations de Henry George. Et chez lui, c'est d'autant plus impardonnable qu'il aurait dû, inversement, se poser la question : comment donc se fit-il qu'aux United States [États-Unis] où, relativement, c'est-à-dire comparativement à l'Europe civilisée, le sol fut accessible à la grande masse du peuple, et où, to a certain degree [jusqu'à un certain point] (de nouveau relativement) il l'est encore, l'économie capitaliste et l'asservissement correspondant de la classe ouvrière se sont développés avec **plus de rapidité et moins de vergogne** que dans n'importe quel autre pays ?

D'autre part, le livre de Henry George, de même que la

sensation qu'il a suscitée chez vous, signifient ceci : c'est la première tentative, même si elle a échoué, pour se libérer de l'économie politique orthodoxe.

H. George semble, du reste, ne rien savoir de l'histoire des premiers **antirentiers** [adversaires de la rente foncière] **américains** qui étaient des praticiens plus que des théoriciens. C'est au demeurant un écrivain de talent (qui a aussi du talent pour la publicité yankee), comme le prouve son article sur la Californie dans *Atlantic*. Mais il a aussi cette prétention et cette **répugnante suffisance** qui distinguent, de façon inaltérable, tous les fabricants de panacée...

165. — ENGELS A BERNSTEIN

25 [31] janvier 1882.

... Le certificat d'hypothèque de Bürkli¹, qui rapporte un intérêt et qui est censé représenter de l'argent, est encore bien plus vieux que ce Polonais vieil-hégélien et hyperconfus de Cieszkowski². Des plans de ce genre pour réaliser le bonheur du monde ont été esquissés dès la création de la banque d'Angleterre. Comme dans le 1^{er} volume du *Capital* il n'est absolument pas question de crédit (si l'on excepte le rapport simple de débiteur), on n'y peut tenir compte de la monnaie fiduciaire, sinon tout au plus dans sa forme la plus simple (signe de valeur, etc.) et en rapport avec les fonctions d'argent qui lui sont subordonnées, mais la monnaie fiduciaire portant intérêt ne saurait y être encore examinée. C'est pourquoi, Bürkli a raison lorsqu'il dit à Schramm : tous ces passages du *Capital* ne s'appliquent pas à mon papier-monnaie spécial, et Schramm a raison lorsqu'il prouve à Bürkli, à partir du *Capital*, qu'il n'a pas la moindre idée de la nature et de la fonction de l'argent. Mais ceci ne suffit pas à montrer directement toute l'absurdité de la proposition de Bürkli d'une monnaie spéciale : il faut pour cela, outre la preuve générale que cet « argent » est incapable de remplir les fonctions monétaires essentielles, apporter la preuve particulière des fonctions qu'un tel papier peut effectivement remplir, surtout lorsque Bürkli dit : que m'importe Marx ? Je m'en tiens à Cieszkowski — du coup, toute la démonstration de Schramm vis à vis de Bürkli tombe. C'est une chance que le *Sozialdemokrat* ne se soit pas mêlé de toute cette affaire. Toute cette agitation s'assoupira d'elle-même.

L'idée que les crises sont l'un des leviers les plus puissants de la révolution politique se trouve déjà dans le *Manifeste communiste*³ et elle est exposée dans la revue de la *Nouvelle gazette rhénane*⁴, pour la période jusqu'en 1848 compris. On y trouve

1. Karl BÜRKLİ : socialiste suisse, adepte de Fourier. Adhéra à l'Internationale (1823-1901).

2. August CIESZKOWSKI : économiste et homme politique polonais (1814-1894).

3. Cf. *Manifeste du Parti communiste*, Éditions sociales, p. 29.

4. Il s'agit de la revue éditée par Marx et Engels pour succéder au quotidien *La Nouvelle Gazette rhénane* et qui portait le même titre. Elle ne parut qu'en 1849-1850.

aussi l'idée que le retour à la prospérité casse les reins aux révolutions et fonde la victoire de la réaction. Une démonstration détaillée doit prendre également en considération les crises intermédiaires qui sont pour une part de nature locale, pour une part d'une espèce particulière. C'est une crise intermédiaire de ce type, que l'on peut ramener à une simple spéculation boursière, que nous vivons actuellement. Jusqu'en 1847, elles constituaient des chatons intermédiaires, revenant à époques régulières, si bien que dans ma *Situation de la classe laborieuse*, le cycle apparaît encore comme un cycle de cinq ans⁵...

5. Cf. *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Éditions sociales, p. 358.

166. — ENGELS A BERNSTEIN

22 février 1882.

... Je suppose que Bürkli¹ permette à chaque propriétaire foncier de Zurich de prendre une telle hypothèque sur sa maison et que le billet représentant cette hypothèque circule comme de l'argent. A ce moment-là, la quantité d'argent en circulation s'établit en fonction de la valeur totale de la propriété foncière en question et non en fonction de la somme bien plus faible qui est suffisante pour la circulation. Donc, dès à présent, on peut dire que :

1. Ou bien ces billets ne sont pas convertibles, et alors ils se déprécieront conformément à la loi développée chez Marx.

2. Ou bien ces billets sont convertibles, et la masse de billets excédentaires aux besoins de la circulation refluera alors vers la banque pour y être remboursée et ils cessent alors d'être de l'argent ; ce faisant, la banque doit naturellement immobiliser du capital.

Or un substitut de l'argent qui rapporte un intérêt, et change par conséquent quotidiennement de valeur, n'est pas propre à servir de moyen de circulation, ne serait-ce qu'à cause de cette qualité. Il faut non seulement se mettre d'accord sur le prix de la marchandise en argent réel, mais aussi sur le prix de ce papier. Il faudrait alors que les Zurichois soient de plus mauvais hommes d'affaires qu'ils ne le sont à ma connaissance, s'ils ne déposaient pas le plus tôt possible ces billets à la banque — s'ils sont échangeables — pour se les faire rembourser et s'ils ne revenaient pas à l'emploi exclusif du bon vieil argent *commode**, qui ne rapporte pas d'intérêt. Dans ce cas, la banque cantonale aurait immobilisé son propre capital et tout celui qu'elle pourrait emprunter, sous forme d'hypothèques, et j'aimerais bien savoir d'où elle tirera un nouveau capital de fonctionnement.

S'ils ne sont pas convertibles, ces billets cessent tout bonnement d'être de la monnaie. On fera venir de l'étranger du

numéraire (monnaie métallique ou bon papier-monnaie) et l'étranger est heureusement encore un peu plus grand que le canton de Zurich, et c'est cet argent que l'on utilisera, car personne ne voudra prendre pour de l'argent ces billets de cuir, qui, comme vous le dites avec raison, ne seraient alors rien d'autre que des créances de la Marche de Brandebourg. Et si le gouvernement persistait à vouloir les imposer au public, comme monnaie, alors il verrait ce qui lui arriverait...

1. BÜRKLII : *Demokratische Bank-Reform, Oder : Wie kommt das Volk zu billigerem Zins ?* [Réforme démocratique de la banque. Ou : Comment le peuple parviendra-t-il à obtenir de l'argent à plus faible intérêt ?], Zurich, 1881.

167. — ENGELS A BERNSTEIN

10 mars 1882.

... **Bimétallisme.** L'essentiel c'est que, surtout après les fanfaronnades de beaucoup de « chefs » sur la supériorité, en matière économique, de notre parti vis-à-vis des bourgeois, supériorité dont ces mêmes Messieurs ne sont absolument pas responsables — l'essentiel est que nous nous gardions de prêter le flanc à la critique sur le plan économique, comme le font sans vergogne ces Messieurs, dès qu'ils s'imaginent pouvoir flatter par là une catégorie déterminée de travailleurs et remporter une victoire électorale ou obtenir tout autre avantage. Donc parce qu'on extrait de l'argent en Saxe, on croit pouvoir s'embarquer dans le bluff de la double monnaie. Pour gagner quelques électeurs, notre parti doit se couvrir de ridicule à jamais sur le terrain même ou sa force **doit** résider !

Mais voilà comme sont Messieurs nos publicistes. Tout comme les publicistes bourgeois, ils croient avoir le privilège de n'apprendre rien et de raisonner sur tout. Ils nous ont fabriqué une de ces productions littéraires dont on chercherait en vain l'équivalent, pour ce qui est de l'ignorance économique, de l'utopisme frais émoulu, et de l'arrogance ; et Bismarck nous a rendu un grand service en interdisant cette littérature.

Dans le cas du bimétallisme, il ne s'agit aujourd'hui pas tellement de la double monnaie en général, que de cette monnaie double spéciale où le rapport de l'or à l'argent s'établit de 15 1/2 à 1. Il faut donc bien séparer les deux choses.

Le bimétallisme devient chaque jour de plus en plus impossible du fait que le rapport de valeur de l'or à l'argent, naguère au moins à peu près constant et ne se modifiant que lentement, est soumis à présent à de violentes et quotidiennes oscillations, et pour commencer à une baisse de valeur de l'argent, conséquence de l'accroissement colossal de la production, en particulier en Amérique du Nord. L'épuisement des réserves d'or est une invention des barons de l'argent. Mais quelle que soit la cause du changement de valeur : le fait demeure et c'est à lui que nous avons d'abord à faire. L'argent perd de jour en jour davantage la faculté de servir d'étalon de valeur, faculté que l'or conserve.

Le rapport de valeur des deux métaux est actuellement à peu près de 17 1/2 à 1. Les argentiers voudraient imposer au monde l'ancien rapport de 15 1/2 à 1. Et c'est tout aussi impossible que

de maintenir de manière durable et générale le fil et les tissus fabriqués à la machine au même prix que le fil et les tissus faits à la main. Le coin qui estampille la monnaie ne détermine pas la valeur du numéraire, il garantit seulement à qui la reçoit le poids et le taux de celle-ci, il ne saurait transférer à 15 1/2 livres d'argent la valeur de 17 livres et demie.

Tous ces points sont traités dans le chapitre du *Capital* consacré à l'argent (3^e chapitre, pp. 72-120¹) avec tant de clarté et de manière si exhaustive qu'il n'y a plus rien à dire sur ce sujet. Pour avoir de la documentation à propos des récentes oscillations de valeur, vois SOETBEER : *Edelmetall-Production und Wertverhältnis*, etc., Gotha, Perthes, 1879². En ce domaine, Soetbeer est l'autorité n^o 1 et c'est le père de la réforme monétaire allemande — il a, dès avant 1840, fait campagne pour le « mark » valant un tiers de taler.

Donc, quand on frappe de l'argent au cours de 15 livres et demie d'argent pour une livre d'or, ce numéraire reflue dans les caisses de l'État, chacun cherchant à s'en débarrasser. C'est ce qu'ont éprouvé les États-Unis avec leur dollar d'argent, frappé à l'ancien taux, et qui ne vaut que 90 cents, tout comme Bismarck quand il a voulu remettre de force en circulation les talers d'argent qui n'avaient plus cours et avaient été remplacés par de l'or.

Monsieur Dechend, président de la Banque nationale, s'imaginer pouvoir, grâce au bimétallisme, régler les dettes extérieures de l'Allemagne en mauvais argent au lieu de le faire en bel et bon or, évitant ainsi toute pénurie d'or : ce serait en vérité fort commode *, si seulement ça marchait, mais la seule chose qui en résulte, c'est que Monsieur Dechend établit lui-même qu'il est tout à fait incapable d'être président de banque et que sa place est sur les bancs de l'école plutôt qu'à la tête de la Banque du Reich.

Certes, les Junkers prussiens, eux aussi, seraient heureux de pouvoir rembourser en argent au taux de 17 1/2 pour 1, les hypothèques qu'ils ont contractées en argent au taux de 15 1/2 pour 1, ou d'en régler les intérêts à ce taux. Et comme cette opération se déroulerait à l'intérieur, une telle escroquerie, réalisée par les débiteurs aux dépens des créanciers, serait certes possible, à condition que... la noblesse trouvât des gens qui lui prêtent de l'argent au taux de 17 1/2 pour 1, afin qu'elle puisse rembourser à 15 1/2 pour 1. Car les moyens dont elle dispose ne lui permettent

1. *Le Capital*, Éditions sociales, I, 1, pp. 104-151.

2. A. SOETBEER : *Edelmetall-Production und Wertverhältnis zwischen Gold und Silber seit der Entdeckung America's bis zur Gegenwart* [Production des métaux précieux et rapport de valeur entre l'or et l'argent, de la découverte de l'Amérique à nos jours].

pas d'effectuer ce remboursement. Sinon, il lui faudrait acheter son argent à 15 1/2 pour un et alors rien ne serait changé pour elle

En ce qui concerne la production allemande d'argent, ce qu'on produit, en traitant du minerai **allemand**, ne cesse d'année en année de diminuer par rapport à la production (rhénane) à partir de minerai **sud-américain**. En 1876, la production totale s'est élevée en Allemagne à 280 000 livres environ, dont 58 000 à partir de minerai sud-américain et cette dernière production s'est beaucoup accrue depuis.

Que le fait de rabaisser l'argent au rôle de monnaie divisionnaire doive encore faire tomber sa valeur, c'est évident ; l'utilisation de l'argent à d'autres fins que monétaire est proportionnellement infime et n'augmente pas vite, la démonétisation faisant venir davantage d'argent sur le marché.

Quant à l'introduction du bimétallisme en Angleterre, il n'y faut pas songer. Il n'est pas de pays à monnaie d'or, qui puisse actuellement réintroduire de façon durable le bimétallisme. Un bimétallisme **général** est du reste une impossibilité générale. Même si tous les hommes convenaient que, de ce jour, l'argent devrait valoir de nouveau 15 1/2 pour 1, ils ne pourraient modifier le fait qu'il ne vaut que 17 1/2 pour 1 et contre ce fait on ne peut absolument rien. On pourrait tout aussi bien prendre un décret stipulant que 2 fois 2 font 5...

168. — ENGELS A KAUTSKY

12 septembre 1882.

... Vous me demandez ce que les travailleurs anglais pensent de la politique coloniale ? Eh bien, tout juste ce qu'ils pensent de la politique en général ; c'est tout juste ce que les bourgeois en pensent. Ici, il n'y a pas, vous le savez, de parti ouvrier, il n'y a que des conservateurs et des radicaux libéraux, et les ouvriers mangent allègrement leur part de ce que rapporte le monopole de l'Angleterre sur le marché mondial et dans le domaine colonial. A mon avis, les colonies proprement dites, c'est-à-dire les pays peuplés d'éléments de souche européenne, le Canada, le Cap, l'Australie, deviendront tous indépendants ; par contre, les pays sous simple domination et peuplés d'indigènes, Inde, Algérie, les possessions hollandaises, portugaises et espagnoles, devront être pris en charge provisoirement par le prolétariat et conduits à l'indépendance, aussi rapidement que possible. Comment ce processus se développera, voilà qui est difficile à dire. L'Inde fera peut-être une révolution, c'est même très vraisemblable. Et comme le prolétariat se libérant ne peut mener aucune guerre coloniale, on serait obligé de laisser faire, ce qui, naturellement, n'irait pas sans des destructions de toutes sortes, mais de tels faits sont inséparables de toutes les révolutions. Le même processus pourrait se dérouler aussi ailleurs : par exemple en Algérie et en Égypte, et ce serait, **pour nous**, certainement la meilleure solution. Nous aurons assez à faire chez nous. Une fois que l'Europe et l'Amérique du Nord seront réorganisées, elles constitueront une force si colossale et un exemple tel que les peuples à demi-civilisés viendront d'eux-mêmes dans leur sillage : les besoins économiques y pourvoient déjà à eux seuls. Mais par quelles phases de développement social et politique ces pays devront passer par la suite pour parvenir eux aussi à une structure socialiste, là-dessus, je crois, nous ne pouvons aujourd'hui qu'échafauder des hypothèses assez oiseuses. Une seule chose est sûre : le prolétariat victorieux ne peut faire de force le bonheur d'aucun peuple étranger, sans par là miner sa propre victoire. Ceci ne signifie naturellement pas que des guerres défensives de diverses sortes soient exclues...

169. — ENGELS A MARX

15 décembre 1882.

... Entre parenthèses, la réintroduction généralisée du servage est l'une des raisons qui expliquent pourquoi, en Allemagne, aucune industrie ne put prendre d'essor aux XVII^e et XVIII^e siècles. Premièrement, la division du travail à l'envers dans les corporations, le contraire de celle qui a lieu dans la manufacture : au lieu d'être divisé à l'intérieur de l'atelier, le travail est divisé **entre les corporations**. A ce stade eut lieu ¹, en Angleterre, une émigration vers le pays où ne régnaient pas les corporations. En Allemagne, la transformation des paysans et des habitants des communes agricoles en serfs empêcha ce phénomène. Mais finalement, ce fut aussi la cause de la ruine de la corporation, sitôt que se fit sentir la concurrence de la manufacture étrangère. Les autres facteurs qui ont contribué à empêcher le développement de la manufacture allemande, je les laisse ici de côté...

1. L'original indique ici *trat*, il faut lire *fund*.

170. — ENGELS A BERNSTEIN

8 février 1883.

... Impôt sur la Bourse. Existe ici en Angleterre depuis longtemps sous la forme d'un simple cachet tout à fait banal, sur l'acte de cession — 1/2 % de la somme payée et 5 shillings de frais d'écriture (il y a peu d'actions *au porteur* * ici, et elles sont exonérées). A pour unique conséquence que le jeu boursier **proprement dit** s'effectue sous la forme du marché à terme, pour lequel aucun transfert réel n'a lieu. Ne touche donc que ce que l'on appelle le « placement sûr de capital ». Et encore on ne peut jamais faire en sorte que ceux qui jouent en Bourse ne puissent tourner la loi.

Je suis contre, 1^o parce que nous exigeons uniquement des **impôts directs**, et que nous rejetons **tous** les indirects, afin que le peuple sache et sente ce qu'il paye, et parce que c'est ainsi qu'on peut avoir prise sur le capital; 2^o parce que, à **ce** gouvernement, nous ne pourrions jamais voter un pfennig d'impôt.

Les cris que l'on pousse contre la Bourse, vous les qualifiez avec raison de petits-bourgeois. La Bourse ne fait que modifier la **répartition** de la plus-value **déjà volée** aux travailleurs, et il peut être tout d'abord parfaitement égal aux travailleurs, en tant que tels, de savoir comment cela se produit. Mais la Bourse modifie cette répartition dans le sens d'une centralisation et accélère d'une façon énorme la concentration des capitaux; c'est pourquoi elle est aussi révolutionnaire que la machine à vapeur.

Typiquement petit-bourgeois aussi d'excuser encore, à la rigueur, des impôts à but moral : impôt sur la bière, le schnaps. Dans ce cas, c'est proprement ridicule et fondamentalement réactionnaire. Si la Bourse n'avait pas créé en Amérique des fortunes colossales, où se trouverait la possibilité dans ce pays de paysans, d'une grande industrie et d'un mouvement social ?

Il serait très bon que vous tapiez un peu sur ce clou, mais avec réflexion. On ne peut se permettre de donner aux Stoecker des verges pour se faire battre.

Troisième édition du *Capital*. Demandra encore sans doute quelque temps, car la santé de Marx est encore mauvaise. Le séjour à Ventnor, par une pluie persistante, ne lui a pas réussi.

A cela s'ajoute la perte de sa fille¹. Il est ici depuis trois semaines et si enrôlé qu'il peut à peine parler. Il n'y a guère de possibilité de discussion. (Mais de cela, surtout pas un mot dans le journal.)

Nous vous serons reconnaissants pour le livre de Rodbertus-Meyer². Cet homme fut une fois tout près de découvrir la plus-value, sa grande propriété en Poméranie l'en a empêché...

Kautsky m'a envoyé sa brochure sur le blé américain. Ironie savoureuse³ : il y a trois ans, il fallait limiter la population, sinon elle n'aurait rien à manger ; et voilà que maintenant, il n'y a pas assez de population pour consommer les seuls produits américains ! Voilà ce qui arrive quand on se met à étudier de prétendues « questions », l'une après l'autre, sans voir les liens entre elles. Et on devient alors une victime de cette dialectique qui, en dépit de Dühring, « se trouve objectivement dans les choses elles-mêmes »...

171. — ENGELS A BERNSTEIN

10 février 1883.

... Pour en revenir à l'impôt sur la Bourse, nous n'avons pas besoin de nier « l'immoralité » de la Bourse et l'escroquerie qu'elle représente ; nous pouvons même la dépeindre de façon fort suggestive comme le couronnement de l'accaparement capitaliste, le lieu où la propriété se ramène directement au vol, mais il faut conclure ensuite qu'il n'est pas du tout dans l'intérêt du prolétariat de briser cette belle fleur de l'économie actuelle, mais bien plutôt de la laisser s'épanouir en toute liberté, afin que même le plus bête comprenne à quoi aboutit l'économie actuelle. Laissons donc l'indignation morale à ceux qui sont assez cupides pour aller à la Bourse, sans être eux-mêmes des Boursiers, et qui, comme il se doit, se font plumer. Et si ensuite la Bourse et les « affaires sérieuses » se mettent à se disputer et si le Junker, qui essaie lui aussi de se lancer dans le petit jeu des papiers en Bourse et qui nécessairement y perd sa chemise, est le troisième larron dans ce combat que se livrent mutuellement les trois fractions principales de la classe des exploités, alors nous serons le quatrième, celui qui rit le dernier...

1. Marx avait quitté Londres pour Ventnor (Ile de Wight), où il séjourna jusqu'au 12 janvier. Il y prit froid et ne put quitter la chambre. Il rentra à Londres quand il apprit la mort survenue à Paris, le 11 janvier, de sa fille aînée, Jenny, qui avait épousé Charles Longuet en 1872. Pour plus de détails, voir la *Correspondance Engels-Lafargue*, I, pp. 66-109.

2. K. RODBERTUS : *Briefe und Sozialpolitische Aufsätze* [Lettres et essais de politique sociale], 2 vol.

3. C'est une pointe contre Kautsky, qui s'inquiétait fort, en 1880, de l'accroissement démesuré de la population (cf. la lettre n° 160 d'Engels à Kautsky du 1^{er} février 1881) et qui, maintenant, tire la sonnette d'alarme parce que la production de céréales est pléthorique.

172. — ENGELS A LAVROV *

2 avril 1883.

... J'ai trouvé le manuscrit¹ de la « Zirkulation des Kapitals » et du III^e livre : « Die Gestaltungen des Gesamtprozesses »² — à peu près 1 000 pages in-folio. Impossible jusqu'à présent de dire si ce manuscrit est en état d'aller à la presse tel qu'il est. Dans tous les cas il faudra que je le copie, car c'est un brouillon. Demain j'aurai enfin le temps de dédier quelques heures à passer en revue tous les manuscrits que le Mohr³ nous a laissés. Il s'agit surtout d'une esquisse de dialectique qu'il voulait toujours faire. Mais il nous cachait toujours l'état de ses travaux ; il savait qu'une fois prévenus de ce qu'il y avait de prêt, on l'aurait violé jusqu'à ce qu'il eût consenti à la publication. Tout cela entre nous, je n'ai pas le droit de rien publier sans Tussy⁴, qui est ma co-exécutrice littéraire...

1. Marx est mort le 14 mars 1883.

2. « La circulation du capital », « Les formes du procès d'ensemble ». On trouvera encore de nombreux détails sur les manuscrits de Marx, les éditions du *Capital* dans la *Correspondance Engels-Lafargue*, t. I, à partir de la page 271, t. II et III, *passim*. Le lecteur est prié de se reporter à ces ouvrages.

3. Mohr (Le Maure) : surnom affectueux qu'Engels donnait à Marx.

4. Fille cadette de Marx, voir lettre suivante.

173. — ENGELS A DOMELA NIEUWENHUIS

11 avril 1883.

... Marx a laissé un gros manuscrit¹ pour la deuxième partie du *Capital*. Il me faut d'abord le lire en entier (et quelle écriture !²) avant de pouvoir dire dans quelle mesure il est publiable et s'il ne devra pas être complété par d'autres cahiers rédigés ultérieurement. En tout cas, **l'essentiel y est**. — Mais comme je ne puis encore rien dire de plus précis, je vous prie de ne rien publier pour l'instant sur ce sujet dans la presse : il ne pourrait en résulter que des malentendus. En outre, Eleanor, la fille cadette de Marx, est ma co-exécutrice testamentaire pour toutes les publications, je ne puis rien faire sans elle, et les dames, comme vous le savez, sont attachées aux formes...

1. Dans sa préface du Livre II du *Capital*, Engels donne une description détaillée de ce manuscrit. Éditions sociales, t. IV, pp. 10-13.

2. Voir ci-dessous également (lettre 175), ce qu'Engels dit de l'écriture de Marx.

29 juin 1883.

... La troisième édition du *Capital* me donne un travail de romain¹. Nous possédons un exemplaire, dans lequel M[arx] a noté les modifications à faire et les additions d'après l'édition française, mais tout le travail de détail est encore à faire. Je l'ai fini jusqu'à « l'accumulation », mais là il s'agit d'une refonte presque complète de toute la partie théorique. Ajoute la responsabilité. Car la traduction française est en partie une transposition plate du texte allemand : en allemand, M[arx] n'aurait jamais écrit comme ça. Et en plus, l'éditeur me presse. Avant d'en avoir fini, je ne peux songer à m'attaquer au II^e tome. Du début, il existe au moins quatre versions, tant de fois M[arx] s'est mis au travail et chaque fois il a été interrompu par la maladie au cours de la rédaction définitive. Comment l'ordre et la conclusion de la dernière rédaction qui date de 1878 concorderont avec l'ordre de la première qui date d'avant 1870, je ne peux pas le dire encore...

N'était la masse de documentation américaine et russe (pour les seules statistiques russes, il y a plus de deux mètres cubes de livres), le II^e tome serait imprimé depuis longtemps. Ces études de détail l'ont absorbé pendant des années. Comme toujours, tout devait être complet, et à jour, et maintenant tout cela est devenu bon à rien, à l'exception des extraits qu'il a faits, dans lesquels j'espère qu'il y a, selon son habitude, beaucoup de gloses critiques, utilisables pour les notes du tome II...

Quant à la troisième édition, j'en ai déjà relu (deuxièmes épreuves) cinq placards ; le bonhomme promet de fournir trois placards par semaine...

1. Troisième édition du Livre I^{er}.

30 août 1883.

Je profite d'un instant de tranquillité pour t'écrire. A Londres, avec tous les travaux, ici avec tous les dérangements (trois adultes et deux petits enfants dans une seule pièce) et avec en plus la correction, la relecture d'un essai de traduction en anglais et d'une vulgarisation du *Capital* en français¹, va donc écrire des lettres !

De la troisième édition, qui comporte de fortes additions, j'ai corrigé jusqu'au placard 21. D'ici la fin de l'année, le bouquin aura paru. Dès mon retour je m'attelle sérieusement au tome II et ça sera un travail de romain. A côté de fragments complètement élaborés, d'autres sont à peine esquissés ; tout n'est qu'un *brouillon* * à l'exception de deux chapitres. Les citations pas classées, entassées pêle-mêle, simplement rassemblées en vue d'un travail ultérieur. En plus l'écriture que, vraiment, je suis le seul à pouvoir lire — et non sans peine. Tu me demandes comment il a été possible qu'on m'ait caché, à moi précisément, l'état d'achèvement du bouquin ? Très simple : si je l'avais su, je l'aurais harcelé jour et nuit jusqu'à ce que le bouquin fut achevé et imprimé. Et ça, M[arx] le savait mieux que personne ; il savait aussi que dans la pire des éventualités, qui s'est produite à présent, le manuscrit pourrait être édité par mes soins dans son esprit, ce qu'il avait d'ailleurs dit à Tussy²...

1. G. DEVILLE : *Le Capital de Karl Marx, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique*, Paris, 1883.

2. Tussy : Eleanor Marx.

176. — ENGELS A KAUTSKY

18 septembre 1883.

... D'une façon générale, dans toutes ces recherches scientifiques qui embrassent un si vaste domaine et une matière si considérable, il n'est possible de produire une œuvre véritable que par une étude s'étendant sur plusieurs années. On arrive déjà plus facilement à des points de vue neufs et justes sur une question particulière, comme on en trouve d'ailleurs dans vos articles ; mais dominer l'ensemble et le classer de façon nouvelle, on ne le peut qu'après en avoir épuisé l'étude. Sinon il existerait beaucoup plus de livres comme le *Capital*. Je suis donc heureux de constater que vous en êtes venu — pour votre activité littéraire immédiate — à choisir des sujets comme l'histoire biblique primitive et la colonisation, qui permettent malgré tout de produire une œuvre qui sera pourtant d'actualité sans exiger une étude exhaustive des détails. L'article sur la colonisation m'a beaucoup plu. Malheureusement, vous n'avez utilisé la plupart du temps que de la documentation allemande qui, comme d'habitude, est un peu pâle et ne rend pas les couleurs les plus criardes de la colonisation des pays tropicaux, ni ses méthodes les plus récentes. Il s'agit de la colonisation au profit de la spéculation boursière, telle qu'elle est pratiquée directement et de manière avouée par la France en Tunisie et au Tonkin. Pour le commerce des esclaves dans les Mers du Sud, voici un nouvel et frappant exemple : la tentative d'annexion de la Nouvelle-Guinée, etc. par le Queensland¹ était directement fondée sur le commerce des esclaves. Le jour même ou presque, où l'expédition est partie à la conquête de la Nouvelle-Guinée, un navire du Queensland, le « Fanny », est parti vers ce pays et les îles situées à l'Est, pour y capturer du **labour** [de la main-d'œuvre], mais il s'en est revenu avec des blessés et d'autres traces désagréables du combat qui avait eu lieu, et **sans** labour. C'est le *Daily News* qui raconte l'affaire, en remarquant, dans un éditorial, qu'il sera difficile aux Anglais, tant qu'ils feront la même chose, de reprocher aux Français des pratiques de ce genre ! (Début septembre.)...

Soit dit en passant, l'exemple de Java démontre que la popu-

1. Un des États de l'Australie, situé au nord-est de l'île.

lation ne s'accroît jamais et nulle part si vite² que sous un système de travail forcé, pas trop pesant : 1755 - 2 millions ; 1826 - 5 millions et demi ; 1850 - 9 millions ; 1878 - 19 millions ; presque multipliée par dix en 125 ans — le seul exemple de progression malthusienne approximative. Chassez les exploiters hollandais et le chiffre de la population se stabilisera à peu près...

Le volume³ II du *Capital* me donnera encore pas mal de travail. La plus grande partie du manuscrit date **d'avant 1868** et, par endroits, c'est un simple *brouillon**. Ce Livre II va beaucoup décevoir les socialistes vulgaires, il ne contient presque que des développements strictement scientifiques, des études très fines sur des phénomènes qui se déroulent au sein même de la classe capitaliste, absolument rien, qui permette de fabriquer des slogans et des tirades...

2. Engels ne considère, dans ce texte, que le cas des colonies.

3. Engels emploie presque toujours le mot *Band*, en allemand, et en français, *volume* pour désigner les Livres II, III et IV du *Capital*.

177. — ENGELS A LAVROV*

28 janvier 1884.

... Quant à ce II^e volume, je commence enfin à voir clair. Pour le livre II, la circulation du capital, nous avons une rédaction, de 1875 et plus tard, pour les parties les plus importantes ; c'est-à-dire pour le commencement et la fin. Là il n'y aura que les notes de citation à compléter¹ sur des indications fournies. Pour le milieu, il n'y a pas moins de quatre rédactions datant d'avant 1870 ; là est la seule difficulté. Le III^e livre : la production capitaliste considérée dans sa totalité, existe en deux rédactions d'avant 1869 ; plus tard, il n'y a que quelques notes et tout un cahier d'équations pour calculer les raisons multiples suivant lesquelles la Mehrwerttrate se change en Profitrate². Mais les extraits de livres tant sur la Russie que sur les États-Unis contiennent une foule de matière et de notes sur la rente foncière, et d'autres ont rapport au capital monétaire, au crédit, au papier-monnaie comme instrument du crédit, etc. Je ne sais pas encore l'avantage que je pourrai en tirer pour le III^e livre ; peut-être vaudra-t-il mieux les réunir dans une publication séparée ; c'est ce que je ferai certainement si la difficulté de les incorporer au *Capital* sera³ trop grande. Ce qu'il m'importe avant tout, c'est que le livre paraisse aussi tôt que possible, et puis et surtout que ce soit bien une œuvre de **Marx** que je publie.

D'un jour à l'autre nous attendons des exemplaires de la III^e édition du I^{er} volume, et nous vous en adresserons un aussitôt que reçu.

Les publications russes de Genève — le *Manifeste*, etc. — m'ont fait beaucoup de plaisir.

Je viens de recevoir une lettre de deux Polonais, Krzywicky et Sosnowski, me demandant notre consentement à une traduction polonaise du *Capital* — nous l'avons donné naturellement...

1. Lire : *ajouter*. Nous avons respecté le style de l'original.

2. Taux de plus-value et taux de profit, en allemand dans le texte.

3. Lire : est. On sait qu'Engels ne s'est pas résolu finalement à en user de la sorte.

178. — ENGELS A LAVROV*

5 février 1884.

... Le II^e volume — ah ! si vous saviez, mon vieil ami, combien cela me presse ! Mais voilà six mois de perdus faute à ma sacrée maladie. Et encore je ne pourrai commencer sérieusement avant la mi-mars ; il me faudra jusque là pour mettre ordre à tous les livres, papiers, journaux, etc. — et je ne puis travailler à cela que pendant quelques heures de la journée sans me fatiguer trop. Cela me presse d'autant plus **qu'il n'y a que moi de vivant** qui puisse déchiffrer cette écriture et ces abréviations de mots et de style. Quant à la publication en livraisons, cela dépendra en partie de l'éditeur et de la législation en Allemagne ; jusqu'à présent je ne crois pas que cela serait bien utile pour un livre tel que celui-ci. Je tâcherai de faire comme le désire Л[опатин]¹ pour les épreuves. Mais voilà que, il y a deux mois environ, Вера З[асулич]² m'a écrit pour que je lui abandonne la traduction. Je lui ai dit que je réservais les droits antérieurs de Л[опатин] et que c'était encore trop tôt de traiter de cela ; mais ce qu'on pourrait discuter déjà aujourd'hui, c'est la possibilité de publier la traduction **en Russie**. Croyez-vous que cela pourrait se faire ? Le II^e livre est purement scientifique, ne traitant que des questions **de bourgeois à bourgeois** ; mais le III aura des passages qui me font douter même de la possibilité de les publier en Allemagne sous la loi d'exception.

Pour la publication des œuvres complètes de M[arx], même difficulté ; et ce n'est qu'une seule parmi le nombre de difficultés à vaincre. J'ai environ 60 feuilles (à 16 pages imprimées) de vieux manuscrits de M[arx] et moi datant de 1845 à 1848. De tout cela, on ne pourra donner que des extraits, mais je ne pourrai m'y mettre avant d'avoir fini le manuscrit du II^e volume du *Capital*. Donc il n'y a d'autre moyen que d'attendre...

Deville³ m'a envoyé son manuscrit pour en faire⁴ la révision. Étant malade, je me suis limité à la partie théorique où je n'ai

1. Lopatine.

2. Vera Zassoulitch.

3. Voir ci-dessus lettre 175. Sur l'opinion d'Engels à propos de cet ouvrage. Cf. également *Correspondance Engels-Lafargue*, I, p. 334.

4. Lire « pour que j'en fasse ».

trouvé que peu de chose à rectifier. Mais la partie descriptive est faite trop à la hâte ; d'abord elle est quelquefois inintelligible pour qui n'a pas lu l'original, et puis très souvent il donne les conclusions de M[arx] tout en supprimant les conditions dans lesquelles seules ces conclusions sont vraies ; cela donne quelquefois une impression plus ou moins faussée. J'y ai appelé son attention, mais on était trop pressé de publier le livre.

179. — ENGELS A BERNSTEIN

11 avril 1884.

... Pour les histoires avec Rodbertus, le mieux est d'attendre que vous ayez ma préface à la *Misère* ; en Allemagne, vous ne pouvez absolument pas connaître les ouvrages principaux : les textes anglais (allusion dans *Misère*, p. . . .¹) d'où il ressort que l'**application pratique**, socialiste, de la théorie de la valeur de Ricardo — la grande marotte de Rodbertus — était, en Angleterre, un lieu commun économique depuis 1820 et un lieu commun socialiste depuis 1830, que tout le monde connaissait. Je crois que je vous ai déjà écrit que, dans cette même préface, je prouverai que Marx, bien loin de chiper la moindre chose à Rodbertus, a déjà critiqué par avance et sans le savoir, dans la *Misère*, aussi bien les œuvres écrites que toutes les œuvres encore à écrire dudit Rodbertus. Je crois que mieux vaut attendre, pour attaquer, qu'ait paru l'édition allemande de la *Misère* et puis taper à bras raccourcis (je veux parler de l'attaque principale ; des escarmouches, pour inciter les Rodbertiens à faire feu, sont toujours une bonne chose).

J'attends le manuscrit². *Nota bene* [A noter que] si, dans la deuxième section, les expressions hégéliennes vous donnent du fil à retordre, laissez tout simplement un blanc dans le manuscrit, je les y inscrirai ; en allemand, il faut qu'on trouve la terminologie exacte, sinon ça deviendrait incompréhensible.

Il y avait trois exemplaires³ de la troisième édition. Je me suis quelque peu cassé la tête sur le *Dühring*⁴ qui y était joint, après quoi je l'ai tranquillement mis de côté en pensant qu'il avait été glissé dans l'envoi par erreur. Il ne m'est pas venu à l'idée qu'il s'agissait d'une indication en vue d'une deuxième édition. Qu'il en soit ainsi m'amuse particulièrement, d'autant plus que je

1. Engels a omis de mentionner la page de *Misère de la philosophie*. Il fait allusion sans doute au passage qui figure à la page 79 de l'édition française (Éditions sociales, Paris, 1961). Voir également, dans cette édition, la préface d'Engels, p. 27, où il expose les idées contenues dans cette lettre.

2. Le manuscrit allemand de *Misère de la philosophie*, ouvrage que Marx, on le sait, avait écrit directement en français.

3. 3^e édition du 1^{er} Livre du *Capital* parue en 1883.

4. Il s'agit de l'ouvrage d'ENGELS : *Monsieur Dühring bouleverse la science*, plus connu sous le titre d'*Anti-Dühring*, Éditions sociales, Paris, 1963.

viens d'apprendre, de divers côtés, que l'ouvrage a eu, surtout en Russie, un effet que je n'avais absolument pas prévu. Une polémique fastidieuse contre un adversaire insignifiant n'a donc pas empêché que cette tentative de donner une vue d'ensemble encyclopédique de notre conception des problèmes philosophiques, scientifiques et historiques, ait fait son effet. Je ne procéderai qu'à des modifications de forme et peut-être ferai-je quelques additions dans la partie traitant des sciences de la nature. — L'édition antérieure en deux parties se justifiait à ce moment-là par la façon dont le bouquin est sorti (comme tiré à part), sinon c'était proprement absurde...

180. — ENGELS A KAUTSKY

26 avril 1884.

Je m'étais promis — et je l'avais raconté à tout le monde ici — de jouer un bon tour à Bismarck en écrivant un texte (Morgan) qu'il ne pourrait carrément pas interdire. Mais avec la meilleure volonté du monde, ça ne marche pas. Le chapitre sur la monogamie et le chapitre final sur la propriété privée, source des antagonismes de classe et levier qui fait éclater la commune primitive, je ne **puis** tout simplement pas les rédiger de manière, qu'ils puissent se plier à la loi anti-socialiste¹. Comme dit Luther : que le diable m'emporte, je ne puis faire autrement.

La chose d'ailleurs n'aurait pas de sens, si je voulais simplement écrire « objectivement », ne pas critiquer M[organ], ne pas utiliser les résultats récemment acquis, ne pas les mettre en relation avec nos conceptions et les données déjà établies. Ça ne profiterait en rien à nos ouvriers. Alors — quelque chose de bon et de nécessaire qui sera interdit, ou — un ouvrage autorisé bon à jeter aux chiens. Et ça, je ne peux pas le faire.

J'en aurai sans doute fini la semaine prochaine (Schorl[emmer] est de nouveau ici jusqu'à lundi) : ça fera bien quatre placards ou plus. Si vous **voulez** alors courir le risque — après l'avoir lu — de l'imprimer dans la *N[eu]e Z[eit]*², que le sang à verser vous retombe sur la tête et ne venez pas ensuite m'accuser. Mais si vous êtes raisonnable et ne mettez pas en péril toute la revue pour un seul article — faites imprimer la chose en brochure, soit à Zurich, soit comme *Die Frau*³ [la Femme]. C'est votre affaire.

Pour notre conception d'ensemble, le bouquin aura, je pense, une particulière importance. M[organ] nous permet de présenter des points de vue tout à fait neufs, en nous donnant, avec la préhistoire, une base qui faisait effectivement défaut jusqu'ici. Quelques doutes que tu aies pu avoir toi aussi sur tel ou tel

1. Engels parle ici de son ouvrage : *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Éditions sociales, Paris 1962.

2. Revue social-démocrate que dirigea Kautsky.

3. August BEBEL : *Die Frau und der Sozialismus* [La Femme et le socialisme], Zurich-Göttingen, 1879.

4. Lewis Henry MORGAN : ethnologue américain qui a étudié la société primitive (1818-1881).

point de l'histoire primitive et des « sauvages », avec la *gens* le cas est réglé pour l'essentiel et l'histoire primitive s'éclaire. Voilà pourquoi il convient d'élaborer sérieusement la chose, de la peser, d'en montrer les tenants et les aboutissants — mais aussi de la traiter **sans tenir compte de la loi anti-socialiste.**

Il y a encore un point capital : il me faut prouver, avec quel génie Fourier a anticipé sur tant de points ce M[organ]. C'est grâce à M[organ] seulement qu'apparaît tout ce qu'a de génial la critique de la civilisation par Fourier. Et ça demande du travail...

181. — ENGELS A KAUTSKY

23 mai 1884.

... *Le Capital* de Rodb[ertus]¹, je l'ai. Il semble qu'il n'y ait rien dedans. Cet homme, c'est une machine à répéter éternellement le plus pauvre des contenus.

Les papiers d'archives sont bien en sécurité chez moi et je vous les renverrai en toute conscience. Dès que je me serai débarrassé du chapitre de conclusion et que j'aurai mis en ordre, à la maison, diverses autres choses, — livres, etc. — on s'attaquera au tome II du *Capital* — le **jour**, et le **soir** on révisera pour commencer² votre *Misère de la philosophie* tout en rédigeant les notes et la préface. Cette division n'est pas seulement utile, elle est absolument nécessaire : on ne peut à la longue étudier, à la lumière artificielle, les manuscrits de M[arx], si l'on ne veut pas délibérément devenir aveugle. Du reste, ma critique de Rodb[ertus] se limitera pour l'essentiel à son reproche de plagiat et tout le reste, ses utopies sociales philanthropiques, sa rente foncière, son système de prêts pour alléger les dettes de la noblesse foncière, etc., je ne ferai que le mentionner. Tu auras donc suffisamment matière à rosser congrument ce petit exploiteur poméranien de journaliers qui serait peut-être devenu un économiste de seconde zone, s'il n'était né poméranien. Depuis que les chiffres molles à la Freicul³ Thüringer, qui s'accrochent d'un côté à nous et de l'autre aux socialistes de la chaire et qui veulent se garder des deux côtés, jouent le « grand Rodbertus » contre Marx et que même les Adolph Wagner et autres Bismarckiens veulent en faire un prophète du socialisme des arrivistes, nous

1. Karl RODBERTUS-JAGETZOW : *Das Kapital. Vierter sozialer Brief an von Kirchmann...* [Le Capital. Quatrième lettre sociale à von Kirchmann], Berlin, 1884.

2. Engels parle ici de l'édition allemande de *Misère de la philosophie*, traduite par Eduard Bernstein et Karl Kautsky, et qui parut sous le titre : *Das Elend der Philosophie. Antwort auf Proudhons « Philosophie des Elends »* (mit Vorwort und Noten von Friedrich Engels), Stuttgart, 1885.

3. Engels a écrit Freiwald (que nous avons traduit Freicul) à la place de Freiwald : prénom de l'intéressé. Freiwald Thüringer est le pseudonyme de Max Quarck (1859-1930) dont Engels parle à plusieurs reprises, et de façon très péjorative, dans sa correspondance. Ce social-démocrate avait publié deux articles dans la *Neue Zeit*.

n'avons absolument pas de raison d'épargner ce grand homme inventé par Rodbertus lui-même et célébré par Meyer (qui n'entend rien à l'économie et dont Rodbertus a été l'oracle secret). Sur le plan économique, l'homme n'a rien produit ; il avait beaucoup de talent, mais est resté toujours un amateur et surtout un Poméranien ignorant et un Prussien arrogant. Le summum qu'il ait atteint, c'est toute une série de points de vue gentils et justes, mais dont il n'a jamais rien su tirer. Comment peut-il arriver à un type correct de passer pour l'Évangile des zéloteurs du socialisme bismarckien ? C'est comme ça que l'histoire se venge de ce « grand homme » artificiellement gonflé de vent...

182. — ENGELS A KAUTSKY

21 juin 1884.

... Le Livre II du *Capital* va provoquer encore plus de casses-têtes, au début tout au moins, que le I^{er}. Mais il y a des études admirables, qui feront enfin comprendre aux gens ce qu'est l'argent et ce qu'est le capital et bien d'autres choses...

183. — ENGELS A KAUTSKY

26 juin 1884.

Le manuscrit Anti-Rodb[ertus]¹ sera réexpédié demain, en recommandé. Je ne trouve pas beaucoup de remarques à y faire, j'ai noté quelques gloses au crayon. A part ça, encore les points suivants :

1. Le droit romain, droit achevé de la **production marchande simple**, c'est-à-dire donc de la production précapitaliste, mais qui inclut aussi, la plupart du temps, les rapports juridiques de la période capitaliste. Très précisément ce dont les bourgeois de nos cités **avaient besoin** pour leur essor et qu'ils **ne** trouvaient **pas** dans le droit coutumier local.

Page 10, j'aurais beaucoup à reprendre. 1. La plus-value n'est qu'exceptionnelle dans la production obtenue à l'aide d'esclaves et d'affranchis ; il faut écrire **surproduit**, qui est la plupart du temps consommé directement, mais n'est pas **mis en valeur**.

2. L'histoire des moyens de production n'est pas tout à fait celle que tu dis. Dans toutes les sociétés fondées sur une division du travail qui a son origine dans la nature, c'est le produit, donc à un certain degré le moyen de production — au moins par endroits — qui domine le producteur : au moyen âge, la terre domine le paysan qui n'est qu'un accessoire de celle-ci, l'outil artisanal domine le compagnon (dans la corporation). La division du travail, c'est directement la domination de l'ouvrier par le moyen de travail, quoique pas au sens capitaliste.

La même chose t'arrive quand tu parles des moyens de production à la fin.

1. Tu n'as pas le droit de séparer **l'agriculture** de l'économie politique et pas davantage la **technique**, comme on le voit pages 21 et 22. Assolements, engrais artificiels, machine à vapeur, métier à tisser mécanique, ne peuvent être séparés de la production capitaliste, pas plus que les outils du sauvage et du barbare ne peuvent l'être de sa production. Les outils du sauvage

1. Il s'agit d'un article de Kautsky contre le livre de Rodbertus : *Das Kapital*, qui parut dans la *Neue Zeit*. Cf. lettre 181.

conditionnent **sa** société tout autant que les outils modernes conditionnent la société capitaliste. Ton point de vue aboutit à ceci : que si la production détermine **actuellement** le régime social, elle ne le faisait pas avant la production capitaliste, parce que les outils n'avaient pas encore commis de péché originel.

Dès que tu parles de moyens de production, tu parles de société et de société **co-déterminée** par ces moyens de production. Il n'y a pas plus de moyens de production **en soi**, en dehors de la société et sans influence sur elle, qu'il n'y a de capital **en soi**.

Mais comment ces moyens de production, qui, dans les périodes antérieures, y compris dans la production marchande simple, n'exerçaient qu'une domination fort douce comparée à leur domination d'aujourd'hui, en sont-ils venus à leur dictature actuelle ? Voilà ce qu'il faut prouver et ta démonstration me paraît insuffisante parce qu'elle ne mentionne pas un des pôles : une classe a été créée, qui ne possédait plus elle-même de moyens de production, donc de subsistances, et qui a dû donc se vendre elle-même, individu par individu.

Dans les propositions positives de Rod[bertus], il faut souligner son proudhonisme — lui-même ne se proclame-t-il pas le Proudhon n° 1, qui aurait anticipé les conclusions du Proudhon français ! La valeur constituée, que R[odbertus] découvrit dès 1842, il faut la fabriquer. Les propositions à cette fin sont pitoyablement en retard sur ce que propose Bray² et sur la banque d'échange de Proudhon. L'ouvrier ne doit recevoir que le quart du produit, mais ça, il doit l'obtenir sûrement ! Nous pourrons en reparler plus tard.

Le repos (physique) me réussit parfaitement, ma santé s'améliore de jour en jour et, cette fois, c'est la guérison complète. La dictée du Livre II du *Capital* marche parfaitement. Nous en sommes déjà à la 2^e section — mais là il y a de grosses lacunes. Il ne s'agit naturellement que d'une rédaction provisoire, mais tout ça se fera. Je vois où je vais, *cela suffit* *.

2. John Francis BRAY : économiste anglais, disciple d'Owen (1809-1895).

Août 1884.

... Index pour *Le Capital* très souhaitable. Mais pourquoi ne pas le faire tout de suite pour l'ensemble, quand ça sera fini ? Or ça arrivera sûrement l'an prochain, si je ne m'effondre pas avant, et pour l'instant il n'y a rien qui le laisse prévoir. Même *l'Histoire de la théorie*¹ est — entre nous — écrite pour l'essentiel. Le manuscrit de *Contribution à la Critique de l'économie politique* de 1860 à 1862 contient, comme je crois te l'avoir montré ici, environ 500 feuillets (quart de page) de « théories sur la plus-value » où il y a, il est vrai, beaucoup à biffer, parce qu'entre temps ça été utilisé ailleurs, mais il en reste encore pas mal.

Dans son Schulze-Bastiat², Lassalle a cité Rodbertus dans une occurrence qui lui aurait valu, de la part d'un autre, une solide inimitié. En tant qu'autorité ou inventeur d'une malhonnêteté. Je veux bien que les *Lettres*³ aient contribué au culte rodbertien. L'essentiel est né du désir chez les non-communistes de placer aux côtés de Marx un rival, non-communiste lui aussi, et de la confusion a-scientifique des gens. Pour tous ceux qui rôdent à la frontière du socialisme d'État et de notre parti, qui prononcent des discours de sympathie, mais veulent éviter de contrevenir aux règlements de police, son Excellence Rodbertus est un mets de choix à se mettre sous la dent...

1. Engels entend par là les *Théories sur la plus-value* que Kautsky éditera.

2. Ferdinand LASSALLE : *Herr Bastiat-Schulze von Delitzsch, der ökonomische Julian, oder : Kapital und Arbeit* [Monsieur Bastiat-Schulze von Delitzsch, le Julien économique, ou : Capital et travail], Berlin, 1864.

3. Karl RODBERTUS : *Soziale Briefe an von Kirchmann*, Bd I-IV [Lettres sociales à von Kirchmann, t. I-IV], Berlin, 1850-1884.

22 août 1884.

... *Misère* *. J'ai fini de revoir le manuscrit qui se trouve ici. A part quelques légères méprises sur des finesses de sens du français que l'on ne connaît bien qu'en France même, il n'y avait guère à modifier. Au lieu de *Beziehungen* je mets, pour *rapports* *, la plupart du temps *Verhältnis* parce que le premier terme est trop imprécis et parce que M[arx] lui-même rendait toujours par *rapport* * le terme allemand de *Verhältnis* et *vice versa*. En outre, par exemple dans *rapport de proportionnalité* *, le *rapport* * est *quantitatif*, ce qu'on ne saurait rendre que par *Verhältnis* parce que *Beziehung* a plutôt un sens qualitatif. Il me faut encore ajouter quelques notes à ce sujet. J'attends la suite de votre manuscrit. Les passages qui se rapportent à Hegel et aux hégéleries, je ne pourrai les revoir qu'à Londres, car il me faut pour ça avoir Hegel. Je vais faire mon possible pour en terminer rapidement. Mais dans le même temps, il faut finir aussi *Le Capital*, Livre II, et il y a beaucoup à faire ; et dans *cette* rencontre, c'est *Le Capital* qui passe avant ! Néanmoins, je ferai mon possible. Mais quand vous faut-il donc la préface¹ ? Je partagerai la réplique à Rodbertus en deux. J'en mettrai un morceau dans la préface au Livre II du *Capital*, l'autre dans celle de la *Misère* *. Pas moyen de faire autrement, puisque les choses tombent en même temps et que l'accusation a été portée par R[odbertus]² de manière si formelle. Dans *Le Capital*, il me faut prendre un ton digne ; dans la préface à la *Misère* *, je puis dire plus librement ce que j'ai sur le cœur...

1. Préface à l'édition allemande de *Misère de la philosophie*, rédigée par Engels.

2. Rodbertus avait accusé Marx de plagiat.

20 septembre 1884.

Ci-joint, je te renvoie les manuscrits, en recommandé.

Ton article sur R[odbertus]¹ était, sur le plan économique, très bon ; ce que j'ai de nouveau à y critiquer, ce sont des affirmations apodictiques en des domaines où tu sais toi-même que tu n'es pas sûr et où tu tends également à S[chramm] des verges, qu'il a été assez habile pour saisir.

C'est vrai en particulier pour l'« abstraction », que tu as il est vrai beaucoup trop rabaissée, en général. Dans ce cas précis, voici la différence :

Marx condense le contenu commun des faits et des rapports dans son expression conceptuelle la plus générale, son abstraction consiste donc simplement à rendre sous forme conceptuelle le contenu que recèlent préalablement les choses.

R[odbertus], par contre, forge une expression conceptuelle de ce genre, plus ou moins parfaite, et mesure les choses à ce concept, sur lequel elles doivent s'aligner. Il recherche le contenu vrai, **éternel** des choses et des rapports sociaux, dont le contenu est essentiellement transitoire. Il recherche donc le capital **vrai** qui n'est pas le capital **actuel**, celui-ci n'étant qu'une réalisation imparfaite du concept. Au lieu de déduire la notion de capital, du capital actuel, qui est bien le seul existant réellement, il appelle à son aide, pour parvenir du capital d'aujourd'hui, au vrai capital, l'individu isolé et se demande ce qui, dans sa production, pourrait bien figurer comme capital. C'est le moyen de production simple. Du coup, le **vrai** capital est d'emblée identifié au moyen de production qui, selon les circonstances, est ou n'est pas du capital. Du même coup, tous les **défauts** du capital, c'est-à-dire toutes ses particularités réelles, en sont éliminées. Dès lors il peut exiger que le capital réel s'aligne sur ce concept, qu'il ne fasse plus fonction que de simple moyen de production social, qu'il dépouille tout ce qui fait de lui du capital et néanmoins qu'il reste capital, bien plus, que par cette opération, il se mue enfin en capital vrai...

1. Cf. note 1, lettre 183.

12 février 1885.

... Dans la traduction allemande de la *Misère* *¹, il n'y a que quelques notes explicatives de ma part, mais il y a aussi un article de Marx de 1865 sur Proudhon et son discours de 1847 sur le libre échange².

Le II^e volume du *Capital* est sous presse, hier j'ai corrigé la 4^e feuille³. Le reste du manuscrit part d'ici en quinze jours. C'est le III^e volume qui sera le plus important, je m'y mettrai aussitôt le II^e bien lancé. L'édition anglaise languit, les deux traducteurs ayant trop de besogne ailleurs pour pouvoir s'y mettre avec ardeur. Vers l'été, j'espère que ce sera fini...

Dans la préface du II^e volume du *Capital*, je reviens à Rodbertus pour prouver que ses réclamations vis-à-vis de M[arx]⁴ reposent sur une ignorance tout à fait inouïe de l'économie politique classique.

1. *Misère de la philosophie*.

2. Cf. l'édition française de *Misère de la philosophie*, pp. 197-213.

3. Engels emploie le terme de feuille pour traduire *Bogen* que nous avons ailleurs traduit par placard.

4. Le terme de *réclamations* est impropre. Il faut entendre critiques, objections. Rodbertus avait accusé Marx de plagiat.

188. — ENGELS A BECKER

2 avril 1885.

... Le Livre II du *Capital* est imprimé pour les deux tiers et paraîtra dans deux mois environ ; pour le III, le travail est bien avancé. Ce Livre III, qui contient les résultats finaux — des développements tout à fait brillants — bouleversera définitivement toute l'économie politique et fera un bruit énorme...

189. — ENGELS A DANIELSON **

3 juin 1885.

J'ai reçu votre lettre du 24/6 mai¹ et j'espère que vous aurez reçu les placards 21-26 qui vous ont été envoyés le 13 mai. Aujourd'hui, j'expédie 27-33, la conclusion². Dans quelques jours, j'espère pouvoir vous envoyer la préface, etc. Dans cette préface, vous lirez que le manuscrit du volume III a été écrit dès 1864-1866, c'est-à-dire avant la période où l'auteur, grâce à votre obligeance, s'est initié si parfaitement au système agricole de votre pays. Je travaille pour le moment au chapitre sur la rente foncière et je n'ai pas jusqu'à présent trouvé d'allusion aux conditions de la Russie. Dès que tout le manuscrit aura été transcrit dans une écriture lisible, je devrai le mettre au point en le comparant avec les autres matériaux qui ont été laissés par l'auteur, et il y a, pour le chapitre sur la rente, de très volumineux extraits des divers travaux statistiques qu'il a eus grâce à vous ; mais je ne puis encore dire s'ils contiennent des notes critiques dont on puisse faire usage pour ce volume. Tout ce qu'il y aura sera utilisé de la façon la plus consciencieuse. En tout cas, le seul travail de transcription m'occupera jusqu'à une date avancée en automne, et, comme le manuscrit représente à peu près 600 pages in-folio, il est possible qu'il faille de nouveau le diviser en deux volumes.

L'analyse de la rente est si achevée théoriquement que vous y trouverez forcément beaucoup de choses qui intéressent les conditions particulières de votre pays. Pourtant ce manuscrit ne traite pas des formes pré-capitalistes de la propriété foncière³ ; on y fait seulement allusion çà et là dans un but de comparaison.

** Rappelons que les lettres signalées par deux astérisques ont été écrites en anglais par Engels ou Marx.

1. 24 avril (ancien calendrier) ou 6 mai.
2. Roy voulait lui aussi traduire ce second volume en français. Cf. lettre de Paul Lafargue in *Correspondance Engels-Lafargue*, I, pp. 268-269.
3. Il semble que, quand il écrivit cette phrase, Engels n'avait pas achevé la lecture des manuscrits. Dans le Livre III, le chapitre XLVII traite de ces formes pré-capitalistes.

190. — ENGELS A SORGE

3 juin 1885.

... Le II^e volume du *Capital* va maintenant bientôt paraître, j'attends encore le dernier demi-placard de la préface, où Rodbertus reçoit de nouveau son paquet. Le Livre III avance allègrement, mais ça prendra encore longtemps, ça n'est d'ailleurs pas un mal, il faut d'abord qu'on digère le II^e volume. Le volume II va provoquer une grande déception parce qu'il est purement scientifique et ne contient pas beaucoup de textes d'agitation. Par contre, le III fera de nouveau l'effet d'un coup de tonnerre, parce que c'est là seulement que toute la production capitaliste est traitée dans sa connexité et que toute l'économie politique bourgeoise est flanquée par terre. Mais ça demandera encore de la peine. Depuis le premier de l'an, j'en ai déjà dicté au propre plus de la moitié et j'espère en avoir fini avec ce travail dans quatre mois environ. Mais ensuite vient le travail de rédaction proprement dit, et il n'est pas facile, car les chapitres les plus importants sont dans un assez grand désordre — pour ce qui est de la forme. Toutefois, tout ça se fera, il n'y faut que du temps. Tu comprends qu'il me faut laisser de côté tout le reste jusqu'à ce que j'en ai fini avec ça et que, du coup, je néglige aussi ma correspondance ; quant à écrire des articles, il n'en est pas question. Mais fais-moi plaisir : de ce que je t'ai dit sur le III^e volume, ne fais rien paraître dans le *Sozialist*¹. Ça provoque toujours à Zurich² et ailleurs des embêtements. Ce qui est nécessaire pour le public, je le dis dans la préface du II^e volume...

1. Organe de l'Exécutif national du Parti socialiste d'Amérique du Nord paraissant à New York.

2. A Zurich était publié *Der Sozialdemokrat*, organe du parti social-démocrate allemand, depuis la promulgation des lois anti-socialistes de Bismarck.

191. — ENGELS A BEBEL¹

22 juin 1885.

... Pour l'essentiel, le Livre III du *Capital* est dicté et recopié au propre à partir du manuscrit. D'ici cinq à six semaines, ce premier travail sera à peu près fini. Puis viendra la très difficile rédaction finale, qui exigera beaucoup de travail. Mais c'est brillant, ça éclatera comme la foudre. Du Livre II, j'attends les premiers exemplaires d'un jour à l'autre. Tu en recevras un tout de suite.

1. On trouvera un autre extrait de cette lettre dans MARX-ENGELS : *Sur la littérature et l'art*, p. 257, Éditions sociales.

192. — ENGELS A DANIELSON **

8 août 1885.

J'ai réfléchi à votre proposition d'écrire une préface spéciale pour l'édition russe¹, mais je ne vois pas comment je pourrais le faire d'une façon satisfaisante.

Si vous estimez qu'il vaut mieux ne pas faire allusion du tout à Rodbertus², je proposerais alors que vous supprimiez toute la deuxième partie de la préface. En tant qu'exposé sur la place que l'auteur³ occupe dans l'histoire de la science économique, elle est beaucoup trop incomplète si elle n'est pas justifiée par les conditions particulières dans lesquelles elle a été écrite, c'est-à-dire par les attaques de la clique Rodbertus. Cette clique est extrêmement influente en Allemagne; elle fait beaucoup de bruit et on ne tardera sans doute pas à en entendre parler aussi en Russie. On s'en tire à si bon compte et c'est une façon si commode de résoudre tout le problème, de dire que notre auteur s'est contenté de copier R[odbertus], qu'on répétera sûrement cela partout où notre auteur sera lu et discuté. Mais pour toutes ces questions vous êtes le meilleur juge et je vous laisse donc entièrement le soin de décider, d'autant plus que je n'ai pas la moindre idée de ce que votre censure laisserait passer ou non...

1. Du Livre II.

2. Danielson l'avait suggéré, Rodbertus étant peu connu en Russie.

3. Il s'agit de Marx.

193. — ENGELS A DANIELSON **

13 novembre 1885.

... Je ne doutais pas que le second volume vous procurât le même plaisir qu'à moi. Les développements qu'il contient sont en vérité d'un niveau si élevé que le lecteur vulgaire ne se donnera pas la peine de les approfondir et de les suivre jusqu'au bout. C'est effectivement le cas en Allemagne où toute la science historique, y compris l'économie politique, est tombée si bas qu'elle ne peut guère tomber plus bas. Nos « socialistes de la chaire » n'ont jamais été davantage, sur le plan théorique, que des économistes vulgaires vaguement philanthropiques, et maintenant ils ont baissé jusqu'à ne plus être que de simples apologistes du socialisme d'État de Bismarck. Pour eux, le second volume restera toujours du chinois. C'est un bel exemple de ce que Hegel appelle l'ironie de l'histoire mondiale, que la science historique allemande, par suite de l'accession de l'Allemagne au rang de première puissance européenne, soit de nouveau réduite au même état lamentable que celui auquel la réduisit la dégradation politique la plus profonde de l'Allemagne, après la guerre de Trente Ans. Mais tels sont les faits. C'est pourquoi, la « science » allemande a les yeux braqués sur ce nouveau volume sans être capable de le comprendre; mais une crainte salutaire des conséquences empêche ces gens-là de le critiquer en public; aussi les publications économiques officielles observent-elles un silence prudent à son sujet. Le tome III les obligera pourtant à ouvrir la bouche...

194. — ENGELS A SORGE

29 avril 1886.

... Le manuscrit¹ contient pour une grande part les mêmes remarques que celles que M[arx] avait notées dans son exemplaire pour la troisième édition. D'autres, qui préconisent plus d'ajouts tirés de l'édition française, je ne m'en fais pas une obligation absolue : 1. parce que le travail pour la troisième édition² est bien postérieur, donc pour moi plus décisif ; 2. parce que, pour une traduction en Amérique, en dehors de son ressort, M[arx] préférerait que plus d'un passage difficile soit traduit exactement du texte français qui les édulcore, plutôt qu'inexactement de l'allemand, et que cette considération tombe actuellement. Malgré tout, il m'a fourni maintes indications fort utiles qui seront utilisées en temps voulu pour la quatrième édition allemande. Dès que j'en ai fini, je le renvoie recommandé...

Je pense que l'impression de la traduction anglaise du livre premier du *Capital* va commencer dans quinze jours à trois semaines. Il s'en faut de beaucoup que j'aie terminé la révision des épreuves, mais 300 pages sont prêtes et 100 autres presque prêtes pour l'impression...

1. Pour la traduction américaine du Livre I^{er} du *Capital* qui était alors envisagée, Marx avait procédé à une série de modifications et ajouté quelques passages. Il avait envisagé même, on l'a lu, de prendre pour base de la traduction anglaise, le texte français. C'est de ce manuscrit qu'Engels parle ici.
2. Il s'agit de la 3^e édition allemande parue en 1883.

195. — ENGELS
A KELLEY-WISCHNEWETZKY^{1**}

13 [14] août 1886.

... Un très bon travail consisterait en une série de brochures exposant en langage populaire le contenu du *Capital*. La théorie de la plus-value : n° 1 ; l'histoire des diverses formes de la plus-value (coopération, manufacture, industrie moderne) : n° 2 ; accumulation et histoire de l'accumulation primitive : n° 3 ; le développement de la production de la plus-value dans l'économie (dernier chapitre) : n° 4 ; ce serait particulièrement instructif en Amérique, car on aurait là l'histoire économique de ce pays, depuis l'époque où il était une terre de paysans indépendants jusqu'à celle où il est devenu un centre de l'industrie moderne, et on pourrait compléter avec des données spécifiquement américaines..

1. Florence KELLEY-WISCHNEWETZKY (1860-1932) : membre du parti socialiste des États-Unis. Traductrice de l'ouvrage d'Engels : *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*.

196. — ENGELS A DANIELSON **

19 février 1887.

... Je pense que vous ferez du bon travail en montrant à vos compatriotes comment la théorie de notre auteur s'applique à leurs conditions. Mais peut-être feriez-vous mieux d'attendre, comme vous le dites, jusqu'à ce que l'œuvre soit achevée. Le chapitre sur la rente foncière, bien qu'il ait été écrit avant que Marx eût étudié les conditions économiques russes et bien qu'il n'y fasse pas allusion, vous sera pourtant très nécessaire. On s'attaquera au tome III une fois déblayés d'autres travaux qui se sont accumulés ; à l'exception de trois sections, la plus grande partie est presque prête à aller à l'impression...

Jusqu'à présent aucun compte rendu de l'édition anglaise n'a été publié. Les critiques professionnels ne savent manifestement pas quoi faire de ce livre et ont peur de se brûler les doigts.

197. — ENGELS A SORGE

10 mars 1887.

... La W[ischnewetzky] n'est pas en état de traduire le *Manifeste*. Il n'y en a qu'un qui le puisse, c'est Sam Moore, qui justement y travaille ; j'ai déjà ici la première section, en traduction manuscrite. Mais il faut à ce propos se rappeler qu'aussi bien le *Manifeste* que presque toutes les petites œuvres de Marx et de moi sont actuellement bien trop difficiles à comprendre pour l'Amérique. Les ouvriers de ce pays ne font qu'entrer tout juste dans le mouvement, ils ne sont encore pas tous dégrossis, énormément en retard notamment sur le plan théorique en raison de leur nature et de leur formation anglo-saxonne en général, et américaine en particulier — dans ce cas, il faut procéder en s'appuyant directement sur la pratique et pour ça il faut des ouvrages tout à fait nouveaux. Naguère j'ai déjà conseillé à la W[ischnewetzsky] de présenter sous forme populaire les points principaux du *Capital* dans de petites brochures formant un tout¹. Une fois que les gens seront en quelque sorte sur la bonne voie, le *Manifeste* ne ratera pas son effet ; actuellement, il n'aurait d'effet que sur un petit nombre...

I. Voir ci-dessus, lettre 195.

198. — ENGELS A DANIELSON **

5 janvier 1888.

... Je crains que votre banque foncière pour la noblesse n'en arrive à peu près au même résultat que les banques foncières de Prusse. En Prusse, la noblesse a contracté des emprunts sous prétexte d'améliorer ses domaines, mais en réalité elle a dépensé la majeure partie de cet argent à maintenir son style de vie habituel, à jouer, à se rendre à Berlin et dans les chefs-lieux provinciaux, etc. Car la noblesse considérait que son premier devoir était de vivre conformément à son rang, et il lui semblait que le premier devoir de l'État était de la mettre en mesure d'y parvenir. C'est pourquoi, en dépit de toutes les banques, de toutes les énormes sommes d'argent dont l'État leur a fait cadeau, directement et indirectement, les nobles prussiens sont dans les dettes jusqu'au cou envers les Juifs, et ce n'est pas en élevant les droits d'importation sur les produits agricoles qu'on les sauvera...

Votre banque paysanne paraît ressembler beaucoup aussi aux banques paysannes prussiennes ; et il est presque inconcevable qu'il soit si difficile à certains de voir que toutes les nouvelles sources de crédit ouvertes aux propriétaires fonciers (grands ou petits) doivent avoir nécessairement pour résultat de les asservir aux capitalistes victorieux.

Mes yeux ont encore besoin de *ménagements* *, mais de toutes façons j'espère sous peu, disons le mois prochain, pouvoir reprendre mon travail sur le tome III ; malheureusement, je ne puis encore faire de promesses quant à la date à laquelle je le terminerai.

La traduction anglaise s'est vendue et se vend très bien, ce qui est surprenant pour un livre de cette dimension et de ce niveau ; l'éditeur est enchanté de sa spéculation. Les critiques sont par contre bien au-dessous du bas niveau habituel. Un seul bon article dans l'*Alhenaem* ; les autres se contentent de donner des extraits de la préface ou, s'ils tentent d'aborder le livre lui-même, sont d'une indigence inexprimable. La théorie à la mode en ce moment est celle de Stanley Jevons ¹, selon laquelle la valeur est déterminée par l'*utilité*, autrement dit, valeur d'échange

= valeur d'usage, et d'autre part par les limites de l'offre (c'est-à-dire le coût de production), ce qui est tout bonnement une façon confuse et détournée de dire que la valeur est déterminée par l'offre et la demande. Partout l'économie vulgaire ! Le deuxième grand organe littéraire ici, l'*Academy*, n'a encore rien dit.

La vente de l'édition allemande des tomes I et II marche très bien. Il y a eu beaucoup d'articles écrits sur le livre et sur ses théories, un extrait ou plutôt une reproduction indépendante dans les *Doctrines économiques de Karl M[arx]* par K[arl] Kautsky : pas mauvais, mais pas toujours tout à fait exact ; je vous l'enverrai. Et puis un misérable Juif apostat, Georg Adler ², privat-docent à Breslau, a écrit un gros livre dont j'ai oublié le titre pour prouver que M[arx] avait tort, mais c'est simplement un pamphlet grossier et ridicule au moyen duquel l'auteur veut attirer l'attention (l'attention du ministère et de la bourgeoisie) sur lui-même et sur son importance. J'ai demandé à tous mes amis de ne pas y prêter attention. Voilà comment sont les choses : toutes les fois qu'un type misérable et incapable veut se « faire de la réclame * », il attaque notre auteur...

1. Stanley JEVONS : philosophe et économiste anglais (1835-1882).

2. Georg ADLER : économiste allemand, réformiste (1863-1908).

199. — ENGELS A SCHMIDT

8 octobre 1888.

... Je suis très désireux de lire votre étude¹. A part vous, Lexis² a tenté de résoudre cette question, sur laquelle je suis dans l'obligation de revenir dans la préface du Livre III du *Capital*. Le fait que vous-même, au cours de vos travaux, ayez fini par aboutir au point de vue de Marx ne me surprend nullement ; je crois qu'il en va ainsi pour quiconque aborde la question sans préjugés et en profondeur. Tant de professeurs n'ont-ils pas aujourd'hui encore bien du mal — avec l'habitude qu'ils ont prise de piller Marx — à repousser ses conclusions à une distance relativement respectable, conclusions qui vont nécessairement de pair avec les découvertes qu'ils se sont appropriées, tandis que d'autres, comme le prouve l'extrait de votre Thucydide³ que vous citez, en viennent à de pures et simples puérités, à seule fin de répondre quelque chose ?

Si mes yeux tiennent ce que j'espère — ma tournée en Amérique⁴ m'a fait un bien immense —, le Livre III sera cet hiver prêt pour l'impression et d'ici un an éclatera comme une bombe au milieu de cette compagnie. J'ai interrompu ou repoussé tous autres travaux pour en finir enfin, les doigts m'en démangent fort. La plus grande partie est presque prête, mais deux à trois sections sur sept ont besoin d'être beaucoup retravaillées, surtout la première, dont il existe deux versions.

L'Amérique m'a beaucoup intéressé ; il faut en effet avoir vu de ses propres yeux ce pays, dont l'histoire ne remonte pas avant la production marchande et qui est la terre promise de la production capitaliste. Les représentations que nous en avons d'habitude sont aussi fausses que l'idée que se fait de la France un écolier allemand...

1. Engels fait allusion à l'étude de Conrad SCHMIDT : *Die Durchschnitts Profitrate auf Grundlage des Marx'schen Wertgesetzes* [Le taux moyen de profit sur la base de la loi de la valeur de Marx], Stuttgart, 1889, à laquelle Schmidt travaillait à ce moment-là. Conrad SCHMIDT : social-démocrate néokantien, cofondateur de la revue révisionniste *Sozialistische Monatshefte* (1865-1932).

2. Wilhelm LEXIS : économiste allemand, auteur d'une théorie objective de la valeur (1837-1914).

3. Marx et Engels avaient surnommé ironiquement Wilhelm Roscher, le Thucydide allemand.

4. Engels est allé en Amérique en août 1888. Cf. *Correspondance Engels-Lafargue*, Éditions Sociales, II, p. 164.

200. — ENGELS A DANIELSON **

15 octobre 1888.

Je n'ai pu répondre à vos aimables lettres du 8/20 janvier et du 3/15 juin (ainsi qu'à un grand nombre d'autres lettres) par suite, d'abord, d'une faiblesse de mes yeux qui m'a mis dans l'incapacité de travailler à mon bureau plus de deux heures par jour, et m'a ainsi forcé à négliger complètement mon travail et ma correspondance, et ensuite à cause d'un voyage en Amérique en août et septembre dont je viens seulement de rentrer. Mes yeux vont mieux, mais, comme je vais maintenant prendre en mains le volume III pour le terminer, il me faut encore prendre garde de ne pas les surmener et il faut donc que mes amis m'excusent si mes lettres ne sont ni très longues, ni très fréquentes.

Les observations de votre première lettre sur le rapport entre le taux de la plus-value et le taux du profit sont fort intéressantes et sans nul doute de grande valeur pour le regroupement des statistiques ; mais ce n'est pas de cette façon que notre auteur¹ aborde le problème. Vous supposez dans votre formule que chaque industriel conserve toute la plus-value qu'il s'approprie en premier lieu. Or, si l'on admettait cette supposition, le capital marchand et le capital bancaire seraient impossibles parce que marchands et banquiers ne feraient aucun bénéfice. Le profit d'un industriel ne peut donc représenter toute la plus-value qu'il a extorquée à ses ouvriers.

D'autre part, votre formule servirait **peut-être** à calculer approximativement la composition de capitaux différents dans des industries différentes, sur la base d'un taux de profit commun et égal. Je dis **peut-être**, parce que je n'ai pas en ce moment de matériaux sous la main qui me permettent de vérifier la formule théorique que vous avez établie.

Vous vous demandez pourquoi l'économie politique est en Angleterre dans un état si pitoyable. C'est la même chose partout ; même l'économie classique, que dis-je ? même les plus vulgaires camelots du libre-échange sont considérés avec mépris par les êtres « supérieurs » encore plus vulgaires qui remplissent les

1. Karl Marx.

chaires universitaires d'économie. C'est la faute de notre auteur dans une large mesure ; il a appris aux gens à voir les conséquences dangereuses de l'économie classique ; ils trouvent que **pas de science** du tout, dans ce domaine tout au moins, est la façon la plus sûre de s'en tirer. Et ils ont si bien réussi à aveugler les philistins ordinaires qu'il y a à présent quatre personnes à Londres — qui se disent « socialistes » — et qui prétendent avoir complètement réfuté notre auteur en opposant à sa théorie celle de... Stanley Jevons !...

J'ai lu avec grand intérêt vos observations physiologiques sur l'épuisement provoqué par la prolongation du temps de travail et sur la quantité d'énergie potentielle nécessaire, sous forme de nourriture, pour compenser cet épuisement. Sur l'affirmation de Ranke² que vous citez, il me faut faire une petite réserve : si les 1 000 000 de kilogrammètres de nourriture remplacent simplement la quantité de chaleur et de travail mécanique effectué, ils seront tout de même insuffisants, car ils ne compenseront pas l'usure des muscles et des nerfs ; pour cela, il faut non seulement une nourriture productrice de chaleur, mais aussi de l'**albumine**, qui ne peut pas se mesurer seulement en kilogrammètres, car le corps animal est incapable de l'élaborer à partir des éléments.

Je ne connais pas les deux livres d'Ed[ward] Young et Phil[ips] Bevan³, mais il doit y avoir une erreur dans l'affirmation selon laquelle les fileurs et tisseurs de l'industrie cotonnière en Amérique reçoivent de 90 à 120 dollars par an. Cela représente 2 dollars par semaine, soit 8 shillings, mais cela fait en réalité, en pouvoir d'achat, moins de 5 shillings en Angleterre. D'après tout ce que j'ai entendu, les salaires des fileurs et des tisseurs en Amérique sont normalement plus élevés, mais en réalité, ils équivalent simplement aux salaires pratiqués en Angleterre, ce qui ferait environ 5 ou 6 dollars par semaine et correspondrait à 12 ou 16 shillings en Angleterre. Rappelez-vous que les fileurs et les tisseurs sont maintenant tous des femmes ou de jeunes garçons de 15 à 18 ans. Quant à l'affirmation de Kautsky, il a commis l'erreur de traiter les dollars comme si c'étaient des livres sterling ; pour les réduire en marks, il a multiplié par 20 au lieu de multiplier par 5, obtenant ainsi le quadruple du montant exact. Les chiffres du recensement (*Compendium du dixième recensement aux États-Unis*, 1880, Washington, 1883, page 1124, données spécifiques de l'industrie du coton) sont :

2. Leopold von RANKE : célèbre historien allemand (1795-1886).

3. Philips BEVAN : économiste anglais de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Ouvriers et cadres	174 659
à déduire : employés, directeurs, etc.	2 115
	<hr/> 172 544 ouvriers
Hommes (au-dessus de 16 ans)	59 685
Garçons (au-dessous de 16 ans)	15 107
Femmes (au-dessus de 15 ans)	84 539
Filles (au-dessous de 15 ans)	13 213
	<hr/> 172 544

Total des salaires : 42 040 510 dollars

soit 243,06 dollars par tête et par an, ce qui concorde avec mon évaluation précédente, puisque ce que les hommes gagnent en plus est compensé par ce que les filles et les garçons gagnent en moins.

Pour vous montrer dans quel abîme la science économique est tombée, Lujo Brentano¹ a publié un cours sur *L'Économie nationale classique* (Leipzig, 1888) dans lequel il proclame : « L'économie générale ou théorique ne vaut rien, mais l'économie spéciale ou pratique est tout. Comme dans les sciences de la nature (!), nous devons nous limiter à la **description** des faits ; et de telles descriptions sont d'une valeur infiniment plus grande que toutes les déductions a priori. » « Comme dans les sciences de la nature » ! cela est **impayable** au siècle de Darwin, de Mayer, de Joule, de Clausius, de l'évolution et de la transformation de l'énergie !...

1. LUJO BRENTANO : « Socialiste de la chaire », professeur allemand d'économie politique. A attaqué Marx dans l'organe de l'Association des industriels allemands (1884-1931).

201. — ENGELS A KAUTSKY

28 janvier 1889.

Aujourd'hui, j'ai une proposition à te faire, qui a l'approbation d'Ede, de Gina et de Tussy¹.

Je prévois que, dans le meilleur des cas, je serai obligé de ménager mes yeux très longtemps encore, pour me rétablir. Ce qui exclut, au moins pour plusieurs années, la possibilité de dicter moi-même à quelqu'un le manuscrit du Livre IV du *Capital*².

D'autre part, il me faut songer à ce que non seulement ce manuscrit de Marx, mais les autres aussi demeurent utilisables même si je ne suis pas là. Ceci n'est possible que si j'initie à cette écriture hiéroglyphique d'autres personnes, qui, en cas de nécessité, pourraient prendre ma place, et en tout cas puissent entre temps m'aider dans le travail d'édition. Et pour ça, je ne peux employer que toi et Ede. Je propose donc pour commencer, que nous fassions ça tous les trois.

Or le Livre IV est la première chose à entreprendre et, pour ça, Ede est trop pris par la rédaction du *Sozialdemokrat*³ et par les nombreuses réunions et intrigues qu'entraîne le shop [boulot] ici. Tandis que toi, tu as assez de temps libre pour pouvoir, après quelques leçons et un peu de pratique, avec l'aide de ta femme, traduire en un manuscrit lisible, et même s'il y faut deux ans, les 750 pages environ de l'original (dont vraisemblablement un bon morceau sautera, parce que contenu dans le Livre III). Une fois que tu seras en mesure de lire à peu près l'écriture de Marx, tu pourras dicter à ta femme et alors ça ira vite...

Ede lui aussi brûle d'envie d'être initié à ces hiéroglyphes ; j'ai déjà d'autres manuscrits pour lui et je lui donnerai aussi quelques leçons, mais je lui ai dit, naturellement, que je ne pouvais payer qu'une seule personne et il est tout à fait d'accord. Il s'agit dans cette affaire en fin de compte de faire aussi plus

tard — peut-être ce ne sera pas possible de mon vivant — des éditions complètes des écrits de Marx et des miens, et c'est justement pour ça que je voudrais sur ce point prendre les dispositions nécessaires. J'ai mentionné ce point à Tussy aussi et, de sa part, nous pouvons nous attendre à toute l'aide possible. Dès que je vous aurai amenés tous les deux au point où vous pourrez bien lire l'écriture de Marx, j'aurai sur le cœur un grand souci de moins et je pourrai tout ce temps ménager mes yeux sans négliger un devoir essentiel, car alors, pour deux personnes au moins, ces manuscrits cesseront d'être du chinois.

Jusqu'ici, excepté Lenchen⁴, seuls les Ede et les Aveling sont informés de mon projet et, si tu l'acceptes, personne à part vous n'a besoin de connaître les détails de l'affaire. Pour Louise⁵, il y aura là peut-être également une activité qui lui conviendra.

Réfléchissez donc à la chose et si vous acceptez, alors, dès que possible, vous venez...

1. Eduard Bernstein, Gina [Regina] sa femme et Tussy [Eléonor], fille cadette de Marx, qui épousera Edward Aveling en 1891.

2. Il s'agit des *Théories sur la plus-value* de Marx.

3. Eduard Bernstein a été le rédacteur en chef du journal des socialistes allemands qui, pendant la période de répression bismarckienne, parut d'abord à Zurich, puis à Londres.

4. Hélène DEMUTH : au service de la famille Marx, dont elle était l'amie, vécut dans la maison d'Engels après la mort de Marx (1823-1890).

5. Louise Kautsky, femme de Karl Kautsky.

4 juillet 1889.

... Le troisième volume reste en friche depuis trois mois à la suite de diverses circonstances inéluctables¹ et, comme l'été est toujours une période de grande oisiveté, je crains de ne pouvoir y travailler beaucoup jusqu'à septembre ou octobre. La section sur les banques et le crédit présente des difficultés considérables. Les principes directeurs sont énoncés assez clairement, mais tout le contexte est tel qu'il présuppose un lecteur très au courant des principaux ouvrages écrits sur ce sujet, tels que ceux de Tooke et Fullarton, et, comme ce n'est pas le cas généralement, il faudra beaucoup de notes explicatives, etc.²

La dernière section « sur la rente foncière » ne demandera, pour autant qu'il me souviendra, qu'une révision formelle, de sorte que, la section sur la banque et le crédit une fois terminées (c'est-à-dire le tiers de l'ensemble), le dernier tiers (la rente et les différentes catégories de revenus) ne prendra pas trop de temps. Mais comme ce volume final est une œuvre tellement splendide et parfaitement inattaquable, j'ai estimé de mon devoir de le publier dans une forme qui en fasse ressortir toute l'argumentation en toute clarté et avec beaucoup de relief. Et, étant donné l'état de ce manuscrit (simplement une première ébauche, souvent interrompue et laissée inachevée), ce n'est pas tellement facile...

1. Engels est à ce moment-là très occupé par la préparation du Congrès international de Paris. (Cf. *Correspondance Engels-Lafargue*, t. II, pp. 226-304.)

2. Sur l'état des manuscrits de Marx, on trouve d'autres renseignements dans les lettres d'Engels à Danielson (23 avril 1885 et 9 novembre 1886), à Becker (22 mai 1883 et 20 juin 1884), à Bebel (lettre du 6 novembre 1892). Ces lettres ne figurent pas dans le présent volume.

15 septembre 1889.

... A cause de ce maudit congrès¹, depuis février je n'ai rien pu faire sur le III^{ème} tome et, de surcroît, il m'arrive à présent qu'une quatrième édition du premier livre est nécessaire et que je dois commencer par là. Ce n'est pas un très gros travail, mais quand on n'est autorisé à travailler que trois heures par jour à son bureau, la chose traîne pas mal en longueur. Et puis voici qu'approchent les deux mois de nuit et brouillard éternels...

Tes articles sur les mineurs de Thuringe² sont la meilleure chose que tu aies encore écrite : une véritable étude et qui épuise les points décisifs, et fondée sur la simple élucidation de faits et non orientée, comme dans l'histoire de la population et celle de la famille primitive, vers la confirmation d'une opinion préconçue. C'est pourquoi elle aboutit à un résultat concret. L'étude éclaircit une portion essentielle de l'histoire allemande, il y a bien çà et là quelques trous dans la chaîne du développement, mais ce n'est pas capital. C'est seulement en la lisant que j'ai compris clairement (ce que je n'avais vu que de manière floue et imprécise en lisant Soetbeer³) à quel point la production d'or et d'argent de l'Allemagne (et de la Hongrie, dont les métaux précieux parvenaient aux pays de l'Occident par l'intermédiaire de l'Allemagne) a été le dernier élément moteur qui, de 1470 à 1530, a placé l'Allemagne, économiquement, à la tête de l'Europe et partant en a fait le centre de la première révolution bourgeoise sous le masque religieux, ce qu'on a appelé la réforme. Le **dernier** élément, en ce sens qu'il a provoqué un développement relativement élevé des corporations et du commerce intermédiaire ce qui a donné la primauté à l'Allemagne par rapport à l'Italie, la France, l'Angleterre...

1. Congrès ouvrier international qui s'est tenu à Paris en juillet 1889 et à la préparation duquel Engels prit une grande part.

2. Série d'articles parus dans la *Neue Zeit* (1889) : « Die Bergarbeiter und der Bauernkrieg, vornehmlich in Thüringen » [Les mineurs et la guerre des paysans, en Thuringe spécialement].

3. Voir ci-dessus, note 2 de la lettre 167.

204. — ENGELS A SCHMIDT¹

27 octobre 1890.

Je consacre ma première heure de liberté à vous répondre. Je crois que vous ferez bien d'accepter le poste de Zurich. Vous pourrez toujours y apprendre beaucoup de choses au point de vue économique, surtout si vous gardez présent à l'esprit que Zurich n'est jamais qu'un marché monétaire et de spéculation de troisième ordre et, en conséquence, que les impressions que l'on y a sont affaiblies ou même falsifiées consciemment pour avoir été réfractées deux ou trois fois. Mais vous y ferez connaissance pratiquement avec le mécanisme et vous serez obligés de suivre les cours de bourse de première main de Londres, New York, Paris, Berlin, Vienne et du coup le marché mondial s'éclairera pour vous, sous l'aspect du marché monétaire et du marché des valeurs, qui en sont le reflet. Il en va des reflets économiques, politiques et autres tout comme des reflets dans l'œil humain, ils traversent une lentille convexe et par conséquent prennent forme à l'envers, les pieds en l'air. La seule différence est qu'il manque un système nerveux qui les remette sur leurs pieds dans la représentation qu'on en a. L'homme du marché mondial ne voit les fluctuations de l'industrie et du marché mondial que sous la forme du reflet inversé du marché monétaire et du marché des valeurs et alors l'effet devient la cause, dans son esprit. Cela, je l'ai déjà vu à Manchester dans les années 40 : pour comprendre la marche de l'industrie, avec ses maxima et minima périodiques, les cours de la bourse de Londres étaient absolument inutilisables parce que ces messieurs voulaient tout expliquer par les crises du marché de l'argent, qui n'étaient pourtant elles-mêmes, la plupart du temps, que des symptômes. Il s'agissait alors de démontrer que la naissance des crises industrielles n'avait rien à voir avec une surproduction temporaire et la chose avait donc en outre un caractère tendancieux, qui incitait à la falsification. Aujourd'hui, cet élément disparaît — pour nous au moins, une fois pour toutes — et en outre c'est un fait que le marché de l'argent peut avoir aussi ses propres crises, pour lesquelles des perturbations se produisant directement dans

l'industrie ne jouent qu'un rôle subordonné ou ne jouent même aucun rôle ; dans ce domaine, il reste encore beaucoup de choses à établir et à étudier, en particulier aussi en ce qui concerne l'histoire des vingt dernières années.

Où il y a division du travail à l'échelle sociale, il y a aussi indépendance des travaux partiels les uns par rapport aux autres. La production est le facteur décisif, en dernière instance. Mais en même temps que le commerce des produits devient indépendant de la production proprement dite, il obéit à son propre mouvement, que domine certes, en gros, le processus de production mais qui, dans le détail, et à l'intérieur de cette dépendance générale, n'en obéit pas moins à ses propres lois qui ont leur origine dans la nature de ce facteur nouveau. Il possède ses propres phases et réagit de son côté sur le processus de production. La découverte de l'Amérique était due à la soif d'or qui avait déjà poussé auparavant les Portugais vers l'Afrique (cf. SOETBEER : *La Production des métaux précieux*)², parce que l'industrie européenne, si puissamment développée au xiv^e et xv^e siècles, et le commerce correspondant, exigeaient de nouveaux moyens d'échange que l'Allemagne — le grand pays producteur d'argent [métal] de 1450 à 1550 — ne pouvait livrer. La conquête de l'Inde par les Portugais, les Hollandais, les Anglais de 1500 à 1800 avait pour but les importations en provenance de l'Inde, personne ne pensait à des exportations vers ce pays. Et pourtant quelle action colossale en retour ont eue sur l'industrie ces découvertes et ces conquêtes, nées des seuls intérêts commerciaux — ce sont les besoins de l'exportation en direction de ces pays qui ont créé et développé la grande industrie.

Il en est de même du marché des valeurs. En même temps que le commerce des valeurs se détache du commerce des marchandises, le commerce de l'argent — sous certaines conditions posées par la production et le commerce des marchandises et à l'intérieur de ces limites — a sa propre évolution, obéit à des lois particulières, définies par sa propre nature, et connaît des phases particulières. S'il s'y ajoute encore qu'au cours de cette évolution nouvelle le commerce de l'argent s'élargit en commerce des titres, que ces titres ne sont pas seulement des bons d'État mais aussi des actions de sociétés industrielles et de transport, qu'en somme le commerce de l'argent acquiert un pouvoir direct sur une partie de la production (laquelle en gros le domine), on comprend que l'action en retour du commerce de l'argent sur la production devient encore plus forte et plus compliquée. Ceux qui font commerce de l'argent sont propriétaires des chemins de fer, des mines, des usines sidérurgiques, etc. Ces moyens de

1. Publiée pour la première fois dans la *Leipziger Volkszeitung*, le 26 octobre 1895.

2. Voir note 2, lettre 167.

production acquièrent un double visage : leur exploitation doit se conformer tantôt aux intérêts de la production directe, mais tantôt aussi aux besoins des actionnaires dans la mesure où ce sont des banquiers. Voici l'exemple le plus frappant : l'exploitation des chemins de fer de l'Amérique du Nord dépend totalement des opérations boursières que font à tel moment Jay Gould, Vanderbilt, etc., lesquelles opérations sont parfaitement étrangères aux chemins de fer en particulier et à ce qui leur est utile en tant que moyen de communication. Ici même, en Angleterre, nous avons vu, durant des dizaines d'années, différentes sociétés de chemins de fer lutter entre elles pour la possession de régions où elles touchaient l'une à l'autre ; au cours de ces luttes, des sommes énormes étaient dépensées, non dans l'intérêt de la production et du transport, mais uniquement à cause d'une rivalité qui, la plupart du temps, n'avait d'autre but que de permettre des opérations boursières de la part des banquiers possédant les actions.

Par ces quelques indications sur ma conception des rapports de la production avec le commerce des marchandises et de celles-ci avec le commerce de l'argent, j'ai au fond déjà répondu du même coup à vos questions concernant le « matérialisme historique » en général. C'est du point de vue de la division du travail que la chose se conçoit le plus facilement. La société crée certaines fonctions communes dont elle ne peut se dispenser. Les gens qui y sont nommés constituent une nouvelle branche de la division du travail **au sein de la société**. Ils acquièrent ainsi des intérêts particuliers, envers leurs mandataires également, ils se rendent indépendants à leur égard, et... voilà l'État. Et les choses vont évoluer comme pour le commerce des marchandises et, plus tard, le commerce de l'argent : la nouvelle force indépendante doit bien suivre dans l'ensemble le mouvement de la production, mais, en vertu de l'indépendance relative qui lui est inhérente, c'est-à-dire qui lui a été conférée et qui continue à se développer progressivement, elle réagit aussi à son tour sur les conditions et la marche de la production. Il y a action réciproque de deux forces inégales, du mouvement économique d'un côté, et, de l'autre, de la nouvelle puissance politique qui aspire à la plus grande indépendance possible et qui, une fois constituée, est douée, elle aussi, d'un mouvement propre ; le mouvement économique s'impose bien en gros, mais il est obligé, lui aussi, de subir le contre-coup du mouvement politique qu'il a constitué lui-même et qui est doué d'une indépendance relative, le contre-coup du mouvement du pouvoir d'État d'un côté, de l'autre, de l'opposition qui s'est formée en même temps que lui. De même que, sur le marché de l'argent, le mouvement du marché industriel se reflète en gros, et sous les réserves indiquées plus haut, et naturellement à l'envers, de

même, dans la lutte entre le gouvernement et l'opposition, se reflète la lutte des classes qui existaient et se combattaient déjà auparavant, mais elle se reflète également à l'envers, non plus directement, mais indirectement, non pas comme une lutte de classes, mais comme une lutte pour des principes politiques, et tellement à l'envers qu'il a fallu des millénaires pour que nous en découvriions le mystère.

La répercussion du pouvoir de l'État sur le développement économique peut être de trois sortes : elle peut agir dans la même direction, alors tout marche plus vite, elle peut agir en sens inverse du développement économique, et de nos jours, chez tous les grands peuples, elle fait alors fiasco à la longue, ou encore, elle peut fermer au développement économique certaines voies et lui en prescrire d'autres, — ce cas se ramenant finalement à l'un des deux précédents. Mais il est clair que dans les deuxième et troisième cas, le pouvoir politique peut causer un grand dommage au développement économique et produire un gaspillage massif de force et de matière.

A cela s'ajoute encore le cas de la conquête et de la destruction brutale de ressources économiques où, dans certaines circonstances, tout un développement économique local et national a pu jadis disparaître. Aujourd'hui, ce cas a le plus souvent des effets contraires, du moins chez les grands peuples : du point de vue économique, politique et moral, le vaincu gagne, à la longue, parfois plus que le vainqueur.

Il en va de même du droit : dès que la nouvelle division du travail devient nécessaire et crée les juristes professionnels, s'ouvre à son tour un domaine nouveau, indépendant qui, tout en étant dépendant d'une façon générale de la production et du commerce, n'en possède pas moins, lui aussi, une capacité particulière de réagir sur ces domaines. Dans un État moderne, il faut non seulement que le droit corresponde à la situation économique générale et soit son expression, mais qu'il possède aussi **sa cohérence interne** et ne porte pas en lui sa condamnation du fait de ses contradictions internes. Et le prix de cette création, c'est que la fidélité du reflet des rapports économiques s'évanouit de plus en plus. Et cela d'autant plus qu'il arrive plus rarement qu'un code soit l'expression brutale, intransigeante, authentique de la domination d'une classe : la chose elle-même n'irait-elle pas à l'encontre de la « notion de droit » ? La notion de droit pure, conséquente, de la bourgeoisie révolutionnaire de 1792 à 1796 est déjà faussée, comme nous le savons, en de nombreux endroits dans le code Napoléon, et, pour autant qu'elle s'y incarne, elle est obligée de subir journalièrement toutes sortes d'atténuations, par suite de la puissance croissante du prolétariat. Ce qui n'empêche pas le code Napoléon d'être le code qui sert de base à toutes les codifications nouvelles dans toutes les

parties du monde. C'est ainsi que le « développement du droit » ne consiste en grande partie qu'à essayer tout d'abord d'éliminer les contradictions, résultant de la traduction directe de rapports économiques en principes juridiques, en tentant d'établir un système juridique harmonieux, pour constater ensuite que l'influence et la pression du développement économique ultérieur ne cessent de faire éclater ce système et l'impliquent dans de nouvelles contradictions (je ne parle ici, pour commencer, que du droit civil).

Le reflet des rapports économiques sous forme de principes juridiques a nécessairement aussi pour résultat de mettre les choses la tête en bas : cela se produit, sans que ceux qui agissent en aient conscience ; le juriste s'imagine qu'il opère par propositions *a priori*, alors que ce ne sont pourtant que des reflets économiques — et c'est pourquoi tout est mis la tête en bas. Et le fait que ce renversement qui, tant qu'on ne le reconnaît pas, constitue ce que nous appelons un **point de vue idéologique**, réagit à son tour sur la base économique et peut la modifier, dans certaines limites, me paraît être l'évidence même. La base du droit successoral, en supposant l'égalité du stade de développement de la famille, est une base économique. Néanmoins, il sera difficile de démontrer qu'en Angleterre, par exemple, la liberté absolue de tester, et en France sa grande limitation, n'ont, dans toutes leurs particularités, que des causes économiques. Mais, toutes deux réagissent de manière très importante sur l'économie, parce qu'elles influencent la répartition de la fortune.

En ce qui concerne les domaines idéologiques qui planent plus haut encore dans les airs : la religion, la philosophie, etc., celles-ci sont composées d'un reliquat — remontant à la préhistoire et que la période historique a trouvé et recueilli — de... ce que nous appellerions aujourd'hui : imbécillité. A la base de ces diverses représentations fausses de la nature, de la nature de l'homme lui-même, des esprits, des puissances magiques, etc., il n'y a le plus souvent qu'un élément économique négatif ; le faible développement économique de la période préhistorique a comme complément, mais aussi ça et là pour condition et même pour cause, les représentations fausses de la nature. Et bien que le besoin économique ait été le ressort principal du progrès dans la connaissance de la nature et qu'il le soit devenu de plus en plus, ce n'en serait pas moins du pédantisme de vouloir chercher des causes économiques à toutes ces absurdités primitives. L'histoire des sciences est l'histoire de l'élimination progressive de ces absurdités, ou bien encore leur remplacement par une imbécillité nouvelle, mais de moins en moins absurde. Les gens qui s'en chargent font partie à leur tour de sphères particulières de la division du travail et ils s'imaginent qu'ils travaillent sur un terrain indépendant. Et, dans la mesure où ils constituent un

groupe indépendant au sein de la division sociale du travail, leurs productions, y compris leurs erreurs, réagissent sur tout le développement social, même sur le développement économique. Mais, avec tout cela, ils n'en sont pas moins eux-mêmes à leur tour sous l'influence dominante du développement économique. C'est en philosophie, par exemple, qu'on peut le plus facilement le prouver pour la période bourgeoise. Hobbes fut le premier matérialiste moderne (dans le sens du XVIII^e siècle), mais il fut un partisan de l'absolutisme à l'époque où la monarchie absolue florissait dans toute l'Europe et engageait en Angleterre la lutte contre le peuple. Locke a été, en religion comme en politique, le fils du compromis de classe de 1688. Les déistes anglais et leurs successeurs plus conséquents, les matérialistes français, furent les philosophes authentiques de la bourgeoisie ; les Français furent même ceux de la révolution bourgeoise. Dans la philosophie allemande qui va de Kant à Hegel, on voit passer le philistin allemand, de façon tantôt positive, tantôt négative. Mais, en tant que domaine déterminé de la division du travail, la philosophie de chaque époque suppose une somme déterminée d'idées qui lui ont été transmises par les penseurs qui l'ont précédée et dont elle part. Et c'est pourquoi il arrive que des pays économiquement retardataires peuvent pourtant tenir le premier violon en philosophie : la France du XVIII^e siècle par rapport à l'Angleterre dont la philosophie servait de base aux Français, et plus tard l'Allemagne par rapport à l'une et à l'autre. Mais, en France comme en Allemagne, la philosophie, tout comme l'épanouissement littéraire général de cette époque, fut, elle aussi, le résultat d'un essor économique. La suprématie finale du développement économique, dans ces domaines également, est pour moi chose assurée, mais elle se produit dans le cadre de conditions que le secteur en question prescrit lui-même : en philosophie, par exemple, par l'effet d'influences économiques (qui n'agissent le plus souvent à leur tour que sous leur déguisement politique, etc.) sur la matière philosophique existante, transmise par les prédécesseurs. L'économie ne crée ici rien *ex novo* [de neuf], mais elle détermine le type de modification et de développement de la matière intellectuelle existante, et encore elle fait cela le plus souvent indirectement : ce sont les reflets politiques, juridiques et moraux qui exercent la plus grande action directe sur la philosophie.

Sur la religion, j'ai dit l'indispensable dans mon dernier chapitre sur Feuerbach.

Donc, lorsque Barth³ prétend que nous aurions nié toute

3. Paul BARTH : *Die Geschichtsphilosophie Hegel's und der Hegelianer bis auf Marx und Hartmann* [La philosophie de l'histoire de Hegel et des hégéliens jusqu'à Marx et Hartmann].

réaction des reflets politiques, etc., du mouvement économique sur ce mouvement même, il ne fait que se battre contre des moulins à vent. Il n'a qu'à regarder *Le 18 Brumaire* de Marx où il est presque uniquement question du rôle **particulier** joué par les luttes et événements politiques, naturellement dans la limite de leur dépendance **générale** des conditions économiques. Ou dans *Le Capital*, par exemple la section sur la journée de travail, où la législation, qui est bien un acte politique, a une action si profonde. Ou encore, le chapitre sur l'histoire de la bourgeoisie (le 24^e chapitre). Ou encore, pourquoi luttons-nous donc pour la dictature politique du prolétariat si le pouvoir politique est économiquement impuissant ? La violence (c'est-à-dire le pouvoir d'État) est, elle aussi, une puissance économique !

Mais je n'ai pas maintenant le temps de faire la critique de ce livre. Il faut d'abord que je sorte le Livre III⁴ et d'ailleurs je crois que Bernstein, par exemple, pourrait très bien faire la chose.

Ce qui manque à tous ces Messieurs, c'est la dialectique. Ils ne voient toujours ici que la cause, là, que l'effet. Que c'est une abstraction vide, que dans le monde réel pareils antagonismes polaires métaphysiques n'existent que dans les crises, mais que tout le grand déroulement des choses se produit sous la forme d'action et de réaction de forces, très inégales sans doute — dont le mouvement économique est de beaucoup la force la plus puissante, la plus originelle, la plus décisive — qu'il n'y a rien ici d'absolu que tout est relatif, tout cela, que voulez-vous, ils ne le voient pas ; pour eux, Hegel n'a pas existé...

4. Du *Capital*.

205. — ENGELS A SORGE¹

4 mars 1891.

... J'ai actuellement à terminer trois brochures : une nouvelle impression de 1^o *La Guerre civile en France*, l'adresse du Conseil Général au sujet de la Commune. Je la fais réimprimer après l'avoir **revue**, et avec les deux appels du Conseil général sur la guerre franco-allemande, qui sont aujourd'hui plus actuels que jamais. Ensuite, une introduction² de moi. 2^o *Travail salarié et capital*, de Marx, qu'il me faut élever à la hauteur du *Capital*, parce que, sans cela, la brochure sèmerait la confusion dans les milieux ouvriers — en raison des formulations encore imparfaites (par exemple vente du travail pour vente de la force de travail, etc.) — ce qui rend aussi une introduction³ nécessaire. 3. *Développement du socialisme*⁴ de moi, ce texte devant simplement être rendu, si possible, un peu plus accessible...

1. On trouvera la traduction d'un autre extrait de la même lettre dans *Critique du programme de Gotha*, Éditions sociales, p. 68.

2. Cf. Éditions sociales, p. 291.

3. Éditions sociales, 1960, pp. 7-18.

4. Début du titre allemand de *Socialisme utopique et socialisme scientifique*.

206. — ENGELS A KAUTSKY

17 mars 1891.

... et puis *Travail salarié et capital* est encore écrit dans la terminologie d'avant la plus-value et aujourd'hui il est impossible de laisser les choses ainsi pour une brochure de propagande tirée à 10 000 exemplaires. Il me faut donc la traduire en langage actuel et la faire précéder d'une justification...

207. — ENGELS A OPPENHEIM¹

24 mars 1891.

... Vous effleurez quelques sujets difficiles qu'on ne saurait épuiser — il s'en faut — dans une brève lettre. Cela constituerait un progrès, à n'en pas douter, si les associations ouvrières pouvaient discuter directement et au nom de tous avec le patron d'un accord de salaire. Ici, en Angleterre, on s'efforce d'y parvenir depuis près de cinquante ans, mais les capitalistes connaissent trop bien leur avantage pour mordre à cet hameçon, autrement que contraints. Dans la grande grève des dockers de 1889 cette mesure a été imposée, auparavant et plus tard aussi, çà et là, pour un temps, mais à la première occasion, ces Messieurs se libèrent de cette « insupportable tyrannie » des syndicats et proclament inadmissible que des tiers, des personnes non qualifiées, s'immiscent dans les rapports patriarcaux qu'ils entretiennent avec leurs ouvriers. C'est la vieille antienne : dans les bonnes années, la demande de travail contraint ces Messieurs à se montrer coulants ; dans les mauvaises, ils exploitent la pléthore de travail pour effacer de nouveau toutes ces concessions. Dans l'ensemble cependant, la résistance des ouvriers augmente avec la croissance de leur organisation au point que la situation générale — la moyenne — s'améliore un peu, qu'aucune crise ne fait retomber les ouvriers de façon durable **au-dessous du** ou même pas **au point zéro**, le point **le plus bas** de la crise précédente. Quant à savoir ce qui se produirait si nous connaissions un jour une longue crise industrielle **générale**, une crise chronique, s'étendant sur cinq ou six ans, c'est difficile à dire.

L'emploi par l'État ou les communes des ouvriers en surnombre et la nationalisation du commerce des produits alimentaires sont des points qu'il convient à mon avis d'aborder sous un angle plus vaste que vous ne le faites dans votre lettre. Il faudrait y inclure non pas le **commerce** seul, mais aussi la **production** des produits alimentaires qu'on peut fabriquer dans le pays même. Car sinon à quoi voulez-vous occuper la main-d'œuvre en excédent ? Si ces ouvriers sont en effet en excédent, c'est

1. Négociant de Prague, frère de Mme Kugelmann.

précisément parce qu'il n'existe pas de débouchés pour leurs produits. Mais nous voilà alors parvenus à l'expropriation des propriétaires fonciers et cela nous mène déjà à une bonne distance du point jusqu'où irait l'État allemand ou autrichien d'aujourd'hui. Et puis nous ne pouvons confier le soin de réaliser de telles mesures ni à l'un ni à l'autre de ces deux États. Comment cela se passe et ce qui en résulte, quand les Junkers sont chargés d'exproprier les Junkers, on peut le constater ici, en Angleterre, où pourtant, au milieu de toutes les formes médiévales, il règne une vie politique bien plus moderne que de part et d'autre de l'Erzgebirge². C'est là justement le point sensible : tant que les classes possédantes tiennent la barre, toute nationalisation ne constitue pas une suppression de l'exploitation, mais simplement un changement de forme de celle-ci ; ceci n'est pas moins vrai dans la République française, américaine ou suisse que dans l'Europe centrale monarchique ou l'Europe orientale despotique. Et pour chasser de la barre les classes possédantes, nous avons besoin d'abord d'une révolution dans les têtes des masses ouvrières, comme il s'en produit une actuellement — avec une lenteur relative, il est vrai, — et pour amener celle-ci nous avons besoin d'un rythme encore plus rapide dans la révolution des méthodes de production, davantage de machines, davantage de licenciements d'ouvriers, davantage de faillites de paysans et de petits-bourgeois, nous avons besoin que les conséquences inévitables de la grande industrie moderne soient plus palpables et plus massives.

Dans la mesure où cette révolution économique se produira plus vite et de façon plus profonde, dans cette mesure s'imposeront aussi nécessairement des décisions qui, apparemment destinées seulement à porter remède à des abus devenus insupportables par leur ampleur même, saperont, par leurs conséquences, les bases du mode de production actuel ; et les masses ouvrières se feront écouter au moyen du suffrage universel. Quant à savoir **quelles** mesures seront les premières, cela dépend de conditions locales et temporaires, sur ce point on ne peut rien dire d'avance et en général. Mais mon point de vue, c'est que des actions réellement libératrices ne seront possibles que lorsque la révolution économique aura fait prendre conscience de leur situation à la grande masse des travailleurs, leur ouvrant ainsi la voie du pouvoir politique. Les autres classes ne peuvent faire que du rapetassage ou du trompe l'œil. Et ce processus d'éclaircissement dans les têtes des ouvriers s'accélère actuellement de

2. *Erzgebirge* ou *Monts métallifères* : massif qui sépare actuellement la République démocratique allemande de la Tchécoslovaquie et qui séparait, en 1891, l'Allemagne de l'Empire austro-hongrois.

jour en jour : dans cinq ou dix ans les différents parlements auront une tout autre allure³.

Le travail sur le Livre III reprendra dès que les maudits petits travaux intermédiaires et ma correspondance sans fin avec tous les pays du monde me laissera du temps. Mais alors je fais ma révolution, je ferme boutique et ne me laisse plus déranger. J'espère en avoir fini cette année, j'en sens des fourmis au bout des doigts et **il faut** que j'en finisse...

3. On voit, par cette remarque, quelle importance Engels attribuait au Parlement.

1^{er} juillet 1891.

... J'ai devant moi vos deux lettres du 5 mars et du 18 juin. Votre travail sur le crédit et le marché monétaire, le mieux, c'est de le laisser inachevé en attendant la parution du tome III. Vous y trouverez beaucoup de choses nouvelles et encore plus de questions non réglées sur le sujet, donc de nouveaux problèmes, à côté de solutions neuves. Dès que l'été sera passé, le Tome III sera mené à terme sans désemparer. Votre second projet, les étapes de transition vers la société communiste, vaut qu'on y réfléchisse, mais je vous conseillerais : *Nonum prematur in annum* [il faut y travailler jusqu'à la neuvième année]¹; c'est le sujet le plus difficile qui soit, car les conditions ne cessent de se modifier. Par exemple, chaque nouveau trust les modifie et, tous les dix ans, les points d'application sont totalement décalés...

1. C'est-à-dire « il faut se garder de rien précipiter ».

29 (31) octobre 1891.

... L'« élevage des millionnaires », comme dit Bismarck, semble en vérité se poursuivre dans votre pays à pas de géant. Les profits que révèlent vos statistiques officielles sont inconnus, de nos jours, dans les usines textiles d'Angleterre, de France ou d'Allemagne. Des profits moyens de 10, 15, au maximum 20 %, et de 25 à 30 % dans des années de prospérité tout à fait exceptionnelles, sont considérés comme **bons**. C'est seulement dans l'enfance de l'industrie moderne que des établissements pourvus des machines les meilleures et les plus récentes, produisant leurs marchandises avec beaucoup moins de main-d'œuvre qu'il n'était à l'époque socialement nécessaire, pouvaient s'assurer de tels taux de profit. A présent, de tels profits ne se font que dans des entreprises qui spéculent heureusement sur de nouvelles inventions, c'est-à-dire dans une entreprise sur cent, la plupart des autres échouant complètement.

Le seul pays où des profits similaires ou approximativement similaires soient de nos jours possibles dans les principales industries, ce sont les États-Unis d'Amérique. Les tarifs protecteurs après la guerre de Sécession et maintenant le Mac Kinley Tariff y ont eu des effets semblables, et les profits doivent être et sont effectivement énormes. Le fait que cet état de choses dépende entièrement de la législation douanière, modifiable d'un jour à l'autre, suffit à empêcher tout vaste investissement de capital **étranger** (vaste par rapport à la quantité de capital intérieur investi) dans ces industries, et ainsi à écarter la principale cause de concurrence et d'abaissement des profits.

La description que vous faites des changements introduits par cette extension de l'industrie moderne dans la vie de la masse du peuple, ainsi que de la ruine de l'industrie domestique pourvoyant à la **consommation directe des producteurs**, ruine qui s'étendra bientôt aussi à l'industrie domestique travaillant pour l'acheteur capitaliste, me rappelle fort le chapitre de notre auteur sur la création du marché intérieur¹ et ce qui s'est passé un peu partout en Europe centrale et occidentale, de 1820 à 1840. Ce changement produit naturellement chez vous des résul-

1. Cf. *Le Capital*, Éditions sociales, Livre I^{er}, t. III, pp. 189-191.

tats jusqu'à un certain point différents. Le paysan propriétaire de France et d'Allemagne ne se résigne pas à succomber ; il traîne pendant deux ou trois générations entre les mains de l'usurier avant d'être parfaitement mûr pour l'expulsion par vente de sa terre et de sa maison, tout au moins dans les régions où l'industrie moderne n'a pas encore pénétré. En Allemagne, les paysans surnagent grâce à toutes sortes d'industries domestiques (pipes, jouets, paniers, etc.) qu'ils exercent pour le compte de capitalistes ; leur temps libre n'ayant aucune valeur pour eux après qu'ils ont cultivé leur petit champ, ils considèrent chaque kopeck qu'ils reçoivent pour un travail supplémentaire comme autant de gagné ; d'où les salaires lamentablement bas et le bon marché inconcevable de ce genre de produits industriels en Allemagne.

Chez vous, il reste à vaincre la résistance de l'община [communauté rurale] (bien que, me semble-t-il, elle doive perdre beaucoup de terrain dans sa lutte constante contre le capitalisme moderne) ; il y a la ressource de prendre à ferme des terres appartenant aux grands propriétaires, ressource que vous décrivez dans votre lettre du 1^{er} mai comme un moyen, non seulement d'assurer une plus-value au propriétaire, mais aussi de permettre au paysan de maintenir une survie précaire **en tant que paysan** ; et les koulaks aussi, pour autant que je puisse comprendre, aiment mieux en somme garder le paysan dans leurs griffes comme *sujet d'exploitation* * plutôt que le ruiner une fois pour toutes et de s'approprier sa terre. Il me semble donc que le paysan russe, là où on n'a pas besoin de lui comme ouvrier pour l'usine ou la ville, ne se résignera pas non plus à succomber et se fera tuer bien des fois avant de mourir pour de bon.

Les énormes profits réalisés par la jeune bourgeoisie en Russie et le fait que ces profits dépendent d'une bonne récolte (moisson), comme vous l'exposez si bien, expliquent beaucoup de choses qui autrement seraient obscures. Comment, par exemple, comprendrais-je l'affirmation du correspondant d'Odessa dans un journal londonien de ce matin : les classes commerçantes russes, dit-il, semblent obsédées par l'idée que la guerre est la seule panacée véritable à la crise et à la méfiance croissantes dont souffrent aujourd'hui toutes les industries russes ? Comment la comprendrais-je et comment l'expliquerais-je sans cette dépendance complète d'une industrie, faite à coup de tarifs douaniers, à l'égard du marché intérieur et à l'égard de la récolte des régions agricoles qui détermine le pouvoir d'achat de ses seuls clients ? Et si ce marché se dérobe, que peut-il sembler de plus naturel à des naïfs que de l'élargir par une guerre victorieuse ?

Je trouve très intéressantes vos notes sur le fait apparemment contradictoire que chez vous une bonne récolte **ne signifie pas**

nécessairement un abaissement du prix du blé. Quand nous étudions les rapports économiques véritables dans divers pays et à divers stades de la civilisation, comme elles apparaissent singulièrement erronées et insuffisantes, ces généralisations rationalistes du XVIII^e siècle : ce bon vieux Adam Smith qui prenait les conditions d'Edimbourg et des Lothians² pour des conditions normales et universelles ! Ma foi, Pouchkine savait déjà que :

... и почему
Не нужно золота ему
Когда простой продукт имеет.
Отец понять его не мог
И земли отдавал в залог³.

Très sincèrement à vous

P.W. Rosher⁴.

Lundi prochain, je reprends le troisième volume et j'espère bien ne pas m'interrompre jusqu'à son achèvement.

Cette lettre a été retardée jusqu'aujourd'hui 31 octobre par suite d'un empêchement survenu entre temps.

2. Région fertile d'Écosse.

3. Citation d'*Eugène Onéguine*, de Pouchkine :

... Et pourquoi
Il [l'État] n'a pas besoin d'or,
Puisqu'il possède des matières premières.
Son père ne pouvait le comprendre
Et hypothéquait ses terres.

4. Signature destinée sans doute à tromper la censure. Engels utilise à plusieurs reprises ce pseudonyme.

210. — ENGELS A SCHMIDT

1^{er} novembre 1891¹.

... Le renversement de la dialectique chez Hegel repose sur le fait qu'elle est, selon lui, un « autodéveloppement de la pensée » et que, partant, la dialectique de la réalité concrète n'en serait que le reflet, alors que la dialectique dans notre cerveau n'est que la réflexion de l'évolution réelle qui s'accomplit dans le monde naturel et historique, et qui obéit à des formes dialectiques.

Comparez donc, chez Marx, le passage de la marchandise au capital avec la façon dont, chez Hegel, on passe de l'être à l'essence et vous aurez un excellent parallèle : ici, le développement concret, tel qu'il découle des faits ; là, la construction abstraite, des pensées fort géniales, et par endroits des mutations très importantes, comme la transformation de la qualité en quantité et vice versa, sont élaborées pour aboutir à un apparent autodéveloppement d'un concept à partir d'un autre, alors qu'on aurait pu tout aussi bien fabriquer une douzaine d'autres développements de ce genre...

1. On trouvera un autre extrait de cette lettre dans MARX-ENGELS : *Sur la littérature et l'art*, p. 192.

211. — ENGELS A KAUTSKY

3 décembre 1891.

Ta lettre du 30 octobre est restée longtemps sans réponse : c'est la faute du Livre III sur lequel je sue de nouveau. J'en arrive justement à la partie la plus difficile, les derniers chapitres (six à huit) qui traitent du capital monétaire, des banques, du crédit et une fois que je m'y suis mis, il me faut m'y tenir sans interruption, reprendre toute la littérature, bref être absolument *au fait** pour finalement laisser la plus grande partie — vraisemblablement — telle qu'elle est, mais en étant tout à fait sûr, de ne pas avoir fait de bêtises, ni en ajoutant ni en retranchant...

Les recherches récentes, qui ont fait que le chapitre de Marx sur la tendance historique de l'accumulation capitaliste est dépassé, sont en tout cas de Geiser, qui passe à Breslau pour une réelle autorité scientifique. Mais il est possible aussi que Liebknecht, dans son embarras (car il ignorait manifestement que ces phrases étaient tirées du *Capital*), ait dit la « première idiotie », selon son expression habituelle, qui lui est passée par la tête...

27 décembre 1891.

... Tu comprends — étant donné qu'il faut dès que possible reprendre le Livre III et le mener ensuite à terme **sans désespérer** — que je ne puisse que parcourir ton manuscrit, mais ce que je pourrai faire, je le ferai volontiers.

Les *Nova* [nouveautés] sur la valeur d'échange et la valeur, dans la troisième édition du *Capital*, proviennent d'additions manuscrites de Marx, peu nombreuses malheureusement; et elles ont été élaborées au milieu de grandes difficultés dues à la maladie; Marx avait cherché longtemps l'expression juste et beaucoup raturé...

4 février 1892.

... Merci beaucoup pour votre article contre Wolf¹. Mais il m'a tout de même obligé à lire aussi l'ouvrage de Wolf, que j'avais tranquillement rangé dans ma bibliothèque, en attendant des temps moins bons. Notre homme étant d'avis que la langue allemande n'a pour mission que de dissimuler le vide de sa pensée, c'est, en un sens, un gros travail que de lire ce factum; cependant, on ne tarde pas à découvrir... qu'il n'y a rien derrière. Vous avez dit l'essentiel très justement et très clairement et c'était fort bien que de laisser de côté toutes les questions accessoires; elles ne sont en effet ajoutées que pour vous amener à vous y enfermer, en négligeant l'erreur principale. Que notre homme soit un génie en matière de stupidité économique, je l'avais déjà vu dans un de ses articles de la *Neue Freie Presse*, où il essaie de brouiller, plus qu'elle ne l'est déjà, la cervelle du bourgeois viennois. Mais cette fois, il a dépassé mes espérances.

Ramenons son argumentation à des formules mathématiques: soit C_1 et C_2 deux capitaux totaux, dont les composantes variables sont v_1 et v_2 et les **quantités** de plus-value respectives m_1 et m_2 . Pour un même taux de profit (mettons provisoirement que profit et plus-value sont équivalents), on a:

$$C_1 : C_2 = m_1 : m_2 ; \text{ donc } \frac{C_1}{m_1} = \frac{C_2}{m_2}.$$

Nous devons établir les taux de plus-value nécessaires dans l'hypothèse considérée: multiplions donc un membre de l'équation par $\frac{v_1}{v_1} = 1$ et l'autre par $\frac{v_2}{v_2} = 1$. Nous avons:

$$\frac{C_1 v_1}{m_1 v_1} = \frac{C_2 v_2}{m_2 v_2} = \frac{C_1}{v_1} \times \frac{v_1}{m_1} = \frac{C_2}{v_2} \times \frac{v_2}{m_2}.$$

Faisons passer les facteurs respectifs dans l'autre membre de

1. On trouvera une analyse de l'article de Schmidt et du texte de Julius Wolf dans la préface d'Engels au Livre III du *Capital*, Éditions sociales, t. VI, pp. 19-20.

l'équation, ce qui entraîne le renversement de la fraction. On a alors :

$$\frac{C_1}{v_1} \times \frac{m_2}{v_2} = \frac{C_2}{v_2} \times \frac{m_1}{v_1} \quad \text{ou} \quad \frac{C_1}{v_1} : \frac{C_2}{v_2} = \frac{m_1}{v_1} : \frac{m_2}{v_2}$$

ou encore, les taux de plus-value, pour produire le même taux de profit selon Wolf, doivent se comporter comme les capitaux totaux respectifs, divisés par leurs composantes variables respectives. S'ils ne le font pas, toute l'égalité du taux de profit de Wolf est par terre. Mais 1. qu'ils **puissent** le faire, 2. qu'ils le fassent **nécessairement toujours**, voilà précisément le fait économique que Wolf devait prouver. Au lieu de quoi, il nous donne une déduction qui **implique, sous forme d'hypothèse**, ce qu'il s'agit d'établir. Car l'égalité des taux de plus-value n'est, nous l'avons montré, qu'une autre forme de l'équation des taux de profits identiques.

Exemple : $C_1 = 100, v_1 = 40, m_1 = 10$

$C_2 = 100, v_2 = 10, m_2 = 10$

$$\frac{C_1}{v_1} : \frac{C_2}{v_2} = \frac{m_1}{v_1} : \frac{m_2}{v_2}$$

$$\frac{100}{40} : \frac{100}{10} = \frac{10}{40} : \frac{10}{10} \quad \text{Exact.}$$

A présent je crois, il est vrai, que vous allez un peu trop loin en affirmant l'égalité absolue des taux de plus-value pour l'ensemble de la grande production. Les ressorts économiques qui imposent l'égalité du taux de profit sont, à mon avis, bien plus puissants et d'un effet bien plus rapide que ceux qui poussent à l'égalisation du taux de plus-value. Toutefois, la **tendance** existe bien et les différences ne sont en pratique qu'insignifiantes et en fin de compte toutes les lois économiques ne sont que l'expression de tendances qui s'imposent progressivement et se contrecarrent réciproquement.

Quand la préface au III^e volume abordera ce point, Monsieur Wolfy trouvera de quoi se réjouir...

214. — ENGELS A BEBEL

8 mars 1892.

... Cette histoire de chômeurs peut empirer, il est vrai, l'an prochain. Le système protectionniste a eu exactement les mêmes résultats que le libre-échange : engorgement des divers marchés nationaux, et cela presque partout — simplement, ici, ce n'est pas si grave que chez vous¹. Mais même ici où, depuis 1867, nous avons surmonté deux ou trois petites crises larvées, il semble bien que se prépare finalement une crise aiguë. Les récoltes colossales de coton des deux ou trois dernières années (jusqu'à plus de neuf millions de balles par an) ont fait tomber les prix comme aux pires moments de la crise de 1846 et pèsent de façon fantastique sur la production, de sorte que les fabricants d'ici sont contraints de faire de la surproduction, parce que les planteurs américains ont une trop forte récolte ! Et ce faisant, ils ne cessent de perdre de l'argent, car, étant donné la chute des prix des matières premières, leur produit tissé à partir de coton cher est toujours dévalué quand il arrive sur le marché. **C'est aussi la cause des crises de détresse que poussent les filateurs allemands et alsaciens** ; mais, au Reichstag, on n'en dit pas un mot. Dans les autres branches industrielles, ça ne va plus non plus très fort ici : depuis quinze mois, les recettes des chemins de fer et les exportations de produits industriels sont en nette baisse, de sorte qu'ici aussi il pourrait y avoir de nouveau des difficultés, l'hiver prochain. On ne saurait guère attendre d'amélioration dans les États protectionnistes du continent : si les traités de commerce peuvent provisoirement constituer un remède, tout ça s'équilibre au bout de l'an. Et si, l'hiver prochain, le même chambard recommence à une plus grande échelle à Paris, Berlin, Vienne, Rome, Madrid, et que de Londres et New York parvienne le même son de cloche, ça peut devenir assez sérieux. Mais le bon côté de l'affaire, c'est qu'à Paris et Londres tout au moins, il y a des conseillers municipaux qui **ne savent que trop bien** qu'ils dépendent de leurs électeurs ouvriers et qui, dès maintenant, opposent à des revendications réalisables : programme de travaux publics, réduction de la durée du travail, salaire conforme aux revendications des associations professionnelles, etc. d'au-

1. Ici = en Angleterre ; chez vous = en Allemagne.

tant moins de résistance sérieuse, qu'ils y voient le meilleur moyen et le seul de préserver les masses d'hérésies socialistes — **réellement** socialistes — bien pires. Nous verrons alors si les conseillers municipaux de Vienne et de Berlin, élus selon le système des classes et au suffrage censitaire², ne sont pas forcés de suivre le mouvement nolentes volentes [qu'ils le veulent ou non]...

2. En Prusse, jusqu'en 1918, les électeurs étaient répartis en classes, d'après le montant des impôts payés. Chaque classe élisait un même nombre de députés, système qui favorisait évidemment les riches et leur donnait plus de « poids électoral ».

215. — ENGELS A DANIELSON **

15 mars 1892.

... Votre pays traverse en vérité une période grave dont on ne saurait guère surestimer toute l'importance. Il me semble d'après vos lettres que vous considérez la mauvaise récolte actuelle, non comme un accident, mais comme le résultat nécessaire, comme l'un des inévitables phénomènes concomitants du développement économique dans lequel s'est engagée la Russie depuis 1861. Et c'est également mon avis, dans la mesure où on peut juger à distance. En 1861, la Russie est entrée dans l'ère de l'industrie moderne sur une échelle digne d'une grande nation. La conviction a mûri que, de nos jours, aucun pays ne peut occuper un rang convenable, parmi les nations civilisées, sans posséder une industrie mécanique mue par la vapeur et sans pourvoir, dans une large mesure tout au moins, à ses propres besoins en produits manufacturés. Partant de cette conviction, la Russie a agi, et elle a agi avec une grande énergie. Si elle s'est entourée d'un rempart de droits protecteurs, c'est bien naturel ; la concurrence anglaise a imposé cette politique à la plupart des grands pays ; même l'Allemagne, où *une grande industrie* * s'était développée avec succès sous un régime de **libre-échange presque absolu**, s'est jointe à ce chœur et est devenue protectionniste, simplement pour accélérer le processus de ce que Bismarck a appelé l'« élevage des millionnaires ». Et si l'Allemagne s'est engagée dans cette voie sans même la moindre nécessité, qui pourrait blâmer la Russie de faire ce qui **était** pour elle une nécessité, dès qu'elle eut décidé de se lancer dans cette voie industrielle nouvelle ?

Jusqu'à un certain point, votre situation actuelle me semble trouver son parallèle dans celle de la France sous Louis XIV. Là aussi, les industries furent rendues viables grâce au système protecteur de Colbert ; et au bout de vingt ou trente ans, on découvrit qu'une industrie manufacturière nationale, dans les conditions prévalant alors, ne pouvait être créée qu'aux dépens de la paysannerie. L'économie naturelle des paysans fut détruite et supplantée par l'économie monétaire, le marché intérieur fut créé et, en même temps, presque détruit une nouvelle fois, au moins provisoirement, par ce processus même et par la violence sans précédent avec laquelle la nécessité économique s'imposa. A ces causes, s'ajoutaient les impositions accrues, en argent et

en hommes, nécessités alors par l'institution d'armées permanentes au moyen de la conscription, tout comme elles sont de nos jours nécessités par l'institution du système prussien du service militaire généralisé. Et quand finalement il se produisait une ou deux mauvaises récoltes, alors s'étendait à tout le pays cette situation précaire que nous trouvons décrite chez Boisguillebert et le maréchal Vauban.

Mais une énorme différence existe : la différence entre la vieille « manufacture » et la « grande industrie » * moderne, différence qui (dans la mesure où elle affecte le paysan, le petit producteur agricole possédant ses propres moyens de production) est analogue à celle qui sépare le fusil à pierre à âme lisse de 1680 du fusil moderne à répétition, calibre 7,5 mm, de 1892. Bien plus, tandis qu'en 1680 la petite agriculture était encore le mode normal de production et que la grande agriculture domaniale ne pouvait être qu'une exception **progressive**, mais toujours une exception, la grande agriculture mécanisée est maintenant la règle et devient de plus en plus le seul mode possible de production agricole. Si bien qu'aujourd'hui le paysan paraît condamné.

Vous vous rappelez ce qu'a dit notre auteur dans la lettre sur Joukovski¹ : si l'on persévère dans la voie ouverte en 1861, l'община paysanne doit aller à sa ruine. Cela me semble en train de se réaliser en ce moment. L'instant semble approcher, tout au moins dans certaines régions, où l'ensemble des vieilles institutions sociales de la vie paysanne russe non seulement perd toute valeur pour le paysan individuel, mais devient une entrave, exactement comme ce fut le cas autrefois en Europe occidentale. Je crains qu'il ne nous faille traiter l'община comme un rêve du passé et compter à l'avenir avec une Russie capitaliste. C'est sans nul doute une grande chance qui disparaît ainsi, mais contre les faits économiques il n'est aucun recours. La seule chose curieuse, c'est que les hommes mêmes qui, en Russie, défendent inlassablement la supériorité inappréciable des institutions primitives russes comparées à celles de l'Occident pourri, font vraiment de leur mieux pour détruire ces institutions primitives et pour les remplacer par celles de l'Occident pourri !

Mais si le paysan russe est condamné à être transformé en prolétaire industriel ou agricole, le помещик [propriétaire foncier] paraît condamné aussi. D'après ce que je comprends, cette classe est encore plus endettée que les paysans et doit vendre peu à peu ses domaines. Et entre les deux, semble émerger une nouvelle

1. Il s'agit d'une lettre de Marx à une revue russe : *Feuilles patriotiques*, qu'on trouvera dans la *Correspondance choisie* publiée chez Dietz, Berlin, 1953, pp. 365-371.

classe de propriétaires fonciers, кулаки des villages ou bourgeois des villes, pères, peut-être, d'une future aristocratie foncière russe ? ?

Le désastre de la récolte de l'an dernier a projeté sur tout cela une éclatante clarté. Et je suis tout comme vous d'avis que les causes sont entièrement sociales. Quant au déboisement, il est, aussi essentiellement que la ruine des paysans, une condition vitale de la société bourgeoise. Il n'est aucun pays européen « civilisé » qui n'en ait fait l'expérience, et l'Amérique², et sans aucun doute la Russie aussi, en fait l'expérience en ce moment. Le déboisement est donc essentiellement à mes yeux une cause sociale autant qu'une conséquence sociale. Mais c'est aussi un prétexte très banal pour les partis intéressés, de rejeter la responsabilité des malheurs économiques sur une cause dont apparemment personne ne peut être rendu responsable.

La récolte désastreuse, à mon avis, n'a fait que rendre **patent** ce qui était déjà **latent**. Mais elle a terriblement accéléré le processus en cours. Le paysan, aux semailles de ce printemps, sera infiniment plus faible qu'il ne l'était aux semailles de l'automne dernier. Et il lui faudra recouvrer ses forces dans des conditions beaucoup plus défavorables. Indigent, endetté jusqu'au cou, sans bétail, que peut-il faire, même dans les régions où il a passé l'hiver sans être contraint de quitter sa terre ? Il me semble donc qu'il faudra des années avant que cette épreuve soit complètement surmontée et qu'à ce moment-là, la Russie sera un pays très différent de ce qu'elle était, même au 1^{er} janvier 1891. Et nous devons nous consoler avec l'idée que tout cela doit finalement servir la cause du progrès humain...

2. En Amérique, je l'ai vu moi-même il y a quatre ans. On y fait de grands efforts pour en corriger les effets et redresser l'erreur. (*Note d'Engels.*)

30 mars 1892.

J'ai renvoyé hier soir la préface corrigée en ajoutant deux lignes pour la deuxième édition¹. Je pense que ça suffit. L'ancienne préface répond encore à la fin que voici : empêcher que ne renaisse le bluff genre Rodbertus qui, comme toutes les modes de cette espèce, a tendance à resurgir périodiquement. Il est vrai qu'elle a rempli son office avec une étrange rapidité. Mais ce n'est pas ma faute si les grands hommes dont on joue contre nous sont des types que l'on peut démolir en deux préfaces. En outre, les développements économiques qu'elle contient continuent de faire le plus grand bien aux Allemands ; la maladresse de beaucoup de nos gens dans la polémique économique est surprenante, mais guère réjouissante.

... *A propos* *, je n'ai pas relu les épreuves de l'article de Marx sur Pr[oudhon] paru dans le *Social-Demokrat* de Berlin² : je n'en ai pas eu le temps...

1. Engels avait en 1884 écrit la préface à la 1^{re} édition allemande de l'ouvrage de Marx : *Misère de la philosophie*. En 1892, il reprit la même préface en y ajoutant quelques lignes « Pour la 2^e édition », Éditions sociales, 1961, p. 40.

2. Engels avait fait précéder l'édition allemande de *Misère de la philosophie* de l'article de Marx « Sur P.-J. Proudhon » paru en 1865. Cf. Éditions sociales, pp. 183-191.

18 juin 1892.

... Le fait sur lequel je voulais surtout insister, c'est que la *неурожай* [mauvaise récolte], pour employer l'expression officielle, de l'an dernier, n'est pas un événement isolé et accidentel, mais la conséquence nécessaire de toute l'évolution depuis la fin de la guerre de Crimée ; c'est qu'elle est une conséquence du passage de la possession communautaire du sol et de l'industrie domestique patriarcale à l'industrie moderne ; et qu'à mon avis, cette transformation doit à la longue mettre en péril l'existence de l'община agricole¹ et introduire le système capitaliste dans l'agriculture également.

Je conclus de vos lettres qu'en ce qui concerne ces faits eux-mêmes, vous êtes d'accord avec moi ; quant à la question de savoir s'ils nous plaisent ou non, c'est une autre histoire et, qu'ils nous plaisent ou non, les faits continueront à exister tout de même. Plus nous ferons abstraction de nos sympathies et de nos antipathies, mieux nous pourrions juger des faits eux-mêmes et de leurs conséquences.

Il n'est pas douteux que la soudaine croissance de la « **grande Industrie** » moderne en Russie actuellement a été produite par des moyens artificiels, droits prohibitifs, subventions d'État, etc. Il en a été de même en France, où le système prohibitif existe depuis Colbert, en Espagne, en Italie, et même, depuis 1878, en Allemagne ; bien que ce dernier pays eût presque achevé sa transformation industrielle en 1878, lorsque furent introduits les droits protecteurs pour permettre aux capitalistes de contraindre leurs clients de l'intérieur à leur payer des prix élevés, grâce auxquels ils ont pu vendre à l'étranger au-dessous du prix de revient. Et l'Amérique en a fait exactement de même afin d'abrèger la période pendant laquelle les industriels américains ne seraient pas en mesure d'affronter la concurrence anglaise sur un pied d'égalité. Que l'Amérique, la France, l'Allemagne et l'Autriche soient un jour à même de lutter avec succès contre la concurrence anglaise sur le marché mondial, tout au moins pour un certain nombre d'articles importants, je n'en doute pas. Déjà maintenant la France, l'Amérique et l'Allemagne ont brisé, jusqu'à un certain point, le monopole industriel de l'Angleterre,

1. Cf. ci-dessus, lettre 209.

et on y est très sensible ici. La Russie pourra-t-elle en faire autant ? J'en doute, car la Russie, comme l'Italie, souffre de l'absence de charbon dans des sites industriellement favorables et, d'autre part, comme vous l'expliquez si bien dans votre lettre du 12/24 mars, elle doit faire face à des conditions historiques différentes. Mais alors, il nous faut répondre à cette autre question : la Russie aurait-elle pu, dans l'année 1890, exister et tenir sa place dans le monde en tant que pays purement agricole, vivant de l'exportation de son blé et l'échangeant contre des produits industriels étrangers ? A cette question, je crois que nous pouvons répondre en toute sécurité : **non**. Une nation de 100 millions d'habitants, qui joue un rôle important dans l'histoire du monde, ne pourrait, dans les conditions économiques et industrielles actuelles, continuer dans l'état où la Russie se trouvait jusqu'à la guerre de Crimée. L'introduction de machines à vapeur et d'outillage, les tentatives pour fabriquer des produits textiles et métallurgiques avec les moyens modernes de production, tout au moins pour la consommation intérieure, **devaient** s'effectuer tôt ou tard, mais en tout cas au cours d'une **certaine** période comprise entre 1856 et 1880. Si cela ne s'était pas fait, votre industrie domestique patriarcale aurait été détruite tout de même par la concurrence mécanique anglaise, et la Russie serait finalement devenue... l'Inde, un pays soumis économiquement au grand Atelier central du monde : l'Angleterre. Même l'Inde a réagi par des droits protecteurs contre les cotonnades anglaises ; et toutes les autres colonies britanniques, dès qu'elles ont obtenu l'autonomie, ont protégé leurs fabrications intérieures contre la concurrence écrasante de la métropole. Des écrivains anglais intéressés ne peuvent comprendre pourquoi leur propre exemple libre-échangiste est répudié de toutes parts et pourquoi des droits protecteurs sont institués pour y faire face. Bien entendu, ils n'osent pas voir que ce système protecteur, presque universel aujourd'hui, est un moyen (plus ou moins intelligent et dans certains cas absolument stupide) de se défendre contre ce libre-échange anglais qui a porté le monopole industriel anglais à son apogée. (Stupide, par exemple, dans le cas de l'Allemagne qui était devenue un grand pays industriel sous le régime du libre-échange et où la protection s'est étendue aux produits agricoles et aux matières premières, élevant ainsi le coût de la production industrielle !) Je ne considère pas ce recours universel à la protection comme un pur accident, mais comme une réaction contre le monopole industriel intolérable de l'Angleterre ; la **forme** de cette réaction, comme je l'ai dit, est peut-être inadéquate et même pire, mais la nécessité historique d'une telle réaction me semble claire et évidente.

Tous les gouvernements, si absolus qu'ils soient, ne sont *en dernier lieu* * que les exécuteurs des nécessités économiques de

la situation nationale. Ils peuvent jouer ce rôle de façons diverses, bonne, mauvaise ou indifférente ; ils peuvent accélérer ou retarder le développement économique et ses conséquences politiques et juridiques, mais, à la longue, ils doivent le suivre. La manière dont la révolution industrielle s'est effectuée en Russie a-t-elle été celle qui répondait le mieux au but proposé ? C'est une question qui, à elle seule, nous entraînerait trop loin si nous voulions en discuter. Il suffit pour mon propos que je puisse prouver que cette révolution industrielle était en soi inévitable.

Ce que vous dites, au sujet des phénomènes qui accompagnent nécessairement des changements économiques aussi formidables, est tout à fait exact, mais s'applique plus ou moins à tous les pays qui sont passés ou sont en train de passer par le même processus. L'épuisement du sol (**exemple** : l'Amérique) ; le déboisement (**exemple** : l'Angleterre, la France et, actuellement, l'Allemagne et l'Amérique) ; les changements de climat, l'assèchement des rivières sont probablement plus marqués en Russie que partout ailleurs, par suite du caractère plat du pays, qui alimente en eau ces énormes fleuves, et par suite de l'absence d'un réservoir de neige alpin comme celui qui alimente le Rhin, le Danube, le Rhône et le Pô. La destruction des anciens rapports agraires, le passage graduel à l'agriculture capitaliste, pratiquée dans de grandes fermes, sont des processus qui sont achevés en Angleterre et en Allemagne orientale et se poursuivent actuellement partout ailleurs. Et il me semble évident que *la grande industrie en Russie luera la commune agricole* *, à moins que n'interviennent d'autres grands changements qui puissent préserver l'община. La question est de savoir s'il s'écoulera assez de temps pour que l'opinion publique russe évolue au point qu'il devienne possible de greffer une industrie moderne et une agriculture moderne sur l'община et de modifier en même temps cette dernière, de telle façon qu'elle puisse devenir un instrument convenable et approprié pour l'organisation de cette production moderne et pour le passage de celle-ci de la forme capitaliste à une forme socialisée. Vous avouerez que, ne serait-ce que pour songer à la réalisation d'un tel changement, il faut d'abord que s'accomplisse un progrès formidable dans l'opinion publique de votre pays. Aura-t-on le temps d'y parvenir avant que la production capitaliste, aidée en cela par les effets de la crise actuelle, ne sape trop profondément l'община ? Je ne doute nullement que dans nombre de régions l'община se soit remise du coup qu'elle a reçu en 1861 (tel que le décrit V. V. ²). Mais pourra-t-elle résister aux coups incessants que lui portent la transformation industrielle, le capitalisme

2. Initiales de V. P. VORONTZOV : théoricien populiste (1847-1918).

déchaîné, la destruction de l'industrie domestique, l'absence de droits communaux de vaine pâture et d'affouage, la transformation de l'économie naturelle paysanne en économie monétaire, la richesse et la puissance croissantes des кулаки [koulaks : gros paysans] et des мироеды [exploiteurs] ?

Je dois vous remercier aussi pour les livres que vous avez eu l'amabilité de m'envoyer, en particulier Kabloukov et Karichev³. Pour le moment, je suis si surmené que je n'ai pu depuis six mois lire jusqu'au bout un seul livre, en aucune langue ; je garde vos livres pour ma période de repos, en août. Ce que vous dites de Kabloukov me semble parfaitement exact, dans la mesure où je peux en juger, sans avoir lu le livre lui-même. Le travailleur agricole qui n'a de terre ni en propriété, ni en location, ne trouve de travail que pour une partie de l'année et doit, s'il est payé **pour ce travail seulement**, mourir de faim pendant tout le temps où il chôme, à moins qu'il n'ait d'autres besognes à faire pendant ce temps ; mais la production capitaliste moderne lui enlève toute chance de trouver de telles occupations. Cette difficulté est surmontée, dans la mesure du possible, de la façon suivante, en Europe occidentale et centrale : 1^o Le capitaliste agraire ou le propriétaire foncier conserve une partie des journaliers toute l'année sur sa ferme et les nourrit, dans la mesure du possible, de ses produits, de façon à ne dépenser que peu d'argent en espèces. Cette pratique est fort répandue dans le nord-est de l'Allemagne et, à un moindre degré, ici en Angleterre, où cependant le climat permet d'effectuer beaucoup de travail agricole en hiver. D'ailleurs, dans l'**agriculture capitaliste**, il y a beaucoup à faire dans une ferme, même en hiver. — 2^o Ce qui est encore nécessaire pour maintenir les journaliers agricoles en vie, et seulement en vie, pendant l'hiver, est assez souvent fourni par le travail des femmes et des enfants dans un genre nouveau d'industrie domestique (voir *Le Capital*, volume I, chapitre XIII, 8d)⁴. Tel est le cas dans le sud et dans l'ouest de l'Angleterre et, pour la petite paysannerie, en Irlande et en Allemagne. Bien entendu, c'est pendant la période de transition que les effets désastreux de la séparation de l'agriculture d'avec l'industrie domestique patriarcale sont le plus frappants, et c'est le cas chez vous en ce moment...

3. N. A. KARICHEV : économiste et journaliste russe (1855-1905).

4. Éditions sociales, t. II, pp. 145-149.

218. — ENGELS A SCHMIDT

12 septembre 1892.

... Je suis fort désireux de connaître vos autres études sur le taux de profit. Fireman ne m'a pas envoyé son article¹. Peut-on obtenir le fascicule séparément ? Dans ce cas, je le commanderai, si vous m'indiquez exactement le fascicule et le titre de l'article. Imprimer à part la section sur le taux de profit avant le reste n'est absolument pas possible ; vous le savez, chez Marx, tout s'enchaîne de telle sorte qu'on ne peut extraire rien du contexte. D'ailleurs, si je reste en bonne santé et si **on me laisse la paix**, j'en finirai cet hiver avec le Livre III — mais je vous en prie, n'en soufflez mot, je sais trop combien de fois quelque chose est venu à la traverse de mes projets — et alors cette pauvre âme de professeur sera tranquille de ce côté, pour être d'autant plus inquiète par ailleurs.

Sur la conception de l'histoire chez Marx, vous lirez un article de moi dans le prochain numéro de la *Neue Zeit* ; il a déjà paru ici en anglais².

Sur les questions de monnaie et de crédit, on ne peut absolument rien tirer des Allemands. Marx lui-même a durement raillé Knies, il y a bien des années de cela³.

Les deux ouvrages anglais les plus utilisables sont ceux de Tooke : *An Inquiry into the Currency Principle* [Une étude sur la théorie des moyens de circulation], 1844 et de Fullarton : *On the Regulation of Currencies* [De la régularisation des moyens de circulation], 2^e édition 1845, qu'on ne peut trouver tous deux que d'occasion. Tout ce qu'il y a à dire de l'argent **qua** [en sa qualité d']**argent**, se trouve dans le Livre I^{er} du *Capital*. Dans le Livre III, on trouve naturellement beaucoup de choses sur le

1. Engels fait allusion à l'article de Fireman : « Critique de la théorie de la valeur de Marx », dont il donne une analyse dans la préface au Livre III du *Capital*, Éditions sociales, t. VI, pp. 17-19.

2. L'article « Sur le matérialisme historique » a été écrit par Engels pour servir d'introduction à l'édition anglaise de *Socialisme utopique et socialisme scientifique* ; une version allemande un peu abrégée parut dans la *Neue Zeit*, 11, Jahrgang (1892-1893), Bd. I, pp. 15-20 et 42-51. Cf. Éditions sociales, Paris 1962.

3. Voir ci-dessus la lettre 152 de Marx à Engels (25 juillet 1877).

crédit et la monnaie fiduciaire ; c'est justement cette section qui me donne le plus de mal.

L'*Economical Interpretation of History* [Interprétation économique de l'histoire] * de Rogers est un livre instructif à maints égards, mais extrêmement superficiel, du point de vue théorique. D'une conception à la Marx *, il n'est naturellement pas question.

J'ai eu beaucoup de plaisir à lire votre article dans la *Neue Zeit* ⁵ — il conviendrait à merveille pour l'Angleterre, car les Jevons-Mengeriens ⁶ se répandent ici diantrement dans la Fabian Society et toisent de haut, avec un mépris infini, ce Marx depuis longtemps dépassé. S'il y avait ici une revue * où le placer je le ferais traduire avec votre permission par Aveling ⁷ en me chargeant de le revoir. Mais je crois que pour l'heure ce projet a peu de chances, — c'est la revue * qui fait défaut !...

219. — ENGELS A DANIELSON **

22 septembre 1892.

Jusqu'ici, nous sommes donc d'accord sur un point, à savoir que la Russie, en 1892, ne pouvait pas exister en tant que pays purement agricole, qu'il fallait que sa production agricole fût complétée par une production industrielle.

Or je maintiens que la production industrielle de nos jours signifie *grande industrie* *, vapeur, électricité, renvideurs automatiques, métiers mécaniques et en fin de compte, les machines qui produisent les machines. Dès le jour où la Russie a introduit les chemins de fer, l'introduction de ces moyens modernes de production allait de soi. Il faut pouvoir réparer vos propres locomotives, vos wagons, vos chemins de fer, et cela ne peut s'effectuer à bon compte que si vous êtes capables de **construire** dans le pays même ce que vous avez l'intention de réparer. A partir du moment où l'art de la guerre est devenu une branche de la *grande industrie* * (vaisseaux cuirassés, artillerie rayée, canons à tir rapide et à répétition, fusils à répétition, balles à revêtement d'acier, poudre sans fumée, etc.), la *grande industrie* *, sans laquelle toutes ces choses ne pourraient être produites, est devenue une nécessité politique. Toutes ces choses ne peuvent s'obtenir sans une industrie métallurgique hautement développée. Et celle-ci est impossible, sans un développement correspondant de toutes les autres branches industrielles, notamment de l'industrie textile.

Je suis tout à fait d'accord avec vous pour fixer le début de la nouvelle ère industrielle de votre pays aux alentours de 1861. La lutte sans espoir d'une nation aux formes de production primitives, contre des nations pourvues d'une production moderne, tel a été le trait marquant de la guerre de Crimée. Le peuple russe l'a compris parfaitement ; d'où la transition vers des formes modernes, transition rendue irrévocable par la loi d'émancipation de 1861.

Cette nécessité de la transition des méthodes primitives de production, qui prévalaient en 1854, vers les méthodes modernes, qui commencent à prévaloir maintenant, cette nécessité une fois admise, ce devient une question secondaire de savoir si le processus qui consiste à couvrir la révolution industrielle avec des méthodes de serre chaude au moyen de droits protecteurs et prohibitifs était ou non avantageux ou même nécessaire.

4. Son auteur est un historien et économiste anglais (1823-1890).

5. Conrad SCHMIDT : « Die psychologische Richtung in der neueren National-Ökonomie » [La tendance psychologique dans l'économie politique actuelle], *Die Neue Zeit*, 10. Jahrgang (1892-1893), Bd. II, pp. 421-429 et 459-464.

6. Anton Menger : juriste et sociologue autrichien (1841-1906).

7. Gendre de Marx, mari de sa fille cadette, Eleanor (Tussy).

Cette atmosphère industrielle de serre chaude donne une forme aiguë au processus, qui aurait pu autrement conserver une forme plus chronique. Elle resserre sur vingt années une évolution qui aurait pu autrement s'étaler sur soixante ans ou davantage. Mais elle n'affecte pas la nature du processus lui-même qui, comme vous le dites, date de 1861.

Une chose est certaine : si la Russie avait vraiment besoin d'une *grande industrie* * qui lui fût propre et était décidée à l'avoir, il lui était absolument impossible de l'avoir sans prendre jusqu'à un **certain** point des mesures de protection, et cela, vous l'admettez. De ce point de vue aussi, la question des droits protecteurs est donc une question de **degré** seulement et non de principe ; le principe était inévitable.

Une autre chose est certaine : si la Russie avait besoin, après la guerre de Crimée, de sa propre *grande industrie* *, elle ne pouvait l'avoir que sous une forme : la **forme capitaliste**. Et en même temps que cette forme, elle était obligée d'accepter toutes les conséquences qui découlent de la *grande industrie* * capitaliste dans tous les autres pays.

Or je ne vois pas que les résultats de la révolution industrielle qui se déroule sous nos yeux en Russie soient en quoi que ce soit différents de ce qu'ils sont ou ont été en Angleterre, en Allemagne, en Amérique. En Amérique, les conditions de l'agriculture et de la propriété foncière sont différentes et cela crée effectivement une différence.

Vous vous plaignez du lent accroissement de la main-d'œuvre dans l'industrie textile, par rapport à l'accroissement de la quantité de production. La même chose a lieu partout. Autrement, d'où proviendrait notre « réserve industrielle » de chômeurs ? (*Capital*, chapitre XXIII, 3 et 4)¹.

Vous établissez le remplacement graduel du travail des hommes par celui des femmes et des enfants (*Capital*, chapitre XIII, 3a)².

Vous déplorez que les produits faits à la machine remplacent les produits de l'industrie domestique et détruisent ainsi cette production supplémentaire, sans laquelle le paysan ne peut pas vivre. Mais nous avons là une conséquence absolument nécessaire de la *grande industrie* * capitaliste : la création du marché intérieur (*Capital*, chapitre XXIV, 5)³ qui s'est effectuée en Allemagne de mon temps et sous mes yeux. Et même quand vous dites que l'introduction des cotonnades détruit non seulement le filage et le tissage domestiques des paysans, mais aussi leurs

1. *Le Capital*, t. III, pp. 70-91.

2. *Ibidem*, t. II, p. 78.

3. *Ibidem*, t. III, p. 187.

cultures de lin, la même chose a eu lieu en Allemagne entre 1820 et aujourd'hui. Venons-en à cet aspect de la question : la destruction de l'industrie domestique et des branches de l'agriculture qui l'alimentent. Il me semble que la véritable question est pour vous la suivante : les Russes avaient le choix entre deux décisions : ou bien cette *grande industrie* *, **leur propre industrie**, devait détruire leur industrie domestique, ou bien c'était **l'importation de marchandises britanniques** qui devait accomplir cette destruction. **Avec** un système protecteur, c'était l'œuvre des **Russes** ; **sans** système protecteur, c'était l'œuvre des **Anglais**. Cela me semble parfaitement évident.

Vous calculez que le total des produits textiles de la *grande industrie* * et de l'industrie domestique n'augmente pas, mais, au contraire, demeure le même, voire diminue. Non seulement, ce calcul est tout à fait exact, mais il serait inexact, s'il en était autrement. Tant que l'industrie russe se contentera du marché intérieur, ses produits ne pourront couvrir que la consommation intérieure. Celle-ci ne peut augmenter que lentement et, me semble-t-il, doit même diminuer dans les conditions actuelles en Russie.

Car c'est un des corollaires nécessaires de la *grande industrie* * qu'elle **détruit** son propre marché intérieur par suite du processus même par lequel elle le **crée**. Elle le crée en détruisant la base de l'industrie domestique de la paysannerie. Mais, sans industrie domestique, les paysans ne peuvent pas vivre. Ils sont ruinés **en tant que paysans** ; leur pouvoir d'achat est réduit au minimum et jusqu'à ce qu'ils se soient, **en tant que prolétaires**, installés dans de nouvelles conditions d'existence, ils constitueront un marché très précaire pour les usines nouvellement surgies.

Le mode de production capitaliste, parce qu'il est une phase économique transitoire, est plein de contradictions internes qui se développent et deviennent manifestes à mesure qu'il se développe. Cette tendance à détruire son propre marché en même temps qu'il le crée en est une. Une autre est la *безвыходное положение* [situation sans issue] à laquelle il aboutit et qui se manifeste plus tôt dans un pays **sans** marché extérieur, comme la Russie, que dans des pays qui sont plus ou moins capables d'affronter la concurrence sur le marché mondial. Cette situation sans issue apparente trouve son issue, dans le cas de ces derniers pays, dans les bouleversements commerciaux, dans l'ouverture par la force de nouveaux débouchés. Mais même alors, on se trouve dans un *cul-de-sac* *. Voyez l'Angleterre. Le dernier nouveau marché qui pourrait provoquer un regain temporaire de prospérité en s'ouvrant au commerce anglais, c'est la Chine. C'est pourquoi le capital anglais se braque sur la construction des chemins de fer chinois. Mais les chemins de fer chinois

signifient la destruction de toute la base de la petite agriculture et de l'industrie domestique en Chine et, comme il n'existera même pas le contrepoids d'une *grande industrie* * chinoise, des centaines de millions de gens seront mis dans l'impossibilité de vivre. Il en résultera une émigration massive, telle que le monde n'en a pas encore connue, un déferlement vers l'Amérique, l'Asie et l'Europe de ce Chinois détesté, une concurrence pour l'emploi avec l'ouvrier américain, australien et européen sur la base du niveau de vie chinois, le plus bas de tous, et, si le système de production n'a pas changé en Europe auparavant, il faudra bien le changer alors.

La production capitaliste produit sa propre ruine, et soyez assuré qu'il en ira ainsi en Russie également. Il se peut qu'elle provoque et, si elle dure assez longtemps, elle provoquera certainement une révolution agraire fondamentale ; je veux dire une révolution dans le système de la propriété foncière qui ruinera aussi bien les помещики [propriétaires terriens] que les мужики [paysans] et les remplacera par une nouvelle classe de grands propriétaires fonciers, issue des кулаки [koulaks] des villages et des spéculateurs bourgeois des villes. En tout cas, je suis sûr que les conservateurs qui ont introduit le capitalisme en Russie seront un jour confondus des conséquences de leurs propres actes.

220. — ENGELS A BEBEL

24 janvier 1893.

... J'ai grande envie d'avoir le sténogramme du discours de Singer¹ sur la Bourse : ce que j'en ai lu dans le *Vorwärts* était excellent. Mais il est un point que tous nos gens laissent facilement de côté quand ils abordent ce sujet : la Bourse est une institution, au sein de laquelle les bourgeois exploitent non pas les ouvriers, mais s'exploitent **entre eux** ; la plus-value qui change de mains à la Bourse est une plus-value **qui existe déjà**, c'est le produit d'une exploitation ouvrière **passée**. C'est seulement quand cette exploitation est accomplie, que la plus-value peut servir à la spéculation boursière. La Bourse ne nous intéresse donc au premier abord qu'indirectement, de même que son influence, son contre-coup sur l'exploitation capitaliste des ouvriers n'est qu'un effet indirect, agissant par la bande. Exiger que les ouvriers s'intéressent directement aux escroqueries dont sont victimes, à la Bourse, les Junkers, les fabricants et les petits bourgeois et qu'ils s'en indignent, c'est exiger que les ouvriers prennent les armes pour protéger ceux qui les exploitent directement, pour leur garantir la possession de la plus-value extorquée à ces mêmes ouvriers. Merci bien. Mais en tant que fruit suprêmement noble de la société bourgeoise, en tant que foyer de la plus extrême corruption, en tant que serre où mûrissent les affaires de Panama² et autres scandales — et par là en tant qu'excellent moyen de concentrer les capitaux, de provoquer la désagrégation et la dissolution des derniers vestiges de liens naturels dans la société bourgeoise et en même temps l'anéantissement et le renversement en leur contraire de tous les concepts moraux de rigueur — en tant qu'élément de destruction incomparable, très puissant accélérateur de la révolution qui bouleverse cette société — dans ce sens, historiquement, la Bourse nous intéresse aussi directement...

1. Paul SINGER : membre de la direction du parti social-démocrate allemand (1844-1911).

2. Scandale de Panama qui venait d'éclater peu de temps auparavant.

221. — ENGELS A CHMOUILOV

7 février 1893.

... Marx a élaboré la théorie de la plus-value dans les années cinquante tout seul et dans le silence et il s'est refusé, à toute force à en publier rien, tant qu'il n'en avait pas tiré parfaitement au clair toutes les conséquences. D'où la non-parution du second cahier de la *Contribution à la critique de l'économie politique* et des cahiers suivants...

222. — ENGELS A DANIELSON **

24 février 1893.

Excusez mon long silence. Il a été involontaire. Il faut que je fasse un effort, un suprême effort, pour finir le volume III cet hiver et ce printemps. Afin d'y parvenir, je dois m'interdire tout travail supplémentaire et même toute correspondance qui ne serait pas absolument nécessaire. Autrement, rien ne m'aurait empêché de continuer avec vous la discussion de notre problème hautement intéressant et important.

J'ai maintenant terminé (à part quelques questions de forme) la **rédaction** de la section V (banques et crédit), la plus difficile de toutes, aussi bien à cause de la nature du sujet **que par suite de l'état du manuscrit**. Il ne reste à présent que deux sections (un tiers de l'ensemble) dont l'une (rente foncière) porte sur un sujet très difficile aussi, mais, pour autant que je me le rappelle, le manuscrit est bien plus élaboré que celui de la section V. C'est pourquoi j'espère encore pouvoir achever ma tâche en temps voulu. La grande difficulté a été d'être, pendant une période de trois à cinq mois, absolument à l'abri de toute interruption, de façon à consacrer tout mon temps à la section V, et voilà qui est maintenant heureusement achevé. En y travaillant, j'ai souvent pensé à l'immense plaisir que ce volume vous procurera quand il paraîtra ; je vous enverrai un jeu d'épreuves comme je l'ai fait pour le second volume...

223. — ENGELS A R. MEYER¹

19 juillet 1893.

... Mais la principale objection que vous soulevez², c'est que les travaux agricoles ne sauraient être accomplis par des ouvriers d'industrie et que la réduction de la journée de travail à une durée uniforme pour toute l'année n'est pas possible dans l'agriculture. Sur ce point, vous n'avez pas compris ce que dit le tourneur sur bois Bebel.

Pour ce qui est du temps de travail, rien ne nous empêche, au moment des semailles et des moissons et chaque fois qu'il est nécessaire, de fournir rapidement un supplément de force de travail, d'engager autant d'ouvriers qu'il le faut. Si la journée de travail est de huit heures, on peut faire travailler deux et même trois équipes par jour; même si chacun ne devait travailler que deux heures par jour — à ce travail spécial — on pourrait faire travailler successivement huit, neuf, dix équipes, dès lors qu'on a assez de gens qui sont au fait de ce travail. Et c'est cela que dit Bebel, et rien d'autre. Dans l'industrie aussi, on ne sera pas assez stupide, si l'on travaille deux heures, mettons, dans des filatures, pour multiplier le nombre des broches, de façon à satisfaire les besoins en ne faisant marcher chaque broche que pendant deux heures. Tout au contraire, on fera travailler les broches de dix à douze heures, tandis que les ouvriers ne travailleront que deux heures, et toutes les deux heures, une nouvelle équipe prendra son travail.

En ce qui concerne le reproche que vous faites aux malheureux citadins, qui seraient à jamais perdus pour le travail de la terre, il est sans doute tout à fait juste. Je suis tout prêt à vous confesser mon incapacité à labourer, semer, faucher et même ramasser des pommes de terres; mais nous avons heureusement, vous le savez, en Allemagne, une population rurale si colossale, que si nos exploitations étaient rationnelles, nous pourrions déjà d'emblée réduire très notablement le temps de travail de chaque individu, tout en conservant des ouvriers en surnombre. Transformez l'Allemagne toute entière en exploitations de 2 000 à 3 000 arpents — plus ou moins selon les conditions naturelles —

1. R. H. MEYER : journaliste et économiste allemand, éditeur d'une partie de l'œuvre de Rodbertus.

2. Au livre de Bebel : *La Femme et le socialisme*.

introduisez la mécanisation et tous les perfectionnements modernes : n'aurons-nous pas alors dans la population paysanne plus d'ouvriers spécialisés qu'il n'en faudra ? Mais alors les travaux agricoles ne suffiront pas à occuper cette population durant toute l'année. De grandes masses se tourneraient les pouces pendant longtemps, si nous ne les employions dans l'industrie. Et de même nos ouvriers d'industrie dépériraient physiquement, si l'on ne leur donnait l'occasion de travailler en plein air et particulièrement de s'employer aux travaux des champs. Je veux bien que la génération adulte actuelle ne vaille rien pour cela. Mais on peut former la jeunesse dans ce sens. Si les jeunes gens et les jeunes filles vont, plusieurs années de suite, l'été, à la campagne, là où il y a quelque chose à faire, combien d'années leur faudra-t-il bûcher pour pouvoir obtenir leurs diplômes de laboureur, moissonneur, etc. ? Vous n'allez tout de même pas prétendre que, de toute sa vie, on ne peut rien faire d'autre, qu'il faut se tuer au travail aussi bêtement que font nos paysans, avant d'avoir acquis en agriculture des connaissances utilisables ? Et c'est cela et rien d'autre que je lis dans le livre de Bebel : « ... que la production elle-même, ainsi que la formation des hommes, physique et intellectuelle, ne pourra être portée à son niveau le plus élevé, que lorsque aura été éliminée l'ancienne division du travail entre la ville et la campagne, l'agriculture et l'industrie. »

Quant à la question de la rentabilité des grands domaines par rapport aux petites exploitations, elle se résout à mon avis très simplement, du fait qu'à la longue les grands domaines font naître les petites exploitations et que celles-ci à leur tour donnent naissance, tout autant et tout aussi nécessairement, aux grandes propriétés. Tout comme la concurrence sans frein suscite le monopole et les monopoles cette concurrence. Mais ce cycle s'accompagne inévitablement de crises, de souffrances aiguës et chroniques et de la ruine périodiquement répétée, de couches entières — de même qu'il est lié à un gaspillage colossal de moyens de production et de produits; et comme nous sommes actuellement parvenus heureusement à un stade où nous pouvons nous passer de Messieurs les gros agrariens tout autant que des propriétaires paysans et que la production agricole, tout comme la production industrielle, est arrivée à une étape de son développement qui, à notre avis, non seulement permet, mais requiert la prise en mains *en bloc** par la société, il nous incombe de rompre ce *circulus viliosus* [cercle vicieux]. Pour ce faire, les grands domaines et les grandes propriétés seigneuriales aussi nous offrent une meilleure prise que les biens des petits paysans, de même que dans l'industrie, de grandes usines s'y prêtent mieux que de petites entreprises artisanales. Et sur le plan politique, ceci se reflète dans le fait que les prolé-

taires ruraux des grands domaines deviennent sociaux-démocrates, tout comme les prolétaires urbains dès que ces derniers peuvent leur tomber sur le poil, tandis que le paysan ruiné et l'artisan urbain ne viennent à la social-démocratie que par le biais de l'antisémitisme.

Qu'un propriétaire seigneurial issu du féodalisme — lord ou squire — apprenne jamais à exploiter ses terres à la manière bourgeoise et qu'il puisse, comme les bourgeois, tenir pour son devoir de capitaliser, dans n'importe quelle circonstance, chaque année, une partie de la plus-value extorquée — cela contredit toute l'expérience faite dans tous les pays anciennement féodaux. Si vous dites que ces Messieurs, sous l'empire de la nécessité, doivent se priver de maintes choses, qui fait partie du mode de vie de leur caste, je veux bien vous croire; mais qu'ils apprennent jamais, *to live within their incomes and lay beyond something for a rainy day* [à vivre dans les limites de leur revenu et à mettre quelque chose de côté pour les mauvais jours], ça, il faut que je le voie moi-même; ça n'est jamais arrivé; tout au plus s'agit-il d'exceptions, sûrement pas d'une classe en tant que telle. C'est que ces gens, depuis deux cents ans, ne vivent que des subsides de l'État qui leur ont permis de survivre à toutes les crises.

224. — ENGELS A SORGE

2 décembre 1893.

L'abrogation de la loi sur l'achat d'argent¹ a préservé l'Amérique d'une grave crise monétaire et favorisera l'essor industriel. Mais je ne sais pas s'il n'aurait pas mieux valu que le krach se produise vraiment. La formule du *cheap money* [de l'argent bon marché], il semble que vos paysans de l'Ouest se la sont bien enfoncée dans le crâne. Primo, ils s'imaginent que, s'il existe dans le pays des moyens de circulation en abondance, le taux d'intérêt devra nécessairement baisser : ce faisant, ils confondent moyens de circulation et capital monétaire disponible; sur ce sujet, on va découvrir dans le III^e tome des pages très éclairantes². Deuxièmement, c'est un procédé qui convient à tous les débiteurs que de contracter des dettes en bonne monnaie et de les rembourser ensuite en monnaie dévaluée. Voilà pourquoi les Junkers prussiens endettés réclament eux aussi, à cor et à cri, deux monnaies, ce qui leur permettrait de se débarrasser de leurs dettes de manière camouflée, en toute équité. Si, aux États-Unis, on avait pu attendre, pour procéder à cette réforme de l'argent, que les conséquences des bêtises commises retombent aussi sur les paysans, cela aurait ouvert les yeux à plus d'un qui se refuse à comprendre.

La réforme des tarifs, si lentement qu'elle soit appliquée, n'en semble pas moins avoir provoqué chez les fabricants de la Nouvelle-Angleterre une espèce de panique. J'entends parler — en privé et dans les journaux — de nombreux licenciements d'ouvriers, mais ça se tassera, dès que la question de la loi sera réglée et que cessera en conséquence l'incertitude; je suis persuadé que, dans toutes les branches industrielles importantes, l'Amérique peut hardiment entrer en concurrence en Angleterre...

1. Pour soutenir la monnaie nationale, le Congrès américain, en 1893, vota, en raison de la crise qui sévissait, l'abrogation de la loi de 1890 qui prévoyait l'achat de 54 millions d'onces d'argent par an.

2. Voir *Le Capital*, Livre III Éditions sociales, t. VII, chap. XXXIII, pp. 109-127.

225. — ENGELS A STARKENBURG¹

25 janvier 1894.

Voici la réponse à vos questions.

1. Par le terme de rapports économiques que nous regardons comme la base déterminante de l'histoire de la société, nous entendons la manière dont les hommes d'une société déterminée produisent leurs moyens d'existence et échangent les produits entre eux (dans la mesure où existe la division du travail). Donc, **toute la technique** de la production et des transports y est incluse. Selon notre conception, cette technique détermine également le mode d'échange ainsi que le mode de répartition des produits et, par conséquent, après la dissolution de la société gentile, également la division en classes, par conséquent, les rapports de domination et d'asservissement, partant l'État, la politique, le droit, etc. Sont inclus, en outre, dans le concept de rapports économiques, la **base géographique** sur laquelle ceux-ci se déroulent et les vestiges, réellement transmis, des stades de développement économique antérieurs qui se sont maintenus, souvent par tradition seulement ou **vis inertiae** [par la force d'inertie], naturellement aussi le milieu extérieur qui entoure cette forme sociale.

Si, comme vous le dites, la technique dépend pour une grande part de l'état de la science, celle-ci dépend encore beaucoup plus de l'état et des **besoins** de la technique. Lorsque la société a des besoins techniques, ce fait aide au progrès de la science plus que ne le font dix universités. Toute l'hydrostatique (Torricelli, etc.) fut suscitée par le besoin de régulariser les torrents de montagne en Italie aux XVI^e et XVIII^e siècles. Nous n'avons quelques vues rationnelles sur l'électricité que depuis qu'on a découvert ses possibilités d'utilisation technique. Mais, malheureusement, en Allemagne, on a pris l'habitude d'écrire l'histoire des sciences comme si elles étaient tombées du ciel.

2. Nous considérons les conditions économiques comme ce qui conditionne, en dernière instance, le développement historique. Or, la race est elle-même un facteur économique. Mais il y a deux points ici qu'il ne faut pas négliger.

1. Heinz STARKENBURG : social-démocrate allemand qui collaborait à la revue *Die Neue Zeit*.

a) Le développement politique, juridique, philosophique, religieux, littéraire, artistique, etc., repose sur le développement économique. Mais ils réagissent tous également les uns et les autres, ainsi que sur la base économique. Il n'est pas vrai que la situation économique soit **la cause, qu'elle soit seule active** et que tout le reste ne soit qu'action passive. Il y a, au contraire, action réciproque, sur la base de la nécessité économique qui l'emporte toujours **en dernière instance**. L'État, par exemple, agit par le protectionnisme, le libre-échange, par une bonne ou mauvaise fiscalité ; et même l'impuissance et l'épuisement mortels du philistin allemand, résultant de la situation économique misérable de l'Allemagne de 1648 à 1830 et qui se manifestèrent tout d'abord sous forme de piétisme, puis de sentimentalité et de servilité courbant l'échine devant les princes et la noblesse, ne furent pas sans influence économique. Ils furent un des plus grands obstacles à la renaissance et ne furent ébranlés que grâce aux guerres de la Révolution et de Napoléon qui portèrent à un stade aigu cette misère chronique. Il n'y a donc pas, comme on veut se l'imaginer, çà et là, par simple commodité, un effet automatique de la situation économique ; ce sont, au contraire, les hommes qui font leur histoire eux-mêmes, mais dans un milieu donné qui les conditionne, sur la base de rapports réels préexistants, parmi lesquels les conditions économiques, si influencées qu'elles puissent être par les autres conditions politiques et idéologiques, n'en sont pas moins, en dernière instance, les conditions déterminantes, constituant d'un bout à l'autre le fil conducteur, qui, seul, vous met à même de comprendre.

b) Les hommes font leur histoire eux-mêmes, mais jusqu'ici ils ne la font pas suivant une volonté collective, selon un plan d'ensemble et même pas dans le cadre d'une société donnée, aux contours précis. Leurs efforts se contrecarrent, et c'est précisément la raison pour laquelle règne, dans toutes les sociétés de ce genre, la **nécessité** dont le **hasard** est, à la fois, le complément et la manifestation. La nécessité qui s'y impose à travers tous les hasards est encore, en fin de compte, la nécessité économique. Ici nous abordons la question de ce qu'on appelle les grands hommes. Naturellement, c'est un pur hasard que tel grand homme surgisse à tel moment déterminé, dans tel pays donné. Mais, si nous le supprimons, on voit surgir l'exigence de son remplacement et ce remplaçant se trouvera *tant bien que mal* *, mais il se trouvera toujours à la longue. Ce fut un hasard que Napoléon, ce Corse, fût précisément le dictateur militaire dont avait absolument besoin la République française, épuisée par sa propre guerre ; mais la preuve est faite que, faute d'un Napoléon, un autre aurait comblé la lacune, car l'homme s'est trouvé chaque fois qu'il a été nécessaire : César, Auguste, Cromwell, etc. Si

Marx a découvert la conception matérialiste de l'histoire, Thierry, Mignet, Guizot, tous les historiens anglais d'avant 1850 prouvent qu'on s'y efforçait, et la découverte de la même conception par Morgan est la preuve que le temps était mûr pour elle et qu'elle **devait nécessairement** être découverte.

Il en est ainsi de tout autre hasard et de tout autre hasard apparent dans l'histoire. Plus le domaine que nous étudions s'éloigne de l'économique et se rapproche de la pure idéologie abstraite, plus nous constaterons que son développement présente de hasard, et plus sa courbe se déroule en zigzags. Mais si vous tracez l'axe moyen de la courbe, vous trouverez que, plus la période considérée est longue et grand le domaine étudié, plus cet axe se rapproche de l'axe du développement économique et plus il tend à lui être parallèle.

Le plus grand obstacle à la compréhension exacte est, en Allemagne, la négligence impardonnable, dans la production littéraire, de l'histoire économique ; non seulement il est très difficile de se déshabituer des idées serinées à l'école sur l'histoire, mais il est encore plus difficile de rassembler les matériaux qui sont nécessaires à cet effet. Qui, par exemple, a seulement lu le vieux G[ustav] von Gülich² dont le recueil de matériaux tout secs contient pourtant tant de matière pour l'éclaircissement d'innombrables faits politiques ?

D'ailleurs, le bel exemple que Marx a donné dans *Le 18 brumaire* devrait, je pense, répondre passablement à vos questions, précisément parce que c'est un exemple pratique. Dans l'*Anti-Dühring*, tome I, chapitres 9 à 11, et tome II, ch. 2 à 4, ainsi que dans le tome III, ch. 1, ou dans l'introduction et, ensuite, dans le dernier chapitre de *Feuerbach*³, je crois également avoir déjà touché à la plupart de ces points.

Je vous prie de ne pas passer au trébuchet, dans ce qui précède, les mots, mais de ne pas perdre de vue les rapports d'ensemble ; je regrette de n'avoir pas le temps de vous écrire avec la rigueur dans l'expression qui s'imposerait si j'écrivais pour le public...

226. — ENGELS A KAUTSKY

23 septembre 1894.

... La guerre entre la Chine et le Japon signifie la fin de la vieille Chine¹, le bouleversement complet, quoique graduel de l'ensemble de la base économique, jusqu'au remplacement de l'ancienne combinaison d'agriculture et d'industrie à la campagne, par la grande industrie, les chemins de fer, etc., ce qui entraînera l'exode massif des coolies chinois jusque vers l'Europe, d'où, pour nous, une accélération de la *débâcle* * et un accroissement des conflits aboutissant à la crise. C'est là encore une fois l'admirable ironie de l'histoire : la production capitaliste n'a plus que la Chine à conquérir et, en la conquérant enfin, elle se rend impossible elle-même dans les lieux où elle est née...

2. GUSTAV VON GÜLICH : historien allemand de l'économie (1791-1847).

3. F. ENGELS : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. Voir MARX-ENGELS : *Études philosophiques*, Éditions sociales, Paris 1961, pp. 42-60.

1. Allusion à la guerre sino-japonaise de 1894-1895. Engels revient sur cette question dans une lettre à Sorge du 10 novembre 1894, qui ne figure pas dans ce recueil.

227. — ENGELS A PLEKHANOV *

26 février 1895.

... Je n'aurai pas le temps de lire la critique du *Русское Богатство* [La Richesse russe] sur mon livre¹. J'en ai déjà vu assez à ce sujet dans le N° de janvier 1894². Quant à Danielson, je crains qu'il n'y a rien à faire avec lui. Je lui ai envoyé par lettre les affaires russes du « Internationales aus dem Volksstaat »³, et surtout l'appendice de 1894⁴ qui était écrit, en partie, directement à son adresse. Il l'a reçu, mais comme vous voyez, c'est inutile. Il n'y a pas moyen de discuter avec cette génération de Russes dont il fait partie, et qui croit toujours en la mission spontanéo-communiste qui distingue la Russie, la vraie Святая Русь [la Sainte Russie], des autres peuples profanes.

Du reste, dans un pays comme le vôtre, où la grande industrie moderne est greffée sur la commune paysanne primitive, et où toutes les phases de civilisation intermédiaires sont en même temps représentées, dans un pays qui en outre est entouré plus ou moins efficacement par une muraille de Chine intellectuelle érigée par le despotisme, il n'y a pas à s'étonner si les combinaisons des idées les plus bizarres et impossibles se produisent. Voyez le pauvre diable de Flérovski, qui s'imagine que les tables et les lits pensent, mais qu'ils n'ont pas de mémoire. C'est une phase par laquelle le pays doit passer. Peu à peu, avec l'accroissement des villes, l'isolement des gens de talent disparaîtra et avec lui ces aberrations mentales dues à la solitude, à l'incohérence des connaissances sporadiques de ces drôles de penseurs, et un peu aussi, chez les народники [populistes], au désespoir

1. Il s'agit de l'article de L. Sak : « Le matérialisme historique », dans lequel l'auteur analyse et critique l'ouvrage d'Engels : *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*.

2. Ce numéro contient la chronique de N. Mikhailovski : « La littérature et la vie », à laquelle Engels fait allusion.

3. Rubrique internationale du journal [social-démocrate allemand] *Volksstaat*.

4. Appendice de Friedrich Engels à l'article : *Soziales aus Russland* [Informations sociales de Russie].

de voir leurs espérances s'évanouir. En effet, un народник ex-terroriste finirait très proprement par devenir tzarien.

Pour me mêler de cette polémique, il faudrait lire toute une littérature, et puis la suivre et répondre. Alors cela dévorerait tout mon temps pendant une année ; et le seul résultat utile serait probablement que je saurais le russe beaucoup mieux que maintenant, mais on me demande la même chose pour l'Italie, à propos de l'illustre Loria⁵. Et je suis déjà accablé de travail !...

5. Achille LORIA : économiste italien dont il est question dans la préface d'Engels au Livre III du *Capital*, Éditions sociales, t. VI, pp. 20-23.

228. — ENGELS A SCHMIDT

12 mars 1895.

... Sur la façon dont vous vous lancez sur un chemin de traverse à propos du taux de profit¹, je crois que votre lettre me fournit quelque éclaircissement. J'y retrouve la même propension à dévier sur le détail et je l'attribue à la méthode éclectique en philosophie qui s'est introduite, depuis 1848, dans les universités allemandes : on perd tout à fait de vue l'ensemble et on s'égaré par trop fréquemment dans des spéculations sans fin et assez vaines sur des points de détail. Or il se trouve que, de tous les classiques, c'est de Kant surtout que vous vous étiez occupé naguère ; et Kant, en raison de l'état de la philosophie allemande à son époque et de son opposition au leibnizianisme pédant de Wolff, s'est vu plus ou moins contraint de faire, dans la forme, des concessions apparentes aux ratiocinations à la Wolff. C'est ainsi que je m'explique votre penchant, qui se manifeste aussi dans le topo de votre lettre sur la loi de la valeur, à vous plonger dans des détails — et il me semble qu'alors vous ne tenez pas suffisamment compte des rapports d'ensemble — au point que vous rabaissez la loi de la valeur à une fiction, à une fiction nécessaire, à peu près comme Kant réduit l'existence de Dieu à un postulat de la raison pratique.

Les objections que vous faites à la loi de la valeur atteignent **tous** les concepts, à les considérer du point de vue de la réalité. L'identité de la pensée et de l'être, pour reprendre la terminologie hégélienne, coïncide partout avec votre exemple du cercle et du polygone. Ou encore, le concept d'une chose et la réalité de celle-ci sont parallèles, comme deux asymptotes qui se rapprochent sans cesse l'une de l'autre sans jamais se rejoindre. Cette différence qui les sépare, c'est précisément celle qui fait que le concept n'est pas d'emblée, immédiatement, la réalité et que la réalité n'est pas immédiatement son propre concept. Du fait qu'un concept possède le caractère essentiel d'un concept, donc qu'il ne coïncide pas d'emblée, *prima facie* [au premier coup d'œil], avec la réalité, dont il a fallu d'abord

1. Voir à ce sujet note 1, lettre 199. Engels reprend cette discussion avec Schmidt dans sa préface au Livre III du *Capital*, Éditions sociales, t. VI, pp. 15-17.

l'abstraire, de ce fait il est toujours plus qu'une simple fiction, à moins que vous n'appeliez fictions tous les résultats de la pensée, parce que la réalité ne correspond à ces résultats que par un long détour et, même alors, ne s'en rapproche jamais que de manière asymptotique.

En va-t-il autrement du taux général de profit ? Il n'existe à chaque instant que d'une manière approchée. S'il vient à se réaliser dans deux établissements jusqu'à coïncider dans le moindre détail, si tous deux obtiennent dans un exercice donné **exactement le même taux de profit**, c'est pur hasard ; dans la réalité, les taux de profit varient en fonction de multiples circonstances, d'une entreprise à l'autre et d'une année à l'autre, et le taux général n'existe qu'en tant que moyenne de nombreuses entreprises et sur toute une série d'années. Mais exiger que, dans chaque entreprise et chaque année, le taux de profit soit exactement le même, jusqu'à la centième décimale, qu'il soit, disons de 14,876934..., sous peine de le voir réduit à une simple fiction, serait méconnaître grandement la nature du taux de profit et des lois économiques en général — elles n'existent toutes que dans l'approximation, la tendance, la moyenne, mais non pas dans la réalité **immédiate**. Cela provient d'une part de ce que leur action est contrecarrée par l'action simultanée d'autres lois, mais d'autre part aussi de leur nature en tant que concepts.

Ou bien prenez la loi du salaire, la façon dont se réalise la valeur de la force de travail qui ne se réalise qu'en moyenne — et même pas toujours — et qui varie selon la localité, même selon la branche, en fonction des habitudes de vie. Ou encore la rente foncière qui représente, par rapport au taux général, le surprofit résultant de la monopolisation d'une force naturelle. Là non plus, surprofit réel et rente réelle ne coïncident pas du tout automatiquement, mais seulement de manière approchée, en moyenne.

Il en va exactement de même pour la loi de la valeur et la répartition de la plus-value par le moyen du taux de profit.

1. Les deux choses ne se réalisent complètement, de manière approchée, que dans l'hypothèse d'une production capitaliste s'accomplissant partout complètement, c'est-à-dire dans l'hypothèse d'une société réduite aux classes modernes des propriétaires fonciers, des capitalistes (industriels et commerçants) et des ouvriers, toutes les couches intermédiaires étant éliminées. Or, pareille situation n'existe même pas en Angleterre et n'existera jamais : nous ne laisserons pas les choses en venir là.

2. Le profit, rente comprise, se compose de différents éléments :

a) Le profit par tromperie sur la marchandise — qui s'annule dans la somme algébrique de ces profits.

b) Les profits résultant de l'accroissement de valeur des stocks (par exemple, le solde de la dernière récolte, quand la suivante est mauvaise). Ceux-ci **doivent** aussi, théoriquement, se compenser en fin de compte, pour autant qu'ils n'ont pas déjà été annulés par la baisse de valeur d'autres marchandises, les capitalistes acheteurs devant déboursier en plus ce que gagnent les vendeurs ou bien du fait que, s'il s'agit de subsistances pour les ouvriers, le salaire devra, à la longue, augmenter. Mais les plus importantes de ces augmentations de valeur **ne se produisent pas à terme** ; il n'y a donc compensation que sur une moyenne de plusieurs années et cette compensation est très imparfaite : il est notoire qu'elle s'opère aux dépens des ouvriers ; ils produisent davantage de plus-value, parce que leur force de travail n'est pas totalement payée.

c) La somme totale de la plus-value, mais dont est soustraite alors la fraction dont **on fait cadeau à l'acheteur**, particulièrement en temps de crise, lorsque la valeur de la surproduction est réduite à la quantité de travail socialement nécessaire qu'elle contient réellement.

De tout cela il s'ensuit, de prime abord, que la totalité du profit et de la plus-value ne peuvent coïncider qu'approximativement. Si vous ajoutez que la totalité de la plus-value pas plus que la totalité du capital ne sont des grandeurs constantes, mais des grandeurs variables, qui se modifient d'un jour à l'autre, il apparaît qu'il est purement et simplement impossible d'exprimer

le taux de profit par la formule $\frac{\sum pl}{\sum (c + v)}$, autrement qu'en la considérant comme une fonction approchée et de ne pas considérer la totalité du prix et la totalité de la valeur comme tendant sans cesse à ne faire qu'un et pourtant s'écartant sans cesse de cette identité. En d'autres termes, l'unité du concept et du phénomène se présente comme un procès infini par essence — et il l'est réellement, dans ce cas plus que dans n'importe quel autre.

Est-ce que la féodalité a jamais correspondu à son concept ? Fondée dans le royaume des Francs occidentaux, développée en Normandie par les conquérants norvégiens, mieux élaborée en Angleterre et dans l'Italie méridionale par les Normands français, c'est dans le royaume éphémère de Jérusalem, qui nous a légué dans ses Assises de Jérusalem² l'expression la plus clas-

sique de l'ordre féodal, qu'elle s'est rapprochée le plus de son concept. Cet ordre était-il pour autant une fiction, parce qu'il n'a connu, sous sa forme classique, une brève existence qu'en Palestine, et même, pour une bonne part, seulement sur le papier ?

Où encore, les concepts admis dans les sciences naturelles sont-ils des fictions parce qu'il s'en faut qu'ils recouvrent toujours exactement la réalité ? A partir du moment où nous acceptons la théorie de l'évolution, tous nos concepts de la vie organique ne correspondent à la réalité que de façon approchée. Sinon, il n'y aurait pas de transformations ; du jour où concept et réalité coïncideront absolument dans le monde organique, c'en sera fini de l'évolution. Le concept de poisson implique l'existence dans l'eau et la respiration à l'aide de branchies ; comment voulez-vous passer du poisson à l'animal amphibie sans faire éclater ce concept ? Et il a effectivement éclaté ; nous connaissons toute une série de poissons dont la vessie natatoire a évolué jusqu'au poumon et qui peuvent respirer de l'air. Comment voulez-vous passer du reptile ovipare au mammifère qui met au monde des petits vivants, sans faire entrer en conflit avec la réalité un des deux concepts ou les deux à la fois ? Et en réalité nous possédons, avec les monotrèmes, toute une sous-catégorie de mammifères ovipares — en 1843, j'ai vu à Manchester les œufs de l'ornithorynque et, dans mon ignorance suffisante, je me suis gaussé de cette stupidité : comme si un mammifère pouvait pondre ! Et voilà qu'aujourd'hui, c'est prouvé ! N'en usez donc pas envers le concept de valeur comme je l'ai fait, ce pour quoi j'ai été contraint par la suite de demander pardon à l'ornithorynque !...

2. Code du Royaume de Jérusalem ; concerne la période qui s'étend du XI^e au XIII^e siècle.

229. — ENGELS A V. ADLER¹

16 mars 1895.

... Puisque tu veux piocher *Le Capital* II et III en taule, je vais te donner quelques tuyaux, pour te faciliter les choses.

Livre II, Section I. Lis le chapitre premier à fond, tu pourras ensuite comprendre plus facilement les chapitres 2 et 3. Le chapitre 4 à lire de nouveau de près ; c'est un résumé ; les chapitres 5 et 6 sont faciles et le 6 surtout traite des questions accessoires.

Section II, chapitres 7 à 9, importants. Les 10 et 11 particulièrement importants. Même chose pour les 12, 13 et 14. Par contre les 15, 16, 17, pour l'instant simple lecture cursive.

Section III. C'est un exposé très remarquable de l'ensemble de la circulation des marchandises et de l'argent dans la société capitaliste depuis les physiocrates, c'est la première fois que ce sujet est traité ; — remarquable quant au contenu, mais terriblement lourd quant à la forme parce que 1^o fait de pièces et de morceaux à partir de deux élaborations procédant de deux méthodes différentes et que 2^o l'élaboration n^o 2 a été menée à terme de force, dans une période de maladie où le cerveau souffrait d'insomnie chronique. Je garderais ça pour **le tout dernier, après un premier travail** sur le Livre III. D'ailleurs pour ce que tu veux faire, c'est la partie dont tu peux te passer le plus.

Ensuite le Livre III.

Il y a d'important ici : dans la première section, les chapitres 1 à 4 ; par contre, sont moins importants pour l'enchaînement **général** les chapitres 5, 6, 7, donc n'y pas consacrer d'abord trop de temps.

Section II. **Très importants** : les chapitres 8, 9, 10. Passer plus vite sur 11 et 12.

Section III. **Très important** : tout, 13 à 15.

Section IV. Très importants également, mais faciles à lire : chapitres 16 à 20.

Section V. Très importants : les chapitres 21 à 27. Moins, le chapitre 28. Chapitre 29, important. Dans l'ensemble, sans

importance pour ce que tu veux faire, chapitres 30 à 32 ; sont importants dès qu'il s'agit de papier-monnaie, etc., le 33 et le 34, le 35 sur le cours international des changes ; très **intéressant pour toi** et facile à lire, le 36.

Section VI. Rente foncière : le 37 et le 38 sont importants. Le sont moins, mais à lire : les 39 et 40. Laisser davantage de côté 41 à 43 (rente différentielle, cas particuliers). 44 à 47 : de nouveau importants, en majeure partie faciles à lire aussi.

Section VII. Très belle, malheureusement simple ébauche et révélant en sus de fortes traces d'insomnie.

Comme ça, si tu études à fond l'essentiel que je t'indique et si tu parcours superficiellement, pour commencer, ce qui est moins important (le mieux serait de relire auparavant les chapitres principaux du tome I), tu auras une vue générale de l'ensemble et tu pourras par la suite travailler plus facilement les passages laissés de côté...

1. V. ADLER (1852-1918) : dirigeant de la social-démocratie autrichienne, membre influent de la II^e Internationale. En prison à ce moment-là.

6 avril 1895.

Je vous suis très obligé de votre ténacité à propos de la « fiction ». Il y a là en fait une difficulté que j'ai pu sauter seulement parce que vous avez insisté sur votre « fiction ». La solution se trouve dans le III, 1, pages 154 à 157¹; mais elle n'est pas dégagée ni soulignée nettement et c'est cette circonstance qui m'incite à développer brièvement ce point dans la *Neue Zeit*², en partant des objections de Sombart et des vôtres. Du reste, sur un deuxième point, je voudrais compléter le III^e volume, ou mieux, le mettre en harmonie avec la situation actuelle, compte tenu de certains changements dans les rapports économiques qui se sont produits depuis 1865³.

Mais pour développer ce point sur l'efficacité et la validité de la loi de la valeur, mon propos serait bien facilité, si vous me permettiez de me référer non seulement à « l'hypothèse » de votre article dans le *Centralblatt*⁴, mais aussi à la « fiction » de vos deux lettres et d'en citer un ou deux passages pour définir de plus près ce que vous entendez dans votre article par « l'hypothèse ». Relisez donc, je vous prie, le passage mentionné ci-dessus et dites-moi ensuite si vous me permettez de donner ces citations, en les présentant comme des extraits de lettres que m'a adressées le Dr. Conrad Schmidt⁵. Au cas où vous seriez convaincu par le passage de Marx que, pour la production marchande, la loi de la valeur est quand même quelque chose de plus qu'une fiction nécessaire, de sorte que nous serions alors du même avis, je renoncerais naturellement avec plaisir à ces citations...

1. *Le Capital*, Éditions sociales, III, 1, pp. 191-193.

2. Friedrich ENGELS : « Compléments et supplément au 3^e volume du *Capital*. I. « Loi de la valeur et taux de profit », *Die Neue Zeit*, 14^e année (1895-1896), vol. I, pp. 4-11 et 37-44. Voir K. MARX : *Le Capital*, Éditions sociales, III, 1, pp. 26-42.

3. F. ENGELS : « Compléments et supplément au 3^e volume du *Capital* », II. La Bourse, *Le Capital*, Éditions sociales, III, 1, pp. 42-44.

4. Conrad SCHMIDT : « Le troisième tome du *Capital* », *Sozial-politisches Centralblatt*, 4^e année, n^o 22, 25 février 1895.

5. Cf. *Le Capital*, t. VI, p. 30 : « Dans une lettre privée, qu'il m'autorise à citer, Schmidt soutient que la loi de la valeur... est tout bonnement une fiction, etc... »

10 avril 1895.

Je vous suis très obligé et je vous remercie vivement pour l'envoi des fac-similé du *Tableau* * de Quesnay accompagné de la monographie que vous y avez consacrée et que je suis en train de lire avec grand intérêt. Vous avez raison de souligner que, depuis Baudeau², personne, excepté Marx, n'avait compris l'importance de ce gros travail en matière économique; Marx d'ailleurs a été le premier à tirer de nouveau les physiocrates de l'obscurité où les avaient plongés les succès ultérieurs de l'école anglaise. S'il devait m'être donné de publier également le Livre IV du *Capital*, vous y trouveriez d'autres hommages plus détaillés aux mérites de Quesnay et de ses disciples³.

1. Stephan BAUER : économiste suisse (né en 1865).

2. Abbé Nicolas BAUDEAU : physiocrate français (1730-1792).

3. Dans les *Theorien über den Mehrwehrt*, éd. Dietz, Berlin, 1956, il est longuement question des physiocrates, notamment dans le t. I, pp. 10-35, pp. 272-308 et pp. 342-351.

15 avril 1895.

... Il en va des articles de la vieille *Gazette rhénane*² comme je le craignais : il y a prescription pour les droits d'auteur, et nous ne pouvons sauver ce qui est notre propriété qu'en agissant avec promptitude. Il serait donc tout à fait juste que tu fasses annoncer immédiatement que ces articles vont paraître chez vous, avec des notes et une introduction de moi. A peu près sous le titre suivant :

« Premiers écrits de Karl Marx. Trois articles de la (première) *Gazette rhénane* (1842) : I. La diète provinciale de Rhénanie et la liberté de la presse. II. Dans la même assemblée, loi sur les vols de bois. III. La situation des vigneron de la Moselle. Édités et préfacés par F. Engels. »

Ce titre ne me plaît pas vraiment ; si possible, il faudrait que tu esquives toute formulation précise, jusqu'à ce que nous en ayons trouvé une qui convienne. En ce qui concerne l'article sur la Moselle, je suis assez sûr de la chose, car j'ai toujours entendu Marx dire que c'est précisément de s'être occupé de la loi sur les vols de bois et de la situation des paysans mosellans qui l'a fait passer de la politique pure aux rapports économiques et que c'est ainsi qu'il est venu au socialisme...

1. Richard FISCHER : social-démocrate, rédacteur au *Vorwärts*.

2. Il s'agit du journal auquel collabora Marx, en 1842. On sait qu'en 1848, Marx deviendra rédacteur en chef de la *Nouvelle Gazette rhénane*. Cf. Éditions sociales, t. 1, 1964.

21 mai 1895.

... Entre temps, je suis en train de te fournir pour la *N[eu]e Z[eit]* un texte qui te fera plaisir : « Compléments et annexe au *Capital*, Livre III : 1. Loi de la valeur et taux de profit ». Réponse aux objections de Sombart et de C[onrad] Schmidt. Plus tard suivra le n° 2 : le rôle de la Bourse qui a subi de très importants changements depuis que Marx a écrit sur le sujet en 1865¹. Selon les besoins et le temps dont je disposerai, il y aura une suite. Si j'avais eu l'esprit libre, le premier article serait fini.

De ton livre², je peux te dire qu'il s'améliore, à mesure qu'on avance dans sa lecture. Platon et le christianisme primitif sont encore insuffisamment traités, conformément au plan initial. Pour les sectes médiévales, ça va déjà beaucoup mieux et ça va *crescendo*. Les meilleures pages concernent les Taborites, Münzer, les Anabaptistes. Très souvent et sur des points importants, les événements politiques sont ramenés à l'économique, mais à côté de ça des lieux communs, quand il y avait une lacune dans l'étude préliminaire. Ton livre m'a beaucoup appris ; pour ma nouvelle version de *La Guerre des paysans*, c'est un travail préalable indispensable. Les erreurs principales me semblent au nombre de deux : 1. étude très lacunaire du développement et du rôle des éléments déclassés, presque analogues à des parias, se situant tout à fait en dehors de la classification féodale, qui devaient nécessairement apparaître à chaque fondation de ville et constituent la couche la plus basse, la plus privée de droits de toute population urbaine au moyen âge, sans liens avec la communauté agraire, ni avec la hiérarchie féodale ou les corporations. C'est difficile à étudier, mais c'est la **base principale**, car peu à peu, avec le relâchement des liens féodaux, ces groupes constituent le **pré-prolétariat**, celui qui a fait en 1789 la révolution dans les *faubourgs** de Paris, qui absorbe tous les individus rejetés par la société féodale et corporatiste. Tu parles de prolétaires, l'expression est boiteuse, et tu y inclus les tisse-

1. Ces deux textes figurent dans le tome VI de l'édition française, pp. 26-44.

2. Il s'agit du livre de KAUTSKY : *Die Vorläufer des neueren Socialismus* [Les précurseurs du socialisme moderne], t. 1, parties 1-2, Stuttgart, 1895.

rands, dont tu dépeins très justement l'importance, — mais c'est seulement à partir du moment où il existe des tisserands déclassés, en marge des corporations et seulement pour autant qu'il en existe, que tu peux les intégrer à ton prolétariat. Sur ce point, il y a encore beaucoup à reprendre.

2. Tu n'as pas complètement saisi la situation du marché mondial — pour autant qu'on puisse parler de marché mondial —, la situation économique internationale de l'Allemagne à la fin du xv^e siècle. C'est elle seule qui explique pourquoi le mouvement bourgeois-plébéien sous sa forme religieuse, qui a échoué en Angleterre, aux Pays-Bas, en Bohême, a pu avoir, en Allemagne, au xvi^e siècle, un certain succès : il a triomphé sous son déguisement religieux, tandis que la victoire du contenu bourgeois était réservée (au siècle suivant) et aux pays se situant dans la nouvelle orientation du marché mondial qui avait entre temps vu le jour : donc à la Hollande et à l'Angleterre. C'est une longue histoire, que j'espère exposer *in extenso* dans ma *Guerre des paysans* — si seulement je pouvais m'y mettre tout de suite !

Quant au style, dans ton désir de rester populaire, tu tombes tantôt dans l'éditorial, tantôt dans le genre maître d'école. On pourrait l'éviter. Et puis, pour faire plaisir à Janssen³, tu persistes donc à ne pas vouloir comprendre le jeu de mots de U[rich] v[on] Hutten avec ses *obscuri viri* ? L'astuce, c'est précisément que l'expression a les deux sens : obscurs et obscurantistes, et c'est ça que Hutten voulait dire⁴.

Mais ce sont là de simples remarques au fil de la lecture. Ede et toi, vous avez abordé un sujet tout à fait neuf et le résultat n'est jamais parfait du premier coup. Vous pouvez être heureux, d'avoir mené à bien un ouvrage, qui se laisse lire, dès à présent, alors qu'il n'en existe, pour ainsi dire, qu'une première ébauche. Mais maintenant vous êtes tous deux dans l'obligation de ne pas laisser en jachère le terrain que vous avez défriché, mais de continuer vos recherches, afin de réaliser d'ici quelques années une nouvelle version, qui satisfasse à toutes les exigences...

234. — ENGELS A TURATI *¹

28 juin 1895.

Un résumé des trois Livres du *Capital* est une des tâches les plus difficiles qu'un écrivain puisse se proposer. Dans toute l'Europe il n'y a pas, à mon avis, plus d'une demi-douzaine d'hommes capables de l'entreprendre. Entre autres conditions indispensables, il faut connaître à fond l'économie politique bourgeoise et posséder complètement la langue allemande. Maintenant vous dites que votre Labriolino² n'est pas trop fort sur ce dernier point, tandis que ses articles dans la *Critica Sociale* me prouvent qu'il ferait mieux de commencer par bien comprendre le 1^{er} volume, avant de vouloir faire un travail indépendant sur l'ensemble de l'œuvre. Je n'ai pas de droit légal de l'empêcher, mais je dois m'en laver les mains complètement...

3. Johannes JANSSEN : historien allemand (1829-1891).

4. Il s'agit de la suite des écrits satiriques de Ulrich von HUTTEN, Crotus RUBIANUS et autres : *Epistolae obscurorum virorum* [Lettres des hommes obscurs], qui parurent de 1515 à 1517.

1. Filippo TURATI : un des fondateurs du parti socialiste italien (1857-1932).

2. Antonio LABRIOLA : économiste italien (1843-1904).

INDEX DES NOMS CITÉS

Les noms des destinataires des lettres sont précédés d'un astérisque.

A

- ADLER** Georg (1863-1908). — Économiste bourgeois allemand, réformiste, 357.
- ***ADLER** Victor (1852-1918). — Fondateur du parti social-démocrate autrichien, médecin. Entré en contact avec le mouvement socialiste en 1884, il fonde en 1887 la *Gleichheit* [l'Égalité] et, en 1889, l'*Arbeiter Zeitung* [Journal des Travailleurs]. Il fut l'un des dirigeants de la II^e Internationale, 420.
- ***ANNENKOV** Pavel Vassiliévitch (1812-1887). — Journaliste et critique littéraire russe, libéral modéré. Était en relations personnelles avec Marx. 15, 16, 17, 26.
- A.P.C.** — Voir *Pulszki*.
- ATTWOOD** Thomas (1783-1856). — Banquier de Birmingham, homme politique et économiste. 96, 106.
- AUGUSTE** Caius Julius Caesar Octavius (63 avant notre ère - 14 après notre ère). — Premier empereur romain, 411.
- AVELING** Edward (1851-1898). — Médecin et auteur dramatique anglais, socialiste. Darwinien et athée, il se rapproche, sous l'influence

d'Engels, du marxisme, milite à la « Social Democratic Federation » et fonde la « Socialist League » en 1884, qu'il quittera lorsque celle-ci tourne à l'anarchisme pour rentrer à la S.D.F. Épouse en 1884 la fille cadette de Marx, Eleanor. 363, 398.

B

- BABBAGE** Charles (1792-1871). — Mathématicien et mécanicien anglais qui construisit la première machine à calculer. 87, 88, 89.
- BABST** Ivan Kondratiévitch (1824-1881). — Publiciste russe, économiste et statisticien. 102.
- BAKOUNINE** Mikhaïl Alexandrovitch (1814-1876). — Révolutionnaire russe qui prit part à l'insurrection de Dresde en 1849. Un des théoriciens de l'anarchisme. De dures polémiques l'opposèrent à Marx au sein de la Première Internationale. Il en fut exclu au Congrès de La Haye. 83.
- BARTH** Paul (1858-1922). — Publiciste allemand de tendance bourgeoise, adversaire du marxisme. 371.
- BASTIAT** Frédéric (1801-1850). — Économiste fran-

gais, champion du libéralisme économique, qui combattit vigoureusement, en 1848, les théories de Proudhon sur l'intérêt et la banque. Auteur des *Harmories économiques*. 83, 99, 227, 228, 229.

BAUDEAU Abbé Nicolas (1730-1792). — Économiste français de l'école des physiocrates. 423.

BAUER Bruno (1809-1882). — Philosophe allemand, critique de la religion, l'un des chefs de la gauche hégélienne. Attaqué par Marx et Engels dans *La Sainte Famille*. 200.

***BAUER** Stephan (né en 1865). — Économiste suisse de tendance bourgeoise, 423.

BAYER Karl Robert von (pseudonyme : *Byr*) (1835-1902). — Romancier allemand, également auteur d'ouvrages sur les questions militaires. 277.

***BEBEL** August (1840-1913). — Maître-tourneur à Leipzig, se lance dès 1862 dans l'action ouvrière. Député de Saxe en 1867, au parlement de l'Allemagne du Nord, il fonde avec Liebknecht un parti ouvrier marxiste (d'Eisenach) en 1869. Pendant la guerre de 1870-1871, il est condamné pour avoir refusé de voter les crédits militaires et blâmé l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Il fut le grand organisateur du parti social-démocrate allemand et condamne le révisionnisme de Bernstein. 9, 15, 327, 349, 387, 403, 406, 407.

***BECKER** Johann Philipp (1809-1886). — Communiste allemand qui prit part à la

révolution de 1848 et à l'insurrection du pays de Bade, en mai 1849. Émigré à Genève, il y organise la section de la 1^{re} Internationale et édite un journal, *Der Vorbote* [Le Messager], qui défend les principes marxistes. Il était lié d'amitié avec Marx et Engels. 8, 10, 156, 346.

BEESELY Edward Spencer (1831-1915). — Professeur d'histoire ancienne à l'université de Londres. Positiviste, participa au mouvement pour la réforme électorale (1867). Présida la réunion de fondation de la 1^{re} Internationale à St. Martin's Hall (18 septembre 1864). 147, 232, 237.

BERKELEY George (1685-1753). — Évêque et philosophe irlandais, fondateur de l'idéalisme subjectif. Dans le domaine économique, critique du mercantilisme. 61.

BERNIER François (1625-1688). — Philosophe et écrivain français, auteur de récits de voyages fort appréciés de Marx. 61.

***BERNSTEIN** Eduard (Ede) (1850-1932). — Social-démocrate allemand. Rédacteur du *Sozial-demokrat* pendant la durée de la loi d'exception contre les socialistes. Après la mort d'Engels, dont il fut l'un des exécuteurs testamentaires, élabora la théorie du révisionnisme. 9, 163, 312, 314, 316, 321, 323, 333, 342, 362, 363, 372, 426.

BERNSTEIN Regina (Gina). — Épouse du précédent. 362, 363.

BЕРVІ Vassili Vassiliévitch (Pseudonyme : *Flérovski*) (1829-1918). — Publiciste et économiste russe. Son ouvrage, *La Situation de la classe ouvrière en Russie* (1869) était surestimé par Marx. 255, 256, 262, 414.

BEVAN Philips G. — Économiste anglais qui vécut dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. 360.

BISKAMP Elard. — Journaliste allemand, démocrate, émigré à Londres. 112.

BISMARCK Otto, prince de (1815-1898). — Chancelier allemand, venu de la petite noblesse terrienne, qui dirigea (dans un sens réactionnaire) la politique de son pays, de 1861 à 1890. 181, 191, 289, 307, 316, 317, 335, 351.

BLACKE Francis (1738-1818). — Économiste et écrivain anglais. 241.

BLANC Louis (1811-1882). — Républicain et démocrate français, membre du gouvernement provisoire en 1848, dut s'exiler en Angleterre d'où il revint en 1870. Élu député de la Seine en 1871. Blâma la Commune. Auteur d'une *Histoire de la Révolution française* (écrite de 1847 à 1862). 54-56.

BODIN Jean (*Bodinus*) (1530-1596). — Magistrat, philosophe et économiste français. 137.

BOISGUILLEBERT Pierre Le Pesant, sieur de (1646-1714). — Économiste français, précurseur des physiocrates, auteur d'ouvrages (*Le Détail de la France, Le Factum de la France*) qui font de lui le

promoteur de l'économie politique en France. 105, 137, 390.

BONAPARTE. — Voir *Louis Bonaparte*.

BORKHEIM Sigismund Ludwig (1825-1885). — Écrivain et démocrate allemand, participa à l'insurrection du pays de Bade, en 1849. Émigré en Suisse, puis à Londres. 225.

***BRACKE** Wilhelm (1842-1880). — Social-démocrate allemand, l'un des dirigeants du parti d'Eisenach. 288.

BRAUN. — Voir *Lassalle*.

BRAY John Francis (1809-1895). — Économiste anglais, partisan de Robert Owen, chartiste, l'un des théoriciens de la « monnaie-travail ». 96, 341.

BRENTANO Lujo (1844-1931). — Économiste allemand libéral, « socialiste de la chaire », professeur d'université après 1871. S'est livré à de violentes attaques contre Marx dans l'organe de la Ligue des Industriels allemands. 361.

BROCKHAUS Heinrich (1804-1874). — Éditeur allemand de Leipzig. 127, 130.

BROWN Willard. — Socialiste et journaliste américain. 309.

BRUNO. — Voir *Bauer, Bruno*.

BUCHÉZ Philippe Joseph (1796-1865). — Historien et publiciste français, idéologue du « socialisme catholique », disciple de Saint-Simon. 242.

- ***BUCHNER** Ludwig (1824-1899). — Physiologiste et philosophe allemand, matérialiste vulgaire. 158, 261, 276.
- ***BÜRGERS** Heinrich (1820-1878). — Journaliste allemand, rédacteur à *La Nouvelle Gazette rhénane*, membre du Comité Central de la Ligue des Communistes, l'un des principaux accusés au procès de Cologne, plus tard, député au Reichstag. 126.
- BÜRKL** Karl (1823-1901). — Socialiste suisse, partisan du fouriérisme. Adhéra à l'Association Internationale des travailleurs. 312, 314.
- BYR.** — Voir *Bayer*.
- C
- CABET** Étienne (1788-1856). — Socialiste utopiste français. 54.
- ***CAFFIERO** Carlo (1846-1892). — Révolutionnaire italien, membre de l'Internationale, partisan de Bakounine. En 1879, édite une adaptation abrégée du *Capital*, en langue italienne. 297.
- CALONNE** Charles Alexandre (1734-1802). — Ministre des Finances sous Louis XVI, de 1785 à 1787. 307.
- CARDANO** Geronimo (*Hieronymus Cardanus*) (1501-1576). — Mathématicien, médecin et philosophe italien. 134.
- CAREY** Henry Charles (1793-1879). — Économiste américain, adversaire de la théorie de la rente de Ricardo, « théoricien » de l'harmonie des intérêts de classes, d'abord libre-échangiste, puis protectionniste. 14, 58, 65,

99, 195, 197, 200, 226, 243 à 251.

CASTLEREAGH Henry Robert, Stewart (1769-1822). — Homme d'État anglais, conservateur. Organisateur de la répression du soulèvement irlandais de 1798. 106.

CÉSAR Caius Julius (100-44 avant notre ère). — Général et homme d'État romain, conquérant de la Gaule. 134, 203, 411.

CHARLES II (1630-1685). — Roi de Grande-Bretagne de 1660 à 1685. 105.

CHERBULIEZ Antoine Élysée (1797-1869). — Économiste et homme politique suisse, disciple de Sismondi. 309.

***CHMOUILOV** Vladimir. — 404.

CIESKOWSKI Auguste (1814-1894). — Homme politique, philosophe et économiste polonais. 312.

CLAUSIUS Rudolf (1822-1888). — Physicien allemand. 361.

***CLUB** Adolf. — Ingénieur allemand, originaire de Mayence, membre de la Ligue des Communistes; en 1849, émigre en Amérique. 60, 69.

COBDEN Richard (1804-1865). — Industriel de Manchester, libéral, dirigeant des libre-échangistes. 254.

COLBERT Jean - Baptiste (1619-1683). — Homme d'État français, ministre sous Louis XIV. 389, 393.

COLINS Jean Guillaume Hippolyte (1783-1859). — Économiste belge. 310.

CONTZEN Karl Wilhelm (né en 1835). — Économiste allemand, maître de conférences d'économie politique à l'université de Leipzig. 188.

COWELL - STEPNEY. — Voir *Stepney-Cowell*.

CROMWELL Oliver (1599-1658). — Chef de la révolution bourgeoise anglaise, de 1648-1649, « lord protector » d'Angleterre, de 1653 à sa mort. 411.

CUVIER Georges, baron de (1769-1832). — Savant naturaliste français, créateur de la paléontologie et de l'anatomie comparée. 202.

D

DANA Charles Anderson (1819-1897). — Disciple américain de Fourier. Directeur du *New York Daily Tribune* (1847-1862) et co-éditeur de la *New American Encyclopaedia* (1857-1863). Marx et Engels collaborèrent à ces deux publications. Rédacteur en chef du *New York Sun*, de 1868 jusqu'à sa mort. 80.

***DANIELSON** Nikolai Frantsevitch (Pseudonyme : *Nikolai-on*) (1844-1918). — Économiste russe, populiste, traducteur du *Capital* en russe. Les lettres que lui adressent Marx et Engels, en anglais le plus souvent, sont parmi les plus intéressantes. 8, 9, 11, 16, 17, 234, 265, 267, 270, 271, 290, 292, 301, 347, 350, 351, 354, 356, 359, 364, 379, 389, 393, 399, 405, 414.

DARIMON Louis (1819-1902). — Homme politique et publiciste français, proudhonien. 70.

DARWIN Charles (1809-1882). — Célèbre naturaliste anglais qui découvrit l'évolution des espèces. 17, 119, 203, 260, 276, 361.

DAVIES Sir John (1569-1626). — Homme politique et écrivain anglais, procureur-général sous Jacques I^{er}. 251, 252.

DECHEND Hermann Friedrich Alexander (1814-1890). — Directeur de la Deutsche Staatsbank [Banque d'État allemande] depuis 1880. 317.

DEMUTH Hélène (*Lenchen*) (1823-1890). — Au service de la famille Marx, depuis 1837, elle faisait vraiment partie de la famille. Après la mort de Marx, elle demeura chez Engels. Elle est enterrée dans le caveau de la famille Marx. 363.

***DE PAEPE** César (1842-1890). — Typographe devenu par la suite médecin. En relation avec Marx depuis 1865, membre de l'Internationale, rêvait de concilier marxistes et bakouninistes. Un des fondateurs du parti ouvrier belge. 254.

DEVILLE Gabriel (né en 1854). — Socialiste français, auteur d'un exposé populaire du 1^{er} tome du *Capital*; vers 1900 abandonne le socialisme et entre dans la diplomatie, 331.

DOLLFUS Jean (1800-1887). — Industriel de Mulhouse; propriétaire de logements qu'il louait aux ouvriers de son usine. 201.

***DOMELA NIEUWENHUIS** Ferdinand (1846-1919). — Un des fondateurs du parti socialiste hollan-

- dais. Défendait un ultra-gauchisme aux congrès de la II^e Internationale et passa finalement à l'anarchisme. 11, 298.
- DÜHRING** Eugen (1833-1921). — Philosophe et économiste allemand, qui exerça un certain temps de l'influence sur le mouvement socialiste. Ce qui provoqua la célèbre riposte d'Engels, l'*Anti-Dühring*, exposé classique du marxisme. 194 à 197, 200, 261, 281, 283, 322, 412.
- DUNCKER** Franz Gustav (1822-1888). — Éditeur allemand, démocrate. Fondateur des « Hirsch - Dunckerschen Gewerkschaften » [Syndicats Hirsch-Duncker], organisations ouvrières influencées par la bourgeoisie allemande. Ami de Lassalle. 105, 107, 112, 113, 130, 154, 161, 163, 236.
- E
- EDE.** — Voir *Bernstein Eduard*.
- EISERMANN.** — Ébéniste allemand qui vécut à Paris. Socialiste « vrai ». 24.
- ELEANOR.** — Voir *Marx Eleanor*.
- ENGEL** Johann Jakob (1741-1802). — Écrivain et critique littéraire allemand, membre de l'Académie des sciences de Prusse. 138.
- *ENGELS** Friedrich (1820-1895). —
- ERMEN** Gottfried. — Copropriétaire de la filature de coton Ermen et Engels, à Manchester. 218, 219.
- ERMEN** Henry. — Neveu du précédent. 160, 218, 219.
- D'ESTER** Karl Ludwig (1811-1859). — Médecin allemand, membre de la Ligue des communistes, participa à l'insurrection du pays de Bade de 1849. Par la suite, émigra. 20.
- EULER** Leonhard (1707-1783). — Mathématicien, physicien et astronome suisse. Vécut en Russie, de 1766 à sa mort. 300.
- F
- FALLMERAYER** Jakob Philipp (1790-1861). — Historien et voyageur allemand. 199.
- FAUCHER** Julius (1820-1878). — Économiste allemand, hégélien de gauche, libre-échangiste. 186, 227, 229.
- FECHNER** Gustav Theodor (1801-1887). — Philosophe idéaliste et physicien allemand (loi de Fechner). 261.
- FEUERBACH** Ludwig (1804-1872). — Philosophe allemand dont l'œuvre a converti le jeune Marx au matérialisme. 238, 267, 371, 412.
- FIELDEN** John (1784-1849). — Grand industriel et homme politique anglais, défenseur de la loi des dix heures. 201.
- FIREMAN** Piotr (né en 1863). — Chimiste et économiste russe ; émigra aux États-Unis d'Amérique où il acquit la citoyenneté américaine. 397.
- FIRKS** Féodor Ivanovitch, baron (*Schedo-Ferroti*) (1812-1872). — Grand propriétaire foncier et écrivain balte. 238.

- G
- *FISCHER** Richard (1855-1926). — Social-démocrate allemand, l'un des rédacteurs du *Vorwärts* [En Avant], organe du parti social-démocrate. Par la suite, devint centriste. 424.
- FLÉROVSKI.** — Voir *Bervi*.
- FOSTER** John Leslie (mort en 1842). — Juriste et économiste irlandais. 241.
- FOURIER** François Marie Charles (1772-1837). — Socialiste utopiste français, qui s'est livré dans ses ouvrages à une remarquable critique des effets du capitalisme. 26, 36, 336.
- FRAAS** Karl Nikolaus (1810-1875). — Botaniste allemand, professeur à l'université de Munich. 193, 199, 200, 203.
- FRANKLIN** Benjamin (1706-1790). — Homme politique et économiste américain, le plus important représentant du rationalisme aux États-Unis. 105.
- FREILIGRATH** Ferdinand (1810-1876). — Poète allemand influencé par Victor Hugo, dont il a traduit les *Odes* et les *Orientales*. En 1848, collabore avec Marx à la rédaction de la *Nouvelle Gazette rhénane* et y publie des poèmes révolutionnaires. Exilé volontaire à Londres, il se ralliera à Bismarck après 1870. 83.
- FREIWALD THÜRINGER.** — Voir *Quarck*.
- FULLARTON** John (1780-1849). — Économiste anglais, adversaire d'Overstone. Auteur d'ouvrages sur le crédit et la circulation monétaire. 106, 364, 397.
- GANILH** Charles (1758-1836). — Politicien et économiste français, partisan du néo-mercantilisme, 228.
- GARNIER** Germain (1754-1821). — Économiste français, traducteur et commentateur d'Adam Smith. 228.
- GEIB** August (1842-1879). — Social-démocrate allemand, membre du parti lassalien, puis du parti d'Eisenach. Député au Reichstag, de 1874 à 1877. 192.
- GEISER** Bruno (1846-1898). — Social-démocrate allemand, journaliste, gendre de W. Liebknecht, rédacteur de la *Neue Welt* [Nouveau Monde] (1876-1887), député au Reichstag de 1882 à 1887. Appartenait à l'aile droite du parti. 383.
- GEORGE** Henry (1839-1897). — Publiciste américain, auteur d'un ouvrage d'économie : *Progress and Poverty* [Progrès et pauvreté], critiqué par Marx. 309, 310, 311.
- GERHARDT** Charles Frédéric (1816-1856). — Éminent chimiste français, l'un des créateurs de la notation atomique. 163.
- GINA.** — Voir *Bernstein Regina*.
- GIRARDIN** Émile de (1806-1881). — Publiciste et homme politique français. Élu député républicain en mai 1849, il est expulsé après le coup d'État du 2 décembre 1851. Rentre en France quelques mois après où, à la direction de *La Liberté*, il apporte son soutien à l'Empire. 70.

- GLADSTONE** Rudolf. — Économiste anglais, libre-échangiste. 137.
- GOTTFRIED.** — Voir *Ermen*, Gottfried.
- GOULD** Jay (1836-1892). — Banquier américain, « roi » des chemins de fer. 303, 368.
- GRAY** John (1798-1850). — Économiste et socialiste utopiste anglais, disciple d'Owen, théoricien de la « monnaie-travail ». 96, 106.
- GRIMM** Jakob Ludwig Karl (1785-1863). — Philologue allemand, créateur de la germanistique. Également auteur, avec son frère Wilhelm, d'un recueil de contes célèbre. 148, 199, 202, 203.
- GRÜN** Karl (1818-1887). — Publiciste allemand, représentant du socialisme « vrai ». 25.
- GUIZOT** François Pierre Guillaume (1787-1874). — Homme d'État et historien français. Plusieurs fois ministre de Louis-Philippe. Président du Conseil en 1847-1848, s'oppose à toute réforme électorale ou sociale. 58, 310, 412.
- GÜLICH** Gustav von (1791-1847). — Historien allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'économie, 412.
- GUMPERT** Eduard (mort en 1893). — Médecin allemand de Manchester, ami de Marx et Engels, 151.

H

- HARNEY** George Julian (1817-1897). — Chef de l'aile gauche du mouvement

chartiste, éditeur du *Northern Star* [L'Étoile du Nord], membre de la Ligue des communistes et de la I^{re} Internationale. Émigra aux États-Unis en 1860 et y occupa un poste administratif important. Il revint en Angleterre en 1888 et y mourut. Ami de Marx et d'Engels. 57.

HARRISON Frederick (1831-1923). — Juriste et publiciste anglais, disciple d'Auguste Comte. 147.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich (1770-1831). — Philosophe idéaliste allemand, dont la pensée domine la vie intellectuelle de 1820 à 1840. Il a introduit dans la philosophie la dialectique rationnelle et créé ainsi les fondements de la méthode marxiste. 15, 16, 83, 119, 197, 203, 221, 261, 343, 351, 371, 372.

HEINZEN Karl (1809-1880). — Publiciste allemand, collaborateur, en 1842-1843, de la *Rheinische Zeitung* [La Gazette rhénane]. Émigra en 1849, en Amérique, où il collabore à diverses publications germano-américaines. Violent adversaire de Marx et d'Engels. 59.

HELD Adolf (1844-1880). — Économiste allemand, « socialiste de la chaire ». 240, 260.

HELLWALD Friedrich von (1842-1892). — Ethnologue, géographe et historien allemand. 276.

HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (env. 540-480 av. notre ère). — Philosophe grec. 108, 109, 110.

HESS Moses (1812-1875). — Journaliste allemand, l'un des fondateurs et collaborateurs de la *Rheinische Zeitung* [La Gazette rhénane]. Représentant du socialisme « vrai », se rallia par la suite aux idées de Lassalle. 21, 189, 233.

HILDITCH Richard. — Avocat et économiste anglais. 309.

HOBBS Thomas (1588-1679). — Philosophe matérialiste anglais, partisan de la monarchie absolue. 119, 277, 371.

HOFMANN August Wilhelm (1818-1892). — Chimiste allemand. 163.

HOFSTETTEN Johann Baptist (mort en 1887). — Journaliste allemand, lassalien, collaborateur du *Social-Demokrat*. 192.

HUME David (1711-1776). — Philosophe et économiste anglais, champion de l'agnosticisme. 106, 110, 283.

HUTTEN Ulrich von (1488-1523). — Humaniste et poète allemand qui joua un très grand rôle dans les débuts de la Réforme et lutta par la plume et les armes pour le triomphe des idées nouvelles. 426.

HUXLEY Thomas Henry (1825-1895). — Célèbre naturaliste anglais, ami et partisan de Darwin. 133.

I

ITZIG Isaac. — Voir *Lassalle*.

J

JACLARD Charles Victor (1843-1903). — Publiciste

français, blanquiste, membre de l'Internationale jusqu'en 1868, participa aux combats de la Commune. 256.

JACQUES I^{er} (James Stuart) (1566-1625). — Roi d'Angleterre. 251.

JANSON Julius Edouardovitch (1835-1892). — Économiste et statisticien libéral russe, professeur à l'université de Saint-Petersbourg. 304.

JANSSEN Johannes (1829-1891). — Historien allemand. 426.

JEVONS William Stanley (1835-1882). — Philosophe et économiste anglais, défenseur d'une théorie subjective de la valeur. 356, 360, 398.

JOHNSTON Alexander (1804-1871). — Géographe anglais, auteur d'un célèbre atlas de géographie physique. 57, 248.

JOHNSTON James Finley Weir (1796-1855). — Professeur anglais de Durham, auteur d'une série de travaux sur l'agronomie et la géologie. 57, 248.

JONES Richard (1790-1855). — Économiste anglais. 59.

JOUKOVSKI Julius Galaktionovitch (1822-1907). — Économiste russe, publiciste libéral. Auteur de l'article « Karl Marx et son livre sur le Capital », dans lequel il a tenté d'analyser la doctrine économique de Marx. 290, 390.

JOULE James Prescott (1818-1889). — Célèbre physicien anglais, auteur de nombreux travaux et découvertes (loi de Joule). 361.

K

KABLOUKOV Nikolai Alexiéévitch (1849-1919). — Économiste russe, populiste, professeur à l'université de Moscou. 304, 396.

KANT Emmanuel (1724-1804). — Célèbre philosophe allemand, fondateur du criticisme. 371, 416.

KARYCHEV Nikolai Alexandrovitch (1855-1905). — Économiste et publiciste russe, populiste. 396.

KAUFMANN Illarion Ignatévitch (1848-1916). — Économiste russe, professeur à l'université de Saint-Petersbourg. 286, 296.

***KAUTSKY** Karl (1854-1938). — Socialiste d'origine autrichienne, installé à Londres, de 1885 à 1890, éditeur de la *Neue Zeit* [Le Temps nouveau]. Ami d'Engels. Combattit d'abord le révisionnisme de Bernstein; après 1914, leader centriste, hostile au bolchévisme. 9, 299, 319, 322, 328, 335, 337, 339, 340, 343, 344, 357, 360, 362, 365, 374, 383, 384, 392, 413, 425.

KAUTSKY Louise (née *Strasser*). — Première femme de Karl Kautsky. Après son divorce, devint en 1890 la secrétaire-gouvernante d'Engels. 353.

***KELLEY - WISCHNE - WETZKY** Florence (1860-1932). — Socialiste américaine, plus tard, réformiste bourgeoise. Traductrice en anglais de la *Situation de la classe laborieuse en Angleterre*. 353, 355.

***KLINGS** Karl. — Ouvrier allemand, originaire de Solin-

gen, l'un des dirigeants de l'« Allgemeiner Deutscher Arbeiterverein » [Association générale des travailleurs allemands]. 144.

KNIES Karl (1821-1898). — Économiste allemand, l'un des fondateurs de l'école allemande d'histoire de l'économie politique. 285, 397.

KNOWLES Alfred. — Commerçant anglais de Manchester, ami d'Engels. 149.

KÖNIGSWÄRTER Maximilien (1817-1878). — Banquier français. 70.

KOVALEVSKI Maxime Maximovitch (1851-1916). — Historien et sociologue libéral russe. 290.

KRZYWICKI Louis (né en 1859). — Sociologue, anthropologue et économiste polonais. 330.

***KUGELMANN** Ludwig (1830-1902). — Médecin allemand de Hanovre. Participa à la révolution de 1848, membre de l'Internationale, ami de Marx, diffuseur actif du Capital. 8, 10, 12, 16, 130, 153, 154, 183, 184, 186, 188, 191, 197, 201, 229, 236, 240, 253, 260.

L

LABRIOLA Antonio (1843-1904). — Économiste italien, qui se rallia au marxisme vers 1880 et s'efforça de diffuser la pensée marxiste en Italie. A consacré plusieurs ouvrages au matérialisme historique. 427.

***LACHATRE** Maurice (1814-1900). — Historien français,

prit part aux combats de la Commune. Premier éditeur du *Capital* en français. 10, 266.

LAFARGUE Paul (1842-1911). — Socialiste français, membre de l'Internationale, l'un des fondateurs du Parti ouvrier français, avait épousé Laura, la deuxième fille de Marx. 256, 309.

LAFFITTE Jacques (1767-1844). — Directeur de la Banque de France sous la Restauration. 307.

LALOR John (1814-1856). — Écrivain et journaliste anglais. 221.

LANGE Friedrich Albert (1828-1875). — Publiciste et philosophe allemand, néo-kantien, démocrate bourgeois. 260, 261.

LANKESTER Edwin Ray (1847-1929). — Biologiste anglais. 303.

***LASSALLE** Ferdinand (1825-1864). — Socialiste allemand qui créa en 1862 l'Association générale des travailleurs allemands. Lié d'abord à Marx, il plagia ses idées; les conceptions des deux hommes, de tempérament très opposé, ne tardent pas à diverger. Lassalle avait pris contact avec Bismarck. Son influence a été grande sur la classe ouvrière et a entravé dans une certaine mesure la pénétration du marxisme dans la social-démocratie allemande. 8, 11, 82, 85, 105, 107, 108, 110, 111, 113, 115, 117, 127, 137, 138, 143, 154, 155, 191, 192, 240, 242, 342.

LAURENT Auguste (1807-1853). — Chimiste français,

l'un des auteurs de la théorie de la substitution. 163.

LAVELEYE Émile Louis Victor de (1822-1892). — Économiste belge, auteur d'ouvrages sur l'économie agricole. 254.

***LAVROV** Piotr Lavrovitch (1823-1900). — Publiciste russe, théoricien des Narodniki (« populistes »), représentant de « l'école subjective russe » en sociologie. Rédacteur de la revue *Vperiod* [En avant], éditée à Zurich et à Londres. 9, 17, 274, 275, 276, 282, 324, 330, 331, 345.

LENCHEN. — Voir *Demuth*.

***LESKE** Karl Wilhelm. — Démocrate allemand, éditeur à Darmstadt. 7, 21.

LESSING Gotthold Ephraïm (1729-1781). — Célèbre écrivain, dramaturge et critique allemand du « Siècle des Lumières ». 261.

LEXIS Wilhelm (1837-1914). — Économiste allemand, auteur d'une théorie objective de la valeur. 258.

LIEBIG Justus von (1803-1873). — Chimiste allemand, créateur de l'agrochimie, en particulier promoteur de l'utilisation des engrais minéraux. 47, 151, 193, 276.

***LIEBKNECHT** Wilhelm (1826-1900). — Socialiste allemand, fondateur avec Bebel du parti social-démocrate. Prend part à l'insurrection du pays de Bade (1849), se réfugie en Suisse, puis à Londres où il se lie avec Marx et Engels. Rentré en Allemagne en 1862, publié à partir de 1869 le *Volksstaat*

- [L'État du peuple], puis le *Vorwärts* [En avant]. Député au Reichstag de 1879 à 1892, plusieurs fois condamné par les tribunaux impériaux. Restait fidèle, comme Bebel, à la pensée de Marx, malgré son attitude conciliatrice en de nombreuses occasions. 112, 187, 188, 191, 263, 383.
- LILIENFELD - TOAL** Pavel Fédorovitch (1829-1903). — Grand propriétaire foncier balte, gouverneur de Saint-Petersbourg, plus tard de Courlande. 238.
- LIPPE - BIELEFELD** Leopold, comte von (1815-1889). — Procureur de Berlin. De 1862 à 1867, ministre de la Justice de Prusse. 182.
- LOCKE** John (1632-1704). — Philosophe anglais, père du sensualisme, également auteur d'ouvrages d'économie. 106, 371.
- LOPATINE** Hermann Alexandrovitch (1845-1918). — Révolutionnaire russe, populiste, membre du Conseil général de l'Internationale; traducteur en russe d'une partie du 1^{er} tome du *Capital*. 274.
- LORIA** Achille (1857-1945). — Économiste et sociologue italien, professeur d'université. Surtout connu pour son interprétation particulière du marxisme. 415.
- LOUIS XIV** (1638-1715). — Roi de France (1643-1715). 105, 296, 389.
- LOUIS XV** (1710-1774). — Roi de France (1715-1774). 296.
- LOUIS BONAPARTE (NAPOLÉON III)** (1808-1873). — Empereur des Français

(1852-1870). 60, 70, 158, 295, 310.

LOUIS-PHILIPPE (1773-1850). — Roi des Français (1830-1848). 158, 295.

LOUISE. — Voir *Kautsky, Louise*.

LOWNDES William (1652-1724). — Ministre des Finances britannique. 106.

LOYD. — Voir *Overstone*.

LUDLOW John Malcolm (1821-1911). — L'un des fondateurs du socialisme chrétien en Angleterre, partisan du mouvement coopératif. 242.

LUPUS. — Voir *Wolf Wilhelm*.

LUTHER Martin (1483-1546). — Sa lutte contre le dogme catholique et contre la papauté déclencha le vaste mouvement politique social, et religieux qu'on appela la Réforme. Il représentait les intérêts de la bourgeoisie des villes et des princes et prit violemment position contre le mouvement insurrectionnel des paysans. 335.

M

MAC CULLOCH John Ramsay (1789-1864). — Économiste anglais, vulgarisateur de la doctrine de Ricardo. D'après Marx, « une lamentable mazette ». 59, 175.

MAC KINLEY William (1843-1901). — Président des États-Unis d'Amérique, père du protectionnisme douanier. 379.

MACLAREN James. — Économiste écossais. 101.

MACLEOD Henry Dunning (1821-1902). — Économiste écossais. 194, 221.

MAHOMET (env. 570-632). 63.

MALTHUS Thomas Robert (1766-1834). — Clergyman et économiste anglais, bien connu pour sa « loi de population ». 38, 56, 59, 64, 119, 245, 277, 300.

MANU ou **MENOU.** — Législateur légendaire de la religion védique. 68.

MARX Eleanor (*Tussy*) (1855-1898). — Fille cadette de Karl Marx, épouse d'Edward Aveling. Prit une part active au mouvement ouvrier anglais et international. Traductrice en anglais de nombreux ouvrages sur le socialisme. 15, 324, 325, 327, 362, 363.

MARX Jenny (née von *Westphalen*) (1814-1881). — Épouse de Karl Marx. 101, 103.

MARX Karl (1818-1883). —

MAURER Georg Ludwig von (1790-1872). — Jurisconsulte et homme d'État allemand. Auteur d'intéressants travaux sur la structure rurale primitive de l'Allemagne. 199, 200, 202.

MAYER Julius Robert (1814-1878). — Médecin et physicien allemand, énonça l'un des premiers la loi de la conservation et de la transformation de l'énergie. 361.

MAYER Karl (1819-1889). — Poète et publiciste souabe, démocrate bourgeois. 190, 191.

MEISSNER Otto (1819-1902). — Éditeur de Hambourg, qui

édita le *Capital* de Marx. 8, 152, 156, 157, 158, 182, 183, 184, 188, 189, 240, 260, 261.

MENDELSSOHN Moses (1729-1786). — Philosophe allemand, adversaire de l'athéisme, partisan de la religion naturelle. A tenté de concilier le judaïsme et le christianisme. 260.

MENGER Anton (1841-1906). — Juriste et sociologue autrichien.

MÉTROPOLITANUS Correspondant du *New York Herald Tribune*. 69.

MEYER Gustav. — Industriel de Bielefeld, en relation avec Kugelmann. 201.

MEYER Rudolf Hermann (1839-1899). — Publiciste et économiste allemand, disciple de Rodbertus. 322, 338, 406.

MEYER Siegfried (1840-1872). — Socialiste allemand, émigré en Amérique, membre de l'Internationale, l'un des fondateurs de l'Association générale des travailleurs allemands à New York. 157, 185, 226, 262.

MICHAELIS Otto (1826-1890). — Économiste allemand, libre-échangiste. 186.

MIKHAILOVSKI Nikolai Konstantinovitch (1842-1904). — Publiciste et critique littéraire russe, théoricien des narodniki (populistes) libéraux, « critique » du marxisme. 290.

MIGNET François Auguste (1796-1884). — Historien libéral français, auteur d'une *Histoire de la Révolution française* (1824). 412.

- MILL James** (1773-1836). — Philosophe et économiste anglais, partisan de Ricardo. 59, 106, 309.
- MILL John, Stuart** (1806-1873). — Philosophe et économiste anglais. A tenté de concilier le libéralisme et le socialisme. 147, 274, 309.
- MOHR [Le Maure]**. — Sobriquet affectueux donné par Engels à Karl Marx.
- MOLESCHOTT Jakob** (1822-1893). — Naturaliste et médecin allemand d'origine hollandaise, partisan d'un matérialisme mécaniste. 90, 276.
- MONTEIL Amans, Alexis** (1769-1850). — Historien français. 255.
- MONTESQUIEU Charles de** Secondat, baron de (1689-1755). — Écrivain français, auteur notamment des *Lettres persanes* et *De l'esprit des lois*. Considérant les lois du développement social comme des « rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses », il a voulu donner une base objective à la science sociale ; en économie politique, l'un des pères de la théorie quantitative de la monnaie. 106, 110.
- MOORE Samuel** (1830-1912). — Juriste anglais, membre de la 1^{re} Internationale. Ami de Marx et d'Engels, traduit en anglais le *Manifeste* et *Le Capital*. 164, 272, 355.
- MORGAN Lewis, Henry** (1818-1881). — Célèbre sociologue et ethnologue américain. Ses recherches sur les sociétés primitives ont inspiré Engels dans son livre : *L'Origine de la famille, de la*

propriété privée et de l'État. 335, 336, 412.

- MORLEY John** (1838-1923). — Homme politique et journaliste libéral anglais, rédacteur de la *Fortnightly Review*. 232, 237.
- MOSER Justus** (1720-1794). — Publiciste et historien allemand. 199, 202.
- MOSES**. — Voir *Hess Moses*.
- MÜNZER Thomas** (env. 1468-1525). — Partisan, puis adversaire de Luther, anabaptiste et révolutionnaire social, chef de la révolte des paysans de Thuringe. Capturé, il fut pendu. 425.

N

- NAPOLEON I^{er}** (1769-1821). — Empereur des Français (1804-1814-1815). 310, 369, 411.
- NAPOLEON LE PETIT**. — Voir *Louis Bonaparte*.
- NASMYTH James** (1808-1890). — Ingénieur et astronome anglais. 128.
- NECKER Jacques** (1732-1804). — Financier et homme d'État français, ministre des Finances de Louis XVI à la veille de la Révolution de 1789. 307.
- NOVAIRI (ou NOWAIRI)** (env. 1280-1332). — Historien arabe, dont les ouvrages avaient été traduits, en France comme en Allemagne, au début du XIX^e siècle. 63.

O

- OPPENHEIM Max**. — Commerçant de Prague,

frère de M^{me} Kugelmann. 375.

- OVERSTONE Lord Samuel, Jones Lloyd (Loyd)** (1796-1883). — Financier anglais, théoricien du « currency principle » [principe de la circulation monétaire]. 43, 106.
- OWEN Robert** (1771-1858). — Socialiste utopiste anglais. 145, 201.

P

- PEREIRE Isaac** (1806-1880). — Frère de Jacob et, comme lui, homme d'affaires et homme politique. 70, 307.
- PETTY Sir William** (1623-1687). — Économiste anglais, l'un des fondateurs de l'économie politique. 39, 96, 105, 241, 251.
- PINDARE** (env. 522-442 av. notre ère). — Poète de la Grèce antique. 296.
- PLATON** (427-347 av. notre ère). — Philosophe idéaliste de la Grèce antique. 425.

PLÉKHANOV Guéorgui Valentinovitch (1856-1918). — Philosophe et écrivain russe. D'abord populiste, se convertit au marxisme et fonda en 1863 le groupe « Libération du travail ». Fit beaucoup pour la diffusion du marxisme, puis rallia le menchévisme. 17, 414.

POLIAKOV N. P. — Éditeur russe qui édita *La Situation de la classe ouvrière en Russie*, de Flérovski, et le Livre 1^{er} du *Capital* (1872). 273.

POUCHKINE Alexandre Serguéévitch (1799-1837). — Célèbre poète et écrivain russe,

considéré comme le fondateur de la littérature russe moderne. 381.

PRENDERGAST John Patrick (1808-1893). — Historien et homme politique irlandais. 251.

PRICE Richard (1723-1791). — Publiciste et économiste anglais. 55.

PROUDHON Pierre Joseph (1809-1865). — Publiciste français, socialiste, dont le mémoire *Qu'est-ce que la propriété?* (1840) avait fait grand bruit. Tout en rendant hommage à ses mérites, Marx a fait une critique sévère de ses doctrines économiques qu'il qualifie de petites bourgeoisies. 7, 14, 24 à 36, 54 à 57, 60, 70, 158, 189, 202, 236, 242, 247, 309, 341, 345, 392.

PULSZKI Franz (A.P.C.) (1814-1897). — Archéologue et publiciste hongrois. Participe à la révolution de 1848-1849 ; plus tard, émigré à Londres, collaborateur du *New York Daily Tribune*. 69.

Q

QUARCK Max (1859-1930). — Social-démocrate allemand, réformiste en 1884-1885, collaborateur de la *Neue Zeit* [Le Temps nouveau] où il écrit sous le pseudonyme de *Freiwald Thüringer*. 337.

QUESNAY François (1694-1774). — Médecin et économiste français, chef de file des Physiocrates. 119, 139, 142, 423.

R

RAFFLES Sir Thomas Stamford (1781-1826). — Écrivain

- anglais. Gouverneur de Java de 1811 à 1816, puis de Sumatra. 68.
- RANKE** Leopold von (1795-1886). — Historien allemand. 360.
- RECLUS** Élie (1827-1904). — Frère du grand géographe français Elisée Reclus. Pendant la Commune, directeur de la Bibliothèque Nationale. Avait été pressenti pour traduire *Le Capital* en français, mais le projet n'aboutit pas. 189.
- RICARDO** David (1772-1823). — Économiste anglais que l'on peut considérer comme le fondateur de l'école classique d'économie politique. 38, 40, 41, 43, 51, 58, 64, 86, 91, 92, 93, 96, 105, 106, 110, 117, 119, 123, 124, 126, 127, 138, 39, 195, 197, 230, 241, 243 à 247, 249, 250, 270, 281, 286, 298, 309, 333.
- RITTERSHAUS** Emil (1834-1897). — Poète allemand de Wuppertal. 183.
- ROBESPIERRE** Maximilien (1758-1794). — Homme politique français. Député de l'Artois aux États-Généraux de 1789. Leader des Jacobins, membre de la Convention. Dirigea la politique du gouvernement révolutionnaire au sein du Comité de Salut public. Son exécution, le 10 thermidor, An III, fut le signal de la réaction. 56, 242, 348.
- ROBERTUS** Johann Karl (*Jagetzow*) (1805-1875). — Grand propriétaire foncier et économiste prussien, théoricien du socialisme d'État. 117, 322, 333, 340 à 345, 350, 392.
- ROGERS** James Edwin Thoroold (1823-1890). — Homme politique, économiste et historien anglais. 398.
- ROSCHER** Wilhelm (1817-1894). — Économiste vulgaire allemand. 117, 118, 173, 186, 188, 194, 195, 197, 381.
- ROSHER** P. W. — L'un des pseudonymes de F. Engels. 381.
- ROTHSCHILD** James (1792-1868). — Fils et frère des autres Rothschild, propriétaires de la célèbre banque internationale. Celui-ci défendit les intérêts de la maison à la tête de la Banque Rothschild de Paris. 25.
- ROUSSEAU** Jean - Jacques (1712-1778). — Un des plus grands écrivains français du XVIII^e siècle, idéologue de la petite bourgeoisie, précurseur des Jacobins. Son *Discours sur l'origine des fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754) et son ouvrage *Le Contrat social* (1762) ont jeté les bases de la théorie démocratique moderne. Son influence sur les révolutionnaires bourgeois, et, par-delà, sur le mouvement ouvrier, a été considérable. 56.
- ROY** Joseph. — Traducteur du Livre I^{er} du *Capital* en français. Avait aussi traduit *L'Essence du christianisme* de Feuerbach. 267.
- RUGE** Arnold (1802-1880). — Journaliste allemand, hégélien de gauche. En 1844, publia avec Marx les *Deutsch-Französische Jahrbücher* [Annales franco-allemandes]. Député à l'Assemblée de Francfort en 1848, puis émi-

gré en Angleterre. Partisan de la politique bismarckienne après 1866. 109.

S

- SAMTER** Adolf (1824-1883). — Financier prussien. 310.
- SAY** Jean-Baptiste (1767-1832). — Économiste français. Fit connaître en France les doctrines d'Adam Smith. 59, 106, 108.
- SCHAFFLE** Albert Eberhard Friedrich (1831-1903). — Sociologue bourgeois et homme d'État autrichien. Professeur d'université à Tubingen et à Vienne. Adversaire du marxisme. 299, 307, 308.
- SCHEDO-FERROTI**. — Voir *Firks*.
- *SCHILY** Victor (1810-1875). — Avocat allemand de Trèves et de Barmen; participa à l'insurrection du pays de Bade en 1849. Puis émigra en Suisse et à Paris. Membre actif de l'Internationale. 189.
- SCHMALZ** Theodor Anton Heinrich (1760-1831). — Économiste allemand. Vulgarisa en Allemagne la doctrine des physiocrates. 228.
- *SCHMIDT** Conrad (1865-1932). — Social-démocrate allemand, néo-kantien. L'un des fondateurs de la revue révisionniste *Sozialistische Monatshefte* [Cahiers mensuels du socialisme]. 15, 16, 358, 366, 378, 382, 385, 397, 416, 422, 425.
- SCHONBEIN** Christian Friedrich (1799-1868). — Chimiste allemand, professeur à l'Université de Bâle. 151.
- SCHORLEMMER** Karl (1834-1892). — Chimiste allemand, communiste, établi depuis 1859 à Manchester où il était professeur. Ami de Marx et d'Engels. 193, 335.
- *SCHOTT** Siegmund (né en 1818). — Journaliste et démocrate allemand. 287.
- SCHRAMM** Karl August. — Économiste allemand, participa vers 1870 au mouvement social-démocrate en Allemagne. Fut ensuite un adversaire du marxisme. 298, 312, 344.
- SCHULZE - DELITZSCH** Franz Hermann (1808-1883). — Économiste allemand qui consacra ses efforts à la création de sociétés coopératives populaires ayant pour but de détourner la classe ouvrière de la lutte des classes. 137.
- SCHWEITZER** Johann Baptist von (1833-1875). — Journaliste allemand, rallié vers 1862 au lassallisme dont il devient le chef après la mort de Lassalle, en 1865. Fondateur du *Sozial-Demokrat*. Accusé de recevoir des subsides secrets de Bismarck, il est écarté de la présidence de l'Association générale des travailleurs allemands en 1871. 181, 191, 192, 214, 215.
- SEIDLITZ**. — Naturaliste allemand, darwiniste. 276.
- SENIOR** Edward. — Frère de William Nassau Senior. 258.
- SENIOR** William Nassau (1790-1864). — Économiste anglais, champion de l'ordre existant. 59, 91, 166, 170, 258.
- SIEBEL** Karl (1836-1868). — Poète allemand, parent de

- Friedrich Engels. Diffuseur du *Capital*. 182, 183.
- SIEBER** Nikolaï Ivanovitch (1844-1888). — Économiste russe, spécialiste de l'étude des sociétés primitives. L'un des premiers propagandistes des doctrines économiques de Marx et Engels en Russie. 270, 290, 303.
- SIMON** Ludwig (1810 - 1872). — Avocat allemand de Trèves, membre du Parlement de Francfort où il siège à l'extrême-gauche. Émigré en Suisse, puis de 1855 à 1870, à Paris. 70.
- SINGER** Paul (1844-1911). — Social-démocrate allemand, à partir de 1887, membre de la direction du parti social-démocratique allemand. Plus tard, devient centriste. 403.
- SISMONDI** Jean Charles Simonde de (1773-1842). — Économiste et historien suisse. Critique la société capitaliste d'un point de vue petit-bourgeois. Préconise la petite production comme contrepoids à la grande industrie capitaliste. 64, 105.
- SMITH** Adam (1723-1790). — Économiste anglais, fondateur de l'école d'économie libérale, lié aux encyclopédistes et aux physiocrates. 30, 51, 91, 105, 106, 116, 122, 123, 126, 128, 137, 139, 195, 213, 222, 223, 228, 286, 298, 381.
- SMITH** Goldwin (1823-1910). — Historien et homme politique anglais. 252.
- SOETBEER** Georg Adolf (1814-1892). — Économiste allemand, statisticien de la finance et de la monnaie. 317, 365, 367.
- SOLON** (env. 640-558 av. notre ère). — Célèbre législateur athénien.
- SOMBART** Werner (1863-1941). — Économiste allemand. Il fut le premier professeur d'université, en Allemagne, à combattre Marx dont il reconnaissait, en paroles, la grandeur. Par la suite, idéologue de l'impérialisme et même du fascisme. 422, 425.
- *SORGE** Friedrich Albert (1828-1906). — Communiste allemand qui prit part à l'insurrection du pays de Bade (1849). Émigré aux États-Unis où il joua un grand rôle dans le mouvement ouvrier. Secrétaire général de l'Internationale après le transfert de son siège à New York. Correspondant et ami de Marx et Engels. 8, 269, 280, 309, 326, 348, 352, 355, 373, 409.
- SOSNOWSKI**. — Émigré polonais de Paris. 330.
- SPENCER** Herbert (1820-1903). — Philosophe et sociologue anglais. 221.
- SPINOZA** Baruch (Benedikt) (1632-1677). — Célèbre philosophe hollandais, dont le matérialisme a exercé une influence considérable sur la philosophie du XVIII^e siècle et sur le jeune Hegel, en particulier. 261.
- *STARKENBURG** Heinz. — Social-démocrate allemand, collaborateur de la *Neue Zeit* [Le Temps nouveau]. 16, 410.
- STEPNEY - COWELL** William Frederick (1820-1872). — Trésorier du Conseil général de l'Internationale, 240.

- STEUART (STEWART)** Sir James (1712-1780). — Économiste anglais, mercantiliste. 96, 105, 106, 222.
- STIRLING** James Hutchin-son (1820-1909). — Journaliste anglais, hégélien. 221.
- STOECKER** Adolf (1835-1909). — Homme politique allemand, social-chrétien, antisémite, membre du Reichstag, de 1881 à 1893, et de 1898 à 1908. 307, 308, 321.
- SWINTON** John (1830-1901). — Journaliste américain, abolitionniste et radical, adversaire de l'esclavagisme. 309.
- T
- TACITE** Publius Cornelius (env. 55-env. 117). — Historien romain. 16, 202.
- TCHERNYCHEVSKI** Nikolaï Gavrilovitch (1828-1889). — Célèbre savant, critique et publiciste russe, démocrate révolutionnaire et socialiste. 262, 270, 271.
- TCHITCHÉRINE** Boris Nikolafévitch (1828-1904). — Historien et juriste russe, adversaire du marxisme. 290.
- THIERRY** Augustin (1795-1856). — Historien français. D'abord disciple de Saint-Simon, se consacre au journalisme et à l'histoire. Sa conception de l'histoire permet de le considérer comme un précurseur du matérialisme historique. 58, 412.
- THUCYDIDE** (env. 460-400 av. notre ère). — Poète de la Grèce antique. 358.
- TOOKE** Thomas (1774-1858). — Économiste et statisticien anglais, adversaire de la théorie quantitative de la monnaie de Ricardo et de la législation bancaire de 1844-1845. 44, 71, 92, 106, 222, 364, 397.
- TORRENS** Robert (1780-1864). — Officier et économiste anglais, libre-échangiste. 59.
- TORRICELLI** Evangelista (1608-1647). — Mathématicien et physicien italien. 410.
- TRAFFORD** Sir Humphrey de (1808-1886). — Grand propriétaire foncier du Lancashire. 245.
- TRAFFORD** John de (1757-1815). — Grand-père du précédent. 245.
- *TURATI** Filippo (1857-1932). — Socialiste italien, réformiste, l'un des fondateurs et dirigeants du parti socialiste italien. 427.
- TURGOT** Anne Robert Jacques, baron de l'Aulne (1727-1781). — Homme d'État et économiste français, physiocrate, disciple de Quesnay. 222, 284, 307.
- TUSSY**. — Voir *Marx Eleanor*.
- U
- URE** Andrew (1778-1857). — Économiste et chimiste anglais, apologiste du système manufacturier. 116.
- URQUHART** David (1805-1877). — Écrivain et homme politique anglais, adversaire de la politique étrangère de Palmerston. 96, 199.

V

VANDERBILT Cornelius (1843-1899). — Financier américain, « roi » des chemins de fer. 368.

VAUBAN Sébastien Le Prestre de (1633-1707). — Célèbre ingénieur militaire français du règne de Louis XIV, qui s'est distingué par des fortifications qui subsistent encore aujourd'hui. Par sa supplique : « *Projet de dime royale* » où il demandait l'égalité des impôts, il s'attira la disgrâce du roi. 137, 390.

VAUCANSON Jacques de (1709-1782). Mécanicien français, constructeur de machines et d'automates. 135.

VISCHER Friedrich Theodor (1807-1887). — Philosophe esthéticien allemand, hégélien. En 1848, membre du Parlement de Francfort. 85.

VOGT Karl (1817-1895). — Naturaliste allemand, matérialiste vulgaire, membre du Parlement de Francfort. Émigra en Suisse. Fut démasqué par Marx avant que l'on révélât qu'il était un agent à la solde de Napoléon III. 114, 190, 276.

VORONTSOV Vassili Pavlovitch (pseudonyme : V.V.) (1847-1918). — L'un des principaux théoriciens des narodniki (populistes) russes. 395.

W

WADE John (1788-1875). — Économiste, publiciste et historien anglais. 58.

WAGNER Adolf (1835-1917). — Économiste allemand,

« socialiste de la chaire », partisan de la politique bismarckienne. L'un des fondateurs du parti social-chrétien. 118, 337.

WAKEFIELD Edward (1774-1854). — Statisticien anglais, auteur d'ouvrages sur la question irlandaise. 59, 251.

WAKEFIELD Edward Gibbon (1796-1862). — Fils du précédent. Économiste, partisan de la politique coloniale. 248.

WALPOLE Spencer Horace (1806-1898). — Homme politique anglais, conservateur. 162.

WATTS John (1818-1887). — Socialiste anglais, partisan d'Owen. 152.

WEISS Guido (1822-1899). — Journaliste démocrate allemand. Participe à la Révolution de 1848-1849. 191, 192.

WESTON John. — Charpentier anglais, partisan de Robert Owen, membre du Conseil général de l'Internationale. 145, 147.

WEYDEMEYER Joseph (1818-1866). — Officier prussien, puis journaliste, il prit part à la révolution de 1848, et adhéra à la Ligue des communistes. En 1851, il émigra en Amérique, participa à la guerre de Sécession dans les rangs de l'armée nordiste. Membre de l'Internationale. Ami de Marx et Engels, il resta en relations épistolaires avec eux jusqu'à sa mort. 8, 10, 58, 105.

WHATELY Richard (1787-1863). — Archevêque anglais, professeur d'économie politique à Drumand et Dublin, 59.

WILLIS Robert (1800-1875). — Savant anglais, professeur de mécanique et archéologue. 133.

WILSON James (1805-1860). — Économiste et homme politique anglais libre-échangiste. 106.

WIRTH Max (1822-1900). — Économiste allemand, partisan de Carey. 186.

WISCHNEWETZKY. — Voir *Kelley-Wischnewetzky*.

WOLF Julius (né en 1862). — Économiste suisse. 385, 386, 416.

WOLFF Wilhelm (*Lupus*) (1809-1864). — Fils d'un journalier silésien. Membre du Comité central de la Ligue des communistes, membre du Comité de rédaction de la *Neue Rheinische Zeitung* [La Nouvelle Gazette rhénane]. Émigra en 1851 à Londres,

puis à Manchester, où il compta au nombre des amis intimes de Marx et Engels. C'est à lui que Marx a dédié le Livre I^{er} du *Capital*. 74.

WURTZ Charles - Adolphe (1817-1884). — Chimiste français. 163.

Y

YOUNG Arthur (1741-1820). — Écrivain, économiste et statisticien anglais. 251, 360.

Z

ZASSOULITCH Vera Ivanovna (1851-1919). — Révolutionnaire russe, membre du groupe Libération du travail. Rédactrice à l'*Iskra* [L'Étincelle], journal fondé par Lénine en 1900. Traduisit des œuvres de Marx en russe. Après la scission, rejoignit les mencheviks. 16, 305.